

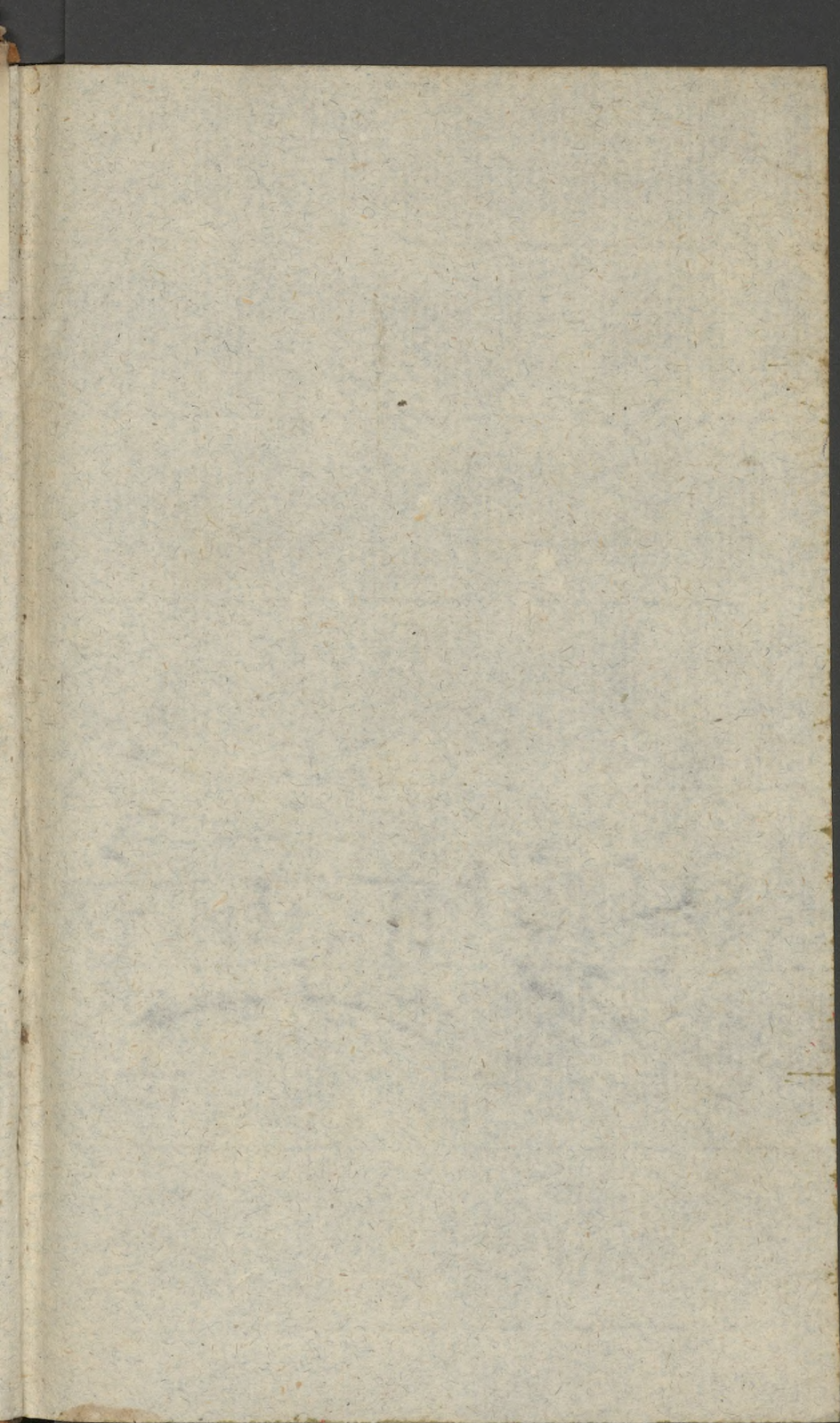
BIBLIOTEKA
Z. N. im. Ossolińskich

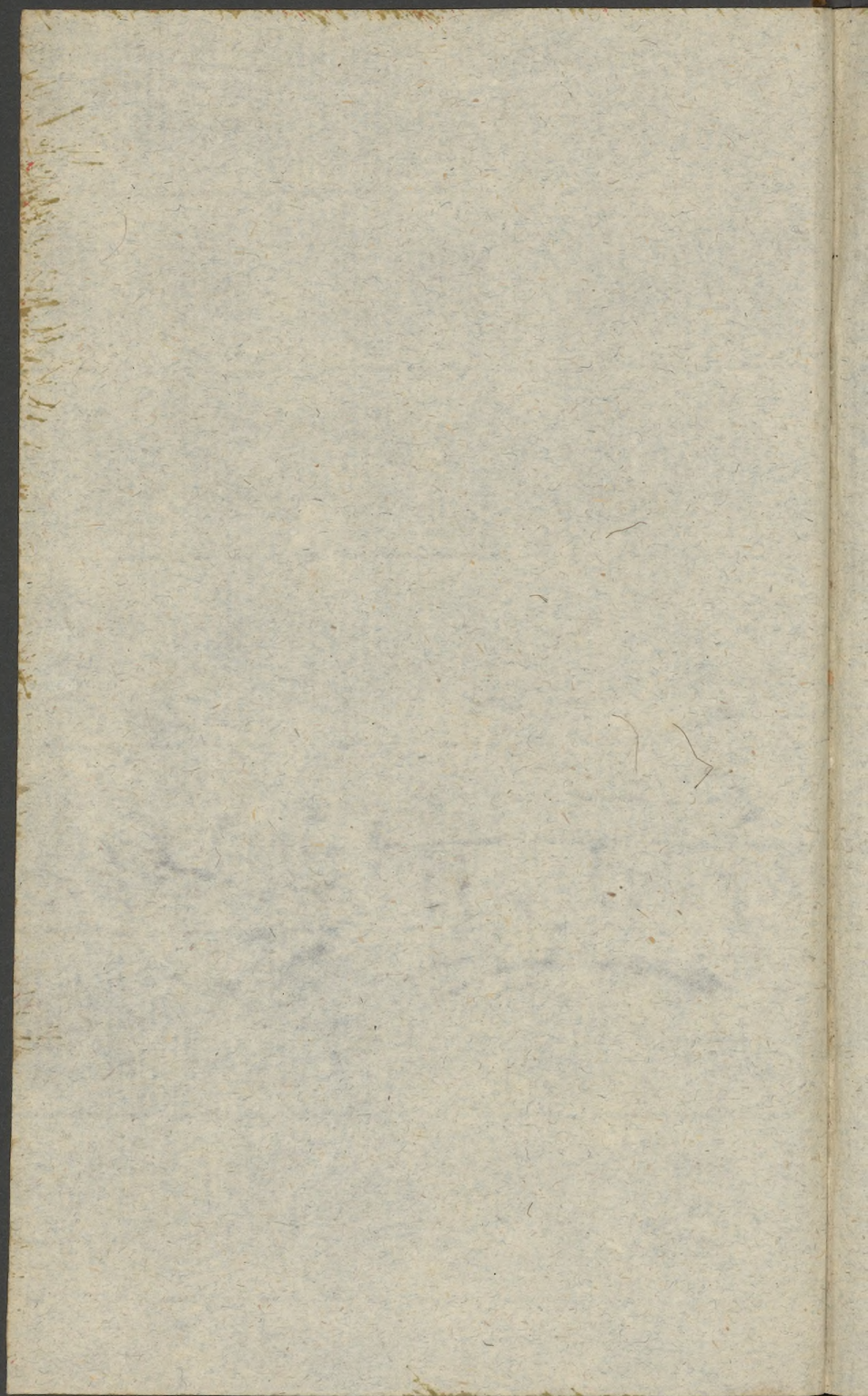
XVIII-34934-III

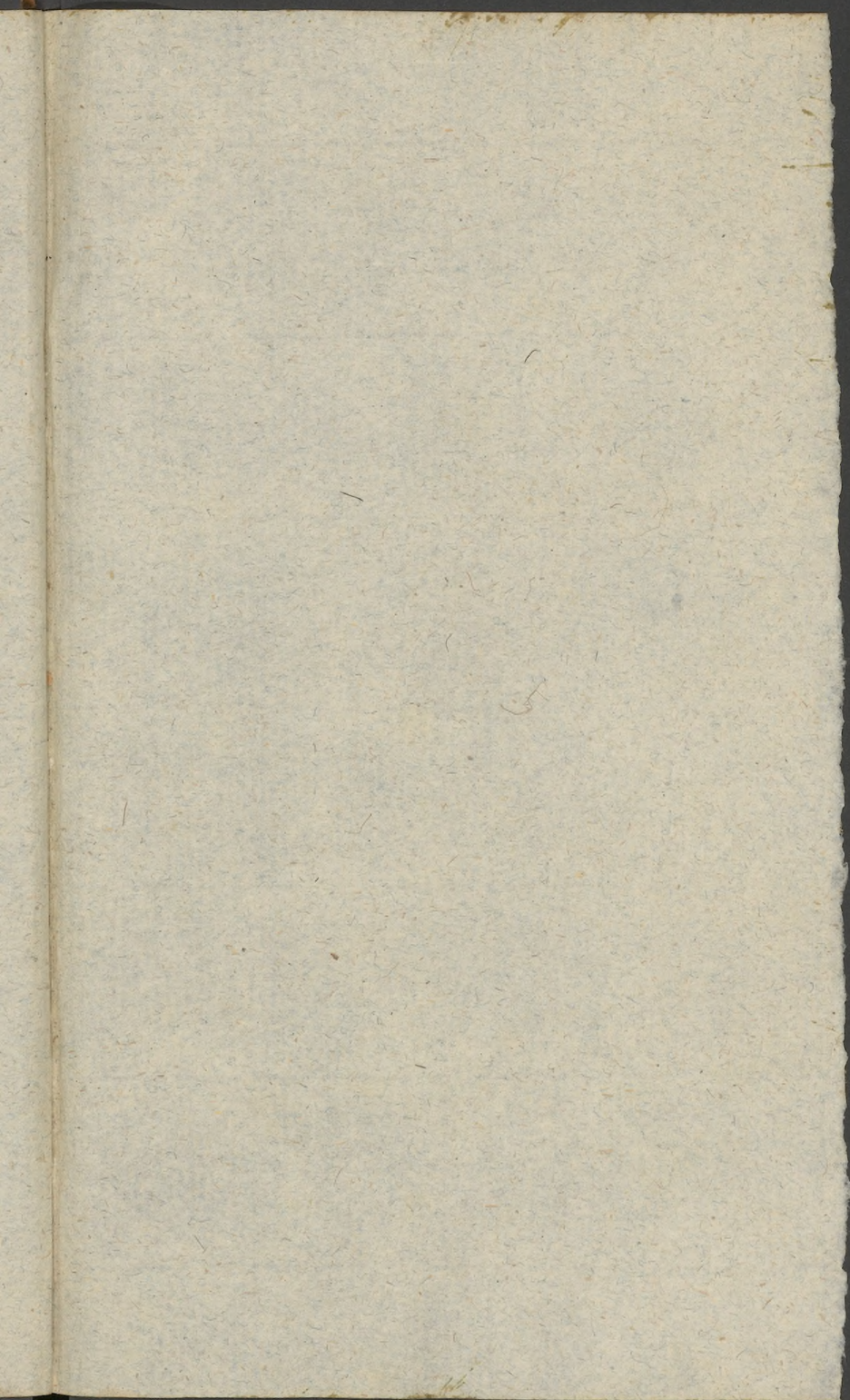
X

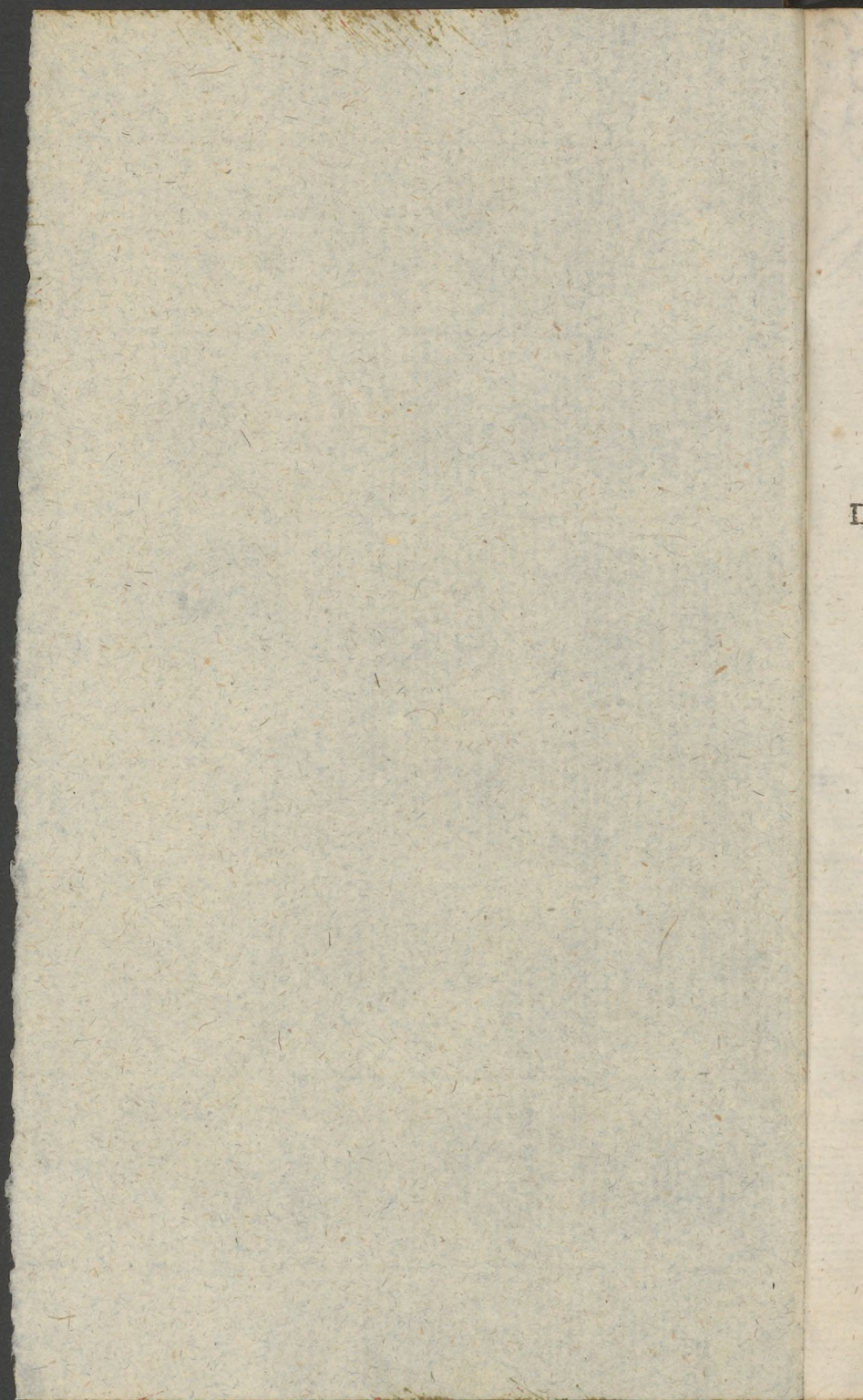
Srafka, A
Putka, 4
Koiqika, 2
Karl: H^{er}. . . . 2783.











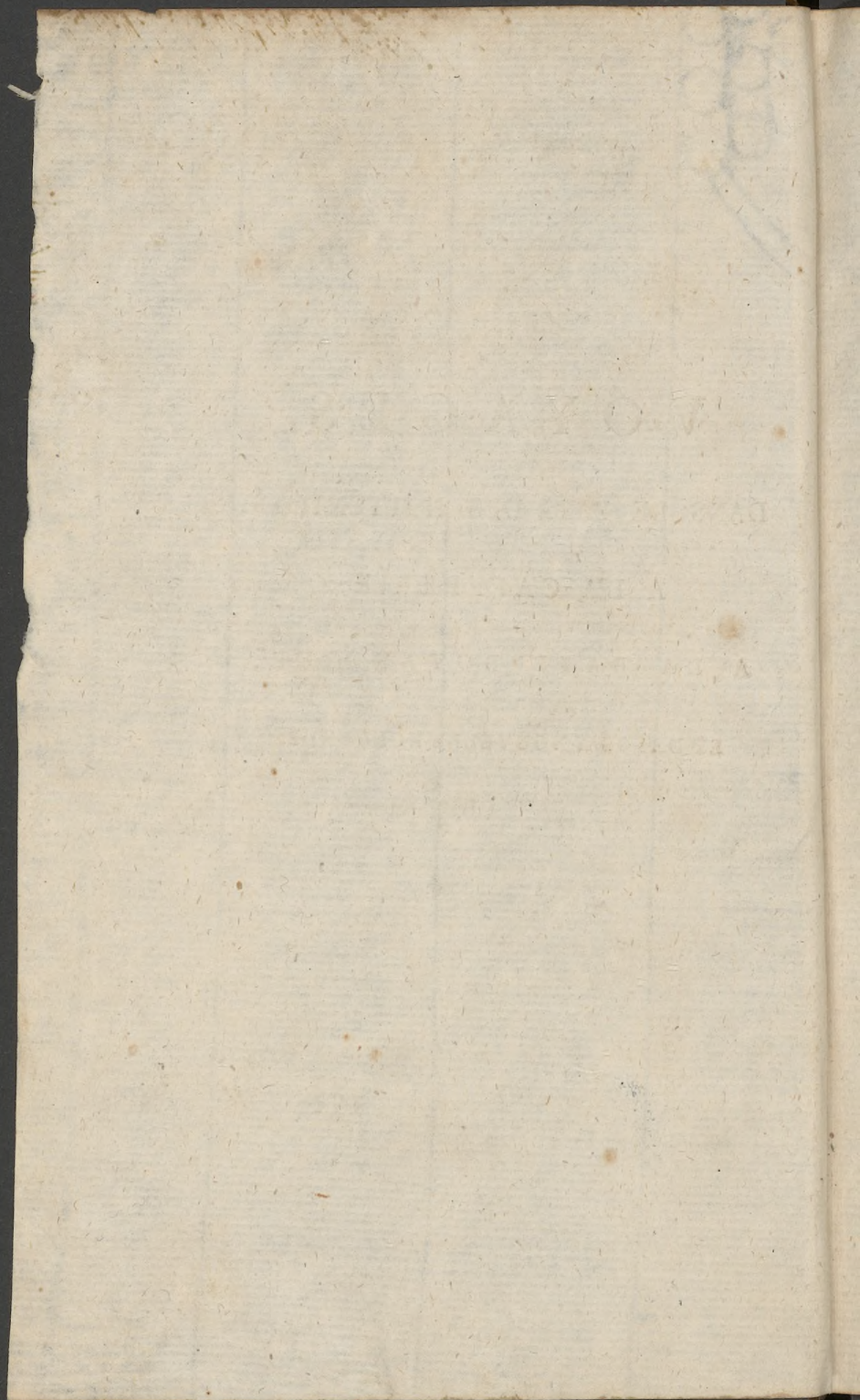
VOYAGES

DANS LE PAYS DES HOTTENTOTS,

A LA CAFFRERIE,

A LA BAYE BOTANIQUE,

ET DANS LA NOUVELLE HOLLANDE.



VOYAGES

DANS LE PAYS DES HOTTENTOTS

A LA CAFFRERIE,

A LA BAYE BOTANIQUE,

ET DANS LA NOUVELLE HOLLANDE.

*Traduits de l'Anglois, accompagnés de détails
précieux relatifs à M. DE LA PEYROUSE.*

63.224^o

A PARIS,

Chez LETELLIER, Libraire, quasi des Augustins, n°. 50.

1790.

63.224



XVIII-34934-III

AVIS PRÉLIMINAIRE.

LES noms du Capitaine Tench & du Lieutenant Patterson, recommandent cet ouvrage à tous ceux qui connoissent les lumieres & la probité de ces voyageurs; ils sont très-connus, très-estimés en Angleterre, tant pour la sagesse de leurs observations, que pour la partie Nautique de leurs ouvrages. S'il est vrai que des regrets éternels doivent se mêler au souvenir du courage & des malheurs de M. de la Peyrouse & de ses compagnons d'infortunes; si, comme tout le fait présumer, les vaisseaux ne doivent jamais revoir les ports de la France, combien ne seront pas précieux à leurs compatriotes les détails qui les concernent! Nous sommes bien persuadés que nos lecteurs ne seront mécontents que de leur brièveté.

On ne confondra point ces Voyages avec ces compilations informes & fautivees que des écrivains avides d'argent & de repos grossissent dans leur cabinet, ou font grossir par leurs Secrétaires.

Ces Voyages, écrits par de vrais & courageux voyageurs, nous apprennent des faits ignorés, & nous décrivent des pays où personne n'avoit encore pénétré. Il est aisé de s'en appercevoir, car jamais un lecteur qui a du tact n'a confondu la froide relation d'un gazetier, avec le récit animé, piquant & varié de celui qui peint sur les lieux.

On pourra joindre cet ouvrage avec les nouveaux Voyages au Cap de Bonne-Espérance, & avec la Description de la Guinée & de *Dahomé*, par Robert *Norris*. Ce dernier Voyage ne seroit point complet sans celui que nous publions. Le Commerçant & le Philosophe en tireront des lumieres & des observations précieuses, dans un moment où l'Afrique occupe essentiellement les uns & les autres.



RELATION
DE QUATRE VOYAGES

D A N S

LE PAYS DES HOTTENTOTS

E T D A N S

LA CAFFRERIE,

Pendant les Années 1777, 1778 & 1779.

PREMIER VOYAGE.

*INTRODUCTION ; = Départ du Cap, en octobre
1777, avec le Capitaine Gordon ; = Voyage
sur le rivage de Falso-bay ; = Productions de
la nature dans ce pays ; = Hollandois-
Hottentots ; = Hang-Lip ; = Rivière Pal-
mita ; = Rivière Knoflick ; = Kraal jusques
à How-Hook ; = Lion tué ; = Bains chauds ;
= Observations sur la chaleur de l'eau des*

2 *Voyages dans le Pays des Hottentots*

bains ; = Départ des bains chauds ; = Premier Kraal des Hottentots près le Tigre-Hook ; = Rivière Breed ; = Arrivée à Zwelendam, lieu de la résidence du Chef de la Justice ; = Route à Grootfaders-Bosck ; = Terre d'Égypte ; = Productions ; = Passage du Plata-Kloaf à la terre de Channa ; = Observations sur l'usage du Channa, mêlé avec le Dacka ; = Climat & Sol ; = Slang river, ou rivière du Serpent ; = Rivière de Saffran ; = Rivière de l'Éléphant ; = Accident arrivé à nos bagages ; = Arrivée aux bains chauds ; = Manière d'empêcher que nos bœufs de trait ne soient inquiétés par les lions ; = Vallée de l'Ours ; = Etendue de ce voyage ; = Le Capitaine Gordon continue sa route par les montagnes de neige ; = Retour vers le Cap ; = Rencontre des Ingénieurs qui levoient le plan de ce pays ; = Hottentots-Chonacuas ; = Lionne tuée ; = Rencontre de quelques habitans qui alloient au Cap ; = Arrivé du Kloaf Atquas ; = Courte description de la terre d'Hottniqua ; = Arrivée au Cap.

—
Mai
1777.

IL n'y a aucune partie du monde qui soit si peu connue des Européens, que les vastes régions de l'Afrique, situées au sud de la ligne

Équinoxiale. L'ambition toujours active de la république Romaine, & le génie explorateur du commerce, n'ont jamais été au-delà de certaines limites. Satisfaits de la conquête & des productions de ces provinces, qui bordent la Mer rouge & la Méditerranée, les Romains confidéroient les autres parties du continent comme de vastes déserts inutiles à l'homme, à qui ils ne présentoient qu'un climat brûlant, rafraîchi seulement par les orages & les débordemens des rivières, & dont la possession ne pouvoit rien ajouter à leur gloire; c'est pourquoi ils les laissèrent dans leur antique obscurité. Les Arabes victorieux, en étendant leurs conquêtes, l'empire des arts & des sciences ne franchirent jamais les limites que les premiers vainqueurs de ces contrées s'étoient marquées à eux-mêmes, & qui, du nord au sud, ne s'étendoient pas beaucoup au-delà de 6 degrés, ou 360 milles.

Jean Leo, qui vivoit au seizième siècle, paroît avoir à peine connu la moitié de cette partie du globe; & quoiqu'une grande partie ait été découverte depuis, néanmoins un espace immense nous reste encore inconnu.

Il est des objets que l'ambition a dédaigné de considérer, ou qu'elle a cru au-dessous d'elle d'entreprendre, que l'esprit de l'industrie, non

—
Mai
1777.

4 *Voyages dans le Pays des Hottentots*

Mai
1777.

moins actif, a regardé comme digne de son attention, & dont il a tiré tous les avantages possibles. C'est en quelque sorte le cas où nous nous trouvons relativement à l'Afrique, quoique nous soyons encore loin du but où nous pouvons raisonnablement espérer d'atteindre.

La soif de l'or, qui a donné aux Européens le courage nécessaire pour traverser des mers immenses, dans des climats inconnus, afin d'y découvrir de nouvelles limites, & des terres qui sembloient d'abord n'exister que dans l'imagination, a, dans cette partie du monde, fixé leurs opérations par préférence sur les côtes & les campagnes adjacentes. La poudre d'or, qui se trouve sur les montagnes, l'ivoire, & plus que toute autre chose, les déplorables victimes dévouées par la tyrannie & l'avarice, ont encouragé les navigateurs entreprenans à visiter fréquemment quelques parties de ces côtes. Mais leur curiosité ou leur avarice n'étant pas satisfaites ou assez puissantes pour leur inspirer d'autres désirs, ils n'ont pas tenté de connoître une contrée où les bénéfices étoient incertains, & les fatigues ainsi que les dangers inévitables. Les régions intérieures de l'Afrique sont restées par cette raison sans valeur à nos yeux, seulement, peut être, parce qu'elles nous étoient inconnues.

Mais si l'ambition n'inspira jamais aux vainqueurs du monde le désir d'étendre leur empire jusques sur les déserts affreux de l'Afrique , si le commerce n'a pas invité les hommes à examiner un pays dont l'apparence extérieure ne présentoit rien de séduisant à ceux qui n'ont d'autre objet que d'accroître leurs richesses , & qui puisse entrer en compensation avec les dangers que l'on rencontre à faire la découverte de ces régions horribles & brûlantes , habitées par des animaux voraces & des reptiles dangereux ; cependant il est des hommes pour qui , malgré toutes leurs terreurs , ces pays ne présentent que des objets capables d'ajouter à leur satisfaction. Le naturaliste y trouvera un champ vaste pour ses observations , & là il découvrira des objets capables , par leur immense variété , de satisfaire tous ses goûts ; là il verra tous les objets simples dans l'état de nature , & considérera dans le sauvage Hottentot ces vertus qu'il a peut-être désiré vainement de trouver dans les sociétés civilisées.

Pénétré de ces sentimens , & fortement excité par la perspective d'un pays dont les productions nous sont inconnues , je quittai l'Angleterre avec la résolution de satisfaire une curiosité qui , si on ne la regarde pas comme utile à la société , est au moins innocente.

6 *Voyages dans le Pays des Hottentots*

Mai
1777.

Nous arrivâmes au Cap de Bonne-Espérance vers la mi-mai. La saison étoit trop avancée pour aller dans la baie de Table (Table bay), sans courir quelques risques, suite nécessaire des temps variables & inconstans que l'on éprouve à cette époque, qui est celle des moussons ou des hivernages; nous jetâmes l'ancre par cette raison à Falso-bay. Peu de temps après notre arrivée, une pluie d'avalasse m'empêcha de voir aucune partie de pays, & vers la fin de ce mois les montagnes près le Cap furent couvertes de neige pendant plusieurs jours: c'est ce qui fit que pendant l'hiver je ne pus faire que quelques excursions aux environs de la ville du Cap; pendant ce temps je fis aussi les préparatifs nécessaires à mon voyage dans l'intérieur, aussitôt que la saison seroit plus favorable.

Je fus singulièrement favorisé par la rencontre du capitaine Gordon, (actuellement colonel) qui avoit voyagé dans ces campagnes quelques années auparavant, (en 1774) & étoit tout récemment arrivé de Hollande en qualité de commandant en second, il devoit succéder au colonel du Phren, qui étoit alors commandant en chef. Le colonel Gordon a beaucoup étudié & est très versé dans toutes les branches de l'histoire naturelle, & je pense qu'il est le

seul qui ait acquis une certaine connoissance de ces pays, d'autant qu'il a voyagé dans l'intérieur des terres, à la distance de près de 1500 milles du Cap. Il savoit la langue des Hottentots, ce qui, joint à une parfaite intelligence du Hollandois, lui donnoit un avantage sur la plupart des autres voyageurs.

M. Mafon, dans sa lettre à la Société royale, ayant décrit la campagne des environs du Cap, il ne sera pas nécessaire que j'entre dans une description géographique, ou que j'ajoute la moindre chose sur ce qui y a rapport, excepté ce qui se présente naturellement à mes observations.

L'époque à laquelle je m'étois proposé de commencer mon long voyage, étoit le commencement d'octobre, lorsque l'atmosphère est dans cet état que l'on a si long-tems désiré, & presque toutes les plantes en fleurs; & pour cette entreprise, je m'étois déjà préparé d'avance par des excursions journalières, qui me procurèrent une connoissance générale du théâtre de mes futures observations.

Le 5 octobre 1777, le jour qui précéda notre départ, nous fûmes témoins d'un phénomène des plus extraordinaires, & que les habitans attribuent à un vent de nord-ouest extrêmement froid en pleine mer : un si grand

Mai
1777.

Octobre
1777.

Octobre
1777

§ Voyages dans le Pays des Hottentots

nombre de poissons furent jetés dans la baie de la Table, particulièrement des cochons de mer & des espadons, & toute la baie en étoit tellement couverte, que l'on auroit pu croire facile de la traverser sur le dos de ces poissons. Près le bord de baie, l'eau étoit teinte de leur sang, & plusieurs centaines de poissons furent jetés à terre par les vagues; les habitans les coupèrent par morceaux pour en extraire l'huile.

Le 6, ayant envoyé nos bagages en avant, le capitaine Gordon & moi nous quittâmes la ville du Cap, & procédâmes le long du bas de la montagne de la Table; cette route conduit vers Constantia. Nous dinâmes dans la maison de M. Beker, qui n'est qu'à 2 milles de Constantia, cette maison étant avantageusement située, & à l'abri des vents de nord-ouest & de sud-ouest. Cet endroit produit d'excellens vins, quoique sa situation soit basse; Constantia néanmoins est préférable à tous les autres endroits de ce district, non-seulement parce qu'il est un peu plus élevé, mais aussi par la nature de son sol, qui est un sable léger & gras.

Toute la campagne abonde en *protea argentea*, en plusieurs sortes de leucadendrons, en éricas, (bruyères) & gnaphaliums, (patte de

lion) dont plusieurs échantillons ont été envoyés en Europe. Nous passâmes cette nuit en un lieu appelé *Sand-Fleet*, qui appartient à un riche fermier nommé *Etain*. Il est inutile de donner de nouveaux éloges à la manière dont ces peuples exercent l'hospitalité, puisqu'elle a été remarquée & est devenue l'objet des souvenirs les plus chers de tous les voyageurs qui ont été dans ces contrées. Le jour suivant nous fûmes retenus par le mauvais temps.

Octobre
1777.

Le 8 nous continuâmes notre voyage le long de la partie basse de Falso-bay, en commençant de la pointe de Mœson-Berg, jusqu'au pays des Hottentots-Hollandois, qui n'est qu'une continuation de ce que l'on appelle *Sand-Down* (ou chûte de sable). Il se trouve une assez grande étendue de pays entre Table-bay & Falso-bay, dont la plus grande partie est inhabitable, eu égard aux sables blancs que les vents de sud-est soufflent comme par fillons; & cependant il y a beaucoup d'arbrisseaux dispersés çà & là en plusieurs endroits. C'est le lieu principal où les habitans du Cap se procurent le bois à brûler. Ce pays produit aussi le myrica, le cerifera (tamaris), dont les graines servent à faire une sorte de chandelle, presque égale en qualité à la bougie la plus fine.

10 *Voyages dans le Pays des Hottentots*

Octobre
1777.

Vers le milieu de cette baie est une petite hutte où nous trouvâmes quelques pêcheurs ; nous éprouvions toute la chaleur du jour ; fatigués d'avoir traversé tant de sables , nous nous y reposâmes environ une heure. D'abord nous projetâmes de nous régaler d'huîtres ; mais les ressacs étoient si violens , qu'il nous fut impossible d'approcher du rivage. Nous continuâmes notre voyage au soleil couchant , & nous arrivâmes à la rivière Erst ou première rivière , qui prend sa source dans les montagnes de Stillen-Bosch , & se jette de ce lieu dans Falso-bay. Les dernières pluies l'avoient rendue si forte , que nous ne pûmes la passer ; mais nous la traversâmes plus aisément que nous ne l'avions espéré.

Aussitôt qu'il commença à faire nuit nous entendîmes les hurlemens des hyènes , qui nous accompagnèrent jusques chez les Hottentots Hollandois , où nous arrivâmes , sur les neuf heures , à la résidence de M. de Wall. Elle appartenoit autrefois au gouverneur Adrien Vander Stell , qui avoit naturalisé un grand nombre de plantes étrangères en ce pays , & particulièrement l'arbre de camphre. Plusieurs de ces arbres ont de 45 à 50 pieds de haut , & 12 à 13 pieds de circonférence.

Le pays Hottentot-Hollandois est situé sur le

côté nord-est de Falso-bay, & environné de trois côtés par de hautes montagnes, qui laissent une ouverture au sud-ouest, d'où nous eûmes une vue sur la baie. Le sol n'est pas ici aussi favorable pour le vin, que quelques autres lieux de ce côté des montagnes, étant humide & marécageux; mais il fournit d'excellent blé. Les montagnes nous offrirent plusieurs belles plantes, particulièrement des xeranthinums, (immortelles blanches) des geraniums, des gladioluses, (glayeuls) & beaucoup d'autres qui étoient tout-à-fait nouvelles pour moi. On peut dire de ce lieu qu'il est un des passages les plus difficiles du pays nommé Hottentot-Holland-Kloaf (1). C'est une route étroite, faite à même la montagne, dont le sommet paroît être de la même hauteur que la terre de la Table. C'est une partie de la chaîne de montagnes qui prend son commencement au Cap Falso, ou the *Hang-Lip*, & se prolonge au nord-ouest l'espace de 300 milles, & depuis 20 jusqu'à 40 milles de la mer; plusieurs autres branches de cette chaîne s'étendent dans la partie du pays dont

Octobre
1777.

(1) Kloaf signifie un passage étroit à travers des montagnes.

Octobre
1777.

12 *Voyages dans le Pays des Hottentots*

je donnerai la description à mesure que j'avancrai dans mon voyage.

Après avoir envoyé notre bagage vers ce passage , le 12 nous poursuivîmes notre route en faisant le tour de Hang-Lip , & nous allâmes examiner les petites baies & les rochers qui se trouvent à l'entrée de Falso-bay , qui étoient alors très-peu connus , & particulièrement celui sur lequel le Colebroocke alla frapper peu de temps après. Comme il n'y a point de route le long de la baie , chacun de nous prit une petite partie des provisions & son manteau , satisfait de savoir qu'il seroit impossible de faire ce voyage en un jour. Malgré les rochers âpres & les montagnes que nous fûmes obligés de traverser , nous avançâmes à cheval aussi loin qu'il nous fut possible , & plus loin que notre sûreté ne l'exigeoit ; car le cheval que j'avois tomba avec moi sur le bord d'un précipice très-escarpé & très-élevé , & ce fut par le plus heureux hasard que je me sauvai en m'accrochant de toutes mes forces à un arbrisseau qui croissoit entre des rochers. Vers midi nous nous trouvâmes à l'embouchure de la rivière Stienbrassam : dans la matinée nous arrivâmes à une baie profonde , qui ne se trouve indiquée sur aucune de nos cartes marines ; elle a son ouverture vers

le nord-ouest, & est parfaitement à l'abri des vents du sud-est par les hautes montagnes qui l'environnent. Le capitaine Gordon la nomme *la baie de Van-Pleen*; mais depuis il lui a donné un autre nom, & peu de temps après il découvrit une baie à l'orient, qui se trouve sur toutes les nouvelles cartes, & offre, dit-on, un excellent mouillage. Ayant trouvé un petit courant d'eau excellente en ce lieu, nous y passâmes la nuit, & le lendemain matin nous continuâmes notre voyage à l'entour de *Hang-Lip* ou Cap Falso. De la partie appelée *Hottentot-Hollande* à cet endroit, le pays est tout-à-fait inhabité; toute cette route ne présentant que des précipices & des montagnes presque inaccessibles, nous passâmes auprès d'une seconde baie, qui est plus petite que la première; l'entrée n'en est pas hérissée de rochers, & ses bords présentent un sable blanc; nous la nommâmes *la baie de Gordon*. A environ un mille & demi de cette baie, nous en rencontrâmes une troisième qui se trouve sur la carte du capitaine Gordon, & est appelée *baie de Petterfon*; celle-ci est beaucoup plus grande que la première. La dernière est positivement sous le *Hang-Lip*; & entre cette baie & celle de Gordon, font des lacs d'eau douce & beaucoup de forêts. Toutes ces baies ont leur entrée au

Octobre
1777.



Octobre
1777.

nord-ouest, & s'étendent intérieurement vers le midi.

Sur les deux heures de l'après-midi, nous passâmes le Cap Falso, au sud-est duquel se trouve une vaste plaine qui présente plusieurs espèces de pâturages, mais tous également mauvais pour les bestiaux; j'y trouvai une espèce de bruyère qui m'étoit tout-à-fait inconnue; elle portoit un long tube de fleurs jaunes, les plus belles que j'eusse encore vues. Il y a quelques buffles sauvages (A) aux environs de ce lieu; nous en vîmes plusieurs, mais ils étoient si peu apprivoisés que nous ne pûmes en approcher. Il y a aussi une espèce d'antelope, que les Hollandois appellent *Eland* (B). Vers le soir nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière Palmita (1). Les pluies vers le nord l'avoient tellement accrue, & le cours en étoit si rapide, que nous eûmes beaucoup de difficulté à la traverser à la nage; nous continuâmes notre route toute la nuit, accueillis par une forte pluie, des éclairs & de violens coups de tonnerre. Sur les deux heures du matin nous arrivâmes à la rivière Knoflick (2) Kraals, qui prend son nom

(1) Plante commune dans cette rivière.

(2) Ail.

d'une espèce d'ail. Le temps étoit si obscur, que dès la première tentative que je fis pour passer la rivière, j'eus de l'eau jusqu'aux épaules, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je pus en sortir; nous fûmes forcés par cette raison de passer la nuit dans l'endroit où nous étions, jusqu'à ce que le jour parût. Nous essayâmes à plusieurs fois de faire du feu, mais vainement; tout étoit si humide que nos efforts ne réussirent qu'à nous aveugler de fumée: la pluie continuoit avec force, & dans une situation aussi désagréable, il est facile au lecteur d'imaginer avec quelle anxiété nous désirions que le jour vînt. Nous avons été vingt-quatre heures sans manger; aussitôt que nous pûmes distinguer les objets nous traversâmes la rivière, & à neuf heures du matin nous arrivâmes dans la maison de Michel Otto, où nous fûmes reçus avec hospitalité. Pendant que nous étions au lit, nos habits furent séchés, & après plusieurs heures de sommeil, nous prîmes quelques restaurants. Ce lieu est situé entre les montagnes des Hottentos - Hollandois & un passage escarpé, sur un sable appelé *How-hook*, & l'on peut dire que ce n'est qu'une continuation du passage difficile dont j'ai déjà parlé: on y trouve du blé & de fort bon vin, beaucoup meilleur que celui que l'on se procure communément

Octobre
1777.

Octobre
1777.

dans la partie orientale des montagnes des Hottentots. Le sol est d'un excellent argile , mais les pâturages sont mauvais : il est rare que les bestiaux viennent à bien , & en particulier les troupeaux qui ne s'y plaisent pas ; les fruits sont en général en maturité trois semaines plus tard ici qu'aux environs du Cap.

A deux heures nous continuâmes notre voyage par le How-Hook , faisant une collection des plantes que nous trouvions sur notre route. Nous fîmes rencontre d'une personne qui avoit été à Zwellendams ; il retournoit au Cap. Il nous informa que le jour d'aparavant il avoit passé en un lieu où l'on avoit tué un lion monstrueux , & nous engagea à nous tenir sur nos gardes , d'autant que plusieurs de ces animaux féroces se trouvoient encore errans dans le même endroit ; car c'est sur-tout entre ce lieu & le Cap , à la distance d'environ 100 milles anglois , que les lions se tiennent. Après avoir quitté notre hôte nous traversâmes la rivière Bott , & sur les huit heures du soir nous arrivâmes à Swart-Berg , ou la montagne noire , où il y a un bain d'eau chaude. La compagnie des Indes y a établi une maison pour la commodité des personnes qui voudroient y prendre un bain ; mais la plupart des voyageurs résident ordinairement dans une ferme qui est à un peu plus

plus d'un mille de distance. La montagne d'où sort cette source, présente pour sol un espèce de granit avec beaucoup de fer; les bains dont les Européens font usage, font monter le thermomètre de Farenheit à 133 degrés; mais ils peuvent être réduits à tout autre degré de chaleur en y mêlant de l'eau froide, qui coule tout près de cet endroit. A une petite distance de celui-ci est un autre bain pour les esclaves & les Hottentots, la chaleur en est de 116 degrés: nous avons trouvé ici beaucoup de monde du Cap, qui faisoient usage des bains, auxquels ils attribuent la vertu de guérir toutes les maladies. La campagne des environs est tout-à-fait agréable, & elle offre un excellent pâturage pour les bestiaux. Ce district est abondant en gibier, & particulièrement de l'espèce d'antelope, appelée par les Hollandois *Bonta - Bock* (C); les perdrix s'y trouvent aussi en quantité. De là nous dirigeâmes notre route à l'orient, en laissant sur notre gauche la rivière Zondereynds - Berg passant devant plusieurs belles fermes: en une journée nous arrivâmes au premier Kraal (D) de Hottentot, consistant en six huttes bâties en forme circulaire. Ces hommes se louent quand on le requiert, aux Hollandois. A peu de distance de ce lieu est un endroit appartenant à la compagnie

Octobre
1777.

nommée *the Tyger-Hock*, où nous passâmes toute la nuit ; le lendemain de bonne heure , nous marchâmes à l'est , à travers un pays plat qui offre d'excellens pâturages ; nous avions la rivière Zondereynds sur notre gauche. Dans l'après-midi , nous vîmes plusieurs troupeaux de bontabocks & de zébres (E) ; & en beaucoup d'endroits nous apperçûmes les traces des lions : nous passâmes la rivière Brud , (rivière large) où il y a une espèce de bac ou pont flottant ; c'est là qu'elle se réunit à la rivière Zondereynds , qui après de longs détours va se jeter dans le Pott-Berg , situé dans la baie des Strugs (1) , & bientôt après , ayant traversé le bac , nous arrivâmes à Zwallendam , où réside le Land-Droft ou chef de la justice : ce lieu est situé au pied d'une chaîne de montagnes qui commence près la baie d'Alagoa , dans une direction de l'ouest au nord-ouest. Le climat diffère beaucoup ici de ce qu'il est au Cap ; car il est bien rare que les vents du sud-est soufflent avec violence ; mais on y éprouve souvent des orages du côté du nord-ouest ; & comme nous étions dans le tems où les Boors (paysans ou fermiers) se rassemblent entre eux , nous y demeurâmes quelques jours , pendant lesquels

(1) Autruche.

je fis plusieurs excursions sur les montagnes & dans les bois. Il n'y avoit dans cette saison encore aucun arbrustes en fleurs, de sorte que je ne pus m'en procurer. Le piper cordifolia est très-commun dans les bois; je trouvai quelques beaux échantillons d'hélianthus & de phylicas. Toute la campagne abonde en excellens pâturages pour les bestiaux, & produit beaucoup de blé & de vin; le sol est une argile dure, jaunâtre, & mêlé de rochers.

Nous quittâmes Zwellendam le 12, & dirigeâmes notre route à l'est-sud-est, vers la vallée des Roseaux (reed Valley); sur les quatre heures de l'après-midi, nous traversâmes la rivière Buffalye-Agte (1), ainsi nommée, parce que cet endroit étoit jadis fameux pour la chasse des buffles; mais aujourd'hui on y en voit très-rarement. De là, la rivière va en serpentant vers le midi, pour se joindre à la rivière Breed. Sur le soir nous nous égarâmes, & ce ne fut qu'après bien des difficultés que nous retrouvâmes la vallée des Roseaux. Cet endroit appartient à la compagnie des Indes Hollandoise, & sert à nourrir du bétail; la majeure partie de leurs bœufs de trait en sont tirés; on y trouve aussi du bois: il est distant de Zwellendam d'environ 12 milles;

1) Agte signifie chasser.

Octobre
1777.

nous rejoignîmes là notre bagage , qui étoit si maltraité par le voyage , que nous fûmes retardés quelques jours pour le réparer. Pendant ce petit séjour , j'enrichis de beaucoup ma collection , & je pris plaisir à la chasse du bontabocks , que l'on trouve ici en grand nombre , ainsi que le capra-dorcas de linnée & le zébre. La vallée des Roseaux produit aussi abondamment des oiseaux sauvages , tels que des perdrix de plusieurs sortes.

Nous demeurâmes chez M. Tunies , inspecteur de la Compagnie , jusqu'au 25 , d'où nous nous rendîmes à la ferme de M. Jacob Van-Renan. Je suis persuadé que cette ferme produira par la suite des choses aussi excellentes que celles qui se trouvent au Cap.

Le 25 nous poursuivîmes notre route à Groot-Fadert-Bosch (le bois des grands Pères) , où nous fûmes forcés de rester quelques heures à cause de la pluie ; nous envoyâmes notre bagage par le meilleur chemin au Plata-Kloaf , & nous allâmes par un chemin de traverse qui étoit si glissant , qu'à peine pouvions nous arriver. Nous traversâmes la rivière de Doven-Hocks (1) , & assez avant dans la nuit nous arrivâmes à la maison d'un fermier , située tout auprès du pas-

(1) Rivière du Colombier.

sage
d'Egy
ferme
unes
lens f
fruits
nous
le ter
vai b
qu'ap
fourn
en qu
l'air.
attrap
pouvo
ment
qui es
usage
ces c
oblig
trouv
très-a
sous
gran
selon
les I
gent
fasser

Octobre
1777.

sage Kloaf. Ce district est appelé la Terre d'Egypte, & paroît contenir environ treize fermes, qui sont à 4 & 6 milles de distance les unes des autres. Nous y fûmes régalez d'excellens fruits, tels que des oranges, & quelques fruits d'Europe. Notre bagage n'arrivant pas, nous fit rester jusqu'au 28, ce qui me donna le temps d'examiner la campagne, & j'y trouvai beaucoup de plantes curieuses. J'observai qu'après les pluies qui étoient tombées, les fourmis blanches (que l'on trouve par-tout ici en quantité) avoient des ailes & remplissoient l'air. Plusieurs des Hottentots & des esclaves, attrapotent ces insectes, & m'étant informé pourquoi, j'appris qu'ils leurs servoient d'aliment : en effet, ce ne peut être que le préjugé qui empêche les Européens d'en faire le même usage ; car dans mes différens voyages dans ces contrées, je me suis trouvé quelquefois obligé d'en manger, & je ne leur ai rien trouvé de désagréable au goût. Ces insectes sont très-amplement décrits par feu M. Sméathman, sous le nom de *Termites*. On a observé une grande différence dans les fourmis blanches, selon les climats où elles se trouvent. Dans les Indes Orientales, elles détruisent & mangent le bois ; mais au Cap il n'y en a pas qui fassent la moindre piquûre aux végétaux qui

 Octobre
1777.

servent d'alimens , excepté à l'herbe des prairies. Dans les endroits où elles abordent , ce n'est pas en dévorant cette verdure qu'elles la détruisent ; mais en soulevant un grand nombre de petits monticules , ce qui empêche la végétation. J'en ferai une mention plus particulière dans mes observations sur l'Inde.

Enfin , nous commençons à quitter ce pays si fertile & si délicieux ; il s'étend au sud tout le long de ce rang de montagnes , qui se termine auprès de la rivière de Krome (rivière tortueuse) , pour entrer dans un autre , le plus stérile , peut-être , qui soit au monde. Ce pays est appelé *la terre de Chama* , & prend son nom d'une espèce de mezembryanthimum , nommé *Channa* par les naturels , & qui est très-estimé parmi eux. Ils s'en servent également pour mâcher & pour fumer ; quand il a été mêlé au *Dacka* , il est très-enivrant , & il paroît être comme cette espèce de chanvre dont on se sert dans les grandes Indes , connu sous le nom de *Bang*.

Nous repartîmes le matin , ayant des bœufs nouveaux pour transporter notre bagage sur les montagnes qui étoient si âpres que tout notre attelage fut renversé , mais sans le moindre dommage. Lorsque nous fûmes parvenus au sommet de la montagne , nous découvrîmes , au sud ,

la mer & le pays si justement admiré que nous venions de quitter ; & du côté du nord , nous vîmes la terre de Chama & Karo. Quand la chaleur du jour fut passée , nous fîmes route à l'est-nord-est , par un pays extrêmement aride , laissant l'immense chaîne de montagnes à notre droite : à la distance de 40 milles , nous observâmes une autre chaîne de montagnes à notre gauche. Quoique ce pays ait une apparence très-aride , il abonde néanmoins en plantes de la classe de l'euphorbe , de l'orpin , du mezembryanthimum , & plusieurs espèces de geranium. Le climat diffère beaucoup de ce qu'il est de l'autre côté des montagnes ; il pleut rarement dans celui-ci , excepté dans l'été & lorsqu'il tonne : le sol est un fond jaunâtre & gras , mélangé de morceaux de roches. Dans la soirée nous arrivâmes à un lieu appelé *Klip-River* ou la *rivière du Rocher* , où nous passâmes la nuit , & le lendemain nous nous procurâmes un mouton , qui nous coûta six schelings Hollandois , équivalent à trois livres douze sols de France. Nous continuâmes notre voyage à l'est , & à trois heures de l'après-midi nous entrâmes dans la maison d'un paysan. Les gens s'enfuirent en nous voyant , n'étant pas habitués à voir des étrangers ; & ce fut avec un peu de peine que le capitaine Gordon , réussit enfin à les en-

O. bre
1777.

gager de rentrer dans leur habitation. Il leur dit que nous étions venus du Cap de Bonne-Espérance, & que le premier village étant trop éloigné il les prioit de vouloir bien nous accorder l'hospitalité, & permettre que nous passassions la nuit chez eux : ils y consentirent, & malgré leur première crainte qui les avoit éloigné de nous, ils nous reçurent parfaitement bien.

De très-grand matin le 30, nous nous avançâmes vers l'est-quart-nord-est, par un sentier extrêmement rude & difficile; sur une heure de l'après-midi, nous arrivâmes à la grande rivière, où nous dînâmes à l'ombre d'un mimosa. Après le dîner nous traversâmes la rivière, & sur le soir nous en rencontrâmes une seconde appelée *Tsnice-Cama*, par les Hottentots & par les Hollandois, la rivière d'or, laquelle a sa direction vers le midi, & se jette à l'orient de la baie de Catherine, dans l'Océan Indien; cette rivière est dangereuse à passer pour les voyageurs, à cause du nombre d'étangs où il y avoit jadis des hippopotames, quoique ces animaux aient depuis quitté tout-à-fait leur ancienne retraite & que l'on en rencontre rarement. Nous continuâmes à voyager pendant la nuit à travers des pays inconnus, jusques vers une heure du matin; alors n'apercevant aucun signe qu'il

s'y trouvât des habitans ; nous convînmes de nous reposer, en attendant le jour, auprès d'un petit ravin que nous trouvâmes être la rivière Slang (ou des Serpens) ; dans cette journée nous fîmes environ 40 milles.

Le 31 nous poursuivîmes notre route à l'orient par un pays stérile, qui présentoit encore moins d'apparence de végétation que tous ceux que nous avons encore vus. Dans l'après-midi nous arrivâmes à un petit établissement situé sous le Kloaf-Atquas, sur un ruisseau étroit, nommé *la rivière de Saffran*, où nous passâmes toute la nuit, & le lendemain nous eûmes de nouveaux bœufs de trait, & dirigeâmes notre route à l'est-nord-est, vers la rivière de l'Éléphant. A midi nous arrivâmes en un lieu appelé *Pauvreté*, situé sur la même rivière, où nous passâmes tout le temps de la chaleur du jour. Dans l'après-midi nous la traversâmes en un endroit où elle n'a pas moins d'un demi mille de largeur. Le rivage de celle-ci, aussi bien que celui de presque toutes les autres rivières de ce pays, est ombragé par une espèce de mimosa & différentes espèces de Rhus. Nous continuâmes notre voyage assez avant dans la nuit ; notre chariot s'étant renversé du haut d'un précipice, qui avoit près de 50 pieds, nous fûmes obligés de demeurer là jusqu'à la pointe du jour. Le

Octobre
1777.

conducteur du capitaine Gordon, qui étoit dans le chariot, eut la cuisse très-meurtrie; mais il ne fut pas si blessé qu'il auroit pu l'être après une chute aussi dangereuse. Nous laissâmes nos bagages au pied du précipice jusqu'au jour suivant, & ayant observé une maison de l'autre côté de la rivière; nous jugeâmes devoir y aller passer le reste de la nuit. Au point du jour, nous examinâmes notre chariot, & trouvâmes qu'il n'y avoit rien de brisé. Tout ce pays est extrêmement aride, si l'on en excepte quelques fermes qui sont situées auprès d'un petit courant d'eau douce, & qui recueillent du blé, mais non pas en quantité suffisante. Cette stérilité extraordinaire doit être attribuée au défaut d'eau; les habitans n'en ayant pas d'autres que celles des pluies, & le pays contenant très-peu de sources naturelles, l'eau de ces sources est d'ailleurs en général très-saumâtre.

Novembre
1777.

Nous commençâmes le mois de Novembre en dirigeant notre route à l'est-quart-sud-est, & à onze heures nous nous trouvâmes chez un Européen, où nous demeurâmes toute la journée; j'y fis une addition à ma collection de plantes, qui commençoit déjà à devenir assez considérable.

Nous continuâmes de là notre route vers l'orient pendant toute la journée du lendemain,

Novembre
1777.

en laissant le Comnassia-Berg (1) sur notre droite ; nous trouvâmes des bains chauds , vers lesquels nous fûmes guidés par deux paysans qui en faisoient usage ; l'un d'eux avoit été mordu par un serpent & étoit beaucoup mieux , quoique sa jambe restât encore très-enflée ; & qu'il ne pût supporter la moindre fatigue : ces bains sont fortement imprégnés de parties ferrugineuses , & tout le long de la montagne il y a d'épaisse couches de ce minéral.

Le thermomètre monta dans différens bains de 105 à 108 degrés. Dans l'après-midi nous continuâmes notre route , Comnassia-Berg nous restant du nord-ouest quart de nord au sud-ouest quart de sud , à environ deux lieues des bains. Nous trouvâmes ici une grande quantité d'autruches & de koedoes ; nous avons tué un de ces derniers animaux , mais étant en marche nous ne primes pas le tems de l'examiner : ces animaux sont de la grosseur ou un peu plus gros que nos daims & de couleur de souris , avec trois raies blanches sur le dos. Le mâle a de très-grandes cornes entrelacées , & la femelle n'en a pas ; leur chair est bonne à manger. Dans la soirce nous arrivâmes à un lieu appelé par les Hottentots , *Tsimeko* ou

(1) Comnassia est le nom d'une espèce de Rhus.

Novembre
1777.

jambe d'Autruche. Le pain n'est pas connu des habitans de cette contrée, qui ne vivent, à proprement parler, que de la chair des animaux & de lait; ils sont très-hospitaliers de leur naturel, & paroissent très-satisfaits à la vue des étrangers. Je trouvai aussi des poligalas & des geraniums de la plus belle espèce.

Le 3 nous eûmes un nouvel attelage de bœufs, & après avoir voyagé toute la journée jusqu'au soir, nous observâmes les traces nouvelles des lions, ce qui excita toute notre attention & notre vigilance. Le capitaine Gordon & moi, nous courûmes en avant du chariot, avec nos fusils chargés, en cas que nous fussions attaqués par ces animaux féroces. Sur minuit nous arrivâmes près d'un lac d'eau saumâtre, où nous convînmes de demeurer jusqu'au lendemain matin. Nous assurâmes nos bestiaux de la manière usitée dans ce pays, en les attachant au chariot, & en faisant des feux en dehors tout autour de nous, afin de prévenir les attaques bêtes féroces. A peine avions nous achevé de nous précautionner & abandonné notre petite caravane à nos moyens de défenses, que nous fûmes surpris par un bruit semblable à celui de l'eau que l'on agite fortement, & comme quelque chose qui venoit à nous. Le capitaine Gordon jugea que c'étoient des bêtes

féroces ; & en effet, nous n'avions guère autre chose à soupçonner, d'autant que ce pays est peuplé d'une quantité considérable de lions. Après avoir passé quelques momens dans la plus vive inquiétude, nous découvrîmes que c'étoit un veau qui s'étoit écarté d'un troupeau de bestiaux appartenant à un Européen, qui demuroit à 8 milles de là. Etant alors délivrés de nos frayeurs, nous tâchâmes de prendre quelque repos ; mais toute la nuit fut pour nous très-désagréable par l'orage affreux accompagné de tonnerre & d'éclairs, que nous eûmes à essuyer.

Le lendemain de grand matin nous continuâmes notre voyage à travers une vaste plaine, appelée *la Vallée de l'Ours* (Bear-Valley), & sur les neuf heures du matin, nous arrivâmes auprès de quelques huttes chétives, dans le genre de celles des Hottentots, où nous trouvâmes un vieil Allemand qui s'étoit fixé dans une tribu des Hottentots, & qui y résidoit depuis environ vingt ans ; ses vêtemens étoient faits de peaux de mouton, comme ceux des naturels, & sa manière de vivre étoit la même que la leur. Cet homme me dit, que tous les trois ou quatre ans, il avoit été au Cap avec peu de bétail à vendre, & que de ce produit il achetoit de la poudre, du plomb & des bagatelles pour ses Hottentots. Cet endroit nourrit beaucoup plus de

Novembre
1777.

lions qu'aucune des autres contrées habitées dans tout ce pays. Le vieillard Allemand (dont le nom étoit *Nuwenhoufen*) en avoit tué plusieurs avant notre arrivée , quelques-uns desquels étoient d'une grosseur énorme.

Comme je ne jouissois pas d'une santé parfaite , & que ma collection augmentoit de jour à autre , je me déterminai à quitter le capitaine Gordon , qui continua sa route vers *Snewberg* , ou la montagne de Neige , & je me reposai pendant quelques jours pour réparer mes forces. Le bon vieillard Allemand me fournit une hutte pendant mon séjour , & se conduisit à mon égard avec la plus grande hospitalité. Le 11 , je pris congé de mon hôte , pour retourner à *Tsimoko* , où je rencontrai *M. Lyfter* , inspecteur du Cap , avec d'autres personnes qui étoient occupées à lever le plan de cette contrée , pour le gouvernement qui étend sa domination jusqu'à la grande rivière *Fish* (du Poisson) , qui sépare les *Caffres* & les *Hottentots* ; j'ajoutai beaucoup à ma collection en cet endroit , & j'y fis quelque séjour afin d'examiner ces montagnes , qui paroissent couvertes de beaucoup de plantes rares , quoique l'on y soit sans cesse exposé au danger de rencontrer des bêtes féroces , ou des *Boshmens* (F) qui en descendent assez souvent , & cherchent l'occasion d'enlever

aux habitans leurs bestiaux. Dans une de mes excursions, je me trouvai tout-à-coup au milieu de ces Sauvages ; mais ils se conduisirent parfaitement bien, & me firent des signes pour me demander du tabac, que je leur donnai ; ils m'offrirent en échange du miel, qu'ils avoient retiré des ruches sur les montagnes ; ils étoient armés d'arcs & de flèches, & le capitaine qui étoit avec eux avoit une zagaie ou lance à la main, & il portoit à son bras droit un très-gros anneau d'ivoire. Lorsque je revins dans la maison du fermier, j'appris qu'ils étoient de la tribu de Chonacquas.

Dans la soirée du 23, un de nos domestiques nous informa qu'il avoit vu un très-grand lion avant le coucher du soleil, à environ mille pas de la maison. Attendant sa visite pendant la nuit, nous préparâmes toutes choses pour nous défendre ; mais le lendemain matin nous apprîmes qu'il étoit allé chez une vieille femme, qui demouroit à quatre milles de là, & qu'il lui avoit dévoré quelques pièces de bétail ; je m'y transportai, & nous postâmes un fusil à ressort sur le chemin qu'il avoit pris ; pendant la nuit du 25 nous entendîmes le fusil partir, & le lendemain nous trouvâmes l'animal mort : c'étoit une lionne d'une moyenne grandeur, en voici les dimensions.

32 *Voyages dans le Pays des Hottentots*

Novembre
1777.

La longueur, depuis le nez			
jusques au bout de la queue,	8	9	$\frac{1}{2}$
<i>Idem</i> de la tête,	1	11	$\frac{1}{2}$
<i>Idem</i> de la queue,	3		
<i>Idem</i> du col à la queue,	4	11	$\frac{1}{2}$
Hauteur sur le devant,	3	8	
Longueur de son pied,			
des griffes au talon,		8	
<i>Idem</i> des griffes étendues,		3	$\frac{1}{2}$
Longueur des oreilles,		7	$\frac{1}{2}$
Longueur de ses grosses			
dents,		2	
Distance d'un œil à l'au-			
tre,		6	
Circonférence de la tête			
entre les yeux & les oreilles,	2	4	$\frac{1}{2}$

Décembre
1777.

Le 3 décembre, je fis une excursion à l'un des endroits les plus agréables, par sa situation & sa fertilité, que j'eusse encore vus en Afrique. C'est auprès de la source de la rivière des Eléphans, il produit beaucoup de blé presque sans culture. Après que la rivière a débordé sur le rivage, les naturels y sèment le grain, & le climat est si favorable que la moisson s'y fait toujours un mois plutôt qu'au Cap. On y trouve aussi de fort bons arbres fruitiers, tels que des orangers, des figuiers, des pêchers, des abricotiers,

cotiers, des amandiers, des mûriers, &c. Ce lieu est appelé la Bonne-Espérance.

Décembre
1777.

De la Bonne-Espérance je dirigeai ma route vers le sud-ouest, & je fus plus loin que les bains chauds; le 10, je vis nombre d'autruches; ce pays en contenant une très-grande quantité. Après une marche très-fatigante, j'arrivai à la maison d'un nommé Folkenhager, où je me fixai jusqu'au 13; il arriva alors deux payfans qui se mettoient en route pour aller au Cap, & qui m'offrirent une place dans leur voiture, ce que j'acceptai avec reconnoissance, d'autant que mon cheval étoit sur les dents; après avoir traversé les montagnes & les rochers dont j'ai parlé, nous fîmes route tout le long de la rivière des Eléphants, & le 17 nous étions au Kloaf-Atquas, où nous passâmes la journée du 18. Pendant cette journée je rassemblai beaucoup de plantes de différentes espèces, & particulièrement de l'aloès & du mezembryanthimum.

Le Kloaf-Atquas, où nous passâmes le 19 est un sentier âpre & inégal; j'y cueillis une grande variété de plantes. Le 20 nous arrivâmes à un lieu appelé le *Sure-Flacta*; je me séparai là de mes compagnons de voyage, je fis route vers la terre d'Hottniqua, dans le dessein d'examiner les bois immenses qui couvrent cette chaîne de montagnes que nous venions de traverser.

Décembre
1777.

A la nuit tombante , je me rendis dans la maison de M. Bota , homme très-obligéant , & qui me donna un guide le lendemain matin. A la fin de cette journée je me trouvai près de la rivière *White-Else* , qui prend son nom d'un arbre ainsi nommé en Hollandois.

Le 22 , je m'enfoncai dans les bois , avec un jeune homme de la maison où j'avois logé ; nous avions avec nous quelques chiens , & nous espérons rencontrer des tigres. Les bois sont très-épais , & produisent les plus grands arbres que j'aye encore vus ; sur les branches les plus élevées de ces arbres il y avoit une grande variété d'oiseaux de diverses couleurs , & particulièrement le tarakoo & plusieurs autres petits oiseaux d'une aussi grande beauté. Les montagnes ont une pente très-rapide , & la plupart des arbres les plus élevés s'élancent de dessus la surface nue des rochers ; je trouvai dans ce bois , ainsi que dans presque tous ceux de ce pays , une grande quantité de *piper-cordifolia* , & les arbres , pour la majeure partie , jeunes ; ces bois commencent vers le nord de la baie de Mossel , ils s'étendent à environ 120 milles à l'orient , & se terminent à un endroit appelé *Sitsicamma*. Entre les bois & l'Océan Indien , on trouve une vaste plaine très-bien peuplée par les Européens , qui y font un commerce

considérable de planches qu'ils vendent au Cap : quoique cette plaine soit couverte de verdure, elle n'est cependant pas propre à élever des bestiaux ; ces herbages ne fournissent que des fucs mal-faisans : elle produit du blé & du vin , mais d'une qualité très-inférieure.

Décembre
1777.

Comme ce pays jusqu'au Cap, est bien connu, & qu'il a été décrit par MM. Mafon & Sparrman , je ne répéterai pas ce qu'en ont dit ces deux auteurs. Je retournai au Cap, par la même route que j'avois prise avec le capitaine Gordon, & j'arrivai le 13 janvier 1778 , à la ville du Cap de Bonne-Espérance.

Fin du premier Voyage.

NOTES DU PREMIER VOYAGE.

Description du Buffle.

Note I^{re}. (A) **M.** Pennant nous fait la description suivante de cet animal. Il a sur le front de longs poils noirs & crépus; le menton, le dessous du cou & le fanon sont couverts de poils longs, flottans & rudes, de la même couleur; depuis les cornes, en suivant le long du cou & jusqu'au milieu du dos, il a une crinière noire très-épaisse; le poil de son corps est ras, de couleur cendrée obscure; le haut de la queue est presque nu & cendré, & le reste est garni d'un poil long & noir; sa peau est dure & épaisse; la longueur du nez à la queue, prise sur un buffle de la plus grande espèce, est de huit pieds (mesure d'Angleterre); sa hauteur, cinq pieds & demi; diamètre du corps, trois pieds; longueur de la tête, un pied neuf pouces; longueur du gros de la queue, un pied neuf pouces; de la queue jusqu'au bout des poils, deux pieds neuf pouces; le corps, les jambes sont fort pesans. Ils habitent les parties intérieures de l'Afrique au nord du Cap de Bonne-Espérance; mais je ne crois pas qu'il s'en trouve au nord du Tropique. On les dit supérieurs, pour la grosseur, à nos bœufs les plus gras de l'Angleterre: ils portent la tête basse, & ont un aspect féroce & méchant; ils sont extrêmement dangereux pour les voyageurs; ils se tiennent tranquillement dans les bois, & attendent les passans,

fur lesquels ils se jettent subitement, ils les foulent sous leurs pieds, ainsi que leurs chevaux & leurs bœufs de trait; de sorte qu'on doit les éviter, comme les animaux du pays les plus cruels. Il arrive souvent qu'ils retournent à la charge & prennent plaisir à lécher les corps sanglans de ceux qu'ils ont écrasés; ils sont d'une si grande agilité & si forts, qu'un jeune buffle de trois ans, attaché à un chariot avec six bœufs soumis au joug, résista à leurs forces réunies, sans qu'ils pussent le déplacer de l'endroit où il étoit. On en trouve aussi dans les parties intérieures de la Guinée; mais ils sont si féroces que les Nègres, qui vont à la chasse de toutes les autres espèces d'animaux, n'osent jamais les attaquer. Le lion qui peut d'un seul coup de dent casser les reins au plus fort bœuf domestique ne peut vaincre le buffle qu'en s'élançant sur son dos, & en l'étouffant par le moyen de ses griffes dont il lui ferme les narines & la bouche. Le lion périt souvent dans cette attaque; mais il laisse toujours des traces de sa fureur sur le nez & la bouche de l'animal qu'il a combattu. La chair du buffle est dure, mais pleine de jus, & elle a le goût de venaison; ces animaux marchent en grands troupeaux; principalement dans le Krake-Kamma & les autres déserts du Cap de Bonne-Espérance, & pendant le jour ils se retirent dans les grandes forêts. On les regarde comme un assez bon manger. Les Hollandois du Cap leur donnent le nom d'*Auroch*. »

« Il y a une autre espèce d'Auroch, dont les voyageurs Hollandois ont fait une courte description. Ils disent qu'il ressemble au bœuf

ordinaire excepté qu'il est plus gros & de couleur grise ; sa tête est petite & ses cornes sont courtes ; ses poils sur la poitrine sont frisés ; il est barbu comme la chèvre , & enfin il est si léger que les Nimiquas lui donnent le nom de *Baas* , qui signifie , en leur langue , *maître courrier*. Ils le distinguent du Gnou que je regarde comme le même animal. »

Description de l'Elan des Hollandois.

Note II.

(B) « Cet animal a les cornes droites & marquées de deux côtes saillantes , formées en spirales jusqu'aux deux tiers de leur longueur , elles sont lissés vers la fin ; quelques-unes ont deux pieds de longueur. Celles que l'on voit au Musée Britannique , avec une partie de la peau qui n'en est pas séparée , sont noires ; la tête est d'une couleur rougeâtre , coupée sur les joues par une ligne plus foncée ; les oreilles sont de moyenne taille ; le front large ; le nez pointu ; ils ont sur le front une raie de longs poils flottans , & sur la partie basse du faïson une grosse loupe de poil noir. Le long du cou & du dos , depuis la tête jusqu'à la queue , l'élan a une crinière courte & noire ; le reste du corps est un gris bleuâtre mêlé de rouge ; l'espace entre les sabots & les faux-sabots est noire ; la queue ne va pas jusqu'à la première jointure de la jambe ; les sabots sont courts , & à l'endroit où finit la jambe , il y a comme un ornement qui les recouvrent de poils noirs ; sa hauteur jusqu'aux épaules est de cinq pieds ; son corps est épais & fortement taillé ; mais ses jambes

Sont
corne
l'artè
nom d
on a
leur ,
& de
M. de
nom
Il hab
ridion
les pa
troupe
seuls.
s'ama
cœur
ment
fuient
couf
le ve
face
ner d
très-d
cuir e
corne
«
sont
point
form
large
chaq
fingu
verfa
band
pion

Sont très-minces. Les femelles portent des cornes comme les mâles. Cette espèce n'a pas l'artère lacrymale. Les Caffres lui donnent le nom d'*Emphophos*. Si c'est le pacasse, comme on a raison de le supposer, il diffère de couleur, le pacasse étant blanc, tacheté de rouge & de gris. Les Hollandois l'appellent *élan*. M. de Buffon l'appelle par erreur le *coudons*, nom qu'il auroit dû donner à son condoma. Il habite l'Inde, le Congo & les parties méridionales de l'Afrique, & fréquente sur tout les parties montagneuses du pays. Ils vivent en troupeaux; mais les vieux mâles restent souvent seuls. Ils deviennent très-gras, & la graisse s'amasse sur-tout auprès de la poitrine & du cœur; par cette raison on les prend facilement, & souvent ils tombent morts lorsqu'ils fuient celui qui les poursuit. Ils sont lents à la course, & quand ils se réveillent ils vont contre le vent, sans que le chasseur, allât-il droit en face du troupeau, puisse parvenir à les détourner de leur route. Leur chair est très-tendre & très-délicieuse, elle rend beaucoup de jus; leur cuir est dur. Les Hottentots se servent de leurs cornes pour faire des pipes. »

« Il y en a une autre espèce dont les cornes sont droites, de neuf pouces de longueur, pointant en arrière & ayant les deux côtes en forme de spirale. Cet animal a les oreilles larges; il est couleur de tan foncé, & a sous chaque œil une tache blanche; ses côtés sont singulièrement marqués de deux bandes transversales, blanches, croisées par deux autres bandes qui vont du dos au ventre; le croupion est marqué de trois lignes blanches qui

s'inclinent vers le bas de chaque côté ; les autres sont tachetées de blanc ; la queue à dix pouces de longueur & est couverte de long poils rudes. Cet animal, qui vit en nombreux troupeaux, habite les plaines & les fonds du Sénégal : on l'appelle au Cap, le *bonte-bock* ou *chèvre tachetée*. » Pennaut, vol. I, page 71.

Note III.

(C) Le bonte-bok est un peu moins gros que le hart-beest, quoiqu'il le soit davantage en proportion, c'est la gazelle, décrite par Pallas, & le guils de Buffon. Sparman, deuxième édition, vol. I, page 130.

Note IV.

(D) En parlant des Hottentots, M. Sparman dit : « Quant à la taille ils sont semblables aux Européens, & s'ils sont en général plus minces, c'est qu'ils ont d'une part moins de nourriture & des alimens moins nourrissans, & que de l'autre ils ne se livrent point aux travaux pénibles. Une remarque qui n'a pas encore été faite, est que, proportionnellement au reste de leur corps, ils ont les mains & les pieds très-petits, & peut-être doit-on regarder cela comme la marque distinctive de cette nation.

Ils ont, pour la plupart, le nez placé fort bas & en conséquence paroissent avoir les yeux beaucoup plus éloignés l'un de l'autre que les Européens ; le bout du nez est aplati. La couleur de l'iris est à peine perceptible, mais elle a un jais d'un brun obscur qui quelquefois approche du noir.

» Leur peau est d'un brun jaunâtre & assez semblable à celle d'un Européen qui est attaqué d'une forte jaunisse ; malgré cela le blanc de

leurs
cette
aussi
gres
bouch
deux
confi
de fe
enser
prit,
Ils se
ne m
dans

»

noir
natu
plus
Nég
que
barb
ont,
les c

Il

hom

« Le

mun

ven

se p

peut

ils f

avec

un p

les :

exce

char

leurs yeux n'offre pas la moindre nuance de cette couleur. Les Hottentots n'ont pas les lèvres aussi épaisses que celles de leurs voisins les Nègres, les Caffres & les Mozambiques. Leur bouche est de la moyenne taille & garnie de deux râteliers des plus belles dents. Si l'on considère leurs traits, leur forme, leur manière de se tenir, leurs mouvemens, & enfin tout leur ensemble, ils paroîtront sains de corps & d'esprit, & peu susceptibles de prendre du chagrin. Ils sont en même-temps gais & courageux, ils ne manquent jamais d'en donner des preuves dans l'occasion.

» On croiroit leur tête couverte d'une laine noire frisée, quoique peu ferrée, si leur rudesse naturelle ne faisoit voir que ce sont des cheveux, plus laineux, s'il est possible, que ceux des Nègres; & s'il arrive, ce qui est fort rare, que l'on observe sur eux quelques traces de barbe ou de poils, comme les Européens en ont, ils sont en général de la même nature que les cheveux. »

Il réfute ensuite l'opinion erronée que ces hommes soient différens des autres & il ajoute : « Les femmes n'ont rien qui ne leur soit commun avec tout le reste de leur sexe ». Relativement à leur habillement & à leur manière de se peindre, il dit : « Pour se peindre, si l'on peut appeler ainsi leur façon de se barbouiller, ils se frottent le corps sur toutes les parties avec beaucoup de graisse, dans laquelle ils mêlent un peu de suie; ils ne l'essuient jamais, & je ne les ai point vus tenter de se nettoyer la peau, excepté lorsque, graissant les roues de leurs chariots, leurs mains sont pleines de goudron

& de poix ; ils prennent alors de la bouse de vache avec laquelle ils l'enlèvent très-aifément , & se frottent en même-temps les bras jusqu'aux épaules avec l'onguent qui en est réfulté. L'ordure & la faleté , jointes à leur onction de fuie & à la fueur qui s'exhale de leur corps , doit nécessairement s'amalgamer peu à peu avec la peau & changer fa couleur naturelle , d'un brun clair en un jaune rembruni , que rend encore plus sombre leur extrême mal-propreté.

» Outre le plaisir que prennent les Hottentots à se teindre le corps de la tête aux pieds , ils se parfument en outre avec une poudre d'herbes qu'ils répandent également sur leurs cheveux & sur tout leur corps. L'odeur en est à la fois rance & aromatique , (*Narcotico feu papaverino spirans*) & approche beaucoup de celle du pavot mêlée avec des épices. Les plantes dont ils se servent à cet effet font diverses espèces de diosma , appelées par les Hottentots *bucku* , & qu'ils considèrent comme ayant de grandes vertus pour guérir les maladies. Il en est une forte entr'autres qui croît , à ce que l'on m'a dit , près de la rivière Goud , qui est si précieuse que la quantité qui rempliroit un dé à coudre , est vendue pour un agneau.

» Les Hottentots ainsi enduits de graisse , de fuie & de poudre de bucku , se trouvent en grande partie à l'abri des injures de l'air , & peuvent en quelque manière se regarder comme vêtus. Du reste , les hommes & les femmes paroissent tout-à-fait nus , car on ne peut pas appeler kabillement les bandes légères de peau , avec lesquelles ils couvrent une partie de leur corps.

» Ce
en un
être fe
uniquem
cacher
qu'à un
une cein
bas , e
ne fert
agisse
bourfe
animal
dans ce
toujour
bourfe
» No
un aut
décenc
les hon
dos ju
de tria
supérie
de par
doigts
voit q
regard
tot cou
eu qu'
en se
fant l'e
de fra
réel b
ce qu'
quand
-sortir

» Cette couverture, chez les hommes, consiste en une bourse faite de peau, suspendue sans être fermée, & qui semble destinée à vêtir uniquement ce que la modestie nous engage à cacher; mais comme cette bourse n'est attachée qu'à une petite partie de son bord supérieur par une ceinture étroite, & qu'on la laisse pendre très-bas, elle ne couvre presque pas & même elle ne sert à rien absolument, soit que l'homme agisse ou qu'il marche. Ils donnent à cette bourse le nom Hollandois de *sackall*, petit animal de l'espèce du renard, fort commun dans ce pays, parce qu'ils se servent presque toujours de la peau de cet animal pour faire ces bourses, en mettant le poil en dehors.

» Nous pourrions peut-être considérer comme un autre partie de vêtement que requiert la décence, les deux bandes de peau que portent les hommes, & qui pendent ordinairement du dos jusques sur les cuisses; elles sont en forme de triangle isocèle, & leur pointe au bord supérieur est attachée à la ceinture dont je viens de parler; leur bout inférieur a au plus trois doigts de largeur & pend négligemment: on voit que ces courroies ne peuvent guère être regardées comme vêtemens; quand le Hottentot court, par la raison que ces courroies n'ont eu qu'une préparation imparfaite, elles forment en se touchant une espèce de raclement, & faisant l'effet de l'éventail, elles procurent une sorte de fraîcheur qu'ils trouvent agréable. L'unique & réel but de cette partie d'habillement est, à ce qu'ils disent, de clorre un certain orifice quand ils s'afféent; ils les font en même-tems sortir pour couvrir la petite bourse ci-dessus

décrite ; car , me disoient-ils , ces parties ne doivent pas rester découvertes lorsque l'on est assis , & sur-tout pour manger. J'ai néanmoins observé qu'ils négligeoient souvent cette coutume dictée par la décence. »

Parmi les Hottentots , ainsi que dans toutes les autres parties du monde , le beau sexe a toujours été recommandable par sa modestie , aussi les femmes de ce pays se couvrent-elles beaucoup plus scrupuleusement que les hommes ; elles se contentent rarement d'un seul vêtement , mais en ont ordinairement deux & souvent même trois. Ils sont faits d'une peau préparée & bien graissée ; elles les attachent autour de leur corps avec un cordon , à peu près comme nos dames attachent leurs tabliers. Celle de dessus est toujours la plus grande , portant de six pouces à un pied de largeur. Ce tablier de dessus est en même-temps le plus beau , étant souvent orné de grains de verre artistement arrangés & représentant diverses figures , ce qui prouve que , même chez le Hottentot sauvage , la délicatesse du beau sexe se montre dans les ouvrages d'ornemens , aussi bien que dans son génie inventif , & , plus que tout cela , dans le plaisir qu'il prend à se parer , afin de ne paroître qu'avec tous les avantages & les agrémens qui le distinguent.

Le tablier extérieur , qui est principalement destiné à servir de parure , descend à peu près à la moitié des cuisses ; celui du milieu est de moitié ou d'un tiers moins grand , & leur sert à se couvrir si par hasard celui de dessus est dérangé ; le troisième enfin , qui n'est guère plus large que la main , devient utile à certaines époques , beau-

coup
pour
tabli
soin
pas n

Le
se co
dont
pelis
plus
le te
dre
desc
la p
mai
atta
que
cou

C
alor
a un
cor
Dan
mar
plus
ils
ne
qu
cor
ma
en
sur
fer
qu

coup moins incommodes pour ces femmes que pour nos Européennes. Quoi qu'il en soit, ces tabliers, même ceux qu'elles prennent tant de soin de garnir de grains de verre, ne sont pas moins induits & graissés que leur corps.

Le vêtement que les Hottentots portent pour se couvrir le corps, est une peau de mouton dont le côté laineux porte sur la peau. Cette pelisse, ou un autre manteau fait d'une fourrure plus petite, est attachée sur la poitrine. Quand le temps n'est pas trop froid ils le laissent pendre négligemment par-dessus les épaules, & il descend alors jusqu'au gras des jambes, laissant la partie basse des jambes & les cuisses nues; mais dans les temps pluvieux ou froids ils les attachent à l'entour de leur corps, de manière que tout le haut du corps se trouve presque couvert, jusqu'au dessous des genoux.

Comme une seule peau de brebis n'est pas alors suffisante pour remplir cet objet, il y a une pièce cousue ou plutôt attachée avec une corde, nerf ou boyau au bord de chaque côté. Dans les chaleurs, ils portent quelquefois ce manteau avec la laine dessus, mais alors il est plus ordinaire de leur voir ôter tout-à-fait, & ils le portent sous leur bras. Les Hottentots ne se chargent pas en général d'une grande quantité de manteaux de rechange ou krosse, comme ils les appellent en mauvais Hollandois; mais ils se contentent d'un seul, qui leur sert en meme-temps d'habit & de lit. Ils couchent sur la terre à nu & se ramassent en un tas si ferré, principalement quand le temps est froid, que ce kross ou karofs suffit pour les couvrir.

Le manteau ou karofs dont se servent les

femmes pour le même but, ne diffère pas de celui des hommes, si ce n'est qu'elles ont une longue pointe à leurs karofs, qu'elles élèvent par ce moyen en forme de poche, laissant la laine en dedans; cette poche sert à contenir leurs petits enfans auxquels elles donnent à teter en leur jetant la mamelle par-dessus l'épaule. Cet usage est commun à beaucoup d'autres nations.

Les hommes ne portent communément rien sur la tête. Je ne me souviens pas d'en avoir rencontré plus de deux à qui j'aye vu des bonnets faits de peau induite de graisse & dont la fourrure avoit été enlevée. Ceux qui sont plus voisins de nos Colonies Européennes, portent des chapeaux à notre mode, soit ronds, soit relevés d'un côté.

Les femmes ont aussi la tête nue; quand elles se coiffent c'est toujours avec une espèce de bonnet de la forme d'un cône tronqué; il est fait sans couture, de la peau de quelque animal, & est aussi noir qu'il est possible de le faire avec de la suie de cheminée & de la graisse. On les prépare souvent de manière à les faire paroître velus, d'autres encore ressemblent au velours; au total ils n'ont point mauvaise mine.

Ils portent quelquefois sur ce bonnet une autre espèce de parure consistant en une guirlande ovale, ou, si le lecteur l'aime mieux, une couronne faite de cuir de buffle avec le poil brut en dessus. Elle a environ quatre doigts de hauteur & entoure la tête en descendant sur le front & sur le derrière du cou, sans couvrir la partie supérieure du bonnet ci-dessus décrit. Les deux bords de cette guirlande sont

doux
petit
nom
très-
que l
elle
Entre
une c
suiva
quel
en fo
buffle
ajout
grais
ne le
Le
d'auc
qu'il
natio
une r
fois c
enco
Dans
elles
joues
Le
mais
rega
sistan
font
d'un
grais
peut
coûte
d'une

doux & unis, & on y attache une rangée de petites coquilles de l'espece du cyprea, au nombre de plus de trente; elles sont placées très-près les unes des autres, & de manière que leur bouche & le magnifique émail dont elle brille est tournée tout-à-fait en dehors. Entre ces deux rangées de coquilles il en court une ou deux qui leur sont parallèles, ou placées suivant leur imagination. On peut imaginer quel effet agréable ces coquilles doivent faire en sortant de la fourrure brune d'une peau de buffle, & en même-temps quels charmes doivent ajouter l'apparence d'une dame Hottentote bien graissée, sous ce bonnet & cette guirlande qui ne le sont pas moins qu'elle.

Les oreilles des Hottentots ne sont ornées d'aucun pendant non plus que leur nez, ainsi qu'il est en usage parmi un grand nombre de nations sauvages. Le nez cependant (& c'est une marque de grande distinction) est quelquefois orné d'une ligne de suie, ou plus rarement encore d'une large tache de rouge de plomb. Dans les jours de gala ou de grande fête, elles se font aussi de ces marques sur les joues.

Les hommes ont le cou absolument nu, mais celui des femmes est orné avec ce qu'elles regardent comme une parure magnifique; consistant en un cordon de peau brut, sur lequel sont fixées huit ou dix coquilles faisant l'effet d'un collier. Elles relèvent sans doute la partie grasse sur laquelle elles sont suspendues, quoique peut-être pas en proportion du prix qu'elles coûtent. Ces coquilles ne valent pas moins d'une brebis la pièce, & on ne peut se les

procurer que sur les côtes les plus reculées de la Caffrerie.

Un autre ornement commun aux deux sexes, ce sont les anneaux aux bras & aux jambes ; la plupart de ces anneaux sont faits d'épaissés courroies de peau coupées circulairement, on les bat & on les passe au feu jusqu'à ce que ces courroies restent courbées tout naturellement. Ce sont ces anneaux qui ont donné lieu à l'idée presque généralement adoptée, que les Hottentots portent des boyaux autour de leurs jambes pour les manger dans l'occasion. Les hommes portent depuis un jusqu'à cinq ou six de ces anneaux à leurs bras, au-dessus du poignet, mais rarement aux jambes. Les dames d'un rang distingué en portent un grand nombre aux bras & aux jambes, principalement aux jambes, qui en sont couvertes depuis les pieds jusqu'aux genoux. Ces anneaux sont de diverses épaisseurs, il y en a de gros comme une plume d'oie & d'autres comme trois ou quatre ; ils sont toujours d'une seule pièce, de sorte que quand on veut s'en parer il faut y passer la main ou le pied. Ils sont attachés, petits ou grands, l'un avec l'autre sans aucun ordre, & excèdent tellement en largeur la grosseur des jambes qu'ils ballottent & s'élancent l'un dans l'autre lorsque celui qui les porte marche, ou lorsqu'il fait quelque mouvement.

On peut croire que ces anneaux, soit pour les arranger, soit pour les porter, donnent beaucoup de mal aux petites-maitresses Hottentotes, & que, sans en examiner tous les désagrémens, ils doivent être lourds & gênans à porter ; mais telle est la bizarrerie de l'espèce humaine,

humana
gros
qui d
gran
à qui
inuti
emba

Le
ces d
font
faits
fois
qu'at
pas a
en à
trave
ter à
sept
refus
raiso
pas
perm
imp
tous
prob
aussi

L
(ce
Pou
mèr
&
fem
& d
raif
tée

humaine , que depuis le Hottentot ignorant & grossier dans ses mœurs , jusqu'à ces nations qui ont porté les arts & les sciences à leur plus grande perfection , dans tous les pays , c'est à qui créera de nouvelles modes , au moins inutiles , si elles ne sont pas propres à nous embarrasser.

Les anneaux de fer ou de cuivre , & sur-tout ces derniers , de la grosseur d'une plume d'oie , sont regardés comme plus élégans que ceux faits de peau. Cependant on les porte quelquefois ensemble , particulièrement aux bras , jusqu'au nombre de six ou huit. On ne permet pas aux filles d'en porter jusqu'à ce qu'elles soient en âge d'être mariées. Un voyageur qui passoit à travers le district de Zwellendam , essaya d'attenter à la chasteté d'une jeune fille de seize à dix-sept ans , qui étoit pubère ; on dit qu'elle refusa ses présens & ses offres , par cette seule raison , que les vieillards de son Kraal n'avoient pas encore jugé à propos de lui accorder la permission de porter des anneaux. Il m'est impossible de décider s'il en est de même dans tous les Kraals ; mais il ne me paroît pas très-probable que les filles de tous les Kraals soient aussi obéissantes à une loi aussi sévère.

Les Hottentots portent rarement des souliers , (ceux dont ils font usage sont représentés dans l'ouvrage de M. Sparmann) & ce sont les mêmes dont se servent les paysans Africains , & , comme je l'ai depuis entendu dire , ils sont semblables à ceux des Esthoniens , des Livoniens & de quelques Finlandois. Je ne puis par cette raison déterminer si cette coutume a été inventée par les Hottentots , ou si les Hollandois la

leur ont apportée. La peau dont ils font ces souliers est absolument brute & le poil est tourné en dehors; on ne lui donne pas d'autre apprêt que de le battre & l'humecter. Si le cuir est trop épais & trop dur, comme celui du buffle, on le laisse quelques heures dans la fiente de vache, ce qui le rend doux & flexible; on se sert ensuite pour le perfectionner d'une espèce de graisse. Après que le cuir a été préparé, on en fait des souliers de la manière suivante. On prend un morceau de cuir coupé à angles droits, un peu plus long & un peu plus large que le pied qu'il doit contenir; les deux coins supérieurs sont doublés ensemble, & cousus de manière à couvrir la partie supérieure du pied. On peut éviter cette couture & faire les souliers beaucoup plus proprement, auprès de l'orteil, en couvrant le bout d'une sorte d'empeigne faite de la membrane du genou de derrière d'un certain animal. Pour élever ce morceau de cuir à un pouce du pied des deux côtés & le fermer aussi proprement qu'il est possible, on y fait des trous à de petites distances tout à l'entour, jusqu'au quartier de derrière, & on passe dans ces trous un cordon par le moyen duquel on le tire en le plissant. Pour rendre le montant du talon plus fort, il est doublé en dedans, & par ce moyen il forme un élévation & presse contre le talon; on les attache alors sur le coude-pied.

De semblables souliers ont sans doute leur avantage. Ils collent bien sur le pied & en conservent la forme. On les conserve dans leur état de flexibilité en les portant constamment; mais si au bout d'un certain temps les bords en

devie
les r
Ils s
couv
font
de c
de r
brûle
dans
liers
étan
meil
prix
faits,
une p
auro
de s
miq
rapp
mar
dele
pair
qu'il
tots
la fa
mit
L
ou
font
en l
app
L
mer
& p
aut

deviennent trop durs, on parvient facilement à les ramollir en les battant & en les graissant. Ils sont très-légers & très-frais, parce qu'ils ne couvrent pas autant le pied que les nôtres. Ils sont d'un très-bon usé, parce qu'il n'y a point de coutures, & que les semelles sont dures & de résistance. Les souliers de cuir ordinaire se brûlent & se déchirent facilement en marchant dans les sables brûlans de l'Afrique, & les souliers de campagne, comme on les appelle, étant d'une peau beaucoup plus forte, sont d'un meilleur usage. On peut aussi se les procurer à un prix extrêmement médiocre, la peau dont ils sont faits, étant absolument brute & un homme faisant une paire de souliers dans une heure ou deux. Il y auroit quelque avantage à introduire cette espèce de souliers parmi nous; ils seroient plus économiques & plus agréables pour l'été. J'en ai rapporté une paire dont je me suis servi pour marcher dans le pays, & ils serviront de modèles si quelqu'un vouloit en faire faire une paire pour les essayer. Si on les trouve utiles, qu'ils viennent de Paris ou de chez les Hottentots, méritent-ils moins que nous en admirions la façon & que nous nous empressions de l'imiter.

Les Hottentots qui vivent dans ces contrées, ou dans les limites des Colonies Hollandoises, sont rarement usage d'armes. On voit de loin en loin un homme armé d'une sorte de javeline, appelée zagaie, pour se défendre des loups.

Leurs habitations sont, comme leur habillement, assorties à leur manière de vivre errante & pastorale; leurs maisons méritent à peine un autre nom que celui de huttes, quoiqu'elles

soient peut-être aussi spacieuses & tout aussi commodes que les tentes & habitations de nos anciens patriarches ; elles suffisent au peu de besoins des Hottentots , qui peuvent être regardés comme heureux , puisqu'il leur est si facile de se satisfaire. Leur extrême simplicité est peut-être la raison pour laquelle , dans un kraal ou village Hottentot , toutes les huttes sont construites de la même manière ; on y rencontre une sorte d'architecture uniforme , qui ne permet pas à l'envie de les dévorer sous leur toit ; & certes l'égalité de fortune & de bonheur , qui est le partage de ces peuples , est bien propre à les garantir de cette passion qui éveille à la fois toutes les autres.

Chaque hutte est disposée de la manière suivante. Il y en a de forme circulaire & d'autres de forme oblongue , ressemblant à une ruche ou à un caveau ; elles ont de dix-huit à vingt-quatre pieds de diamètre. Les plus élevées sont si basses que , même dans le centre de la voûte , il est à peine possible qu'un homme de moyenne taille se tienne droit ; mais le peu de hauteur de la cabane & de la porte , qui n'a que trois pieds , ne peut être considérée comme un inconvénient pour le Hottentot , qui ne voit aucune difficulté à se baisser & à marcher à quatre pieds , & qui , dans tous les temps , aime mieux être couché que debout.

Le foyer est dans le milieu de chaque hutte , & par ce moyen les murailles ne sont pas si exposées au danger du feu. Les Hottentots en retirent un autre avantage , celui de pouvoir se placer en cercle autour du feu , de manière que toute la compagnie jouit également de la chaleur.

La porte, toute basse qu'elle est, est le seul endroit par où la lumière peut entrer, & en même temps le seul par où s'échappe la fumée. Le Hottentot, qui y est accoutumé depuis l'enfance, la voit tourner autour de lui sans que ses yeux en soient incommodés, tandis que roulé comme un hérisson & renfermé dans sa peau de mouton il repose au fond de sa hutte & jouit d'une parfaite tranquillité au milieu d'un nuage de fumée. Il se dérange cependant de temps en temps pour attiser le feu, allumer sa pipe, ou pour retourner les tranches de viande qu'il fait griller sur les charbons.

Il n'est pas difficile de se procurer les matériaux nécessaires pour construire ces cabanes; la manière propre & sans art avec laquelle il les rassemblent mérite que l'on en fasse honneur à un Hottentot, elle est très-convenable à son caractère. Tout ce qui soutient ce toit voûté, ainsi que je l'ai décrit ci-dessus, est composé de baguettes minces ou de menu bois; ces baguettes, après avoir été attachées ensemble, sont placées ou entières ou par pièces, les unes parallèles & les autres en croix; elles sont renforcées par d'autres que l'on fixe tout à l'entour avec de l'osier. Ces espèces d'osier & les baguettes sont prises, autant que je puis me le rappeler, principalement du chiffortin-conoïdes, qui croit en abondance dans ce pays, sur le bord des rivières. De grandes nattes sont alors placées sur les côtés servant de murailles, de manière à les couvrir parfaitement. L'ouverture laissée pour la porte est fermée, quand ils le trouvent nécessaire, avec une peau ou une pièce de natte disposée exprès; ces nattes sont faites de

canne ou de roseau, placées parallèlement, & sont attachées avec de petits nerfs ou cordes de boyau, ou avec une sorte de fil que les Européens leur fournissent. Ils peuvent par cette raison les faire de la longueur qu'il leur plaît, & en même temps d'une largeur égale à la longueur des roseaux, c'est-à-dire, de six à dix pieds. Nos Colons font usage de cette même espèce de natte pour couvrir les banes de leurs chariots & empêcher la toile de se déchirer par le frottement; elles sont en même temps impénétrables à l'eau.

Quand un Hottentot veut emporter sa cabane & changer de demeure, il pose ses nattes, ses peaux & ses baguettes sur le dos de ses bestiaux, ce qu'ils font prendre par un étranger, qui ne les aperçoit que de loin, pour des monstres inconnus, & qui ont la forme la plus bizarre.

L'ordre ou la distribution de ces huttes en Kraals, est ordinairement en forme de cercle, & les portes s'ouvrent en dedans; on forme par ce moyen une cour où les bestiaux se trouvent comme renfermés pendant la nuit. Le lait, aussitôt qu'il est traité, est mêlé avec du lait déjà tourné, & on le conserve dans un sac de peau. Pour plus grande propreté on met le poil en dedans. Ils ne boivent jamais le lait doux. Dans certains districts du nord, tels que le Rogge-Veld ou Bockkeveld, où la terre est, comme on l'appelle carrow (sèche & brûlée), les Hottentots, aussi bien que les Colons, sont tous bergers.

Note V.

(E) M. Permant décrit ainsi le Zébre. Il a une crinière courte & droite; la tête & le cou

Sont marqués de lignes de couleur brune transversales sur un fond jaune ; les jambes & les cuisses sont tachetées de lignes diagonales ; la queue, comme celle de l'âne, & garnie au bout de long poils ; sa taille est à peu près la même que celle d'un mulet.

Ce magnifique quadrupède se trouve depuis le Congo & Angola, en traversant l'Afrique, jusqu'en Abyssinie, & au sud, aussi bas que le Cap. Il erre dans les plaines, mais aussitôt qu'il aperçoit des hommes, il fuit vers le bois & dispaçoit. Cet animal va par troupes, est vicieux, indomptable, & ne peut être d'aucune utilité ; il est extrêmement léger. Les Portugais lui donnent le nom de *burro di matta*, ou âne sauvage.

Le Quacha est marqué comme le zébre, sur la tête & sur le corps, mais il a moins de lignes ; ses flancs sont tachetés ; il a la croupe unie ; le fond de la couleur de la tête, du cou, du corps & de la croupe est bai-brun ; le ventre, les cuisses & les jambes sont blanches & ne sont point du tout tachetées.

On a jusqu'ici supposé que cet animal étoit la femelle du zébre, mais d'après de nouvelles observations on a reconnu que le zébre mâle & le zébre femelle portoient les mêmes marques. Le quacha en diffère en ce qu'il est plus gros & taillé d'une manière plus forte ; il est aussi plus traitable, & on est parvenu à en apprivoiser un, au point de lui faire tirer un chariot.

(F) Les Boshiefnéens, dit M. Sparrman, & principalement ceux qui vivent aux environs de Cambedo & de Sneuwberg, sont ennemis

Note VI.

jurés de la vie pastorale. Une de leurs maximes est de vivre de chasse & de pillage, & de ne jamais garder auprès d'eux un animal vivant pendant l'espace d'une nuit. Par ce moyen ils se rendent odieux au reste de hommes, & sont par-tout poursuivis & exterminés aussi vivement que les bêtes farouches, dont ils ont pris les usages & les mœurs. Il y en a cependant que l'on garde & que l'on soumet à l'esclavage. Leurs armes sont des fleches empoisonnées, qui, lancées par le moyen d'un petit arc, volent jusqu'à la distance de deux cents pas. Ils sont presque certains de toucher un but à la distance de cinquante & même de cent pas. De cette distance ils peuvent, sans qu'on les voie, tuer le gibier qu'ils poursuivent pour leur nourriture, ou porter la mort dans le sein de leurs ennemis; un animal tel que le lion, n'est pas même à l'abri de leurs traits. Ce fier animal tombe blessé par un arme qu'il méprise, ou qu'il ignoroit que l'on dût employer contre lui; tandis que le Hottentot, caché, parfaitement rassuré dans son embuscade, certain de l'effet de son poison, qu'il prend toujours le plus virulent qu'il lui est possible, contemple avec un barbare plaisir la bête qu'il a blessée pour la voir languir & mourir presque au même instant.

J'ai dit que leurs arcs étoient petits; ils n'ont guères que trois pieds de longueur & un pouce d'épaisseur au milieu; ils se terminent en pointe à chaque bout. J'ignore absolument de quel bois ils sont faits; mais il ne paroît pas très-élastique. Les cordes des arcs que j'ai vus étoient, les unes de petits nerfs & d'autres d'une espèce de chanvre ou de l'écorce intérieure de quelques plantes. La plupart sont faites très-grossièrement,

ce qui prouve que le tireur compte plus sur la violence du poison de ses armes, que sur la manière dont elles sont faites ou sur leur force.

Les flèches ont un pied & demi de longueur; elles sont faites d'un roseau d'un pied de longueur dont la base, à la partie qui repose sur la corde, est garnie d'un nœud de grosseur convenable. Immédiatement au-dessus de ce nœud il y a un joint dans le roseau, vers lequel sont fixées des cordes faites de nerf pour lui donner plus de force; l'autre bout du roseau est armé d'un os bien poli, de cinq à six pouces de longueur. A la distance d'un pouce ou deux de la pointe de cet os, il y a un morceau de plume attaché avec du nerf, pour que la flèche entrée dans les chairs ne puisse pas en être retirée facilement, & que le poison y séjournant plus long-tems fasse plus sûrement son effet.

Il n'est pas cependant commun de voir des pointes de flèches telles que je viens de décrire celle-ci, avec un os pointu seulement qui en forme le bout. La flèche est plus ordinairement coupée quarrément par le bout, & un morceau de fer triangulaire fort mince y est fixé. Comme l'os n'a aucune sorte de cavité, je ne puis savoir de quel animal il est pris. Dans l'état où je l'ai vu, comme il fait partie de la flèche, il est d'un brun obscur, plein de petites rainures ou côtes, & ne paroît avoir jamais été aussi blanc que l'ivoire. Cependant à l'une des flèches que j'ai apportées, l'on pourroit croire que cet os est en effet d'ivoire. Nous pouvons conclure de là que sur les flèches armées de fer, l'os est principalement employé pour donner à cette arme une sorte de poids, & aussi qu'elles

coûtent beaucoup de travail à ceux qui les font.

Leurs carquois ont deux pieds de longueur & quatre pouces de diamètre. Si on peut tirer une conclusion de ceux que j'ai vus, & des deux que j'ai rapportés avec moi, ils sont faits d'une branche d'arbre perforée, ou, ce qui est encore plus probable, de l'écorce d'une de ses branches, enlevée d'un seul morceau. Le fond & le couvercle sont de peau; l'extérieur est enduit d'une matière grasse qui durcit en séchant. Les deux carquois que j'ai rapportés sont bordés vers l'ouverture avec une peau de serpent, &, comme on me l'a dit, avec la peau du serpent jaune, qui est considéré comme le plus venimeux de tous ceux du pays. Outre une douzaine de flèches, chaque carquois contient une petite pierre tendre à aiguïser pour adoucir la pointe de fer, une brosse pour broyer le poison, & quelques petits morceaux de bois de différente grosseur, mais tous de la même longueur que les flèches; j'ignore à quoi ils servent. Le poison dont ils sont usage est extrait de diverses sortes de serpens dont les plus venimeux sont les meilleurs, soit que leurs flèches soient lancées sur leurs ennemis ou seulement sur le gibier; car j'ai déjà observé que les Hottentots faisoient très-bien que, pris intérieurement, ce venin n'avoit aucun mauvais effet.

Les demeures de ces ennemis de la vie pastorale ne sont pas en général plus agréables que leurs maximes & leurs mœurs; semblables aux bêtes farouches, les buissons & les cavernes taillées dans le roc par les mains de la nature, leur tiennent lieu de maisons indiffé-

remment, & l'on dit qu'il y en a quelques-uns qui sont si fort au-dessous des bêtes sauvages, que l'on a trouvé leurs excréments tout près de leur demeure. Un grand nombre d'entre eux sont absolument nus, & ceux qui sont capables de se procurer, pour se couvrir, la peau de quelque animal, grande ou petite, l'attachent sur leurs épaules d'où elle tombe aussi bas qu'elle peut atteindre, & ils la portent jusqu'à ce qu'elle se détache par lambeaux. Aussi ignorans en agriculture que les singes, comme eux ils sont obligés d'errer sur les montagnes & dans les vallées pour cueillir certaines racines sauvages, des baies & des plantes, qu'ils mangent crues, afin de prolonger une existence misérable, qui se termineroit bientôt par leur usage, s'ils eussent été accoutumés à faire une meilleure chère.

Leur table est quelquefois couverte d'autres mets, parmi lesquels on peut compter les coques des insectes, d'où sortent les papillons, une sorte de fourmi blanche, des serpens & plusieurs espèces d'araignées. Avec tant d'espèces d'alimens, le Boshiemen supporte quelquefois le besoin au point de n'être plus qu'une ombre animée. Je ne fus pas peu surpris quand je vis pour la première fois dans le Lange-Kloaf, un jeune garçon appartenant à cette classe d'hommes, qui avoit le visage, les bras, les jambes & le corps si minces & si décharnés que j'aurois affirmé qu'il n'avoit été réduit à cet état d'éthisie que par la fièvre épidémique qui avoit causé tant de ravages dans ce pays, si je ne l'eusse, presqu'au même instant, vu courir avec toute la légèreté d'un cerf. Peu

de semaines fuffifent pour ramener ces gens de l'extrême état de maigreur où ils font quelquefois à celui d'embonpoint & même pour les rendre tout-à-fait gras, leur estomac étant assez fort pour digérer une grande quantité d'alimens ; car on peut dire avec raison qu'ils s'empâtent plutôt qu'ils ne mangent. Il arrive souvent, il est vrai, qu'ils ne peuvent retenir long-temps tout ce qu'ils ont pris ; mais cela ne les empêche pas lorsqu'ils se sont débarrassés de ce superflu, de recommencer sur nouveaux frais.

La manière de faire de ces hommes des esclaves n'est nullement difficile. Plusieurs fermiers qui en ont besoin se réunissent & font un voyage dans la partie du pays où les Boshiemens sont retirés ; eux-mêmes & leur lego-Hottentots, ou les Boshiemens qui ont été attrapés depuis long-temps & qu'ils ont apprivoisés à leur service, ils cherchent à découvrir où les Boshiemens sauvages font leur demeure. L'indice le plus sûr est la fumée des feux qu'ils allument. On les trouve par bandes, depuis dix jusqu'à cinquante & même cent, en comptant grands & petits ; malgré cela les fermiers hardent, au milieu de l'obscurité de la nuit, de s'en approcher avec six ou huit des leurs, ayant soin de se cacher du mieux qu'ils peuvent autour du Kraal. Ils leur donnent ensuite l'alarme par un ou deux coups de fusil. Ce bruit répand une telle consternation parmi ces sauvages, qu'il n'y a que les plus hardis & les plus adroits qui ont le courage de forcer le cercle & de se sauver. Les assaillans sont fort aises d'en être débarrassés à si bon marché ; ceux qui sont stupides, craintifs & frappés de terreur n'ont

plus la force de se défendre, se laissent prendre & mener en esclavage ; ils répondent par cette raison au but de leurs ravisseurs.

On commence par leur faire le meilleur traitement possible ; c'est-à-dire, que les vainqueurs entremêlent les plus belles promesses avec les menaces, & tâchent, s'il est possible, de tuer quelques-unes des plus grandes espèces de gibier pour leurs prisonniers, telles que des buffles, des vaches marines & d'autres animaux semblables. De si agréables morceaux & un peu de tabac les engagent bientôt ; mignardés & fêtés comme ils le sont, ils consentent gaiement à aller dans la Colonie. Alors ces fêtes qu'on leur donnoit & ces morceaux friands qu'on leur apprêtoit sont changés en des portions plus modérées, consistant pour la plupart en lait de beurre, en froment mondé & en bouillie. Cette nourriture engraisse les Boshiemens, comme je l'ai déjà dit, en peu de semaines. Il ne tarde cependant pas à trouver sa bonne nourriture rendue amère, par les plaintes & les mauvais traitemens de son maître & de sa maîtresse. Les mots de *t'gufery* & *z'gaunatzy*, que l'on pourroit peut-être traduire par ceux de forcier & lutin, sont les expressions avec lesquelles on prend soin de les familiariser, & que l'on accompagne souvent de geste & de coups, sont la peine méritée de leur négligence ; la lenteur & la paresse, défaut nés avec eux, forment la base de leur caractère. Il en résulte qu'accoutumés dès l'enfance à dédaigner toute espèce de travaux aussitôt qu'ils ont pris des forces, ils deviennent ce semble plus indolens encore ; ces malheureux regrettent bientôt leur

vie errante & libre ; ils s'aperçoivent que leur volonté est anéantie toute entière , & dégoûtés de la servitude , il n'est pas surprenant qu'alors ils fassent tous leurs efforts pour recouvrer leur liberté en s'échappant ; mais ce qui pourra paroître fort extraordinaire , & qui excite toute l'attention du philosophe , c'est que quand ces pauvres malheureux se sauvent , ils n'emportent jamais rien avec eux de ce qui ne leur appartient pas.



SECOND VOYAGE.

*TYGER-BERG ; = Stillen-Bosch ; = Rivière
Erst ; = Passage du Kloaf des Hottentots
Hollandois ; = Arrivée à la rivière Zonde-
reynd ; = Impossibilité de la traverser ; =
Resté ici pendant plusieurs jours ; = Excur-
sion à la baie de Catharina ; = Voyage au
Groena-Kloaf ; = Montagnes couvertes de
neige ; = Le temps nous force à retourner à
l'Est, & à traverser le Plata-kloaf dans la terre
de Chanua ; = Arrivée à un bain chaud ; =
Pays abondant en bêtes féroces ; = M. Van-
Renan & l'Auteur perdent leur bagage ; =
Voyage à travers le Karo en s'avancant vers le
Coud-Bokkeveld ; = Whitsonberg ; = Rivière
malheureuse ; = Arrivée à la fontaine Sau-
mâtre ; = Visite de deux Paysans qui habitent
le Karo pendant la saison où les montagnes
sont couvertes de neige ; = Observations sur
une maladie parmi les brebis ; = Détails
relatifs à une femme qui a été mordue par un
serpent ; = Nous arrivons avec beaucoup de
peine à Rhinoceros-Bosch ; = Nous gravissons
sur le Rogge-Veld-Berg ; = Sol & climat ; =
Quelques observations relatives aux Mon-*

64 *Voyages dans le Pays des Hottentots*
tagnards dans ce pays ; = Troupeaux de
Quachas ; = Frontières du pays habité par les
Boshmen ; = Visite au Heutans ; = Maladie
parmi les chevaux , particulière au pays ; =
Amyrilas - disticha , poison fatal aux bêtes
à cornes ; = Observations sur le changement
subit du climat au Hentum-Berg ; = Nous
nous avançons vers le Bokkeland-Bergen ; =
Sol & productions ; = Route jusqu'à la grande
rivière ; = Arrivée à la grande rivière de
Thorn , très-fréquentée par les lions ; =
Passage à un endroit appelé la Caverne du
lion ; = L'eau très-mauvaise dans ce pays ; =
Arrivée à la rivière Black-Thorn ; = Petite
terre de Nimiqua ; = Arrivée à la rivière verte
où nous rencontrons quelques Hottentots-Ni-
miqua ; = Leurs mœurs , leurs usages ; =
Gravi sur une montagne très-escarpée , vu
l'océan à l'ouest à environ trente milles ; =
Arrivée au Cousie ou rivière de sable ; =
Description de l'Aloès-dichotoma ; = Passage
du Copperberg ; = Rencontre de quelques
Boshmen ; = Leur manière de vivre ; = Entrés
dans une plaine sablonneuse & déserte , que nous
avons beaucoup de peine à traverser ; = Fort
embarrassés par le défaut de provisions ; =
Quelques détails sur la grande rivière ; =
Montagnes & productions du pays ; = Poisons
employés

employés par les Hottentots ; = Situation désagréable de M. Van-Renan en traversant la rivière ; = Les Hottentots mangent des sauterelles ; = M. Van-Renan tue un cana-léopard , dont la plus grande partie est dévorée par les lions ; = Crue subite de la rivière ; = Grande chaleur ; = Tue un hyppopotame ; = Manière dont les naturels attrapent ces ani-maux ; = Fontaine des zèbres ; = Difficulté de traverser une plaine sablonneuse ; = Envoie chercher du secours ; = Arrivée à la fontaine Saumatre ; = Petite fontaine de Copper-Berg ; = Visite aux mines de cuivre ; = Le Camis-Berg , résidence d'été de la plupart des paysans dans la terre de Nimiqua ; = Continuation à Casper-Kloaf & de là au Bokke-Veld ; = Intention de traverser le pays du Bokke-Veld en Caffrerie ; = Raisons qui nous empêchent de faire ce voyage ; = Excur-sion dans une partie de la terre des Boshmens ; = Arrivée à la rivière des Éléphants ; = Nous restons à l'Heer-Lodsiement ; = Le Piquet-Berg ; = Arrivée à la rivière Berg ; = Con-tinuation au Cap de Bonne-Espérance ; = Arrivée le 20 novembre 1778.

APRÈS avoir demeuré quatre mois au Cap , j'en partis au mois de mai pour faire un second

—
Mai
1778.

Mai
1778.

voyage dans le pays. Dans cette excursion je fus accompagné par un jeune homme qui, quoiqu'habitant du Cap, étoit possesseur de plusieurs fermes dans les campagnes de l'intérieur.

Dans la matinée du 22 mai, nous quittâmes Ronda-Boschie, maison appartenant au compagnon de mon père, & dont j'éprouvai les plus grandes marques d'amitié pendant mon séjour dans ce pays; nous fîmes, à travers une plaine sablonneuse, à Tyger-Berg, où nous dînâmes. La campagne devenue intéressante pour un voyageur qui prend plaisir à considérer les scènes variées de la nature, présentoit de tous côtés le tableau du travail & du bonheur; les fermiers étoient occupés à labourer & à semer. Dans l'après-midi nous continuâmes notre course vers le sud-est, & nous passâmes la nuit dans la maison de M. Cluta, près Stillen-Bosch. Le 23 nous continuâmes, jusques vers la rivière Erst, & fîmes une courte excursion sur les montagnes de Stillen-Bosch, où je fis une collection considérable des plantes les plus belles & les plus rares, particulièrement les diverses sortes de bruyères & de zelle, qui embellissoient de près & de loin toute la campagne. La terre est, dans ce canton, de la plus grande fertilité, & produit abondamment du blé

& du vin, ainfi que tous les autres fruits que l'on trouve au Cap.

Mai
1778.

Le lendemain nous dirigeâmes notre route à l'est-sud-est, au Kloaf des Hottentots-Hollandois, où il y a un sentier escarpé sur la longue chaîne de montagnes (dont j'ai parlé dans mon premier voyage), lequel commence au Cap-False, s'étend dans la direction du nord-ouest, & communique par plusieurs branches dans l'intérieur du pays; ces montagnes sont souvent couvertes de neiges pendant l'hiver, & comme nous étions au commencement du printemps, j'avois espérance de découvrir beaucoup de plantes qui pourroient se naturaliser en Europe & nous devenir utiles. Ce désir étoit le motif principal de mon voyage, dans un temps où un observateur rencontre sans cesse des dangers nouveaux par la crue subite des rivières. Dans l'après-midi nous atteignîmes la rivière de Kraals-Knoflick, qu'il nous fut impossible de passer avant le 26. Quand nous eûmes quitté ce canton, nous prolongeâmes notre course jusqu'aux bains chauds, qui sont à environ 60 milles du Cap.

Ayant continué notre route à Tyger-Hock, & chassé un animal de l'espèce des antelopes, appelé *bonta-buck*, nous le tuâmes. Nous rencontrâmes deux payfans qui venoient de fort

Mai
1778.

loin, & qui s'en alloient au Cap. Ils nous informèrent que le pays par lequel ils avoient passé étoit entièrement stérile, faute de pluie; & que ce n'avoit été qu'avec beaucoup de peine qu'ils avoient pu se procurer de l'eau pour leurs bestiaux, quoique dans l'endroit où nous nous trouvions les rivières fussent si grosses & si rapides, qu'il étoit impossible de les traverser.

Dans la journée du 28 nous dirigeâmes notre route à l'orient; mais l'inclémence de la saison nous força de nous arrêter dans la première maison qui se présenta, & qui n'étoit qu'à environ huit milles du Tyger-Hock; nous y restâmes toute la nuit, & le jour suivant, ayant poussé jusqu'à la rivière Large, à l'endroit où elle se joint à la rivière de Zondereynd, nous fûmes obligés de séjourner là malgré nous, par l'impossibilité de la traverser. Nous n'étions pas les seuls voyageurs qui se trouvaient retenus par la même cause; grand nombre de voitures étoient retenues sur la rive opposée depuis plusieurs jours, en attendant que l'eau diminuât. Il y a ici un bac, mais il n'est d'aucun usage lorsque la rivière est rapide; celui qui le tenoit étoit un vieillard Allemand, qui avoit vécu entre les deux rivières depuis plusieurs années. Il nous proposa obligeamment de nous faire traverser la rivière de Zondereynd, & nous

fit offre de sa maison jusqu'à ce que la rivière fut guéable pour les chevaux & les voitures. Nous laissons aux Hottentots le soin du bagage, & nous acceptâmes son offre avec reconnaissance. Pendant notre séjour ici, le thermomètre fut très-souvent à quarante degrés, avec beaucoup de pluie & des neiges mêlées de pluie; & les montagnes étoient couvertes de neiges. Le 8 juin nous passâmes avec beaucoup de difficulté, & nous nous rendîmes à Zwellendam, où nous restâmes toute la nuit.

Mai
1778.

Juin
1778.

Nous fûmes de Zwellendam, à la rivière des Buffles, où nous nous reposâmes durant quelques jours, dans la maison de M. Van-Renan. J'ajoutai beaucoup à ma collection de plantes.

M. Van-Renan nous donna un attelage de bœufs de trait, & nous accompagna. Le 16, à l'embouchure de la rivière d'Or, ou Gold-River, je visitai la baie Catharina, qui se trouve à environ 280 milles du Cap; la baie est large, & son entrée du côté de la mer est à l'ouest-quart-nord-ouest, ce qui expose souvent les vaisseaux au vent de sud-est. Il y a près de douze ans qu'un vaisseau François se perdit dans cette baie. La campagne adjacente est presque stérile, & peu avantageuse pour les vaisseaux qui viennent y mouiller pour y prendre des rafraîchissemens, par la raison qu'elle est fort peu habitée.

Jun
1778.

Ne trouvant que fort peu de plantes en fleurs ; nous retournâmes à la maison de M. Van-Renan, pour aviser sur la route la moins difficile que nous avions à prendre. A la fin nous convînmes de traverser la longue chaîne de montagnes à l'occident , par un passage appelé le *Kloaf de Groena* , que l'on nous dit être la route la plus agréable dans cette saison.

En conséquence nous dirigeâmes notre course à l'est , & le 27 nous arrivâmes à la maison de Jacobus Botta , homme âgé de quatre-vingt-dix ans. Une si belle vieillesse est extrêmement rare dans ce pays , où , quoique les habitans soient en général d'une bonne constitution dès l'enfance , & le climat très-favorable , ils ne jouissent pas pour la plupart d'une très-longue vie.

Le 28 nous continuâmes notre route à l'ouest , le long de la chaîne de montagnes couvertes de neiges , dont j'ai parlé. Nous éprouvâmes un froid très-rigoureux , avec une forte pluie & un grand vent de nord-ouest. Le thermomètre , à huit heures du matin , étoit à 43 degrés ; à midi , à 47 degrés ; à quatre heures de l'après-midi , à 44 degrés ; & sur les huit heures du soir , à 42. A la nuit tombante nous nous retirâmes dans une ferme près de la rivière Large.

Le temps étoit si mauvais le 29 , qu'il nous fut impossible d'aller plus avant ; en attendant

je fis quelques excursions sur les montagnes , où je ramassai des plantes très-rares.

Juin
1778.

Un particulier , qui venoit de la partie occidentale , nous conseilla de ne pas pénétrer plus avant dans cette direction , d'autant qu'il ne nous seroit pas possible de passer la rivière pendant plusieurs jours , les montagnes étant couvertes de beaucoup de neiges , lesquelles venant à se fondre , feroient déborder les rivières. Les récits qu'ils nous fit étoient si décourageans , que je me déterminai à retourner en arrière , & de franchir les montagnes dans un autre endroit à l'est , appelé le *Kloaf-Pluta* ; nous y arrivâmes le 8 juillet.

Juillet
1778.

Nous parvînmes sur le sommet des montagnes avec quelques difficultés, le 10 , & nous entrâmes dans un pays (dont j'ai parlé dans mon premier voyage) appelé la *terre de Chama*. D'ici nous continuâmes vers la partie orientale, & dans ce long voyage j'ajoutai considérablement à ma collection de plantes de la classe du *mezembryanthimum*. Dans la soirée nous fûmes à un bain chaud , qui paroissoit être assez semblable , par ses propriétés , à ceux dont j'ai déjà fait mention , excepté que la chaleur en étoit plus tempérée. La chaleur du bain , au thermomètre , est de 107 degrés , & à l'endroit où la source jaillit du rocher , elle est de 110

Juillet
1778.

degrés. Nous séjournâmes ici pendant quelques jours , & le 13 nous envoyâmes notre bagage en avant de grand matin , ayant une bonne journée de marche à faire. Sur les dix heures du matin nous devançâmes notre voiture , & fûmes informés par le conducteur , que deux lions avoient traversé cette route environ une heure auparavant. Cette partie du pays abonde en animaux féroces , qui rendent les voyages extrêmement dangereux. La terre est couverte d'arbrisseaux d'environ quatre pieds de hauteur, nommés par les naturels *Guerné* espèce de royna. Cette plante fournit un ombre suffisante pour servir de retraite & y cacher les lions, les tigres & toutes les diverses espèces d'animaux qui vivent de leur chasse. Ils se tapissent pendant le jour dans les lieux les moins habités , & dès que la nuit approche , ces animaux , excités par la faim , commettent des déprédations dans toutes les fermes adjacentes.

Le sol de ce pays est une argile légère & sa consistance est si peu propre à la culture, que quoique nous fussions dans la plus belle saison de l'année , il y avoit à peine quelques herbages çà & là , & très-éloignés les uns des autres. Je trouvai beaucoup de plantes succulentes en fleurs , ainsi qu'une espèce de géranium spinosum , que je ne connoissois pas,

Après une journée très-longue & très-fatigante , nous arrivâmes le 13 à un courant d'eau , près duquel nous restâmes une partie de la nuit. Il plut beaucoup , & nous entendîmes de fréquens coups de tonnerre. Le thermomètre , à huit heures du soir , étoit à 45 degrés.

Le lendemain matin ayant trouvé un kraal Hottentot , à environ deux milles , je pris un de ceux qui l'habitoient pour nous servir de guide ; d'autant que de tous ceux qui nous accompagnoient , aucun ne connoissoit parfaitement le pays. Mon compagnon M. Van-Renan & moi nous quittâmes la voiture , & prîmes une route différente , dans l'intention de reconnoître le pays autant qu'il nous seroit possible , & d'augmenter notre collection de plantes. Sur les quatre heures de l'après-midi , nous pensâmes qu'il étoit temps que nous allâssions réjoindre la voiture ; nous continuâmes notre route jusqu'à neuf heures à travers un pays sauvage , & qui n'est habité que par des animaux , sans avoir rencontré l'objet de nos recherches. Je me déterminai alors à gravir sur la montagne dans l'espérance de découvrir un feu sur quelques-unes des hauteurs ; ce qui est le signal ordinaire que font les voyageurs en Afrique , quand ils se sont perdus ou séparés

Juillet
1778.

de leurs compagnons. Nos fatigues cependant furent encore sans aucun succès ; nous nous déterminâmes à demeurer à l'endroit où nous étions , jusqu'à la pointe du jour , auprès d'une petite fontaine. Il s'en falloit du tout que notre situation fût sûre & agréable , nous trouvant sans armes & dans l'impossibilité d'allumer du feu ; un grand nombre de hyennes firent entendre des hurlemens assez près de nous , pendant toute la nuit , & dans la matinée nous eûmes la certitude qu'un tigre s'étoit reposé à dix pas de nous. Le thermomètre étoit descendu à 39 degrés , & les montagnes étoient couvertes de neige.

Le lendemain nous nous mîmes à la recherche de nos gens , & nous les aperçûmes sur le midi. Nous prîmes quelques heures de repos , & dans l'après-midi nous continuâmes notre route , environ à six milles à l'occident , où nous passâmes toute la nuit ; nos bœufs & nos chevaux furent attachés à la voiture , & des feux étoient allumés tout autour de nous.

Nous dirigeâmes ensuite notre route par un pays dépouillé & aride , & dans la matinée nous arrivâmes à une misérable cabane appartenante à un Européen , où nous passâmes la nuit. Le jour suivant nous continuâmes à traverser ce que les Hollandois appellent Karo ,

& qui est une plaine très-étendue , entremêlée de petites plantes succulentes & fruitières. Telle est une grande partie de l'Afrique , & particulièrement celles qui se trouvent situées au nord du Cap. Nous fîmes route pendant toute la journée sans trouver la plus petite source , & dans la soirée nous arrivâmes à une maison appelée le *Staat* , qui est très-agréablement située sur le bord d'une petite rivière. Là nous nous amusâmes à chasser des canards sauvages , & une espèce de poule de roseau , que nous trouvâmes en grande abondance ; elles étoient si peu accoutumées à être poursuivies , qu'elle se laissoient approcher sans témoigner la moindre frayeur.

Le 19 nous nous mîmes en route le long de la vallée *Verkered* , qui est ainsi dénommée d'une rivière qui la traverse , & qui prend une direction toute différente de celle des autres rivières du pays.

Nous avançons alors vers le *Coud-Bokke-Veld* ou le pays froid des Antelopes ; les montagnes étoient couvertes de neiges , qui pour l'ordinaire restent sur leur sommet jusqu'au mois de novembre.

Le 20 nous arrivâmes à une maison située sur le côté nord-est de *Whitson-Berg* , ou la montagne blanche ; & nous y passâmes toute

Juillet
1778.

la nuit. Les habitans nous informèrent du danger qu'il y auroit à traverser le grand Karo , non-seulement parce que c'est un pays désert , mais encore à cause des Boshmens-Hottentots , qui étoient en guerre avec les Hollandois , & qui se cachoit par-tout dans les environs , pour tomber sur les Européens. Ils nous rapportèrent des exemples des personnes qui avoient été blessées par leurs flèches empoisonnées , & qu'il étoit bien rare que l'on pût en guérir. Malgré ces excellens avis nous nous déterminâmes à traverser le pays , en nous tenant sur nos gardes autant qu'il seroit possible. Le 21 nous dirigeâmes notre route au nord , & dans la soirée nous prîmes gîte à côté d'un petit courant d'eau appelé *Thon-River* , qui prend son nom d'une espèce de minosa qui croît sur ses bords.

Je fis une excursion dans la matinée à travers le pays en cherchant des plantes , & dans l'après-midi je joignis notre bagage. Dans la soirée nous trouvâmes de l'eau en un lieu appelé *Parde-Berg* , ou montagne du cheval , & nous y passâmes toute la nuit. Le lendemain matin nous observâmes , à environ un mille de nous , un feu que nous imaginâmes avoir été allumé par une horde errante d'Hottentots sauvages. Mon compagnon & moi

nous convînmes néanmoins d'aller les reconnoître, & nous apprîmes qu'ils étoient attachés à un Hollandois qui vivoit auprès du Cap ; ils gardoient un troupeau considérable. Nous les trouvâmes si parfaitement au fait du pays, que j'en pris un pour nous servir de guide. Nous continuâmes alors notre voyage à environ 20 milles, & sur le soir nous arrivâmes à la rivière de Malheur, ainsi nommée à l'occasion d'un homme qui, quelques années auparavant, avoit été dévoré sur ses bords par un lion.

Le 24 notre route s'étendoit à travers un pays sablonneux, ayant toutes les apparences de la stérilité. Les collines présentoient des couches horisontales d'une espèce de pierre douce, & presque réduite en poudre. A midi nous apprîmes par un paysan qui s'en alloit au Cap, que si nous ne continuions pas notre voyage en toute diligence, nous ne pourrions plus trouver d'eau dans les lieux où nous irions, & qu'il étoit très-dangereux de voyager la nuit, à cause du grand nombre de lions qui habitoient cette partie du pays ; après une marche des plus fatigantes, nous arrivâmes à une fontaine d'eau saumâtre, auprès de laquelle nous passâmes toute la nuit.

Le jour suivant nous continuâmes notre route vers le nord, à travers un sol à peu

Juillet
1778.

près aussi stérile que celui que nous avions traversé le jour précédent. Par-tout où nous passions nous observions les traces récentes des lions & des tigres , & de bonne heure , le lendemain matin , M. Van - Renan , vit un lion à cinquante pas de lui ; nous le poursuivîmes vivement ; mais nous fûmes tout-à-coup arrêtés par d'épais arbrisseaux épineux , ce qui nous empêcha de pousser plus avant.

Le 27 nous visitâmes deux des fermiers qui résident dans le Karo pendant tout le temps que les neiges couvrent les montagnes Rogge-Veld. Cet usage néanmoins n'est pas général, plusieurs d'entre eux restent sur leur habitation, exposés à toute l'inclémence de la saison. La cause majeure de leur émigration des montagnes au Karo , provient du besoin de bois à brûler , qui est très-rare sur ces hauteurs. Ceux d'entre eux qui y résident, pour la plupart, occupent leurs domestiques, avant le commencement de l'hiver , à transporter du bois du bas de la montagne , ce qui est certainement un travail très-pénible. Il s'en trouve quelques-uns pour qui ces changemens d'habitation sont loin de paroître un embarras , & plusieurs habitans de ce district sont si fort dans l'habitude de changer de demeure , que , plutôt que de se donner la peine de faire des provisions

pour la saison d'hiver, ils se transporteroient à plusieurs milles ; & par la raison que cette partie du pays n'est habitée que fort peu de temps dans l'année, on n'y trouve qu'un petit nombre de maisons. La plupart des habitans vivent dans des huttes semblables à celles des Hottentots ; quelques-uns font leur résidence sous les tentes qui couvrent leurs chariots, & malgré tout ce que cette manière de vivre peut avoir pour nous de rude & d'insupportable, les fermiers paroissent jouir de tout le bonheur auquel peut atteindre la nature humaine. Quand un étranger les vient visiter, ils le reçoivent avec la plus grande hospitalité, & tout ce qu'ils possèdent est à son service ; telle est en général leur coutume dans toute l'étendue du pays. Nous continuâmes notre voyage à environ 10 milles pendant toute cette journée, & sur le soir nous nous arrêtâmes dans une pauvre cabane, au pied des montagnes. Les habitans possédoient un troupeau considérable de bétail, & plus particulièrement de moutons ; mais dans cette saison plusieurs ont péri d'une maladie qu'ils appellent *maladie brûlante* (burning sickness), dans laquelle ils perdirent presque tout leur poil. En cet endroit il y a un chemin qui conduit jusque sur le sommet des montagnes ; mais il n'y avoit alors aucune possibilité de

 Juillet
 1778.

s'en servir ; c'est pourquoi nous procédâmes vers la partie orientale , toujours guidés par les fermiers , où , ainsi qu'ils nous l'assurèrent , nous devons trouver un passage beaucoup meilleur. A la nuit nous arrivâmes auprès d'un petit courant d'eau , où nous nous arrêtâmes ; j'y fis une addition à ma collection de plantes de *geranium* , *ixiad* , *moræas* , *gladioluses* , &c. ; ainsi que d'une très-belle espèce d'*euphorbe*.

Après avoir quitté cet endroit , nous dirigeâmes notre route au nord-quart-nord-ouest , à travers un pays très-montagneux ; chemin faisant nous vîmes plusieurs huttes , que nous jugeâmes appartenir à des Hottentots ; mais nous sûmes bien-tôt , par la description que j'en ai déjà faite , que c'étoit la résidence des fermiers Hollandois. Dans l'une de ces cabanes étoit une femme Européenne , qui avoit été blessée au bras par une flèche empoisonnée ; on prit beaucoup de peine pour la guérir , mais vainement , car en différens temps de l'année , il s'y formoit une inflammation qui étoit suivie de la mortification des chairs ; elle m'informa que sa blessure ne fut pas longue à se cicatrifer ; mais que deux mois après elle s'étoit r'ouverte , & que telle avoit été sa situation pendant plusieurs années. Dans la soirée nous arrivâmes à un lieu appelé *Olive-Bush* (buisson d'olivier) ,

d'olivier), où nous demeurâmes. L'homme à qui cette habitation appartient, étoit le seul de toute une famille, qui échappa à un parti de Hottentots Boshmens. Ces Sauvages les avoient attaqués quelques années auparavant, & avoient donné la mort à la mère, au frère & à la sœur de cet homme.

Le 30, nous continuâmes notre route vers le nord, & dans la soirée nous arrivâmes à une ferme appelée *Rhinoceros-Bosch*, parce qu'elle étoit beaucoup fréquentée par ces animaux quelques années auparavant, quoiqu'il s'en s'en trouve maintenant fort peu dans le pays. Pendant la nuit nous eûmes beaucoup de vent & de pluie, & dans la matinée le thermomètre étoit descendu à 40 degrés.

En continuant notre route au nord-quart-nord-ouest, nous avons le Rogge-Veld-Berg à droite, & chemin faisant nous rencontrâmes un habitant des montagnes, qui nous promit un attelage de bœufs pour remplacer les nôtres, & nous transporter jusqu'au sommet de la montagne qui étoit très-escarpée. Dans la soirée nous nous reposâmes auprès de la rivière du Rhinoceros; mais par la raison que nous n'avions aucun abri contre la pluie & la grêle, & que nous ne pûmes jamais entretenir notre feu allumé, nous passâmes une nuit extrême-

Juillet
1778.

ment désagréable ; & ce fut dans cette situation que nous demeurâmes toute la journée du lendemain.

Août
1778.

Le 2 août , le nouvel attelage , qui nous avoit été promis , arriva pour nous conduire au haut de la montagne ; mais ce fut avec une incroyable difficulté que nous pûmes parvenir à son sommet , tant le sentier étoit roide & escarpé. A huit heures du matin j'observai que le thermomètre étoit à 30 degrés ; le haut de la montagne étoit si humide , que nos bœufs & nos chevaux en eurent souvent jusqu'au ventre dans les terrains bas. Dans l'après-midi nous allâmes faire une visite à la personne qui nous avoit fourni le secours obligeant de ses bœufs ; nous y passâmes toute la nuit , & fûmes reçus avec la plus généreuse hospitalité. Quoique le sol paroisse être excellent ici , néanmoins il produit rarement une moisson abondante ; cela ne provient pas seulement de la nielle qui fait un tort considérable , mais des fortes grêles qui renversent souvent les blés & les coupent dans le temps même où ils commencent à mûrir. Les fauterelles font aussi un ennemi destructeur de toute végétation , d'autant qu'elles n'épargnent rien de tout ce qu'elles rencontrent , pas même les arbres fruitiers. Le sol sur cette montagne est une

argile rougeâtre , & contient en plusieurs endroits une telle quantité de parties salines qu'elles sont faciles à distinguer au goût. Il est nécessaire d'observer que vers la partie intérieure de ce pays , ou plutôt vers le centre de cette péninsule , la contrée ne s'étend pas en déclinant dans une direction nord-ouest , ou tout au moins , que ce n'est pas en proportion avec les immenses montagnes qui se présentent progressivement à la vue. Par exemple , quoique la hauteur des montagnes appelées *le Rohge-Veld* , ne soit pas moindre de deux milles pieds , à prendre du karo , la descente n'est pas de plus de 1000 pieds , avant que l'on arrive à la seconde , laquelle paroît absolument de la même hauteur que la première. Dans les détails de mon voyage dans ces campagnes , je n'omettrai pas d'examiner plus amplement cette circonstance.

De là nous continuâmes notre route au plus près au nord-quart-nord-ouest , à travers un pays très-montagneux. Dans la soirée du 3 nous arrivâmes dans une misérable cabane , & nous apprîmes qu'elle appartenoit à un Européen qui vivoit avec les Hottentots ; il se nommoit Swertz. Il n'étoit pas au logis ; mais ne pouvant pas pousser plus avant faute d'eau , nous y passâmes la nuit ; la seule chose que nous

Août
1778.

pûmes nous procurer en cet endroit , fut du lait , pour lequel nous donnâmes un peu de tabac aux Hottentots. De grand matin , le lendemain , nous fîmes route à travers des campagnes stériles qui s'étendent entre le Rogge-Veld & le Hantum. A midi nous traversâmes la rivière des Rhinoceros , où nous vîmes plusieurs troupeaux de quachos ; & dans la soirée nous arrivâmes dans une maison très-agréable , où nous fûmes parfaitement bien reçus. Cette maison est située sur les limites des terres des Boshmens , & elle est fréquemment attaquée par cette tribu de Hottentots. Nous avons éprouvé si souvent , & avec tant de mal-aise , quelque temps auparavant , toutes les rigueurs de la saison , augmentées par le besoin d'abri dans la plupart des lieux où nous avons passé , que je me déterminai à me reposer pendant quelques jours , & à visiter le Hantum & autres campagnes adjacentes. Il se trouve une fort bonne maison au-dessous , ou plutôt auprès du pied du Hantum-Berg , appartenante au père de mon compagnon de voyage. En conséquence je m'y rendis le lendemain , & laissai reposer mes bœufs pendant que je faisois de courtes excursions. Dans cette partie du pays il y a beaucoup de choses qui méritent l'attention du voyageur. Les chevaux y sont , tous

les ans , attaqués d'une maladie dont il seroit très-difficile de donner la raison ; il est seulement vrai que les plus grands soins , comme de les nourrir avec du grain , & de les tenir très-chaudement dans l'écurie , ne fussent pas pour les préserver de cette maladie périodique ; c'est pourquoi ceux qui ont d'autres fermes à peu de distance , y envoient leurs chevaux jusqu'à ce que cette saison soit tout-à-fait passée. Les bêtes à corne sont exposées à un danger égal , à cause de l'*amaryllis-disticha*, ou poison bulbeux , dont la campagne est couverte ; d'autant que ces animaux sont avides de ses feuilles , dont les effets leur ont été toujours mortels. J'ajoutai beaucoup à ma collection , particulièrement des arbuttes alors en fleurs sur le sommet de la montagne Hantum. Cette éminence est très-élevée , & dans la saison où je la visitai , elle étoit toute couverte de neige gelée , & qui avoit si fortement éprouvé la rigueur des grands froids , qu'elle ne présentait qu'un morceau de glace très-étendu. Je trouvai au thermomètre une différence de 30 degrés , du haut de ces montagnes au bas de la vallée ; à l'ombre il descendit de 26 degrés.

Nous continuâmes le 9 notre route vers le Bokke-Land , qui est à peu près à l'ouest-quart-sud-ouest de Hantum , & en deux jours nous

Août
1778.

arrivâmes à un lieu appelé la *Tom* ou la tour, qui n'est pas autre chose qu'une montagne de figure pyramidale, où nous passâmes toute la nuit.

Le 11, nous avons passé la montagne des Singes ; la route étoit si mauvaise, que ce fut avec une extrême difficulté que nous pûmes conserver la voiture sur ses roues. Ici je recueillis beaucoup de plantes d'une rare beauté, qui m'étoient entièrement inconnues ; nous passâmes cette nuit auprès d'une rivière salée, & le jour suivant nous fûmes retenus jusqu'à midi, nos bœufs s'étant égarés. Je visitai un kraal Hottentot, qui étoit à environ un mille de distance ; & comme je me proposois de voyager dans la terre de Nimiqua, je louai un des Hottentots, qui parloit hollandois, en qualité d'interprète. Dans l'après-midi nous continuâmes notre voyage jusqu'à la rivière des Epines (*Thorn-River*), où il y a une grande quantité de lions, de manière que nous fûmes obligés d'avoir recours aux précautions d'usage, en attachant nos bœufs, & en faisant des feux à l'entour.

Le 12, nous montâmes sur le *Bokke-Veld-Berg*, qui est très-escarpé, mais peu élevé, & nous fûmes à une ferme appartenante à M. Van-Renan. Dans ce voyage, en quittant le *Hantum*, nous abrégâmes notre route pour retourner au Cap, d'environ 50 milles.

Moût
1778.

Le jour suivant nous nous mêmes en marche, & dirigeâmes nos pas vers l'extrémité septentrionale de la montagne, qui est parfaitement égale de ce côté, & presque perpendiculaire à la hauteur de plus de 2000 pieds. Le sol est un fond de sable blanc, entremêlé de fragmens de pierres de taille; cette partie du pays produit fort peu de grain; le pâturage est estimé très-favorable aux animaux, mais dans les temps de sécheresse, les malheureux bestiaux y sont tourmentés par la soif. Les habitans de cet endroit se conduisirent avec la plus grande hospitalité, & l'un d'eux, Jacob Rike, m'accompagna à la Grande-Rivière.

Le 18, nous marchâmes auprès de notre voiture, en descendant la montagne, qui étoit très-escarpée & présentoit un aspect effrayant. Sur les dix heures du matin nous nous trouvâmes dans une campagne basse & unie, couverte de plantes grasses, & offrant une grande quantité de *geranium spinosum*. Dans cette journée nous tirâmes sur plusieurs animaux de l'espèce des antelopes, ayant des cornes très-longues & pointues, appelés *Gems-Bock* (1)

(1) On le décrit avec des cornes droites & minces, de près de trois pieds de longueur, & ayant des anneaux jusqu'à la moitié de leur longueur; le

Août
1778.

(chamois), & nous en tuâmes deux. Ces animaux se trouvent au Cap, & assez géné-

reste est uni. L'espace entre les pointes des cornes, est de quatorze pouces. A leur base il y a une tache noire; au milieu de la face on en voit une autre; une troisième tombe de chaque œil à la gorge, & s'unit à celle de la face par une bande latérale de la même couleur. Le nez & le reste de la face est blanc. De la partie de derrière la tête, le long du col & du dos, court une ligne étroite de poils noirâtres, plus longs que les autres, & se tenant droits au dessus; ils s'élargissent vers la croupe. Les côtés sont d'une légère couleur cendrée-rougeâtre; la partie inférieure est bordée par une large bande longitudinale, qui va regagner la poitrine. Le ventre, la croupe & les jambes sont blancs; chaque jambe est marquée d'une tache noirâtre au dessous du genou. La queue est couverte de longs poils noirs; elle a deux pieds six pouces de la croupe à la pointe des poils.

La longueur de la peau que j'ai examinée étoit de plus de six pieds six pouces.

Cet animal habite la Syrie, l'Arabie, la Perse & l'Inde, l'Egypte, l'Ethiopie & le Cap de Bonne-Espérance où on l'appelle *Gems-Bock* ou *Chamois*; Pennaut, vol. 1, pag. 67.

Je puis ajouter qu'il a des cornes singulièrement aiguës; & quand il est attaqué par les chiens, il s'assied comme le chien, & se défend avec vigueur. Paterson.

tralement leur chair est une nourriture excellente. Pendant la nuit nous nous reposâmes sous un très-grand mimosa , & le lendemain matin nous continuâmes notre route au nord. Sur les neuf heures nous arrivâmes à la grande rivière Thorn, auprès de laquelle nous passâmes quelques heures , pendant la grande chaleur du jour. Cette rivière , ainsi que je l'ai déjà observé , est fréquentée par des lions & autres animaux féroces ; mais , malgré le nombre & la voracité de ces terribles animaux , il y a peu d'exemples d'habitans qui en aient été les victimes. Dans l'après-midi nous continuâmes notre route à travers une campagne très-unie ayant la terre des Boshmens , ou la montagne longue , à notre main droite , & le Karo-Berg à notre gauche. Chemin faisant nous vîmes plusieurs élans , &c. Le pays présente en beaucoup d'endroits une mine de fer dont les fragmens ont une forme cubique très-curieuse. En fouillant un peu avant , je trouvai que la mine se changeoit en une espèce de pierre de taille. Dans la soirée nous fûmes en un lieu appelé *Lieur-Coile* (la caverne du lion), & qui n'est autre chose qu'un rocher très-grand & creux , où nous trouvâmes de l'eau en suffisante quantité pour nous y rafraîchir , & y abreuver nos animaux.

Août
1778.

De très-bonne heure le lendemain je fis une excursion pour chercher des plantes, pendant que mes deux compagnons, M. Van-Renan & Jacob Rike, dirigèrent leur course vers le nord, pour y chasser. A midi je revins à la caverne du lion, d'où je continuai ma route vers le nord, ayant indiqué à mes domestiques celle qu'ils avoient à prendre pour me suivre avec le bagage. Après une marche d'environ huit milles, je trouvai mes amis à une petite fontaine, occupés à faire griller des fourmis, que nous mangeâmes; & certes, ce mets n'est pas du tout mauvais. Ici je trouvai un nouvel yxia, avec une longue lance de fleurs cramoisie, je crois que c'est bien la plus magnifique de toutes celles que j'ai encore rencontrées. Craignant beaucoup d'être inquiétés par les Boshmens, nous ne fîmes point de feu; mais pendant la nuit nous en distinguâmes plusieurs à l'est & au nord-est, que nous supposâmes avoir été allumés par les Naturels.

Le jour suivant nous nous mîmes en marche au nord-ouest, à travers un pays sablonneux. Sur le midi nous observâmes une habitation du côté de l'orient, & nous eûmes la satisfaction d'apprendre qu'elle appartenoit à un Européen, qui y demouroit pendant l'hiver. Nous avons nommé cet endroit *Pickled-Foun-*

tain , à cause de ce que l'eau en est si saumâtre , que nous ne pûmes en boire. Dans l'après-midi nous continuâmes notre route , jusqu'à une autre fontaine , appelée *Fontaine Saumâtre* (ou *Brack-Fontain*). L'eau en étoit extrêmement salée , quoique beaucoup meilleure que la première. Pendant la nuit nous eûmes beaucoup de pluie , & le lendemain nous trouvâmes de très-bonne eau dans le creux d'un rocher ; mais j'observai que l'eau , quand elle avoit séjourné quelques heures dans le rocher , s'imprénoit des mêmes qualités que celle de la fontaine.

De cet endroit nous nous mîmes en marche à travers une campagne montueuse. La plupart des montagnes forment de très-grandes pyramides d'une pierre tendre de couleur rouge. Je ne trouvai ici que fort peu de plantes en fleurs , excepté de celles qui sont grasses. Le 22 à midi nous arrivâmes à la rivière *Harte-Beeft* , qui est salée , & nous nous y reposâmes environ deux heures. Dans l'après-midi nous procédâmes vers l'occident , & nous nous arrêtâmes dans une maison où nous passâmes toute la nuit ; en tirant un peu vers l'ouest , cette rivière se joint à une autre appelée *la rivière Thorn*. Le sol , dans cette partie du pays , est un fond d'argile.

Août
1778.

Le lendemain matin nous dirigeâmes notre route vers le septentrion , & dans l'après-midi nous arrivâmes à la rivière *Black-Thorn* , laquelle prend sa source au *Camis-Berg* ; c'est une des plus hautes montagnes de cette partie du pays , & cette source fournit de l'eau à presque tous les habitans de la petite *Nimiqua* , pendant l'été. Nous restâmes toute la journée auprès de cette rivière , y ayant d'excellens pâturages & de bonne eau pour nos animaux.

Le jour suivant nous continuâmes notre voyage au nord-ouest , & nous entrâmes dans la petite *Nimiqua*. Le pays est très-montagneux ; la plupart des collines sont couvertes d'aloès-dichotoma. Dans l'après-midi nous arrivâmes au bas du *Camis-Berg* , où nous fîmes la rencontre d'un paysan qui avoit été à quelques milles au nord pour voir un de ses amis ; il s'en alloit au *Cap* ; il y avoit où nous étions d'excellente eau , nous nous déterminâmes à y passer toute la nuit , & dans la matinée nous dirigeâmes notre course vers l'occident , nous eûmes à franchir plusieurs précipices très-dangereux. A midi nous nous reposâmes environ une heure , au bord d'un petit courant d'eau. Dans l'après-midi nous procédâmes dans la même direction ; & dans la soirée nous arrivâmes à une maison appartenant à un Hollandois,

située sur les bords d'une jolie rivière , appelée la *Rivière Verte* ; nous y passâmes la nuit. Les Hottentots nous apportèrent du lait pour lequel nous leur donnâmes du tabac & du dracka , ou feuilles de chanvre , qu'ils préférèrent au tabac.

De grand matin le 27 , nous fîmes une sortie vers le nord , & nous gravâmes sur une montagne à pic où je cueillis beaucoup de plantes magnifiques. Dans la soirée nous allâmes à un village Hottentot , composé de dix-neuf cabanes & d'environ cent cinquante habitans. La marque d'autorité , qui est portée par le chef , est une canne à pomme de cuivre , qui lui est donnée par la compagnie Hollandoise. Les Hottentots nous amusèrent une partie de la nuit par des danses ; nous les régalâmes de tabac & de dracka. Leurs instrumens de musique sont des flûtes faites d'écorces d'arbres , de différentes grandeurs ; les hommes se forment en cercle , en jouant de la flûte , & les femmes dansent autour d'eux , en frappant des mains & en faisant beaucoup de bruit. De cette manière ils continuèrent à danser toute la nuit , se relevant de deux heures en deux heures.

De cet endroit , le 28 , nous dirigeâmes notre marche à l'occident , où après être parvenus au sommet d'une montagne très-escarpée , nous trouvâmes notre bagage très-endommagé. D'ici

Août
1778.

Août
1778.

nous découvrîmes l'océan atlantique, à environ trente milles à l'ouest. A midi nous arrivâmes à une fontaine auprès de laquelle il y avoit plusieurs cabanes de Hottentots; elle est appelée *Eye - Fontain* (la fontaine de l'œil) par les Naturels , à l'occasion de ce que l'un d'eux ayant eu une forte querelle avec un autre , en reçut un coup qui lui fit sortir l'œil hors de la tête. Le sol est une argile entremêlée de grosses pierres rondes. J'ajoutai à ma collection une grande variété de plantes. Dans la soirée nous arrivâmes auprès d'un petit courant d'eau , où nous nous reposâmes.

Le jour suivant nous continuâmes notre voyage au nord-quart-nord-ouest , à travers un pays montagneux , & vers le soir nous arrivâmes à une petite fontaine d'eau saumâtre qui se trouvoit sous un rocher aride de figure conique de plus de 500 pieds de hauteur. Nous y attendîmes le jour , & nous continuâmes notre marche par le nord-quart-nord-est , après avoir passé une rivière appelée la *Coxsie* ou *rivière de Sable* : nous fîmes la rencontre d'un Européen qui élevoit du bétail , & qui vivoit ici pendant l'hiver. Cet homme n'avoit point de maison ou cabane , mais se logoit à l'abri d'un grand aloès-dichotoma ; cet arbre est très-commun dans ces contrées. J'en ai mesuré

plusieurs qui avoient douze pieds de circonférence, & plus de vingt pieds de hauteur, & j'en ai vu quelques-uns dont les branches par leur étendue présentoient un abri en forme de couronne de quatre cents pieds ou environ; cet arbre est appelé par les Hollandois *koker-boem*; ou l'arbre des carquois, & il prend son nom de l'usage auquel les Naturels s'en servent ordinairement.

Dans l'après-midi nous continuâmes notre voyage au septentrion, & vers le soir nous arrivâmes à la maison de M. Jean Vander-Hiver, située au bord de la rivière Copper-Berg; nous y demeurâmes pendant quelques jours, & y fûmes recus de la manière la plus affable. J'y fis plusieurs excursions dans la campagne, & j'y amassai beaucoup de plantes, parmi lesquelles étoit le *geranium spinosum* à fleurs jaunes. Le sol dans ces environs est un fond de sable rouge.

Je me procurai ici de nouveaux bœufs de trait, la plus grande partie des miens étant hors de service. Nous nous mîmes alors en marche vers le nord, par un pays rude & escarpé, & nous vîmes plusieurs des Naturels assez loin de nous. Dans cette route nous passâmes la montagne de Cuivre, qui fut découverte en 1684, par le gouverneur Vander-

Août
1778.

Septembre
1778.

Septembre
1778.

Stell, & nous observâmes qu'il y avoit une extrême difette d'eau & de bois. Il y a, à une petite distance, une fontaine saumâtre, qui est souvent desséchée pendant l'été. Dans la soirée nous arrivâmes à une petite fontaine, où nous eûmes à peine de l'eau suffisamment pour nous & nos animaux. Nous nous résolûmes d'y passer la nuit, lorsque nous eûmes appris que nous étions éloignés de trente milles de la fontaine la plus prochaine. Nous dirigeâmes ensuite notre route au nord. Sur les dix heures du matin nous vîmes plusieurs Naturels qui s'approchoient de nous, armés d'arcs & de flèches; nous supposâmes que c'étoient des Hottentots errans, & en conséquence nous nous préparâmes à les bien recevoir, en chargeant nos fusils à balles; ils ne tardèrent pas à nous rejoindre, & me demandèrent du tabac que je leur donnai volontiers. L'un d'entre eux, qui parloit hollandois, me dit qu'ils n'avoient pas de bétail, & qu'ils vivoient de racines & de gommés; que dans l'occasion ils se régalaient en mangeant des gazelles qu'ils tuent à coup de flèches empoisonnées. Presqu'aussitôt l'un des habitans de la terre de Nimiqua accourut auprès de nous, & me supplia de souffrir qu'il nous accompagnât à la Grande-Rivière. Sa nation étant en guerre avec les Hottentots errans

errans , il étoit très-effrayé par la raison que ceux-ci dérobent les bestiaux qui paissent dans Nimiqua , & trop souvent en tuent les habitans. Dans la soirée nous allâmes à une petite fontaine ; nous y passâmes la nuit , après avoir marché l'espace d'environ trente milles sans trouver une goutte d'eau.

Le lendemain matin nous nous mêmes en marche au nord-quart-nord-est , à travers une plaine sablonneuse ; & vers le coucher du soleil nous arrivâmes à une fontaine d'eau salée , où nous passâmes toute la nuit. De grand matin, le jour suivant, nous fîmes une excursion vers une haute montagne à l'orient, où je trouvai beaucoup de plantes qui m'étoient tout-à-fait inconnues , telles que plusieurs espèces d'euphorbes , d'hermannias & de stapelias. Je ramassai beaucoup de graines & autant d'échantillons qu'il me fut possible. Du sommet de cette montagne j'avois une vue très-étendue de toute la campagne, au nord & à l'est. A midi je rejoignis le bagage.

Dans l'après-midi nous dirigeâmes nos pas à travers une plaine si sablonneuse que nous eûmes une extrême difficulté à la passer , le sable étant si léger & si profond , que nos bestiaux y enfonçoient jusqu'aux genoux. Vers le soir , M. Van-Renan & moi nous quittâmes

Septembre
1778.

la voiture, & nous prîmes au nord pour y découvrir de l'eau, bien résolus de ne revenir que lorsque nous en aurions trouvé. A la nuit nous arrivâmes à la Grande-Rivière, où nous convînmes d'attendre l'arrivée de notre bagage, nos chevaux étant très-fatigués. Nous trouvâmes dans ce lieu une espèce de hangard, bâti par un Européen, qui avoit vécu quelques temps sur ces bords, qui abondent en excellens pâturages pour les bestiaux. Il y avoit bientôt un jour entier que nous n'avions pris de nourriture; de sorte que nous nous trouvâmes fort heureux de trouver un morceau, quoique peu délicat, de la chair de l'hippopotame, sorte de mets dont les Africains font le plus grand cas. Mon compagnon en mangea de fort grand appétit; quant à moi, une très-petite quantité me rassasia. Après ce régal nous désirions nous reposer; mais quoique nous fussions extrêmement fatigués, nous ne pûmes dormir à cause des cris des hippopotames, qui sont tout-à-fait effrayans. Le lendemain matin, notre voiture n'étant pas encore arrivée, nous sellâmes nos chevaux & nous retournâmes sur nos pas, dans la crainte que ce retard n'ait été causé par quelque accident. A notre retour nous apprîmes que nos conducteurs s'étoient égarés, & qu'ils étoient allés plus à

Pest. Nous découvrîmes leurs traces & les suivîmes jusques au lieu où ils s'étoient arrêtés au bord de la rivière. Lorsque nous arrivâmes, tous nos Hottentots étoient occupés à la chasse de l'hippopotame ; ils manquoient de provisions dans la voiture, & avoient chassé toute la journée sans rien tuer.

L'un d'eux ayant été blessé par l'animal, le courant étoit si rapide qu'il le jeta sur la rive opposée. Nous vîmes un grand nombre de Naturels, auxquels nous fîmes des signes répétés ; mais ils ne parurent pas nous comprendre.

Le 7, nous retournâmes sur nos pas, n'ayant eu rien à manger pendant les deux jours précédens, excepté quelques concombres sauvages, qui croissent ici en abondance. Avant de quitter cet endroit, je priai M. Van-Renan de m'accompagner jusqu'au haut d'une montagne très-élevée, qui se trouvoit à environ une lieue à l'orient du lieu où nous étions, à quoi il voulut bien consentir. Lorsque nous fûmes arrivés au sommet, nous aperçûmes un troupeau considérable de bétail, à près de six milles à l'est, ce qui nous détermina à retourner en hâte à notre bagage, pour annoncer à nos Hottentots une nouvelle aussi satisfaisante, & l'un d'eux fut dépêché pour nous aller cher-

Septembre
1778.

cher un mouton ou un jeune taureau, à quelque prix que ce fût. Notre messager revint le soir même avec trois moutons, & les Hottentots à qui ils appartenoient demeurèrent avec nous toute la nuit. La rivière en cet endroit prend son cours à l'ouest, & je trouvai que c'étoit la même que le capitaine Gordon avoit vue un an auparavant, & qu'il avoit nommée *la rivière d'Orange*, en l'honneur du prince d'Orange. Des deux côtés de la rivière il y a de très-grands arbres, particuliers à ce pays, tels que des minosos de différentes espèces, des faules, & une grande variété de petits arbuttes. Les montagnes, à les considérer du premier coup-d'œil, ont une apparence de stérilité, n'étant en général que des rochers arides; quoique dans quelques endroits elles sont ornées d'un grand nombre de plantes succulentes, & particulièrement l'euphorbe, qui croît à la hauteur de quinze pieds, & fournit aux Hottentots un suc avec lequel ils empoisonnent leurs flèches. La méthode dont ils se servent pour faire cette mixtion dangereuse, consiste à prendre le jus qu'ils ont extrait de l'euphorbe, & une espèce de chenille particulière à une autre plante qui a beaucoup de ressemblance avec une espèce de rhus, quoique je ne pusse en trouver aucune en fleur; ils font un mélange de

ces deux liqueurs, & après les avoir fait sécher, ils imprègnent la pointe de leurs flèches de cette composition, laquelle passe pour le poison le plus subtil de tout le pays. L'euphorbe pris à part, leur sert aussi de poison, en jetant ses branches dans les fontaines où les animaux féroces vont s'abreuver : quand ils ont bu de l'eau ainsi empoisonnée, ils sont à peine à mille pas de la source, qu'ils tombent en expirant. Cet usage d'empoisonner les eaux ajoute encore aux dangers que rencontrent les voyageurs qui n'en auroient pas été instruits, quoique les Naturels prennent ordinairement la précaution de faire une petite tranchée pour contenir l'eau qu'ils veulent empoisonner, de sorte que le reste de la source est conservé pour leur usage.

Nous dirigeâmes ensuite notre marche à l'est le long des bords de la rivière, & j'ajoutai beaucoup à ma collection. Dans notre route nous vîmes plusieurs oiseaux de la plus grande beauté, & nombre de singes & d'éléphants sauvages.

Le jour suivant je proposai de traverser la rivière avec plusieurs Hottentots qui étoient bons nageurs. Nous inventâmes un petit radeau, qui consistoit en une espèce de bois sec, sur lequel nous plaçâmes nos fusils & nos habits ; après avoir nagé une demi-heure, nous arri-

Septembre
1778.

vâmes sur la rive opposée, où nous blessâmes un hippopotame. A midi je fis une excursion sur les montagnes, qui étoient si dépouillées & si arides, qu'à grand'peine y pouvoit-on trouver une plante. Quelques-unes de ces montagnes présentent une espèce de quartz, d'autres du fer, & plusieurs couches de mine de cuivre. Le long des bords de la rivière je trouva beaucoup d'agates. Dans la soirée nous retournâmes à la voiture, extrêmement fatigués; le vent étant à l'est, nous avoit entraînés à plus de mille pas en descendant la rivière. M'étant fixé dans cet endroit pendant plusieurs jours, je parcourus tout le pays pour en connoître les plantes, & je tuai plusieurs oiseaux magnifiques qui m'étoient tout-à-fait inconnus.

Le 15, pendant que nous étions dans cet endroit, mon compagnon M. Van-Renan courut le plus grand risque de sa vie, en traversant la rivière, de compagnie avec quatre Hottentots; ils furent attaqués par deux hippopotames. Ils eurent le bonheur infini de pouvoir arriver sur un rocher qui s'élevoit au milieu de la rivière; & leur fusils étant chargés, ils tuèrent un de ces animaux, l'autre nagea sur la rive opposée. L'intention de M. Van-Renan étoit d'aller vers la partie septentrionale; ils avoient appris qu'il y avoit de ce côté des

caméléopards , pendant que j'étois errant à la partie orientale , occupé à chercher des plantes dans une plaine immense. J'y trouvai plusieurs espèces de granina , & particulièrement celle que les Hollandois appellent *herbe des Boshmens*, à cause de ce que ces peuples se nourrissent de sa graine. En différens temps de l'année , une espèce de sauterelles vient dans cette plaine en si grande abondance , qu'elles y détruisent presque toutes les plantes. Les Boshmens regardent ces insectes comme une excellente nourriture. Ils les font sécher & en font des provisions pour y avoir recours dans les temps de disette. Cette partie du pays produit beaucoup de reptiles venimeux. Les quadrupèdes que l'on y trouve sont , l'éléphant , le rhinocéros , le caméléopard , le zèbre , l'élan , le kœdoès , le lion , le tigre , l'hyenne & le jackal.

M. Van-Renan revint le 19 ; il avoit tué un caméléopard dans la soirée , à une distance très-éloignée de la rivière ; il s'y rendit tout aussitôt , dans l'intention d'envoyer le lendemain un Hottentot pour dépouiller l'animal. Comme ils en approchoient , ils furent surpris par un lion qui s'élança à environ cinquante pas de la place où le caméléopard étoit étendu , & à leur arrivée ils trouvèrent qu'il l'avoit si fort défiguré , qu'il fut impossible d'en rien

Septembre
1778.

conserver, excepté la partie de la peau du col qui remonte jusqu'à la racine des cornes, & celle de derrière. Après avoir observé tout ceci, je formai le dessein de repasser la rivière avec quelques Hottentots, & de me contenter d'emporter le squelette de cet animal, qu'ils avoient abandonné. Mais alors la rivière commençoit à grossir, & les Hottentots refusèrent de m'accompagner, en disant qu'ils courroient le danger d'être retenus pendant plusieurs mois sur la rive opposée, d'autant que nous nous trouvions dans la saison pluvieuse. A l'orient de l'endroit où nous nous étions arrêtés, nous voyions beaucoup de nuages, & nous entendîmes plusieurs coups de tonnerre. Le climat diffère à beaucoup d'égards de celui de la terre de Nimiqua. Pendant notre séjour ici le thermomètre monta de 95 degrés à 110 degrés à l'ombre.

Le 23, nous passâmes toute la journée à chasser les hippopotames, nous fûmes assez heureux pour en tuer un; nous vîmes aussi la manière dont les Naturels prennent ces animaux. Ils creusent de grands trous dans la terre au bords des rivières, d'environ dix pieds de diamètre, & quelquefois de dix pieds de profondeur; au fond de ces espèces de tranchées, ils placent des pièces de bois dont les extrémités

font pointues , & ensuite ils recouvrent le tout de branchages & de gazon. Lorsque l'hippopotame sort de la rivière , vers la nuit , pour aller paître , il tombe souvent dans ces pièges , & assez ordinairement s'y blesse si grièvement qu'il en meurt.

La saison étoit beaucoup trop avancée pour que nous pussions pousser plus avant au nord , & comme il n'y avoit pas d'autre sentier que celui par lequel nous étions venus , nous nous en retournâmes par le même chemin. Dans notre voyage nous fîmes la rencontre de deux payfans de la terre de Nimiqua , qui étoient envoyés vers les Boshmens , pour leur redemander des bestiaux qu'ils leur avoient enlevés.

Le 24 , nous marchâmes à l'ouest , & sur le soir nous arrivâmes à une petite fontaine appelée *la fontaine des Zèbres*. Il n'y avoit que très-peu d'eau , néanmoins nous fûmes obligés d'y passer toute la nuit , ayant encore une plaine immense à traverser & sachant que nous ne pourrions pas trouver de l'eau dans un espace de plus de 50 milles.

Le 25 , au coucher du soleil , nous quittâmes cette petite fontaine & dirigeâmes notre route au sud , dans l'intention de voyager à travers le désert aride ; mais lorsque nous eûmes fait environ huit milles , plusieurs de nos animaux

Septembre
1778.

commencèrent à s'abattre sous le joug , ce qui nous obligea de nous reposer tout le reste de la nuit , quoique nous n'eussions pas d'eau. Au point du jour nous perdîmes de vue nos animaux, & nous dépêchâmes un Hottentot à leur recherche ; il ne revint qu'à minuit. Ce jour fut pour nous très-désagréable , ayant éprouvé toute l'ardeur du soleil brûlant sans pouvoir prendre le moindre rafraîchissement.

Le jour suivant nous convînmes qu'il seroit plus avantageux de retourner à la rivière pour y prendre de l'eau , & de laisser le bagage où nous étions ; M. Van-Renan étant malade , demeura pour en prendre soin , d'autant qu'il étoit nécessaire de se tenir sur la défensive contre un nombre de Hottentots errans qui infestoient cette partie du pays ; alors nous marchâmes du côté de la rivière , ayant avec nous un baril vide & un bidon qui étoient dans la voiture. Nous étions éloignés de la rivière de huit milles , & nous vîmes les restes de deux hippopotames que nous avions tués quelques jours auparavant , & qui avoient été jetés sur ses bords. Après nous être rafraîchis , nous fîmes remplir le baril & le bidon , laissant à nos Hottentots le soin de ramener les animaux à la voiture. La chaleur du soleil , & la fatigue que nous avons éprouvée en traversant ces plaines

Septembre
1778.

de sable , nous obligea de consommer l'eau en grande partie avant d'avoir rejoint la voiture. Il étoit six heures du soir lorsque nous arrivâmes. Aussitôt que nos animaux nous eurent rejoints , nous fîmes une nouvelle tentative pour pousser plus avant ; mais après avoir fait dix milles , nos animaux parurent dans le même état d'affoiblissement que la veille. En conséquence M. Van-Renan & Jacobus Rike se déterminèrent à aller à la maison de Vander-Hever , qui étoit à environ 50 milles au sud de cette plaine. Ils sellèrent leurs chevaux de très-grand matin le 28 , & nous laissèrent dans la dure situation où nous étions , sans feu & sans eau. J'envoyai un Hottentot à un rocher éloigné de près de dix milles au sud-est , où il y avoit une petite source. Dans l'après-midi , nous trouvant fatigués de notre position , nous nous résolûmes à faire un troisième effort , & si nous trouvions impossible d'aller plus loin , de laisser la voiture & de retourner à la rivière d'Orange , car nous étions presque épuisés par le besoin d'eau. Par un bonheur infini nos animaux se trouvèrent beaucoup mieux que nous l'avions espéré , & nous sortirent enfin de ce désert sablonneux , dans lequel nous vîmes à peine autre chose que des souris & des serpens , dont il y a un grand nombre. Vers le soir nous rencontrâmes le Hottentot que nous avions

Septembre
1778.

envoyé chercher de l'eau ; il en apporta une quantité suffisante pour nous désaltérer tous & abreuver nos animaux , ce qui les ranima beaucoup. Dans la nuit nous arrivâmes à la fontaine Salée , qui se trouva presque à sec ; étant très-fatigués , nous hésitâmes à quitter cet endroit. Le lendemain j'occupai les Hottentots à creuser un peu la fontaine , ce qui nous procura de l'eau en abondance pour nous & pour nos animaux.

Dans l'après-midi je visitai les montagnes, & j'y ramassai plusieurs graines & des échantillons de plantes qui étoient échappés à mon examen lors de mon premier voyage dans cette partie du pays.

Après avoir quitté cet endroit , nous continuâmes notre voyage vers Copper-Berg , dans l'espérance d'y rencontrer les nouveaux attelages de bœufs de M. Vander-Hever. Sur les dix heures du soir nous aperçûmes un feu à une certaine distance ; y étant allés , nous eûmes le plaisir de trouver qu'il avoit été allumé par un Hottentot qui venoit à notre secours avec douze jeunes taureaux qui lui avoient été confiés. Nous continuâmes à marcher jusqu'à trois heures du matin , que nous arrivâmes à la petite fontaine de Copper-Berg , où nous nous arrêtâmes.

Aussitôt que le jour fut venu , nous reprîmes notre route , & sur les neuf heures je quittai la voiture & dirigeai mes pas à travers la partie montagneuse du pays pour y chercher des plantes. Je visitai aussi les mines de cuivre , & je pris avec moi plusieurs échantillons de cette mine , qui est très-riche. Dans la soirée nous arrivâmes à la maison de Vander-Hever , & environ deux heures après ma voiture arriva. Nous demeurâmes ici plusieurs jours , & nous y fûmes traités de la manière la plus obligeante. Pendant notre séjour ici , je fis plusieurs excursions dans les campagnes adjacentes , & j'augmentai les richesses de ma collection. La saison des pluies étant déjà presque passée , la majeure partie des habitans revinrent dans leurs maisons de campagne au Comis-Berg. Cette montagne , ainsi que je l'ai déjà observé , fournit de l'eau à toute la campagne des environs , par le moyen des saignées qui la traversent en divers endroits. La rivière Coufie coule du côté du nord , & la rivière Verte s'étend au sud & au sud-ouest. Plusieurs autres rivières prennent également leur source de la montagne du Camis-Berg ; mais elles ne font que d'un très-petit secours à la terre de Nimiqua.

Ayant eu un nouvel attelage de bœufs frais nous fîmes route au sud toute la journée du 4 octobre,

Septembre
1778.

Octobre
1778.

Octobre
1778.

& à la nuit nous arrivâmes à la rivière de Sable ; dont nous trouvâmes l'eau saumâtre ; nous nous y reposâmes jusqu'au lendemain matin , & continuâmes notre voyage l'espace d'environ 14 milles , jusqu'à un lieu où nous trouvâmes d'excellente eau. Il n'y avoit qu'une petite quantité de plantes , excepté des *geranium*.

Nous fûmes à un endroit appelé *Caspers Kloaf* , où nous passâmes toute la nuit. Le 7 je fis une excursion sur le *Camis-Berg* , & j'y cueillis plusieurs espèces de *morxœa* & d'*ixias*. Je trouvai aussi beaucoup de plantes en fleurs , tels que des *oxalias* & *crinums* qui étoient également en fleurs pendant le mois de mai , au Cap.

Le matin du jour suivant nous arrivâmes au *Bokke-Veld* , & chemin faisant nous passâmes devant plusieurs kraals. Ces habitans ont en propre des troupeaux de bétail assez considérables , & font leur résidence en été sur le *Camis-Berg*. A la fontaine de l'Œil nous rencontrâmes un paysan qui avoit été au Cap , & qui s'en retournoit à la rivière d'Orange.

Le 10, nous fûmes jusqu'à la rivière Verte, où nous nous arrêtâmes pendant la chaleur du jour , & dans l'après-midi nous fîmes environ quatre milles au sud-est. Le lendemain nous apprîmes qu'il y avoit un sentier beaucoup plus praticable

que celui que nous avons déjà traversé , & que nous primes aussitôt. Nous marchâmes toute la journée , & sur le soir nous arrivâmes auprès d'un courant d'eau , où nous restâmes en attendant le jour. Nous avons pensé que ce courant pourroit être Thorn-River.

Octobre
1778.

Le matin du jour suivant je gagnai le sommet d'une haute montagne au midi , d'où je me procurai une vue très-étendue de toute la campagne située à l'est , & ce qui ajoutoit encore à ce plaisir , j'eus la certitude que nous tenions le bon chemin. Après avoir marché environ 15 milles, nous entrâmes dans la maison d'un Hollandois où je pris des provisions pour toute une semaine , considérant que nous avions une grande étendue de pays à parcourir avant que d'arriver au Bokke-Veld ; ce lieu est appelé *les deux Fontaines* , & il est situé au sud-est du Camis-Berg.

En quittant ce lieu nous portâmes nos pas vers Thorn-River , où nous nous reposâmes pendant la chaleur du jour. Dans l'après-midi nous continuâmes notre route vers la rivière Harte-Beeft , où nous passâmes toute la nuit.

Le 14, nous trouvâmes la fontaine Salée presque à sec , & l'eau en étoit si amère , que nos animaux refusèrent de s'y abreuver ; nous y passâmes cependant la nuit , & de très-bonne

Octobre
1778.

heure le lendemain nous fîmes route vers la Caverne du lion, où nous nous flattions de trouver de l'eau ; nous fîmes trompés dans nos espérances , & nous n'y en trouvâmes pas une seule goutte ; néanmoins nous détêlâmes nos bœufs de trait & nous prîmes deux heures de repos. L'après-midi nous allâmes droit à la fontaine Puante, (Stink Fountain) qui étoit éloignée d'environ 30 milles. Dans la nuit nous nous égarâmes , & nous fîmes obligés de dormir au milieu de ce désert affreux. Le lendemain matin nous découvrîmes le Bokke-Land-Bergen au sud-est, à environ 20 milles de l'endroit où nous étions. M. Van-Renan & moi nous quittâmes la voiture de très-bonne heure , & nous portâmes nos pas vers le Bokke-Land , d'où nous envoyâmes des bœufs pour relayer les nôtres , qui étoient si fatigués qu'ils pouvoient à peine se tenir debout , par une suite des blessures qu'ils s'étoient faites aux sabots en marchant sur des pierres aiguës.

Le 17, nous fîmes remiser notre voiture dans la maison de Madame Ryck. Mon intention étoit de traverser le pays de ce lieu pour aller visiter la nation des *Caffres* , qui est à environ 900 milles au sud-est ; mais ayant observé que mes animaux & ma voiture étoient en trop mauvais état pour pouvoir résister à la fatigue
d'un

d'un voyage aussi long, je changeai mon plan & je formai le dessein de faire une excursion au pays de Hantum, & dans une partie de la terre des Boshmens. Dans cette journée nous eûmes plusieurs grands éclats de tonnerre & une grosse pluie. Le temps étant toujours variable, nous obligea de séjourner ici pendant plusieurs jours, & je les employai à cueillir beaucoup de diverses plantes.

Octobre
1778.

Quand nous eûmes quittés Bokke-Land, nous dirigeâmes notre course à l'orient, & nous arrivâmes le 23 à la maison de Christian Bockchère, où je passai la nuit.

Le jour suivant nous eûmes un temps orageux & de la pluie mêlée de neige, & sur le soir il tomba de la grêle & de la neige. A huit heures du soir le thermomètre étoit à 44 degrés. Dans la matinée du lendemain un froid extrême fit périr presque tous les blés, qui étoient alors à environ un pied de terre. Ces fortes gelées sont assez fréquentes dans cette partie du pays.

Le 27, je fis une excursion au nord, dans un lieu appelé la *terre des Boshmens*, parce qu'elle est habitée par les Hottentots errans, qui sont tout-à-fait différens des autres habitans paisibles & hospitaliers de cette contrée. Ceux-ci sont absolument féroces, cruels & sans mœurs.

Octobre
1778.

Dans cette excursion j'entrai dans une maison appartenante à un Hollandois, qui y demouroit depuis plusieurs années. Quelques semaines avant notre arrivée, il avoit été attaqué par les Boshmens, qui tuèrent quatre de ses Hottentots & en blessèrent un cinquième. Ces maraudeurs emmenèrent plusieurs pièces de bétail, qu'il ne put jamais recouvrer.

Le 29, ayant quitté le Hantum, nous retournâmes au Bokke-Land-Bergen, dans l'intention de nous en retourner au Cap, en suivant les bords de l'Océan atlantique.

Etant arrivés le 31 au Bokke-Land, nous fûmes contraints d'y rester pendant plusieurs jours à cause du mauvais temps, qui étoit pluvieux & changeant. Je trouvai ici plusieurs plantes curieuses, parmi lesquelles j'en distinguai une appelée le *pied d'éléphant* (1). Je ne pus en trouver une seule en fleurs; mais dans mon passage en Europe, je fus assez heureux pour me procurer une de ces plantes; elle fleurit dans le mois d'avril. L'ayant examinée, je trouvai que cette plante étoit de la classe *disecia hexandria*. Elle est bulbeuse & parvient à la hauteur de cinq à six pieds; ensuite elle pousse de petites branches assez semblables aux mains de la

(1) Smilax.

vigne , avec des feuilles en forme de cœur. Les Naturels en mangent la racine , qu'ils estiment comme très-bonne pour la santé.

Octobre
1778.

Nous quittâmes cet endroit le 6 novembre , accompagnés des deux fils de M^{adame} Rych & du gérant de la ferme de M. Van-Renan , qui chassoit dans cette partie du pays ; je pris part à ce divertissement , & je quittai la voiture pour aller à un lieu appelé la *Danse du lion* , où nous nous proposions de passer toute la nuit.

Novembre
1778.

Le 7, de très-bonne heure , nous nous séparâmes de nos hôtes & dirigeâmes notre course au sud-ouest , ayant le Bokke-Land-Begen à notre gauche , & l'océan atlantique à notre droite à la distance d'environ 30 milles. Nous marchâmes toute la journée & jusqu'à minuit où nous rencontrâmes une fontaine d'eau saumâtre. Nous passâmes auprès de cette fontaine le reste de la nuit.

Le lendemain mon compagnon & moi nous quittâmes le bagage & dirigeâmes notre course à l'ouest-nord-ouest. Dans l'après-midi nous arrivâmes à la rivière des Eléphants , & nous la trouvâmes si profonde , que nos chevaux nagèrent pendant un espace d'environ 30 pieds. Nous eûmes bientôt gagné le bord opposé , où , à une petite distance , étoit la maison d'un

Novembre
1778.

Hollandois , qui avoit vécu plusieurs années sur les bords de cette rivière , & gardé un petit bateau pour le transport des bagages au cas de besoin. Nous nous y reposâmes en attendant nos gens , & nous y fîmes sécher nos habits.

Nous passâmes le jour suivant à transporter nos bagages sur la rivière , dont les bords sont ombragés d'arbres de l'espèce du *mimosa* & du *tarchonantus camphoratus*. Le pays des environs est presque entièrement dépouillé, mais il produit une grande variété de plantes succulentes.

Notre hôte nous fournit un nouvel attelage de bœufs qui nous fut d'une grande utilité pour passer une plaine de sable , & il nous fit accompagner par un payfan de la terre de Nimiqua , qui marchoit vers le Cap. Nous continuâmes notre route à environ 20 milles au sud , & à la nuit nous arrivâmes près d'une grande anse appelée le *Hecr Lodsiement* (1), où nous passâmes la journée. L'après-midi nous nous remîmes en route & nous traversâmes une plaine de sable blanc , où se trouvoit une grande variété de plantes, telles que l'*asphalathus*, le *leucadendron*, & plusieurs autres qui m'étoient inconnues. Nous marchâmes jusqu'à minuit ,

(1) Logement des gentilshommes.

& ayant trouvé un peu d'eau , nous passâmes la nuit auprès. Le lendemain nous nous rendîmes à une ferme appelée la *Vallée longue* , qui est distante d'environ 60 milles de la Vallée des Eléphants. Nous y passâmes la nuit & nous y fûmes , comme à l'ordinaire , parfaitement bien traités.

Novembre
1778.

De cet endroit nous dirigeâmes notre course à l'est-quart-sud-est , le long de la vallée. La nuit il sortit d'un buisson un animal que nous ne pûmes reconnoître & qui effraya fortement nos bœufs , que nous ne parvînmes à tranquilliser qu'avec beaucoup de peine. Nous jugeâmes cependant que c'étoit un hyenne , ayant entendu peu d'instans après , à une petite distance , les hurlemens de quelques-uns de ces animaux.

Le 14 , nous arrivâmes à Berg-Valley , où nous passâmes toute la nuit chez M. Josias Engel-Bright.

J'envoyai , le 15 , mon bagage vers le Piquet-Berg , tandis que mon compagnon de voyage & moi nous restâmes encore toute la journée chez Engel-Bright. Je m'amusai à tirer plusieurs fortes d'oiseaux , dont il se trouve en cet endroit des quantités innombrables.

Le lendemain nous nous remîmes en marche , & nous passâmes à un endroit appelé la Croix ,

Novembre
1778.

où la vallée de Berg s'unit à la vallée de Venlore, & où toutes deux prennent leur direction à l'ouest. A midi nous rejoignîmes nos bagages, & nous passâmes l'après-midi chez M. Smith. Le soir M. Smith & moi nous fîmes une courte excursion sur la colline, munis chacun d'un fusil, & en revenant nous tuâmes quatre grands flamingoès de quatre à cinq & six pieds de longueur. Nous vîmes aussi le serpent jaune ou covracapel.

L'après-midi nous dirigeâmes notre course le long du Piguet-Berg du côté de la grande chaîne de montagnes, qui commence au bout de la terre de Hottniqua, & s'étend à travers le pays à environ 20 milles de l'Océan atlantique.

L'après-midi nous arrivâmes à la maison d'un Hollandois où nous passâmes la nuit, & où nous fûmes bien traités. Cette ferme est parfaitement bien tenue & produit en grande abondance du blé & des fruits européens.

Le lendemain je gravis au sommet de la montagne, d'où j'eus une vue de la terre de la Table au sud, à la distance de 60 ou 70 milles; j'y ramassai quelques plantes. La montagne est bien arrosée & couverte de plusieurs espèces d'herbages; on y voit aussi une ferme qui appartient à M. Hana-Camp, où il tient une

partie de son bétail pendant l'été ; mais l'hiver elle est souvent couverte de neige. A mon retour je vis plusieurs zèbres qui habitent la montagne ; mais comme il n'y en a qu'en petite quantité , il est défendu de les tirer. Après m'être rafraîchi je suivis mon bagage , & je l'atteignis sur le soir. A minuit nous arrivâmes à la rivière *Berg* , où il y a un bac , & nous y passâmes la nuit.

Novembre
1778.

Le lendemain mon compagnon & moi nous quittâmes le bagage & traversâmes *Sward-Land* , (la terre noire) en laissant le *Rie-Becks-Cartiel* (1) à notre gauche. L'après-midi nous passâmes à l'église de *Sward-Land* , & la nuit nous arrivâmes à la maison de *Clas-Lopfer* , qui est située sur la rivière *Deep*. Il venoit d'arriver du *Cap* & avoit apporté d'excellent vin dont il ne se montra pas avare.

Nous dirigeâmes notre course le long du *Camis-Berg* , & nous remarquâmes que les fermiers étoient alors en pleine moisson. A midi nous arrivâmes à un lieu appartenant à la compagnie *Hollandoise* , appelé *Fishers Hoock* , où nous nous reposâmes , & dans l'après-midi nous continuâmes notre voyage au *Cap*

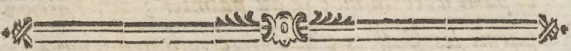
(1) Tire son nom du Gouverneur *Van Rie-Beck* ;

120 *Voyages dans le Pays des Hottentots.*

Novembre
1778.

de Bonne-Espérance, où nous arrivâmes le
20 novembre 1778, après un voyage de six
mois.

Fin du second Voyage.



TROISIÈME VOYAGE.

*LA Caffrerie tout-à-fait inconnue aux Euro-
 péens ; = Hauteur de Channa-Land ; =
 Ferme bien cultivée d'Okker-Hynns ; =
 Longe-Kloaf ; = Rivière tortueuse ; =
 Rivière des Contours ; = Forêt de Mimosa ; =
 Rivière de Lorie ; = Rivière de Van-Stada ; =
 Plantes & animaux curieux ; = Descrip-
 tion du Hartebeest ; = Zout-Pan , lac
 curieux d'eau salée ; = Négligence totale
 de l'agriculture dans ce pays ; = Chiens
 sauvages ; = Rivière des Dimanches à neuf
 cent milles du Cap de Bonne-Espérance ; =
 Etat des Paysans hollandois dans ce Pays ; =
 Sand-Fleet ; = Guerres entre les Chonacguas
 & les Caffres ; = Bétail enlevé par les
 Caffres ; = Grande rivière Fish ; = Plantes
 curieuses ; = Chasse du Buffle ; = Diffi-
 culté de traverser les bois ; = Perspective
 étendue de l'Océan Indien & Caffrerie ; =
 Hospitalité des Caffres ; = Leurs mœurs ; =
 Leur roi ; = Etat de son palais & de ses
 possessions champêtres ; = Hospitalité &
 générosité de ce Monarque ; = Manufactures
 curieuses de la Caffrerie ; = Méthode de faire*

122. *Voyages dans le Pays des Hottentots*
le pain avec la moelle du palmier ; = Faction
parmi les Caffres ; = Description du pays &
de ses habitans ; = Sol & climat ; =
Aventures dans notre retour ; = Maladie
épiçootique parmi les bestiaux.

Décembre
1778.

DANS mon troisième voyage j'eus la satisfaction de traverser une partie du continent de l'Afrique, qui n'avoit encore jamais été visitée par les Européens, & je ne crois pas que depuis il ait été permis à aucun voyageur de le parcourir. Ce pays est la Caffrerie. Ses habitans voient d'un œil si jaloux les usurpations continuelles des Hollandois, (les seuls Européens avec lesquels ils ont des liaisons) qu'ils leur interdisent absolument l'entrée de leur territoire ; & la grande distance qui les en sépare a été l'unique cause qui a empêché les États & la Compagnie de le considérer comme un objet de conquête.

Janvier
1779.

Je ne me laissai pas rebuter par la difficulté de l'entreprise, & ayant en vue ce grand objet, je partis du Cap le 13 décembre & m'avançai vers Zwellendam, où j'arrivai le 3 janvier 1779. J'y fus joint par M. Tunies, l'un des inspecteurs de la Compagnie, qui alloit vers l'orient pour faire des échanges de tabacs & de grains de verre pour des bestiaux.

Nous allâmes ensemble jusqu'au Groot-Faders-Bosch , & le 8 nous traversâmes la rivière de Doven-Hock où nous restâmes toute la nuit.

Janvier
1779.

Le lendemain nous passâmes la rivière Falso & celle de Caffre-Kulls , & de là nous allâmes gagner celle de Gouds. Nous prîmes ensuite la route de Hagal-Kraal , laissant le rivage de l'Océan Indien à droite, à la distance d'environ 10 milles , & le 12 nous fîmes route sur Atquas-Kloaf , grande chaîne de montagnes dont j'ai déjà parlé dans mon premier voyage dans ce pays , & qui est très-difficile à traverser.

Nous gagnâmes ensuite à l'orient en traversant une partie de la terre de Canna. Dans l'après-midi du 13 nous descendîmes un sentier très-raboteux & très-escarpé , appelé *la hauteur des terres de Canna*. Le pays paroît très-stérile , & à peine y aperçoit-on le moindre signe de végétation , si ce n'est quelques arbrisseaux nains , sans verdure. Dans le cours de la soirée j'aperçus avec surprise un terrain cultivé ; il appartient à un nommé *Obker-Hynus* , fermier industrieux , qui , dans cet endroit aride & désert , a construit une maison & planté des jardins & des vignes , qui produisent d'assez bon vin & des fruits excellens , tels qu'amandes ,

Janvier
1779.

figues , pêches , abricots , &c. Il les fait sécher & les envoie au Cap pour y être vendus. Trois semaines environ avant notre arrivée , il y avoit eu un orage affreux de grêle & de vents. La grêle ainsi que les tourbillons de vent avoient détruit tout ce qui se trouvoit autour de sa maison ; son blé , ses vignes , ses arbres fruitiers avoient été entièrement détruits & ravagés. Un de ses enfans , qui gardoit alors un troupeau de brebis dans un endroit découvert , fut blessé grièvement , & perdit plusieurs brebis qui furent tuées par cet orage.

Le soir nous nous rendîmes sur le bord d'une petite rivière à environ 6 milles de distance , & nous y passâmes la nuit.

Le 14 , nous continuâmes notre route à l'orient , & dans la soirée nous arrivâmes chez Rulof-Comphor. C'est le commencement du Lange-Kloaf , qui , selon la remarque de M. Mason , a environ 100 milles de longueur & 2 milles de largeur. Le sol y est une argile rougeâtre , & le pâturage très-mal sain pour le bétail. Depuis l'année 1774 , cette partie du pays a été fort améliorée ; les fermiers y ont cultivé des terres à blé , des jardins , des vignobles , & ont en général d'assez bonnes maisons. Nous continuâmes notre route le long de cette vallée , nous arrêtant de temps

en temps pour recueillir des plantes & en prendre des échantillons.

Janvier
1779.

Le 12, nous arrivâmes à la rivière de Corme ou rivière tortueuse, qui coule au milieu d'une longue vallée marécageuse, bordée par deux chaînes de montagnes, mais moins élevées que celles du Lange-Kloaf. A l'embouchure de cette rivière il se trouve un espèce de baie qui offre aux bâtimens un bon mouillage. Cette partie de la côte, principalement celle qui se trouve à l'est, n'est que très-peu connue.

Dans l'après-midi nous arrivâmes à un endroit appelé *Essen-Bosch*, (il tire son nom d'un arbre très-utile, que les Hollandois appellent *essen* ou *frêne*, & dont ils font leurs chariots). Nous nous rendîmes ensuite à une maison magnifiquement située sur les bords d'une jolie rivière appelée *Rivière-Cableows*, qui tire son nom d'une espèce de morue que l'on y pêche près de son embouchure. Cette maison appartenant à un de mes amis, M. Van-Renan, j'y passai la journée & j'y visitai le rivage qui n'est qu'à un mille anglois de distance. Nous trouvâmes parmi les rochers une quantité considérable d'huîtres d'une fort bonne qualité. Il y a d'excellens pâturages, & la ferme produit en abondance du blé, du vin & des fruits d'Europe.

Janvier
1779.

Nous nous remîmes en marche le 23 , & nous arrivâmes à la rivière Camtours , où nous restâmes pendant la grande chaleur de la journée. Il y a sur les bords de la rivière de très-grands arbres , principalement de mimosa & autres arbrustes particuliers au pays. Ces bois sont fréquentés par des buffles sauvages , très-féroces , & qui rendent par conséquent la route fort dangereuse. Dans l'après-midi nous fûmes accompagnés par un domestique de M. Van-Renan , qui alloit à la rivière de Lorie. Vers les dix heures du soir nous arrivâmes au lieu où mon bagage étoit à m'attendre , & à notre grande surprise nous aperçûmes auprès un buffle sauvage , que nous prîmes d'abord pour un de nos bœufs. Avant que nous pussions nous assurer si cela étoit ou non , il prit la fuite dans les bois. La rivière Lorie est ainsi appelée du nom d'une espèce d'oiseaux que l'on trouve dans les bois qui la bordent ; elle se réunit à la rivière Camtours à environ un mille au sud. Les endroits les plus profonds sont habités par l'hippopotame amphibie ; mais on a si souvent fait la chasse à ces animaux, qu'ils osent rarement se montrer hors de la rivière.

De ce lieu nous dirigeâmes notre course au sud-quart-sud-est à travers un pays inégal , & dans la soirée nous arrivâmes à la rivière de

Van-Stada , où nous vîmes un beau bois sur le penchant d'une colline dont la base est baignée par la rivière. J'y trouvai quelques plantes d'*aletris fragans* , dont la tige avoit plus de vingt pieds de hauteur ; il y en avoit plusieurs en fleurs. Nous trouvâmes encore d'autres belles plantes. Il y avoit aussi une grande variété d'oiseaux du plus beau plumage.

Janvier
1779.

Le 26 je me rendis sur le bords de la mer , qui étoit à 5 ou 6 milles au sud. A environ mille pas de la mer , la rivière forme un lac fermé par un banc de sable qui s'étend le long du rivage. Dans l'après-midi nous continuâmes notre voyage à travers une grande plaine où je trouvai beaucoup de diverses plantes bulbeuses , & où je vis une grande quantité d'animaux particuliers au pays , tels qu'élans , quachas , zèbres , & une espèce d'antelope , appelée par le Hollandois le *hartebeest* , qui est le *capra dorcas* de Linné. Nous eûmes le bonheur d'en tuer un dont les dimensions étoient ainsi qu'il suit :

Longueur de la tête ,	1	4	
Largeur de la mâchoire ,	0	7	
Longueur de l'oreille ,	0	8	$\frac{1}{2}$
Longueur du cou ,	1	2	
Largeur des épaules ,	0	10	

128 *Voyages dans le Pays des Hottentots*

Janvier
1779.

	Longueur des jambes de	pieds	pouces	
devant ,		2	6	
Hauteur du derrière ,		4	1	$\frac{1}{2}$
Hauteur du devant ,		4	0	$\frac{1}{2}$
Longueur du corps ,		4	0	
Longueur du corps de la queue à la tête ,		5	6	

Le hartebeest est de couleur brunâtre , & sa chair n'est pas désagréable au goût , quoique sèche.

Ce même soir nous arrivâmes à la rivière de Swart-Kops , où nous passâmes la nuit.

Le lendemain matin nous fûmes rejoints par un payfan qui alloit à la terre des Boshmens , & comme nous tenions la même route , il fut fort aise de pouvoir nous accompagner. Il connoissoit parfaitement le pays & les mœurs des habitans ; nous ne fûmes pas moins satisfaits de l'avoir pour compagnon de voyage , que lui , de nous trouver pour ne pas marcher seul.

Amidi nous traversâmes la rivière de Swart-Kops. Zout-Pan, qui est situé dans ce voisinage, est un objet qui ne peut manquer de fixer l'attention du voyageur. Ce lac est une plaine beaucoup plus élevée que le niveau de la mer , & il a entre 3 & 4 milles de circonférence. Pendant quelque temps de l'année , c'est une masse entière de sel blanc qui fait le plus singulier

ingulier effet. Les pluies en avoient fait fondre le milieu peu de temps avant notre arrivée ; mais tout autour de ses rives il y avoit une croûte solide de sel exactement ressemblant à de la glace.

Janvier
1779.

Le pays adjacent est couvert d'une grande variété de plantes grasses & fruitières , dont plusieurs sont nouvelles pour moi , quelques-unes en particulier, sont du genre de l'euphorbe. C'est-là que nous reçûmes la visite de deux Caffres , les premiers que nous eussions encore vus ; car ils se risquent très-rarement à une grande distance de leur pays. Le soir nous arrivâmes dans un lieu nommé par les Hottentots *Kow-Cha*, très-fréquenté par les lions, les rhinoceros & les buffles. Le sol est gras & sablonneux, & produit d'excellens pâturages pour les bestiaux , mais point de blé. On ne peut hasarder de dire que la terre ne soit pas propre à produire du grain , par la raison qu'à cette distance du Cap l'on dédaigne ou l'on ne connoît pas la manière de le cultiver.

Le 29 , nous continuâmes notre route à l'est vers Sondags River ou la Rivière des Dimanches. Le pays présente un aspect stérile , mais il produit une grande variété de plantes & d'arbustes : il ne s'en trouve que très-peu d'une certaine hauteur ou d'une certaine grosseur ,

Janvier
1779.

ce qui prouve la mauvaise qualité du sol. Nous vîmes dans notre route un grand nombre de chiens sauvages ; ils marchent en grand nombre , & lorsqu'ils rencontrent des troupeaux de brebis, ils font le plus grand dégât. On trouve aussi des chiens sauvages auprès du Cap. Il y en a qui sont beaucoup plus grands que le jackal , & qui ont sur la peau de grandes taches ou pustules. Après avoir marché toute la journée à travers un pays sec & pierreux, nous arrivâmes le soir bien fatigués à la rivière des Dimanches , qui est éloignée du Cap d'environ 900 milles. Là se terminoit le voyage de M. Mafon, à l'est. On y trouve encore quelques hippopotames , mais ils sont très-farouches.

Le lendemain, j'allai voir un paysan Hollandois qui a résidé dans ce pays pendant plusieurs années. Cet homme possède de nombreux troupeaux ; mais il n'a point de blé & sa maison est à peine logeable , quoiqu'il pourroit facilement se procurer l'un & l'autre. Ces sortes de gens sont en général si indolens , qu'ils se donnent rarement la peine de bâtir des maisons ou de cultiver la terre. Il s'en trouve cependant qui sont industrieux , qui tirent tous les avantages possibles de leur situation , & qui sont en état de vivre avec aisance.

Un de nos compagnons , M. Tunies , nous

quitta le 31, & nous fûmes rejoints par Jacob Kock, vieil Allemand dont j'ai parlé, à la rivière de Swart-Kops. M. Van-Renan & moi, nous dirigeâmes nos pas vers la grande rivière Fish. A midi nous rejoignîmes le bagage dans un endroit appelé en langage Hottentot *Curnow*. Nous fûmes informés par nos gens qu'ils avoient été inquiétés toute la nuit par quelques éléphants qui n'avoient cessé de roder autour du chariot.

Dans l'après-midi nous continuâmes notre voyage jusqu'à une plantation appelée *Sand-Fleet*, appartenante à notre compagnon de voyage Jacob Kock. Le pays est très-beau & très-pittoresque & semé de montagnes & de collines ombragées de bois impénétrables. Les vallées sont bien arrosées & couvertes d'herbages qui fournissent aux troupeaux d'excellent pâturage. Il y a dans le voisinage un grand nombre de quadrupèdes, tels que lions, panthères, éléphants, rhinoceros, buffles, &c. On voit à peu de distance à l'est quelques kraals appartenans à la tribu des Hottentots, connus sous le nom de *Chonacquas*. Ces naturels sont plus noirs, & beaucoup mieux taillés que tous ceux des autres tribus de Hottentots que j'avois rencontrés jusqu'alors. Je ne puis déterminer si cela provient de leurs liaisons avec les Caffres, dont plusieurs résident dans ce pays, ou de quelqu'autre

Janvier
1779.

cause. Il n'est pas rare que les Chonacquas & les Caffres se prennent de querelle, & en viennent à des engagements. Dans ces occasions plusieurs centaines de Caffres se réunissent pour s'opposer à leurs ennemis, qui sont rarement en état de mettre en campagne des forces proportionnées à ce nombre; mais la dextérité avec laquelle les Hottentots se servent de leurs arcs & de leurs flèches, & l'usage où ils font d'empoisonner leurs armes les rendent très-redoutables à leurs ennemis, qui ne font usage que de la zagaie. Les disputes entre ces peuples s'élèvent presque toujours à l'occasion du gibier dont ces deux nations sont extrêmement avares.

Nous dirigeâmes notre course à l'est à la rivière des Boshmens, & à midi je visitai un kraal appartenant à un capitaine Hottentot appelé *de Royter*. Cet homme a plus de deux cents Hottentots & Caffres à son service, & quelques heures avant notre arrivée il avoit combattu contre un gros de Caffres, qu'il avoit chassés du champ de bataille & à qui il avoit pris beaucoup de bestiaux.

Février
1779.

Quelque temps après nous arrivâmes près d'un lac d'eau saumâtre, appelé par les Hottentots *Kys Gūna Kie Katie*; chacune des lettres qui sont accentuées sont prononcées. Nous

restâmes dans ce lieu toute la nuit du premier février.

Février

1779.

Nous comptions poursuivre le lendemain matin notre voyage ; mais nos bestiaux nous manquant , notre premier soin fut d'envoyer nos Hottentots à leur recherche. Peu d'heures après , un d'entre eux revint & nous informa qu'ils avoient été enlevés par les Caffres , qu'il avoit observé l'empreinte de leurs pieds , & reconnu , en suivant leur trace , qu'on les avoit cachés vers un village appartenant à un capitaine Caffre nommé *Mahotie*. Nous envoyâmes notre messager aux autres Hottentots , & leur ordonnâmes de suivre les traces de ces animaux jusqu'à ce qu'ils les trouvassent , ce qu'ils firent. Ils revinrent avec nos animaux vers le soir , & nous dirent qu'ils les avoient atteints à peu de distance du kraal. L'un des Caffres les assura qu'ils avoient pris nos bêtes de trait par erreur , en croyant qu'elles appartenoient aux Hottentots avec lesquels ils avoient eu un engagement la veille. Quoiqu'il fût alors très-tard , nous marchâmes encore l'espace de plus de 20 milles. Le soir nous arrivâmes dans un lieu nommé *le K'a-Cha-Chow* , qui est une branche de la rivière des Boshmens , & où étoit anciennement située une maison appartenante à notre compagnon Jacob Kock.

Février
1779.

Le matin du 3 j'engageai M. Kock à nous accompagner à la grande rivière Fish. Il y consentit volontiers. Nous continuâmes de là notre route à l'est, à travers un pays assez agréable, quoiqu'entièrement inhabité. On y trouve de nombreuses troupes de quadrupèdes des différentes espèces dont j'ai déjà parlé. L'herbe y croissoit si haute qu'elle touchoit le ventre de nos chevaux. Cette partie du pays est agréablement diversifiée par de jolis bois, plantés sur le penchant des collines. J'y ai trouvé une espèce de leucadendron qui m'étoit tout-à-fait inconnue, & plusieurs autres belles plantes. On y trouve encore par tout l'espèce de palmier, décrite par M. Mafon dans son second voyage; j'en ai vu dont les palmes avoient plus de 20 pieds de hauteur. Les Hottentots font du pain avec la moëlle de cette plante; j'aurai bientôt occasion de décrire la manière dont ils s'y prennent. Le soir nous arrivâmes à un endroit appelé *Now-Tu*.

Afin que le lecteur puisse avoir une juste idée de notre route, je suis obligé d'avoir plus souvent recours aux pointes du compas que l'élégance du style ne sembleroit le permettre. Nous tenions l'est-quart-nord-est. Le 4 à midi nous arrivâmes à une petite rivière qui étoit alors presque à sec; nous nous y

reposâmes pendant quelques heures, & nous vîmes à une certaine distance de nous un troupeau de buffles auxquels nous nous promîmes de donner la chasse dans l'après-midi. J'y trouvai une belle plante de la classe des lilas, surmontée d'une grande couronne de fleurs blanches & rouges. Après le dîner nous nous partageâmes en plusieurs bandes, & aussitôt que nous fûmes à la portée du fusil, nous attaquâmes les buffles. Ils étoient environ une centaine & nous en tuâmes cinq; les autres prirent la fuite dans un bois qui étoit à un mille de distance de nous. M. Kock fit dépouiller les buffles morts, leur cuir faisant de si excellentes courroies pour les harnois des bœufs, qu'on le préfère à toutes les autres espèces de cuir. Le soir nous arrivâmes à la rivière Fish, (du poisson) où nous restâmes deux jours. Pendant la nuit nous eûmes de fortes ondées de pluie, avec de grands éclats de tonnerre. Ici la rivière prend son cours au sud & va se jeter dans l'Océan Indien, à environ 20 milles de distance. Les parties les plus profondes de la rivière sont habitées par l'hippopotame, & les bois adjacens servent de retraite aux éléphants, aux rhinoceros & aux buffles. Nous tuâmes plusieurs buffles que nous trouvâmes beaucoup plus pesans que nos plus forts taureaux d'Europe.

Février
1779.

Février
1779.

Voyant que nous ne pouvions pousser plus loin avec notre bagage , à travers des bois impénétrables , nous convinmes que M. Van-Renan continueroit de l'accompagner , tandis que M. Kock & moi , nous prendrions à l'est pour gagner le pays des Caffres , qui n'étoit qu'à deux ou trois journées de marche. La plupart des arbuttes de ce pays me sont inconnus , excepté l'euphorbe des anciens , l'érythrina corallodendron & le gardenia stellata. Nous primes avec nous un Hottentot qui connoissoit parfaitement la langue des Caffres. En passant à travers les halliers , sur les bords de la rivière Fish , nous éprouvâmes beaucoup de difficultés ; mais ayant heureusement rencontré un sentier d'éléphant , nous le suivîmes jusqu'à midi. Nous traversâmes ensuite la rivière & nous entrâmes dans une plaine spacieuse où nous trouvâmes une grande & admirable variété d'arbrisseaux toujours verts , & plusieurs plantes bulbeuses , telles que iris & crinums , dont je trouvai quelques-unes en fleurs. Je remarquai principalement une belle plante dont les fleurs étoient cramoisies , & qui surpassoit , par la beauté de sa forme & l'éclat de son coloris , toutes celles que j'avois encore vues. Le soir nous campâmes sous un grand mimosa & nous fîmes du feu pendant toute la nuit.

Après avoir traversé cette grande plaine , nous entrâmes dans un bois d'environ 8 milles de largeur. On voyoit des endroits où les arbres étoient très-clair-semés. Nous remarquâmes dans ces clarières de nombreux troupeaux de buffles qui n'avoient nullement l'air sauvage. Nous en blessâmes un. Bientôt après nous vîmes une troupe d'éléphants qui vinrent si près de nous que nous pouvions observer la longueur & l'épaisseur de leurs dents. Après avoir quitté le bois , nous gravîmes une montagne escarpée , d'où nous découvrons l'Océan Indien au sud , & au nord un pays montagneux couvert d'arbres & d'arbrisseaux toujours verts , qui s'étendoit à environ 30 milles. La perspective est terminée par une rangée de montagnes appelée le *Bamboo-Berg* , sur laquelle croît une espèce de bambou. A l'orient nous avons la vue d'un beau pays garni de beaucoup de plantes. Ce pays est bien arrosé & produit d'excellent pâturage pour les bestiaux. Dans la soirée du 17 nous aperçûmes du feu , à environ 10 milles de nous à l'orient sur le sommet d'une montagne verte. Notre interprète nous dit que ce feu étoit dans un village Caffre. Au lever du soleil nous en découvrimés un autre beaucoup plus près , & nous vîmes plusieurs troupeaux de bestiaux. Vers les huit heures du soir nous rencontrâmes

Février
1779.

trois Caffres qui parurent fort surpris de nous voir ; car nous étions sans doute les premiers Européens qu'ils eussent aperçus : ils s'en retournèrent promptement & jetèrent l'alarme dans le village avant que nous y arrivassions ; mais à notre arrivée ils nous accueillirent d'une manière obligeante , nous apportèrent du lait , & nous offrirent un jeune taureau gras , conformément à leurs usages hospitaliers. Ce village , composé d'environ cinquante maisons , est situé sur les bords d'une rivière agréable appelée *Langue-Caffre-Muguranie* ; il appartient à leur chef , & contient environ trois cents habitans , tous domestiques ou soldats de leur chef , qui étoit aussi le propriétaire des nombreux troupeaux que l'on y voyoit. Les Naturels se nourrissent du lait de leurs vaches & de gibier , ne leur étant pas permis de tuer aucuns de leurs bestiaux. Les hommes traitent les vaches , & les femmes prennent soin du jardin & de la culture des terres à blé.

Nous fûmes accompagnés par les Naturels d'un village à un autre , jusqu'à ce qu'enfin nous arrivâmes à un lieu appartenant à celui qu'ils appellent leur chef ou roi. Son habitation est située sur une rivière appelée *Becha-Cum* , ou rivière de lait. En général toutes leurs

maisons sont bâties sur les bords des rivières ou des ruisseaux ; mais il n'y a ni terres à blé ni jardins dans leur voisinage. Le chef avoit environ cent vaches qui lui fournissoient & à toute sa maison le lait qui lui étoit nécessaire. Sa maison étoit composée d'environ vingt-deux domestiques , qui l'accompagnoient par-tout où il alloit. Lors de notre arrivée il parut fort inquiet , & se tint pendant près d'une heure à une grande distance. Un certain nombre de Caffres alla alors à sa rencontre & l'accompagna jusques chez lui. Il nous envoya ensuite un de ses domestiques pour nous inviter à nous rendre auprès de sa personne. La première chose que je lui présentai fut quelques grains de verre qu'il accepta sans façon. Je lui offris aussi du tabac ; mais il sembla préférer le sien , qui étoit beaucoup plus léger. Il m'offrit ensuite un troupeaux de jeunes taureaux gras. Je refusai de le prendre , ce qui parut l'offenser , & il répéta plusieurs fois : « Que pensez-vous de notre pays ? » Après quelques paroles de part & d'autre j'en acceptai un seulement , que nous tuâmes aussitôt d'un coup de fusil. Rien ne peut égaler la surprise des spectateurs , au nombre de six cents personnes, dont aucun peut-être n'avoit jamais ni vu , ni entendu parler de fusils. Nous fîmes apprêter une partie de

Février
1779.

ce taureau , dont je trouvai la chair infiniment meilleure que celle du bœuf que l'on mange dans les environs du Cap de Bonne-Espérance. Je distribuai le reste de l'animal au roi & aux gens de sa suite. Il me témoigna encore une fois son mécontentement de ce que je ne voulois rien accepter de plus en retour des présens que je lui avoit faits. Je lui demandai alors quelques paniers , qu'il me donna , & deux de leurs lances ou zaguaies , qui sont faites avec une adresse inimitable. La manière dont sont faits leurs paniers est infiniment curieuse ; c'est l'ouvrage des femmes. Ils se servent à cet effet d'une certaine herbe , & la tressent si ferrée , qu'ils peuvent contenir même des liquides. Khouta , le roi , me pria de rester avec lui quelques jours ; nous nous excusâmes & consentîmes à y passer la nuit. Dans l'après-midi je parcourus les bois du voisinage pour reconnoître les plantes , & le soir j'allai rejoindre mon compagnon qui étoit resté au Becha-Cum. Comme il faisoit très-chaud nous préférâmes coucher dans les bois plutôt que dans aucunes de leurs cahutes , & pendant la nuit j'observai qu'il y avoit deux sentinelles placées à chaque côté de la maison du chef , & que l'on relevoit de deux heures en deux heures.

Le 9 je me propoisois de pousser plus loin à

Pest ; l'aspect agréable du pays , & l'immense variété de plantes inconnues qu'il produit , m'y invitoit fortement ; mais une rivière appelée par les Naturels *le Kys-Comma* , située à peu de distance à Pest , nous en empêcha. Nous prîmes alors le parti de retourner par où nous étions venus. Le grand palmier dont j'ai déjà fait mention croît ici en grande abondance , & les Caffres s'en servent , comme les Hottentots , pour faire une espèce de pain. Ils recueillent la moëlle de cet arbre , & après en avoir rassemblé en quantité suffisante , ils la laissent fermenter pendant plusieurs jours , & jusqu'à ce qu'elle devienne un peu aigre. Ils la font cuire ensuite dans un four construit à cet effet. Ils font aussi du pain avec leur blé qui est de la même espèce que le blé de Guinée ; mais ce grain sert plus volontiers à faire une sorte de punch , que quelques Caffres appellent *plombie* , & qui est forte & enivrante. Ils font un fréquent usage d'une plante nommée *plantains* par les Naturels ; elle croît spontanément sur les bords des rivières & dans les bois. Les côtes de cette plante sont triangulaires , & à peu près de la taille du concombre à pointes. Je n'en vis point en fleurs , mais plusieurs étoient parvenus à leur degré de maturité. La semence est à peu près de la grosseur d'un pois , &

Février
1779.

Février
1779.

je crois que cette plante est celle à laquelle le docteur Tunberg donne le nom de *heliconia caffraria*.

Les hommes dans ce pays ont de cinq pieds dix pouces à six pieds (mesure Angloise) de hauteur , ils sont bien proportionnés , & donnent souvent de grandes preuves de leur courage en attaquant les lions & les autres bêtes féroces. Cette nation est maintenant divisée en deux parties ; l'une au nord , est commandée par un Chatha-Bea ou Tambushie, qui tient cette dernière dénomination de sa mère , femme de la tribu des Hottentots , appelée *Tambuskies*. Cet homme étoit fils aîné d'un chef nommé *Pharoa* , qui mourut vers l'année 1776 , laissant deux fils *Cha-Cha-Bea* , & *Dsirika* qui prétendoit devoir être seul souverain , parce que sa mère étoit née Caffre. Il s'ensuivit de longues & vives contestations entre les deux frères ; *Cha-Cha-Bea* , & un grand nombre de ses partisans furent chassés du pays , & le malheureux roi se réfugia à environ 100 milles au nord de *Khouta* , où il réside maintenant. Il a formé une alliance avec les Hottentots-Boshmens.

Les Caffres ont la peau noire comme le jais , & les dents blanches comme de l'ivoire ; leurs yeux sont grands. La manière de s'habiller des deux sexes est à peu près la même ; ce ne sont

que des bandes de cuir de bœuf, flexibles comme le drap. Les hommes portent des queues de différens animaux attachées autour de leurs cuisses, des morceaux de cuivre dans leurs cheveux & de grands anneaux d'ivoire aux bras. Ils mettent aussi sur leurs têtes des crins de lions, des plumes & d'autres parures de fantaisie. Quand ils ont atteint l'âge de neuf ans ils sont circoncis, & ils portent ensuite une petite muzelière qui couvre l'extrémité du penis, & est suspendue par un cordon de peau attachée au milieu. Cette muzelière est ordinairement ornée de grains de verre & d'anneaux de cuivre, qu'ils achètent aux Hottentots pour du tabac & du dracka. Ils aiment beaucoup les chiens, qu'ils échangent pour du bétail, & ils portent cette passion si loin, que s'ils voyent un chien dont ils aient grande envie, ils donneront en échange deux taureaux. Leur exercice continuel pendant le jour est de pêcher, de chasser & de danser. Ils sont très-adroits à jeter leurs lances, & en temps de guerre ils se servent de petits boucliers faits de cuir de bœuf. Les femmes sont chargées de la culture des jardins & des terres à blé. Elles cultivent plusieurs végétaux qui ne sont point indigènes; tels que du tabac, des melons d'eau, une petite espèce de haricots

Février
1779.

& du chanvre. Je n'ai vu aucune de ces plantes croître naturellement sur le sol. Les femmes font leurs paniers & les nattes sur lesquelles on se repose. Les hommes mettent beaucoup de vanité dans leurs bestiaux ; ils leur coupent les cornes de manière à leur donner la forme qui leur plaît & leur enseignent à obéir à leurs sifflemens. Plusieurs se servent à cet effet d'un instrument fait comme le sifflet d'un maître d'équipage. Quand ils veulent que leurs bestiaux reviennent au logis, ils vont à quelque distance de leurs maisons & soufflent dans ce petit instrument, qui est fait d'ivoire ou d'os, de manière à être entendu à une très-grande distance ; ces animaux retournent aussitôt, sans qu'il soit nécessaire de les conduire. Le sol est une terre grasse & noirâtre, & si fertile que toutes les substances végétales, plantées ou semées, y croissent avec la plus grande abondance.

Le climat est sujet à beaucoup de variations ; mais je n'avois point alors de thermomètre pour observer les divers degrés de chaleur. Il tombe rarement de l'eau, si ce n'est dans l'été, où les pluies sont accompagnées de tonnerre & d'éclairs. Malgré cela le pays est bien fourni d'eau, qui coule non-seulement des terres élevées au nord, mais encore d'un
grand

grand nombre de fontaines que l'on trouve dans les bois. D'après toutes mes observations dans ce pays, je suis disposé à croire qu'il est infiniment supérieur à toutes les autres parties connues de l'Afrique.

Février
1779.

Les bois produisent une grande quantité d'arbres dont quelques-uns s'élèvent à une très-grande hauteur. Ils sont fréquentés par des éléphants, des buffles, &c. : il y a aussi une grande variété de fort beaux oiseaux & de papillons magnifiques; mais ils sont si farouches que je ne pus me procurer de ce pays plus de deux oiseaux.

Quand nous retournâmes à notre bagage, le 9, nous fûmes accompagnés par le chef, & environ six cents domestiques ou soldats. Ils nous suivirent jusqu'à midi, & nous prîmes alors congé d'eux. Nous dirigeâmes ensuite nos pas au nord, vers la grande rivière Fihs, où nous passâmes la nuit.

Le lendemain nous laissâmes derrière nous un de nos Hottentots avec un fusil; il étoit tellement harrassé qu'il ne pouvoit plus nous suivre. Deux jours après il nous rejoignit, ayant tué dans sa route deux rhinoceros dont il nous apporta de la chair. Comme ils étoient fort jeunes, nous les trouvâmes très-bons à manger & assez tendres.

Février
1779.

Le 12, nous retournâmes par la route que nous avons prise pour venir, & je rassemblai dans les bois plusieurs semences & fruits d'arbres toujours verts.

Vers le soir nous arrivâmes au Now-Tio. M. Van-Renan, accompagné de quelques Hottentots, quitta le bagage, avec intention de donner la chasse à un troupeau de buffles, que l'on observoit à la distance d'environ un mille. Avant qu'ils revinssent ils furent accueillis par plusieurs coups de tonnerre, par des éclairs & une forte pluie. La nuit fut si obscure qu'ils se perdirent. La pluie nous empêcha d'allumer des feux jusqu'à neuf heures; mais à cette heure l'ouragan s'étant apaisé, nous en fîmes dans plusieurs endroits, & ils nous eurent bientôt aperçus.

Le lendemain matin nous avons perdu nos bêtes de somme; nous envoyâmes nos Hottentots à leur poursuite: ils revinrent le soir sans en avoir pu découvrir la moindre trace.

Le matin suivant, M. Kock & moi, nous sellâmes nos chevaux & nous nous avançâmes à travers le pays pour essayer si nous serions plus heureux; nous les trouvâmes en effet à la rivière des Boshmens, à environ 20 milles de distance, & nous retournâmes à notre bagage avec quelques Hottentots de M. Kock.

Nous nous arrêtàmes plusieurs jours à la rivière Cableows , & nous nous y procurâmes une grande quantité de fruits étant dans le fort de la saison du raisin , des melons d'eau & des pêches.

Février
1779.

Après avoir quitté la maison de notre ami nous marchâmes au sud-quart-sud-est , vers la demeure de notre compagnon de voyage , M. Kock ; elle est située sur la rivière Zie-Koe ou de la Vache Marine , ainsi nommée , parce qu'elle étoit anciennement fréquentée par l'hippopotame. Nous remarquâmes dans cet endroit que plusieurs de nos bœufs étoient malades. Ils étoient attaqués d'une maladie connue sous le nom de *klow* , qui exerce pendant l'été ses ravages sur les bêtes à cornes. Leur sabot enfle à tel point qu'elles ne peuvent plus se soutenir , & il en meurt un grand nombre. M. Van-Renan envoya alors un de ses Hottentots à la maison de son père , & il revint bientôt avec d'autres bœufs.

Nous continuâmes de là notre route à l'ouest , & arrivés dans la soirée du 1^{er} mars à la maison d'un Hollandois , nous y passâmes la nuit. Le jour suivant nous traversâmes la rivière de Krome.

Mars
1779.

Peu de jours après nous atteignîmes l'habitation d'un nommé *Veraira* , riche fermier :

148 *Voyages dans le Pays des Hottentots*

Mars
1779.

nous eûmes le chagrin de remarquer alors que nos bêtes à cornes étoient aussi malades qu'auparavant , & que celles que nous avions amenées de la rivière de Cableows étoient dans un état plus fâcheux encore que les autres.

Voyant que le pays étoit extrêmement aride , & que l'on y pouvoit à peine rencontrer une plante , je laiffai M. Van-Renan avec le bagage & je dirigeai mes pas vers le Cap , où j'arrivai le 23 mars , après un voyage de trois mois.

Fin du troisieme Voyage.

QUATRIÈME VOYAGE.

CHATEAU de Rie Beck ; = Vallée de Vertoren ; = Nous nous perdons ; = Rejoints par le Colonel Gordon ; = Séparés de nouveau ; = Déprédations faites par les lions ; = Rivière d'Hartebeest ; = Rejoints par le Colonel Gordon ; = Arrivés à la dernière maison au nord le long de l'Océan Atlantique ; = Craintes des Naturels pour nous accompagner ; = Déserts effroyables ; = Disette absolue d'eau ; = Perte de M. Pinard, compagnon du Colonel Gordon ; = Nid d'autruche ; = Rivière d'Orange ; = Plantes magnifiques ; = Nous retrouvons M. Pinard ; = Terrible situation où il s'est trouvé, aussi-bien que les Hottentots qui l'accompagnoient ; = Hommes sauvages ; = Impossibilité d'avoir avec eux quelque conversation ; = Description de leurs cabanes ; = Nous conversons enfin avec les Naturels ; = Le Pays très-peu peuplé ; = Gouvernement & mœurs de ces sauvages ; = Plantes dont se servent les Hottentots pour faire du feu ; = Troupeaux de zèbres ; = Serpent à corne ; = Séparation d'avec le Colonel Gordon ; = Copper-Berg ; =

*Description des bois sur la rivière d'Orange ;
 & des animaux que l'on y trouve ; = Rivière
 des Lions ; = Mœurs des peuples dans cette
 partie de l'Afrique ; = Espèce curieuse de
 brebis ; = Observations sur les montagnes de
 l'Afrique ; = Le Caméléopard ; = Petite
 Nimiqua ; = Rivière de Camdinie ; = Chasse
 de l'Antelope ; = Plante dont on fait usage
 pour empoisonner les Hyennes.*

Juin
1779.

LE 18 juin 1779, je repartis du Cap avec M. Sébastien Van-Renan. Nous dirigeâmes nos pas vers Ronde-Bosch, maison appartenant à son père, & où le mauvais temps nous retint pendant trois jours.

En quittant cet endroit nous gagnâmes au nord, vers Grœna-Kloaf, pays dont la plus grande partie appartient à la Compagnie Hollandoise. Après avoir traversé un sable aride nous arrivâmes à une maison appartenant au boucher de la Compagnie, où nous passâmes la nuit ; j'y trouvai des oxalises (ozeille ou furelle) de plusieurs espèces & des jacinthes. Ce pays abonde en diverses sortes de gibier, tels que bécassines d'eau, faisans, perdrix. On y voit encore le stenbock & le hartebeest ; mais à certains temps de l'année, il est défendu de les tirer.

Juin
1779.

De là nous dirigeâmes notre route au nord-est, en passant à travers la terre de Swart, & dans la soirée nous arrivâmes au château de Rie-Beck, qui appartient à M. Droyer, riche fermier, où nous passâmes deux jours. Je fis de là une excursion dans les terres voisines; mais comme c'étoit la saison d'hiver, il y avoit très-peu de plantes en fleurs. On a placé sur le sommet de la colline qui domine le château, une pièce de canon pour donner des signaux, se garantir des surprises de l'ennemi & répandre, au besoin, l'alarme dans le pays adjacent.

Le 25, nous fîmes nos adieux à M. Droyer, & nous continuâmes notre route. Le soir nous arrivâmes à la rivière Berg, où nous passâmes la nuit; & le lendemain de grand matin nous traversâmes la rivière dans un bac. Ce même jour nous continuâmes notre voyage jusqu'au Picquet-Berg, & le jour suivant nous arrivâmes à la Croix, où nous passâmes la nuit.

Nous prîmes ensuite à l'ouest en longeant la vallée de Verlocen ou vallée Perdue, & le soir nous nous arrêtâmes chez M. Grieff. Pendant la nuit du 25 au 26 il étoit tombé tant de pluie, que la rivière s'étoit accrue au point de n'être plus guéable le jour suivant. Le fermier, très-satisfait de nous posséder dans

Juin
1779.

Juillet
1779.

sa maison , nous fit des vives instances pour que nous nous déterminassions à passer chez lui plusieurs jours , & nous y consentîmes , la rivière étant toujours très-haute. Les eaux ayant commencé à s'écouler , nous nous disposâmes à poursuivre notre route , & nous fûmes aidés en cela par notre hôte , qui nous prêta quelques-unes de ses bêtes de somme , plus propres que les nôtres pour résister à la force du courant en traversant la rivière ; elle étoit encore très-large & dans plusieurs endroits les bœufs furent obligés de nager. Lorsque nous eûmes gagné la rive opposée , nous dirigeâmes notre course vers le nord , à travers un pays élevé & sablonneux , mêlé d'une grande variété d'aspalathuses (bois de rose) , de gnaphaliums (patte de lion) , &c.

Sur le soir nous arrivâmes dans la vallée de Lange , à la maison de Madame Low , Françoisse , d'un certain âge , qui a long-temps vécu dans cette partie du pays , & possède une grande quantité de bétail ; nous y passâmes la nuit.

Le jour suivant nous marchâmes à travers une grande plaine sablonneuse , vers l'*Hier-Lodsiement* , qui est à plus de 40 milles de distance. Le soir nous arrivâmes à la vallée de Jackals , où , quoique nous n'y trouvassions point d'eau ,

nous fûmes obligés de rester quelques heures pour rafraîchir nos bœufs, qui étoient extrêmement fatigués. Vers les deux heures du matin nous poursuivîmes notre route vers l'endroit où nous nous proposions de nous arrêter, & nous nous arrêtâmes en chemin à l'*Hier-Lodgement*, où nous savions qu'il y auroit de l'eau. Nous arrivâmes à neuf heures du matin, & nous trouvâmes un payfan qui y étoit deux heures avant nous. Je lui demandai où il alloit, observant qu'il étoit accompagné de plusieurs Hottentots, & que sa voiture contenoit plusieurs canons. Il me dit qu'il alloit vers la grande rivière, & qu'il y devoit accompagner le colonel Gordon, que j'avois laissé au Cap; mais qui ne devoit pas tarder à nous dépasser.

Dans l'après-midi nous dirigeâmes notre course vers la rivière des Éléphants; mais malheureusement nous nous perdîmes pendant la nuit. Nous vîmes plusieurs feux, que nous imaginions être dans le lieu où nous allions; mais lorsque nous y fûmes arrivés, nous reconûmes qu'ils avoient été allumés par quelques Hottentots chargés de garder un troupeau de brebis appartenant à un Hollandois. L'un d'eux nous remit dans notre chemin, & à deux heures du matin nous arrivâmes à la maison

Juillet
1779.

Juillet
1779.

de Peter-Van-Syl, qui a vécu sur les bords de cette rivière pendant plusieurs années. Notre chariot fut tellement endommagé par la route du Cap à cet endroit, que nous fûmes forcés d'y rester quelques jours pour le faire réparer.

Lorsque le chariot fut en état, nous le transportâmes, ainsi que le bagage, de l'autre côté de la rivière, qui étoit alors très-haute. Le colonel Gordon y arriva dans la soirée; mais comme il tenoit une route différente, nous convînmes de nous rencontrer dans la terre de la petite Nimiqua, & ensuite de continuer notre route le long des bords de l'Océan, aussi loin qu'il seroit possible, au nord.

Nous dirigeâmes notre route vers le Bokke-Lands-Bergen, où nous devions trouver un troupeau de bœufs frais. Arrivés au Bokke-Veld, nous gravâmes la montagne, laissant notre chariot auprès d'une petite fontaine, le chemin étant impraticable à cause des grosses pluies qui étoient tombées. Là nous prîmes avec nous quelques provisions, & M. Van-Renan fut avec sa voiture & seize taureaux appartenans à son père.

Nous continuâmes de là notre route vers la petite Nimiqua, & nous arrivâmes à la rivière de Thorn, où pendant la nuit du 16 nous entendîmes le rugissement des lions que nous

supposâmes être à environ mille pas de nous.

Juillet
1779.

En nous rendant dans un endroit appelé *la Caverne du lion*, nous rencontrâmes un Hottentot qui nous informa que les mêmes lions que nous avions entendus avoient fait une excursion à son *kraal*, & qu'ils avoient dévoré deux veaux. Ce Hottentot étoit domestique de Madame Ryck, & avoit passé dans le *Karo* tout l'hiver, le soin d'une partie des bestiaux appartenans à cette Dame lui ayant été confié. Après avoir marché toute la nuit sans trouver une seule goutte d'eau, & ayant été assez malheureux pour nous perdre, nous fûmes forcés de nous arrêter jusqu'au lendemain matin. Pendant cette même nuit M. Van-Renan perdit son cheval; nous pensons qu'il fera retourné au *Bokke-Veld*, d'où nous l'avions amené. A la pointe du jour nous continuâmes notre route, & à dix heures du matin nous arrivâmes à la *Caverne du lion*, où nous restâmes toute la journée & où nous reçûmes la visite de plusieurs *Boshmens*.

Le jour suivant nous continuâmes notre route vers *Reed* ou *Brack-Fountain*, (*la fontaine de Roseau* ou de *Paille*) où nous trouvâmes d'assez mauvaise eau, & de là nous marchâmes

Juillet
1779.

vers la rivière de Harte-Beest, où je vis plusieurs belles plantes.

Nous marchâmes ensuite aux trois fontaines, où nous passâmes toute la nuit, & de bonne heure le lendemain nous gagnâmes au nord-ouest jusqu'à la rivière Verte, où nous eûmes la satisfaction de rencontrer le colonel Gordon, qui n'y étoit arrivé que quelques heures avant nous.

Notre caravane fit un séjour de très-courte durée sur les bords de cette rivière. Je fus fort aise d'en pouvoir profiter pour visiter la bute du Camis-Berg, qui est ornée d'une grande variété d'arbrisseaux toujours verts; mais comme nous étions en hiver il y en avoit très-peu qui fussent en fleurs.

Après nous être bien reposés nous reprîmes notre route au nord, laissant le Camis-Berg à notre droite, & dans la soirée du 25 nous arrivâmes à un village Hottentot, composé de dix-huit cabanes, où nous passâmes la nuit. Le lendemain nous continuâmes notre route dans la même direction. A midi nous rencontrâmes un paysan qui revenoit de la grande Rivière & s'en retournoit au Cap, accompagné d'un déserteur, absent depuis sept ans, & qui avoit parcouru une très-grande partie du pays. Ce malheureux étoit né en Suède; il nous

raconta plusieurs des événemens malheureux qui lui étoient arrivés en Afrique. Le soir nous arrivâmes à la maison d'un nommé *Hermanias-Engelbright*, où nous passâmes plusieurs jours. Il nous fournit tout ce qui pouvoit nous être nécessaire pour le voyage que nous nous proposons de faire le long des côtes de l'Océan atlantique, car c'étoit la dernière maison qu'il étoit probable que nous rencontrerions dans notre route. Elle est située sur une branche du Camis-Berg, & suivant l'observation du colonel Gordon, son élévation est de 20080 pieds au-dessus du niveau de la mer, & sa latitude de 30 degrés.

Les Naturels nous engagèrent avec instances de ne pas pénétrer plus avant, & nous dirent que nous ne trouverions que des déserts absolument inhabitables, & que nous n'y verrions ni hommes ni animaux, que l'eau étoit extrêmement rare, & que nous trouverions à peine de l'herbe pour la nourriture de nos bêtes de somme. Malgré des avis si décourageans nous nous déterminâmes à pénétrer aussi avant qu'il nous seroit possible; l'un de nous partit quelques jours avant l'autre avec promesse de nous retrouver, s'il étoit possible, à l'embouchure de la grande Rivière. En conséquence le colonel Gordon nous quitta

158 *Voyages dans le Pays des Hottentots*

Juillet
1779.

& continua son voyage comme il l'avoit projeté , sans aucun guide ; car les Naturels refusèrent absolument de nous accompagner. Le jour suivant , après beaucoup de peines , je parvins à déterminer un des Naturels , plus hardi & plus entreprenant que les autres , à venir avec moi , & je lui en marquai ma satisfaction en lui donnant quelques perles & du tabac. Nous étions encore accompagnés du frère de mon compagnon de voyage Jacob Van-Renan , qui avoit été à l'est , à la chasse des éléphans.

Août
1779.

Le 1^{er} août nous partîmes de cet endroit ; & l'on nous fournit un nouvel attelage. Le lendemain de notre départ nous allâmes à environ 10 milles à l'extrémité occidentale de la montagne , d'où nous aperçûmes l'atlantique à environ 40 milles de distance. Là je rassemblai plusieurs plantes , telles que *ixias* , *gladiolus* , &c.

Nous descendîmes , avec beaucoup de peine , la montagne qui est presque à pic & très-raboteuse ; & vers le soir du second jour nous arrivâmes près d'une fontaine d'eau faumâtre. Le sol dans cette partie du pays est une argile sablonneuse.

Nous traversâmes ensuite une plaine sablonneuse où je trouvai une grande variété de

plantes ; mais comme la plupart d'entre elles renfermoient beaucoup de fucs , il me fut impossible d'en conserver d'échantillons parfaits. Dans la soirée nous vîmes de la fiente d'éléphans ; & sur le soir nous arrivâmes à un roc creux où nous trouvâmes de l'eau en abondance. Au nord & au sud sont de hautes montagnes de figure conique & couvertes d'aloès-dichotoma.

Dans l'après-midi du lendemain nous continuâmes notre route à travers des terres sablonneuses. Pendant la nuit nous traversâmes plusieurs endroits dangereux , & nous distinguâmes la trace des lions , ce qui nous obligea de rester toute la nuit dans un marais d'eau faumâtre. Ce voyage n'étoit guère fait pour nous promettre des plaisirs ; nous continuâmes cependant notre route au nord , aussitôt que le jour commença à poindre , le long d'un lit de sable épais , entre deux précipices. Ce sable est entraîné par la violence des torrens occasionnés par les pluies qui y tombent pendant l'été ; mais lorsque nous y passâmes , le terrain étoit presque entièrement à sec , & le peu d'eau que nous trouvâmes étoit salée. Dans plusieurs endroits où l'eau avoit séjourné , il y avoit une quantité considérable d'excellent sel. Le soir nous arrivâmes à la Coufie ou rivière de Sable ; nous nous trouvions à environ 10

Août
1779.

milles de l'Océan atlantique , où la rivière de Sable se décharge. Les bords de cette rivière nous fournirent d'excellent fourrage pour notre bétail , & comme il étoit très-fatigué , nous convînmes de rester quelques jours dans cet endroit & de parcourir le pays adjacent pour y chercher des plantes.

Pendant notre séjour dans ce lieu un de mes Hottentots , qui avoit grimé jusques sur le sommet de la montagne , nous dit qu'il avoit vu à environ 3 milles à l'ouest , deux chariots que nous jugeâmes être ceux du colonel Gordon. Peu après je reçus une lettre de lui , & nous continuâmes notre route vers la fontaine des Rhinoceros. La rivière est fréquentée par une grande quantité de poules d'eau de diverses espèces , & nous primes beaucoup de plaisir à leur donner la chasse. Nous remarquâmes parmi ces oiseaux aquatiques beaucoup de flamings de deux espèces , dont l'une étoit beaucoup plus petite que l'autre. Nous restâmes deux jours dans cet endroit , & nous fîmes plusieurs courses le long du rivage , où nous remarquâmes les plus belles couches de rochers que j'aye jamais vus. Il y en avoit de blancs comme de la neige , & d'autres veinés de rouge & de diverses couleurs , que nous primes pour une sorte de quartz. Nous vîmes

vîmes dans cet endroit plusieurs huttes faites de côtes de baleine , & d'autres d'os d'éléphans ; mais il n'y avoit pas d'apparence qu'elles eussent été habitées depuis plusieurs années.

Le compagnon du colonel Gordon & les deux Van-Renan , informés que l'on voyoit un troupeau d'éléphans à quelque distance au nord , nous quittèrent. Le 7 , nous dirigeâmes notre course vers l'embouchure de la rivière où se trouve un grand lac qui communique à la mer : nous espérons y faire une bonne pêche ; mais les plus beaux poissons que nous prîmes n'étoient pas plus gros que des éperlans. Dans l'après-midi , après avoir tué quelques canards sauvages , nous retournâmes au chariot. Nos compagnons revinrent dans la soirée , les éléphans ayant quitté l'endroit où on les avoit vus.

Nous dirigeâmes ensuite notre course au nord à travers un pays sablonneux. Nous avions marché toute la journée , & à la nuit notre guide nous informa que nous n'étions pas à moitié chemin de la première rivière , & que comme il faisoit très-obscur il ne se risqueroit pas à nous conduire à travers les dunes sablonneuses qui se trouvent le long du rivage & qui s'étendent plusieurs milles à l'est. Nous nous déterminâmes en conséquence à

Août
1779.

nous arrêter jusqu'à ce qu'il fît jour , & aussitôt que le jour commença à poindre nous nous remîmes en marche dans le pays le plus aride de tous ceux que j'avois parcourus. Plusieurs de nos Hottentots se plaignoient vivement & vouloient absolument s'en retourner chez eux. Après avoir marché toute la journée, la nuit arriva sans que nous pussions distinguer la moindre apparence d'eau. Le pays paroissant par-tout également sec, nous consultâmes notre guide qui parut très-embarrassé, & qui étoit incertain si nous avions passé ou non l'endroit où il y avoit de l'eau. Nous convînmes tous de partir avec notre guide pour tâcher de trouver de l'eau, ayant laissé le soin des chariots à un domestique du colonel Gordon; nous prîmes avec nous seulement quelques bouteilles pour les emplir d'eau si nous avions le bonheur d'en découvrir, & les envoyer à nos Hottentots qui en manquoient depuis deux jours. Après une course d'environ 4 milles nous trouvâmes une fontaine sur le rivage où le reflux se portoit. Cette eau étoit très-désagréable au goût, & il y en avoit si peu qu'elle put à peine suffire pour nous & pour nos chevaux. Le colonel Gordon & un Hottentot, après avoir bu de cette eau en très-petite quantité, retournèrent à nos bagages en emportant avec

eux en moindre quantité encore pour nos domestiques : quant à nous nous restâmes près de la fontaine ; nous y tuâmes quelques flamingoès que nous mangeâmes. Vers minuit un de nos Hottentots , qui avoit été absent pendant deux jours , arriva ; il avoit tué un chamois mâle , dont il apporta une partie ; nous trouvâmes que c'étoit un excellent manger.

Le jour suivant nous fîmes une excursion le long de la côte , qui est basse & rocailleuse , & qui offre un reflac si fort qu'il se brise à environ 4 milles de terre. Nous tentâmes de pêcher dans plusieurs endroits , mais sans succès ; nous nous contentâmes de ramasser des moules dont ce rivage est couvert , & nous tuâmes dans les petites baies ou criques , qui s'enfoncent dans les terres , un bon nombre de canards sauvages. Leur chair étoit si huileuse que nous la trouvâmes infiniment désagréable au goût. Dans mes recherches botaniques , j'ai trouvé une grande variété de mezembrianthemum dont je n'avois encore jamais vus auparavant.

Après avoir rempli quelques tonneaux vides , nous poursuivîmes le jour suivant notre route au nord. Le colonel Gordon & moi nous quittâmes le chariot à dix heures du matin , & marchâmes le long du rivage où nous

Août
1779-

vîmes plusieurs huttes. Autour de ces huttes on voyoit un grand amas de coquilles, ce qui nous fit supposer que les habitans subsistoient uniquement de ces coquillages. A environ un mille du rivage nous aperçûmes une petite île où nous remarquâmes des pièces de bois enfoncées dans la terre; mais nous n'y aperçûmes aucunes cabanes, & par la grande quantité de veaux marins qui rodoient à l'entour, nous fûmes convaincus qu'elle étoit alors absolument inhabitée. Le long du rivage il y avoit un grand nombre d'os de veaux marins. A neuf heures du soir nous reconnûmes que nous étions égarés, & notre guide nous conseilla de rester où nous étions jusqu'à ce qu'il fit jour. Ce même jour le compagnon du colonel Gordon nous avoit quitté, en promettant de se rendre sur le soir auprès des chariots. Nous fîmes en conséquence de grands feux pour qu'il pût discerner où nous étions, mais ce fut en vain: nous attachâmes nos bêtes de sommes dans l'endroit où nous étions & nous y restâmes toute la nuit.

Le matin suivant nous continuâmes notre route au nord à travers des terres sablonneuses. Nous observâmes à l'est une haute chaîne de collines élevées, toutes formés du sable rassemblé par les vents du sud-est qui soufflent

ici continuellement. A midi nos observations nous donnèrent 29 degrés 5 minutes de latitude. Nous quittâmes alors les bagages & nous continuâmes notre route le long du rivage qui étoit fort élevé. Dans les rochers les plus hauts nous trouvâmes plusieurs coquilles pétrifiées, dont quelques-unes se trouvoient à plus de 150 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Les bêtes de somme du colonel Gordon commençoient à tomber d'inanition, n'ayant eu ni herbe ni eau pendant deux jours ; mais mes charretiers continuèrent leur route, & sans que je le fusse laissèrent les autres bien loin derrière. A neuf heures du soir nous dépassâmes mon chariot, & nous apprîmes que nos gens s'étoient consultés sur ce qu'ils devoient faire & s'ils retourneroient ou non sur leurs pas, ne conservant pas la moindre espérance de trouver de l'eau. Ils pensoient que M. Pinar, le compagnon du colonel Gordon, s'étoit perdu & il doutoit fort que nous entendissions jamais parler de lui. Vers les dix heures un de nos Hottentots que nous avions laissé avec le bagage, mais qui s'en étoit écarté le premier jour, arriva avec la satisfaisante nouvelle qu'il avoit trouvé une fontaine d'excellente eau à environ 6 milles au nord, & dont il avoit apporté un peu dans une calebasse. Cela nous

Août
1779.

ranima , & le lendemain matin le colonel Gordon & Jacobus Van-Renan retournerent au bagage , tandis que nous nous rendîmes à la fontaine que nous atteignîmes à neuf heures. Les autres n'y arrivèrent qu'à midi. Cette fontaine nous fournit non-seulement de bonne eau , mais encore d'excellent fourrage & un grand nombre de plantes grasses , tels que des geraniums , des stapelies & des mezembryanthimum. Elle est située entre deux précipices effrayans.

Nous restâmes un jour entier dans ce lieu pour faire reposer nos chevaux & nos bœufs , & pendant ce temps le colonel Gordon & moi , nous allâmes jusqu'au bord de la mer , éloignée d'environ 9 milles. Nous y vîmes plusieurs grands mimosas qui avoient été renversés par l'océan , & il s'en trouvoit à la distance d'un mille de la mer , qui étoient absolument enterrés dans le sable ; ce fut pour nous une raison de conclure que nous n'étions pas fort éloignés de la grande Rivière.

Le 15 , nous marchâmes vers le nord , & avec beaucoup de peine & de fatigue nous fîmes environ 10 milles à travers un pays sablonneux. Nous remarquâmes dans la route des pas d'homme qui paroissoient si nouveaux que nous jugeâmes qu'il avoit passé quelqu'un dans

cet endroit ce jour même ou au moins le jour précédent. Nous nous flattâmes que ce pouvoient être quelques-uns des Hottentots qui suivoient M. Pinar. Pendant la nuit nous allumâmes des feux pour servir de signal ; mais on n'y répondit pas , ce qui pouvoit être regardé comme une preuve que ces marques provenoient des sauvages. Nous fûmes bientôt confirmés dans cette opinion par la trouvaille que nous fîmes d'une peau de veau marin , qui venoit d'être tué. Nous avions alors perdu tout espoir de revoir M. Pinard , étant séparés de lui depuis quatre jours dans des déserts absolument stériles , & sans avoir pu découvrir où il avoit porté ses pas.

Pendant la journée du lendemain nous marchâmes vers le nord , & à midi nous franchîmes deux montagnes que nous voyions depuis deux jours. Etant situées à une très-petite distance l'une de l'autre , & ayant entre elles beaucoup de ressemblance , soit par leur forme , soit par leur élévation , nous leur donnâmes le nom des *deux Frères*. Dans ces régions d'horreur & de désolation il n'y avoit personne qui pût nous disputer le droit de donner le nom que nous voulions aux objets qui se présentoient à notre vue. Au nord à environ 3 milles de l'endroit où nous étions,

Août
1779.

nous découvrîmes une grande vallée; mais y étant allés, nous n'y trouvâmes point d'eau. Le colonel Gordon donna à cette vallée le nom de *Vallée de Benting*. Nous fûmes obligés d'y passer la nuit, nos bêtes étant si fatiguées qu'il leur eût été impossible d'aller plus loin. Notre guide nous assura alors que nous n'étions plus qu'à environ 8 milles de la rivière.

De bonne heure dans la matinée du lendemain le colonel Gordon, Jacob Van-Renan & moi, nous quittâmes les chariots & continuâmes notre route. Nous trouvâmes sur notre passage un nid d'autruche contenant trente-quatre œufs frais qui nous parurent excellens. Nous vîmes aussi des zèbres, des quachas & des élans. A dix heures du matin nous arrivâmes à la rivière, & nous crûmes dès-lors nous trouver dans un nouveau monde, après avoir passé neuf jours à travers un désert aride & brûlant, où l'on ne pouvoit voir aucun animal vivant, & pendant lesquels les bêtes de hommes que nous avions avec nous n'avoient eu à boire que deux fois. Ayant défellé nos chevaux, nous nous reposâmes sur le bord de la rivière à l'ombre d'un saule qui étendoit ses branches jusques sur le courant. Nous parcourûmes ensuite ses rives à l'est, dans l'espoir de découvrir des traces du malheureux compagnon de

voyage que nous avons perdu depuis sept jours. Nous vîmes plusieurs vieilles cabanes inhabitées qui contenoient un grand nombre d'os de singes & d'autres animaux sauvages. A mille pas environ des bords de la rivière le sol est absolument stérile, & à l'est il est très-montueux; on voit à peine sur ses éminences la moindre apparence de végétation; mais dans la partie plate du pays, à l'ouest, je vis une grande variété des plus belles plantes, particulièrement des geraniums & des asclépias, & très-peu de plantes grasses. Les bords de la rivière produisent des arbres fort élevés qui sont particuliers au pays; tels que le mimosa, le faule & une espèce de rhus, appelée par les Hollandois *rez yne-houd*. Il y a aussi quelques arbres d'ébène; mais cette espèce croît en beaucoup plus grande abondance à l'est. Dans l'après-midi nos bagages n'étant point arrivés, nous retournâmes sur nos pas & nous reconnûmes que nos gens avoient pris une autre route; nous suivîmes leurs traces & les atteignîmes près de l'embouchure de la rivière.

Dans la soirée nous lançâmes le bateau du colonel Gordon & nous hissâmes le pavillon Hollandois. Le colonel Gordon proposa d'abord de porter la santé des Etats, & ensuite celle du prince d'Orange & de la Compagnie; &

Août
 1779.

il donna ensuite à la rivière le nom de *rivière d'Orange*, en l'honneur de ce prince. Nous convînmes de rester là quelques jours & de visiter la rive opposée ; rien ne nous en empêchoit puisque nous avions de l'eau & de bons pâturages en grande abondance pour nos animaux.

Nous passâmes la journée du lendemain à pêcher, & vers le soir nous eûmes l'extrême satisfaction de revoir M. Pinar, que nous regardions comme absolument perdu, & qui revint avec trois Hottentots. Ils paroissent extrêmement malades, ayant marché pendant cinq jours dans des déserts arides & brûlans, & en gravissant des collines de sables & des montagnes de rochers aigus, sans avoir pu prendre de nourriture & sans eau. Le cinquième jour ils avoient découvert une petite fontaine, où ils laissèrent un Hottentot qui étoit tellement épuisé par le besoin & la fatigue, qu'il n'y avoit pas d'espoir qu'il pût vivre encore un jour. M. Pinar avoit l'air beaucoup moins maltraité par cette marche fâcheuse que les Hottentots ; leurs yeux étoient absolument rentrés dans la tête, & ils paroissent plutôt des spectres que des hommes vivans.

Le 19, nous fîmes une excursion le long du rivage & nous trouvâmes en assez grande

quantité des oies & des canards sauvages, des flamingoës, des pélicans, &c. La terre forme un point aplati qui s'étend de l'embouchure de la rivière au nord-ouest un demi-rumb à l'ouest. Les deux Frères nous restoient au sud-est-quart-de-sud à la distance d'environ 12 milles. L'embouchure a environ un demi-mille de largeur, mais elle est fermée par une chaîne de rochers qui se trouve à un mille du rivage à l'est & à l'ouest, & qui ôte aux vaisseaux la possibilité d'entrer dans la rivière. La terre est extrêmement basse & stérile; à l'ouest ce n'est que du sable, & à l'est des rochers. Dans cette soirée le Hottentot que nous croyions mort vint nous rejoindre.

Le 20, je traversai la rivière, accompagné du colonel Gordon, & nous quittâmes ensuite le bateau pour faire une excursion à l'occident. Nous remarquâmes dans notre route la trace d'un pied d'homme qui paroïsoit fraîchement faite. Nous suivîmes cette trace, & nous rencontrâmes plusieurs pièges placés pour prendre des bêtes sauvages. Après avoir marché environ 5 milles au nord nous aperçûmes quelques Naturels sur une éminence sablonneuse à environ un mille de nous. Nous leur fîmes des signes, mais ils paroïsoient tout-à-fait sauvages & s'enfuirent. Nous continuâmes à suivre leur

Août
1779.

172 *Voyages dans le Pays des Hottentots*

trace & nous arrivâmes à leur habitation ; mais nous ne fûmes pas plus heureux dans le dessein que nous avions formé d'avoir un entretien avec eux. Toute la horde prit la fuite aussitôt qu'elle nous aperçût , & il ne resta qu'un petit chien qui paroissoit également effrayé à la vue d'un Européen. Nous fîmes une pause dans cet endroit & nous examinâmes leurs huttes : nous trouvâmes plusieurs espèces de plantes aromatiques que ces sauvages font sécher & quelques peaux de veaux marins. Leurs cabanes sont en général beaucoup mieux faites que celles des Hottentots ; ils les tiennent plus élevées & couvertes d'herbes. Nous y vîmes des sièges faits d'arêtes des jeunes baleines , & il y avoit des poissons de diverses espèces suspendus à des poteaux plantés en terre. N'ayant rien sur nous que nous pussions regarder comme un présent qui dût leur être agréable , le colonel Gordon coupa les boutons de son habit & les déposa parmi les plantes aromatiques qui séchoient. Au même instant nous revîmes les Naturels au même endroit où ils étoient lorsque nous les découvrîmes d'abord. Nous recommençâmes à faire tous les signes possibles pour les engager à nous laisser approcher & nous leur dépêchâmes un de nos Hottentots qui leur parla & les assura que nous n'avions

pas intention de leur faire le moindre mal. Après quelques momens le colonel Gordon marcha vers eux tandis que je restai à leur habitation avec les fusils , & enfin après beaucoup de peine il les persuada de retourner à leur *Kraal*. Ils étoient au nombre de onze , & les seuls Naturels qui habitassent cette partie du pays. Nous nous informâmes s'ils connoissoient d'autres nations ; mais ils ne purent nous donner aucun renseignement & ne nous parlèrent que des Nimiquas , d'où nous revenions. Une femme Nimiqua qui étoit avec eux , fut la seule de cette petite horde qui eût entendu parler des Européens. Quoique si peu nombreux ils se reconnoissoient soumis à un chef nommé *Cout*. Leur manière de vivre est on ne peut plus malheureuse , & de toutes les tribus de Hottentots , on peut croire que ceux-ci sont les plus sales. Leur vêtement est fait de peaux de veaux marins & de jackals , & ils en mangent la chair. Quand il leur arrive d'attraper une jeune baleine & de l'amener sur le rivage , ils y transportent leur demeure & subsistent de sa chair aussi long-temps qu'il en reste. Ce poisson leur fournit souvent des alimens pour six mois , quoiqu'il se corrompe & se putréfie par l'effet des rayons du soleil. Ils se frottent la peau avec de l'huile de baleine ,

Août
1779.

ce qui rend leur odeur si forte que long-temps avant de les voir on peut les sentir. Ils portent leur eau dans des coquilles d'œufs d'autruches & dans les vessies de veaux marins qu'ils tuent à coup de flèches. Leurs arcs sont de la même sorte que ceux de tous les autres Hottentots.

Vers le soir nous retournâmes à notre bateau , accompagnés de quatre Naturels. Nos compagnons avoient passé toute la journée à pêcher avec assez de succès. Nous donnâmes une partie du poisson qu'ils avoient pris à nos hôtes , qui le reçurent avec reconnoissance , & reprirent ensuite le chemin de leur habitation. Nous nous disposâmes ensuite à faire traverser la rivière à notre bagage ; mais la nuit étant très - obscure , notre bateau surchargé , & en outre le chemin que nous devions tenir nous étant absolument inconnu , nous nous laissâmes aller dans les ressacs à l'embouchure de la rivière , & peu s'en fallut que nous ne périssions. Pendant plus d'une demi - heure nous fûmes dans le plus grand danger , mais un de nos Hottentots observant les feux allumés par nos compagnons , nous retrouvâmes bientôt notre route.

Le jour suivant nous parcourûmes le pays adjacent , mais nous ne trouvâmes que peu

de plantes autres que des geraniums. Le jour suivant nous repassâmes la rivière pour voir s'il y avoit quelque possibilité de continuer notre route à l'est ; mais les Naturels ne parent nous donner à cet égard aucun renseignement satisfaisant. Nous remarquâmes que tous ces sauvages avoient la jointure du petit doigt coupée. La raison qu'ils en donnent est que c'est un remède excellent pour une maladie particulière à laquelle ils sont sujets dans leur jeunesse.

Le dernier jour que nous nous étions proposés de passer sur cette partie du bord de la rivière , nous nous amusâmes à pêcher & reçûmes la visite des habitans. J'observai qu'ils mangeoient de très-bon appétit les vieux fouliers que quelques-uns de nos Hottentots leur donnèrent. Les fouliers dont les Naturels se servent sont faits d'un morceau de cuir qui ne leur garantit que la plante des pieds , & sont attachés à l'orteil & à la cheville. Comme nous voyions le long du rivage un grand nombre de huttes qui étoient inhabitées , & que nous ne trouvions que onze personnes dans le pays , nous jugeâmes qu'il en avoit péri beaucoup par quelque accident : ceux qui restent sont nommés *Boshmen* du rivage.

Suivant les observations les plus exactes ,

Août
1779.

nous avons déterminé la latitude de l'embouchure de la rivière à 28 degrés 33 minutes ; la longitude est à peu près la même que celle du Cap.

Dans la matinée du 25 nous poursuivîmes notre route à l'orient, en longeant le bord de la rivière, étant informés que nous y trouverions beaucoup d'hyppopotames ; nous en vîmes même un très-près de nous ; mais nous avons laissé nos fusils avec le bagage, ce qui nous fâcha beaucoup, car nous avons à peine quelques provisions pour nos Hottentots. Nous continuâmes toujours notre route dans la même direction, rassemblant diverses plantes.

Dans l'après-midi nous rencontrâmes Jacob Van-Renan qui s'étoit avancé à environ six milles à l'est, & n'avoit aperçu que les traces de trois hippopotames, qui paroissoient nouvelles, & qu'il croyoit avoir pris le chemin de l'embouchure de la rivière : lui ayant indiqué où pouvoit être celui que nous avons vu, il le poursuivit, lui tira plusieurs coups de fusil, mais aucun ne le blessa mortellement.

Le soir, Sébastien Van-Renan & M. Pinar se rendirent près du bagage, & nous dirent qu'ils avoient aperçu beaucoup de lions à environ douze milles à l'orient, attroupés autour du corps d'un éléphant que M. Pinar avoit

avoit tué pendant le temps qu'il étoit séparé de nous.

Août
1779.

Nous marchâmes toujours vers le même point, sur un sol montueux & tout-à-fait stérile : les éminences étoient découvertes & présentoient l'image d'un monceau de ruines, & l'on ne pouvoit y apercevoir la plus petite plante. Dans les parties basses on trouvoit çà & là quelques poignées d'herbes. Nous jugeâmes donc que nous perdrons notre temps à vouloir aller plus avant : nous convînmes de rester quelques jours où nous étions, &, s'il étoit possible, de tuer du gibier pour notre provision, pendant le voyage que nous allions faire à travers les contrées arides & dénuées de tout, que nous avions à parcourir. M. Pinar voulut cependant essayer de voyager encore à l'est, & prit avec lui cinq Hottentots armés de fusils. Pendant ce temps nous restâmes tranquilles où nous étions, & je cueillis une plante dont les Naturels se servent pour faire du feu par le moyen du frottement ; elle est de la classe des *Tetrandria monyginia*, & la même que j'avois vue à 100 mille plus à l'est, sur le bord de la même rivière, dans le voyage que j'y avois fait l'année précédente.

Le 27, nous envoyâmes nos Hottentots à la chasse, tandis que je m'occupai à rassembler

178 *Voyages dans le Pays des Hottentots*

Août
1779.

des plantes. L'un d'eux revint avec un cèff qu'il avoit tué, & sur lequel nous vécûmes pendant trois jours : Jacob Van-Renan bleffa un hippopotame, mais il nagea jusque sur la rive opposée, où il ne fut plus possible de l'approcher.

Le 28 août, nous préparâmes toutes choses pour notre départ, & le 29 au soir nous quittâmes la rivière, nous proposant de marcher pendant la nuit pour moins fatiguer nos animaux. Après un trajet d'environ trois heures, nos chiens attaquèrent une troupe de zèbres qui étoit à peu de distance de notre bagage ; ils ne paroissoient point farouches, & nous en tuâmes deux : cette opération nous retint environ une heure ; ayant emporté une partie de leur chair, nous la trouvâmes excellente. En franchissant les deux Frères, nous vîmes un feu que nous supposâmes allumé par trois Hottentots qui nous avoient quitté dans la matinée : nous marchâmes jusqu'à quatre heures du matin, & alors nous dételâmes nos taureaux, pour les laisser parcourir en liberté une plaine aride & sablonneuse.

Pendant la journée du 31, nous continuâmes notre route, & atteignîmes le Deepe-Kloaf ou Val-d'Eau où nous restâmes ; & dans la soirée du jour suivant, nous conti-

Septembre
1779.

nuâmes à voyager jusqu'à deux heures du matin. Le lendemain nous arrivâmes à la Grande Fontaine ou Fontaine de Mer : chemin faisant, nous tuâmes plusieurs serpens, un entr'autres appelé *le Serpent à cornes* : ce reptile a de douze à dix-huit pouces de longueur, & on le confidère comme très-venimeux.

Le 3 septembre, nous poursuivîmes notre route à travers le désert; mais nous fûmes obligés de faire alte pour donner à nos bœufs le temps de se reposer : ils étoient si fatigués, qu'il nous fut impossible de pousser plus loin, lorsque nous fûmes arrivés à environ 12 milles du Coufie ou la Rivière de Sable.

Le 4, nous continuâmes notre marche vers le soir, & nous arrivâmes le matin à la rivière où nous restâmes tout le jour & le lendemain, pour laisser profiter nos bœufs & nos chevaux de l'excellent pâturage qui se trouve sur ses bords.

Le 6, nous nous rendîmes à la petite Nimiqua, & nous nous arrêtâmes pour passer la nuit sur le bord de la même rivière, à environ 8 milles à l'est de la fontaine des Rhinocéros, que nous avions visitée auparavant. Nos provisions commençoient à diminuer; un de nos Hottentots déterminé, malgré cette circonf-

Septembre
1779.

tance, à ne pas se priver de son repas, trouva moyen pendant la nuit de voler les souliers de ses camarades, & les dévora.

De là, nous nous rendîmes à la fontaine de Cock, où nous arrivâmes le 11; nous y fûmes visités par plusieurs Nimiquas, qui nous apportèrent du lait que nous reçûmes avec reconnoissance. Nous leur donnâmes du tabac & du dacka en retour. Pedro, notre guide, qui nous avoit quitté quelques jours auparavant, se trouvoit parmi ces Hottentots: il y avoit aussi deux capitaines, dont l'un avoit une canne sur laquelle étoit gravé la date de 1705 & le nom de Vulcain; & l'autre, une canne semblable portant le nom de Jephthé.

Dans la matinée j'envoyai un de nos Hottentots à Hermannias Engelbright, pour le prier de nous envoyer un nouvel attelage de bœufs, afin de nous mettre en état de gravir une côte presque à pied, qui se trouvoit sur notre route du lendemain.

A notre arrivée parmi nos amis, nous nous trouvâmes tout-à-fait ranimés; chaque chose que nous voyions étoit pour nous une source intarissable de plaisir. Nous venions de quitter un pays où l'homme n'étoit encore jamais allé, si l'on en excepte quelques malheureux sauvages, pour entrer dans une contrée où nous rencon-

Septembre
1779.

trions des hôtes bienfaifans & des amis généreux ; & après un voyage de fix femaines , à travers des déferts ftériles & brûlans , nous nous retrouvions dans une terre magnifique , ornée des fleurs les plus belles & les plus rares : ce contrafte étoit bien fait pour nous causer une joie infinie , & nous faire oublier toutes nos fatigues , quoiqu'il ne fût pas inattendu. La plupart des plantes de ce pays m'étoient parfaitement connues , telles que *Ixias*, *Gladiolus*, *Geraniums*, & une grande variété d'*Orchis*, (espèce de gingembre), qui croiffent dans les marais. Nous convînmes de rester quelques jours dans cet endroit : pendant ce temps je perdis mon compagnon , le colonel Gordon , qui dirigea sa course à l'orient , pour visiter une nation appelée *les Briquas* , de la tribu des Caffres. Mon intention étoit de continuer ma route au nord , de traverser la rivière d'Orange , & de visiter la grande *Nimiqua*. Pendant mon séjour dans ce lieu , je fis plusieurs courses le long des montagnes , où j'ajoutai considérablement à ma collection.

Nous persuadâmes à *Hermannias Eugelbright* de nous accompagner dans le voyage que nous projetions , & il prit avec lui trois bons chevaux : nous dirigeâmes alors notre course au nord par un chemin raboteux , faisant

Septembre
1779.

plusieurs détours le long du Camis-Berg. Dans la soirée du 22 nous arrivâmes à un village Hottentot, consistant en onze cabanes, & nous y passâmes la nuit.

Le jour suivant nous continuâmes notre route jusqu'à la maison d'un nommé *Vanderkever*; nous y restâmes jusqu'au soir du lendemain où nous nous remîmes en marche. A minuit, nous atteignîmes la montagne de Cuivre; l'eau dans cet endroit étoit imprégnée de sel.

Dans l'après-midi du 25, nous nous avançâmes jusqu'à la fontaine de la petite colline de Cuivre, où nous trouvâmes d'assez bonne eau. Je parcourus les éminences qui se présentoient à ma vue; elles portoient toutes un aspect âpre, & la plupart contenoient des mines de cuivre.

Nous marchâmes ensuite vers la petite fontaine salée, où nous vîmes des traces nouvelles de lions; & nous nous rendîmes de là à la grande fontaine Saumâtre: nous y trouvâmes plusieurs Hottentots, qui avoient fait le voyage de la grande Nimiqua, pour échanger du bétail contre des grains de verre & du tabac. Ils nous dirent que la rivière étoit guéable, mais paroissoit un peu grossie lorsqu'ils l'avoient quittée la veille. Nous restâmes deux

jours dans cet endroit, & nous parcourûmes pendant ce temps le pays adjacent, où je trouvai plusieurs plantes qui m'étoient inconnues.

Sep embre
1779.

Nous dirigeâmes notre marche au nord-quart-nord-est, à travers une plaine sablonneuse; & après avoir parcouru environ 4 milles, nous rencontrâmes un très-gros rocher, de forme conique, d'où sortoit une petite fontaine d'eau vive. Il y avoit plusieurs Hottentots qui venoient de la rivière d'Orange: l'un d'eux étoit un excellent tireur, & par cette raison nous le primes avec nous. Après avoir marché jusqu'au lendemain, nous fûmes obligés de nous arrêter pour faire reposer nos bêtes de somme, à environ 6 milles de distance de la rivière.

Le 1^{er} octobre je quittai le bagage, & accompagné de M. Van-Renan & d'Engelbright, je marchai vers la rivière: en y arrivant, nous crûmes qu'il seroit facile de la passer; mais nous fûmes bientôt convaincus du contraire. Nous primes alors le parti de diriger notre course vers l'est, & après quelques jours nous arrivâmes à un village Hottentot, situé près d'un grand bois sur les bords de la rivière: nous apprîmes là que le colonel Gordon étoit à environ une journée de marche du lieu où

Octobre
1779.

Octobre
1779.

nous étions, en prenant à l'orient, & qu'il avoit intention d'y laisser son bateau : je lui envoyai un des Hottentots, pour lui demander la permission de nous en servir, pour traverser la rivière qu'il n'étoit pas possible de passer autrement ; mais avant le retour du messager, la rivière étoit déjà diminuée de beaucoup.

Le 7, je m'avançai dans les bois ; je les trouvai habités par une grande variété d'oiseaux & de singes qui sont extrêmement farouches : ils vivent de la gomme du Mimosa-Nilitico. Nous vîmes plusieurs traces d'éléphants & d'hippopotames. Le pays est par-tout également stérile ; le sol a une argile sablonneuse ; les bords de la rivière me parurent couverts de bons pâturages. Ici la rivière se divise en trois branches qui ont chacune environ un mille de large.

Nous aperçûmes plusieurs feux à l'orient, & le 14 nous passâmes la rivière ; le courant étoit si rapide que nous eûmes beaucoup de peine à l'éviter. Nous avons mis tous nos bagages sur des bœufs que nous avons loués à cet effet des Hottentots : nous campâmes pendant la nuit sous un grand ébène, à environ huit milles au nord de la rivière.

Nous dirigeâmes notre marche à l'est-nord-

est à travers un pays montueux ; & à midi nous traversâmes la rivière des Lions dont les bords sont en général habités par ces animaux. Le pays est extrêmement stérile & couvert de petites pierres aiguës , très-incommodes pour les pieds de nos chevaux. Dans la soirée nous arrivâmes à une petite fontaine d'eau salée où nous passâmes la nuit , & le lendemain nous marchâmes dans une gorge étroite entre deux montagnes fort élevées. A midi nous vîmes plusieurs Naturels qui recueilloient du miel sauvage. Ici je trouvai une des plus belles plantes de l'espèce de la *pentandria monogynia*. Elle s'élève à six pieds de hauteur, & est pleine de longs piquans depuis la terre jusqu'à sa cime. Sa tête forme une grande couronne de feuilles crispées, & garnie de fleurs rougeâtres, teintes de jaune & de vert. Dans l'après-midi nous arrivâmes à une fontaine d'eau sanmâtre; nous y passâmes la nuit ayant appris des Naturels qu'il y avoit beaucoup de caméléopards dans le voisinage & étant curieux d'en tuer un. Cet animal est si peu connu des Européens, que l'on a été jusqu'à douter si ces animaux existoient.

Sur le soir je fis une excursion sur une montagne qui étoit à peu de distance de nous. Lorsque je fus parvenu à son sommet j'aperçus

Octobre
1779.

186 *Voyages dans le Pays des Hottentots*

plusieurs Naturels auprès d'un bois de mimosa , & je tentai de les approcher. Je les trouvai à mon arrivée occupés à manger la gomme des arbres , ce qui forme une grande partie de leur subsistance. Ils étoient habillés absolument comme les habitans de la petite Nimiqua , les vêtemens de quelques-uns étoient de peaux de jackals , (le jackal est un animal de la grosseur du renard , & qui suit le lion , pour lequel il chasse assez ordinairement) & ceux des autres , de peaux de marmottes cousues ensemble , ces derniers animaux se trouvant en très - grand nombre dans cette partie du pays. Les habitations de ces hommes étoient à environ trois milles de la fontaine que je visitai dans la soirée. Elles consistoient en six cabanes. Leurs brebis sont très-différentes de celles que l'on voit près du Cap. Celles-ci ont des queues beaucoup plus longues & sont couvertes de poil au lieu de laine , ce qui , à une certaine distance , leur donne plutôt l'apparence de chiens que de brebis.

Le 17, nous dirigeâmes notre course vers le nord-est pour gagner une petite fontaine d'eau vive , & nous primes avec nous quelques naturels qui connoissoient le pays. A notre arrivée nous fûmes obligés , pour trouver de l'eau , de creuser des puits dans le sable. Ce

même jour nous parcourûmes le pays, qui est élevé en pente douce. Nous avions de là vers le sud, une vue très-étendue de la rivière d'Orange & au nord d'une grande plaine, elle étoit bornée à environ quatre journées de distance par une rangée de montagnes, dans la direction de l'est à l'ouest; & comme je l'ai déjà observé, il n'y a point de descente sur le côté de ces montagnes qui regarde l'intérieur des terres, qui puisse en adoucir la hauteur en venant du côté de la mer. C'est en général une grande plaine qui s'incline en une pente presque insensible jusqu'au pied des montagnes voisines. Par ce moyen plus le voyageur parcourt de terrain, plus il se trouve élevé. Ces montagnes, ainsi que nous l'avons appris, font partie des Brenas ou Brequas. Il croît dans cette plaine une espèce de mimosa particulière à cette partie du pays, & un magnifique arbruste appelé l'*abricotier sauvage*. Je ne pus pas me procurer d'échantillon parfait de ce dernier, le fruit étoit alors à son dernier degré de maturité. Cette contrée est fréquentée par les zèbres, les rhinocéros, les caméléopards, les koédoés, &c.

Nous laissâmes reposer nos chevaux toute la journée, nous proposant de porter ensuite nos pas vers l'ouest-nord-ouest à un bain

Octobre
1779.

188 *Voyages dans le Pays des Hottentots*

chand. Nous vîmes dans notre route six caméléopards que nous pourfuivîmes , & M. Van-Renan , mon compagnon , en tua un , qui se trouva être un mâle. J'en ai conservé la peau & le squelette ; ses dimentions étoient ,

Hauteur , dans sa position naturelle , depuis le fabot jusqu'à la pointe des cornes ,	14	9	
	pieds	pouces	
Du fabot à l'épaule ,	9	7	$\frac{1}{2}$
Du fabot de derrière au croupion ,	8	1	$\frac{1}{2}$
Longueur des jambes de devant ,	5	7	
Longueur des jambes de derrière ,	5	6	$\frac{1}{2}$
Longueur de la crinière depuis la tête jusqu'aux épaules ,	5	2	$\frac{1}{2}$
Longueur du corps depuis l'épaule jusqu'au croupion ,	5	9	
Circonférence de la partie inférieure du col ,	5	0	
<i>Id.</i> dans la partie du milieu ,	2	10	
<i>Id.</i> près de la tête ,	2	1	
Longueur du col ,	5	3	
Longueur de la queue sans le poil ,	2	9	$\frac{1}{2}$

& dans la Caffrerie.

189

	4	10	$\frac{1}{2}$	Octobre 1779.
<i>Id.</i> avec le poil ,				
Largeur du sabot de der- rière ,	0	5	$\frac{1}{2}$	
Longueur ,	0	8	$\frac{1}{4}$	
Largeur du sabot de devant ,	0	5	$\frac{3}{4}$	
Longueur ,	0	8	$\frac{3}{4}$	
Longueur des cornes ,	1	0	$\frac{1}{2}$	
Distance entre les cornes ,	0	3		

La longueur des poils de la crinière est de trois à quatre pouces , & sa couleur est rougeâtre (1). Ces animaux tirent leur subsistance principale du mimosa & de l'abricotier sauvage. Leur couleur est en général rougeâtre ou d'un brun foncé mêlé de blanc. Il y en a aussi de noirs & blancs. Leurs pieds sont fourchus ; ils ont quatre mamelles ; leur queue ressemble à celle du taureau , mais ils en ont le poil beaucoup plus fort & en général noir. Ils ont huit dents sur le devant de la mâchoire inférieure , & point à la mâchoire supérieure , & six mâchelières ou doubles dents de chaque côté au dessus & au dessous. Leur langue est pointue & rude. Leur pied n'est point garni de houppes de poil. Cet animal est assez pesant ,

(1) La peau de cet animal a été remplie , & appartient aujourd'hui au Sieur Jolen-Hunter , demeurant dans Leicester-Squarre.

Octobre
1779.

mais il peut fournir une longue marche sans s'arrêter, & c'est vraisemblablement par cette raison que l'on en tue si peu. Le terrain est tellement rempli de pierres aiguës qu'un cheval est ordinairement boiteux avant de pouvoir en approcher à la portée du fusil. C'est ce qui nous arriva, sans quoi j'aurois rapporté deux échantillons parfaits d'un mâle & d'une femelle. Il est difficile de les distinguer à une certaine distance, vu que la longueur de leur corps, jointe à celle de leur cou, les fait paroître comme un arbre mort. Pendant notre séjour dans cet endroit mes compagnons blessèrent deux rhinocéros.

Le lendemain j'aperçus des nuées d'orage à l'est, & craignant que la rivière ne s'enflât de nouveau, nous nous déterminâmes à retourner le même jour à notre bagage. Les Naturels nous confirmèrent encore dans l'idée de hâter notre départ en nous disant, qu'après avoir vu ces nuages à l'est, ils avoient souvent trouvé la rivière impraticable en deux jours, & qu'elle étoit restée dans cet état jusqu'au mois de Mai. Dans la soirée du 21 nous traversâmes la rivière, & nos Hottentots avec nos bagages arrivèrent le 22.

Nous reçûmes dans cet endroit la visite de quelques Hottentots-Bush qui étoient venus

de l'est , & ce fut aussi là que nous nous séparâmes de notre compagnon Hermanius-Engelbright qui partit devant nous.

Octobre
1779.

Après avoir séjourné quelques jours sur les bords de la rivière , nous disposâmes notre bagage dans l'intention de continuer notre route ; mais ayant été accueillis d'un orage qui venoit du sud-ouest , nous fûmes obligés de tenir notre station pendant toute la nuit. Cette tempête commença à midi & dura jusqu'à minuit. Pendant cet espace de temps , le vent renversa plusieurs grands arbres & entraîna des pierres énormes qui roulèrent avec fracas dans le fond de précipices affreux. Lorsque l'orage fut apaisé nous nous mîmes en marche pour la Petite-Nimiqua , où nous arrivâmes après un voyage de cinq jours chez notre compagnon Engelbright , qui nous dit qu'un de ses chevaux avoit été dévoré par un lion , le lendemain du jour où il nous avoit quittés. Nous restâmes là quelques jours pour nous rafraîchir & laisser à nos animaux de trait le temps de se reposer.

Novembre
1779.

Le 4 novembre nous prîmes congé de notre hôte , & nous dirigeâmes nos pas vers le Bockke-Veld , nous arrêtant de temps à autre pour chercher des plantes.

M. Van-Renan & moi nous quittâmes le

Novembre
1779.

bagage le 10 , & dans la même soirée nous arrivâmes chez M^{me} Ryck. Le lendemain nous envoyâmes des bœufs de trait à nos chariots qui arrivèrent dans la soirée du 11. Après avoir fait quelque séjour dans ce lieu , nous continuâmes notre route au nord - est , dirigeant nos pas vers la terre de Boshmens. Nous arrivâmes le soir à la maison de Jacobus Van-Renan , où se trouvoient environ trente Hottentots qui avoient fait la paix avec les Hollandois. Ceux-ci avoient été retenus à leur service & se sont montrés plus fidèles que ceux qui avoient été soumis aux Hollandois.

Dans la matinée nous changeâmes un peu notre route & nous prîmes au nord. Le soir nous arrivâmes à une fontaine d'eau salée , située près d'une rivière appelée par les Hottentots *Rivière de Camdinie*. Informés qu'il y avoit dans cet endroit un bon nombre d'animaux de l'espèce de l'antelope , appelés *Spring-Bocks* , nous y passâmes la nuit pour avoir le plaisir de leur donner la chasse le lendemain. Le sol de ce pays est un sable gras & l'eau y est par-tout mauvaise. Le climat & les productions du pays sont à peu près les mêmes que dans le voisinage de la rivière d'Orange.

Le lendemain matin nous quittâmes nos bagages , & dirigeant notre course au nord ,
après

Novembre
1779.

après avoir gravi une montagne fort escarpée , nous entrâmes dans une grande plaine au nord. Elle étoit couverte de mezembrianthemum tuberosum. Là nous nous préparâmes à jouir des plaisirs qui nous avoient engagés à rester sur les bords de la rivière de Camdinie. Les antelopes s'étoient divisés en grandstroupeaux d'au moins vingt ou trente mille chacun. Nous les poursuivîmes depuis huit heures du matin jusqu'à midi , & nous en tuâmes & blessâmes plusieurs. Les Hottentots qui nous accompagnoient en tuèrent plusieurs avec leurs flèches empoisonnées , qu'ils lancent avec une adresse inimitable. L'après - midi nous nous rendîmes à un endroit appelé *le Kibiskou* où il y avoit un Kraal de Hottentots. Nous y reçûmes la visite de quatre capitaines ou chefs qui nous divertirent beaucoup pendant toute la nuit.

Le 21, je fis une excursion dans cette partie du pays pour y chercher des plantes ; mais nous n'en vîmes que très-peu en fleurs. J'y trouvai une espèce de pierre à feu dont les Hottentots se servent pour faire leurs harpons , & qu'ils regardent comme préférables à ceux de fer.

De là nous retournâmes au Bokkeveld où nous arrivâmes après une marche de quatre jours ; nous portâmes ensuite nos pas vers le

~~Novembre~~
1779.

Windhock où nous arrivâmes en peu de jours. Nous fûmes accueillis dans notre route de plusieurs ondées accompagnées de tonnerre & d'éclairs, & je fus retenu au Windhock par les mauvais temps. Néanmoins je n'y fus pas inactif; car je rassemblai un grand nombre de plantes, ayant été assez heureux pour en trouver de très-belles & qui étoient toute l'année en fleurs. Il y a entr'autres un arbrisseau au milieu de ces plantes qui croît à la hauteur d'environ vingt pieds. Son fruit sert aux payfans à empoisonner les hyènes. La manière de le préparer est très-simple. Ils le font sécher, & le réduisent en poudre, dont ils frottent soigneusement quelques morceaux de viande. Lorsque cet appât en est bien imprégné ils le jettent çà & là dans les endroits où ces animaux féroces ont coutume de passer. Ce poison est si actif, que lorsque les hyènes en ont mangé, on les trouve ordinairement mortes à peu de distance du fatal appât. On envoie de ce fruit par-tout dans le pays, afin de détruire une plus grande quantité de ces terribles animaux.

La terre dans cette contrée est fertile & produit du blé & d'excellens fruits; mais les vents de sud-est qui soufflent des montagnes sont aussi pernicieux au grain lorsqu'il sort de

terre , que les vents dont se plaignent les habitans du Cap.

Novembre
1779.

Le 6 décembre je me séparai de mon hôte Niuehoud , & je fus accompagné par ses deux fils jusques sur la rive opposée de la rivière des Eléphans que je m'attendois à ne pas trouver guéable. L'eau étoit si profonde que nous en avions jusques sur la selle de nos chevaux. Le même jour nous arrivâmes à Heer-Lodseiment. Là je quittai le bagage , & traversant une plaine sablonneuse , je me rendis à la maison de M^{me} Low dans la vallée longue.

Décembre
1779.

Le 8 , mon chariot arriva , & le lendemain , ayant pris un nouvel attelage de bœufs de trait , je dirigeai mes pas vers Valley-Berg , où je passai deux jours , occupé à faire des courses dans le pays & à ramasser des plantes. Nous arrivâmes ensuite à la Croix où nous restâmes toute la nuit , & de là nous continuâmes notre route le long du Piquet-Berg. Le soir , nous nous rendimes chez Albert-Hanna-Camp , où je passai deux jours pendant lesquels j'errai sur les montagnes.

Nous partîmes de là pour nous rendre à Rie-Beck-Castiel , chez M. Droyer , où je visitai le Roode-Sand ou terre de Van-Waveren , qui est situé à l'orient de Rie-Beck-Castiel. C'est un pays agréable & fertile , borné par

Décembre
1779.

une grande chaîne de montagnes qui est terminée à l'est par la terre de Hottniqua , & à l'ouest par la chaîne de montagnes qui commence au Cap Falso. Elles se réunissent au nord où la montagne est appelée le *Winter-Hocks-Berg*. Cette montagne est fort élevée , & pendant la plus grande partie de l'année son sommet est couvert de neige. A l'orient on voit un pays agréable appelé le *Goudinnie* où il y a un bain chaud. La rivière Bréed prend sa source dans cet endroit , & courant à l'est va se joindre à la rivière Hexen ou des Sorciers. Le long de la chaîne de montagnes , qui commence au Cap Falso , est situé le Parel & Draken-Styne , pays fertile & bien arrosé qui s'étend au sud , & va gagner Stillen-Bosch. Ce pays ne produit que du vin.

Dans le cours de ce voyage je vis un grand nombre de mimosas , particulièrement dans la grande Nimiqua. Je ne puis terminer mon Journal sans fixer l'attention du lecteur sur un arbre qui doit étonner tous les voyageurs , soit par rapport à sa hauteur qui est prodigieuse , ou soit en considérant les usages nombreux & différens auxquels la nature semble l'avoir destiné. (1) Cet arbre produit beaucoup

(1) Voyez la Planche.

de gomme dont les Naturels font un mets délicieux ; les feuilles & les pointes inférieures des branches sont le principal aliment du caméléopard ; par la longueur de ses branches & son écorce très-lisse , il fournit un lieu de retraite assuré à une espèce d'oiseau (1) qui ne va que par bandes , en les garantissant de serpens & autres reptiles , qui détruiroient leurs œufs.

La manière dont ces oiseaux fabriquent ordinairement leurs nids est tout-à-fait curieuse. Dans celui qui est gravé sur la planche ci-jointe , il ne s'en trouve guères moins de huit cents ou mille , qui résident sous le même toit. Je l'appelle toit , parce qu'il ressemble parfaitement à celui d'une chaumière , & le sommet forme un angle si aigu & si uni , se projetant sur l'entrée inférieure du nid , qu'il est impossible aux reptiles d'en approcher.

L'industrie de ces oiseaux est presque égale à celle des abeilles ; pendant le jour ils paroissent sans cesse occupés à porter une herbe d'une espèce particulière par sa beauté , & dont ils se servent pour construire cet édifice singulier , aussi bien que pour y faire des augmentations & des réparations. Quoique

(1) Voyez la planche du Loxia.

Décembre
1779.

dans le séjour trop court que j'ai fait dans ce pays il ne m'ait pas été possible de les voir long-temps travailler , je n'en ai pas moins la preuve certaine qu'ils ajoutent à leur nid à mesure que leur nombre augmente. J'ai vu quelques-uns de ces arbres , dont les branches en étoient entièrement couvertes ; d'autres avoient succombé sous le poids , toujours croissant de ces nids. Quand l'arbre , ainsi surchargé par ces villes aériennes , est obligé de céder , il est évident que les oiseaux n'y sont plus en sûreté , & qu'alors ils sont obligés de construire de nouveaux nids sur d'autres arbres.

J'ai eu la curiosité de briser un de ces nids ainsi abandonnés , pour examiner sa forme intérieure , & je l'ai trouvée aussi admirable que la structure extérieure. Il y a plusieurs entrées dont chacune forme une rue régulière avec des nids de chaque côté , à environ deux pouces de distance les uns des autres.

L'herbe avec laquelle ces nids sont construits est appelée *herbe de Boshman* , & je crois que sa graine est la principale nourriture de ces oiseaux , quoiqu'en examinant attentivement l'intérieur, je trouvai des ailes & des pattes de différens insectes. Selon toutes les apparences , le nid que j'avois brisé avoit été habité pendant

plusieurs années, & il y avoit des parties plus complètes que d'autres, ce qui est une nouvelle preuve que ces animaux ajoutent à différentes reprises, & quand ils le jugent nécessaire à l'habitation de la famille ou plutôt de la nation.

Décembre
1779.

En quittant Ric-Beck-Castiel, je pris ma route à travers la terre de Swart, vers le Grœna-Kloaf, où j'arrivai le jour suivant, & j'y trouvai les Fermiers occupés à faire la récolte, & dans la soirée du 21 décembre j'arrivai au Cap après un voyage de six mois & cinq jours.





A P P E N D I X.

Poisons du règne animal.

COMME la connoissance des Poisons est une des branches les plus intéressantes de l'Histoire naturelle. J'ajouterai ici quelques observations que j'ai faites à ce sujet pendant mon séjour en Afrique & dans les Indes Orientales, où l'on fait que les règnes végétal & animal abondent en une infinité de productions dangereuses pour l'espèce humaine.

Nous avons déjà fait mention des Poisons du règne végétal qui se trouvent en Afrique ; mais je ne me suis pas autant étendu dans mes Remarques sur les *Reptiles venimeux* de ce pays. C'est par cette raison que, sur ces derniers, j'essaierai avant tout de fixer l'attention du Lecteur. J'observerai seulement que n'étant pas très-versé dans la Zoologie, je me servirai des noms vulgaires qui leur sont donnés dans le pays.

LE SERPENT A CORNES est le plus venimeux de tous ces reptiles. Il est d'une couleur grisâtre, & a environ dix-huit pouces de longueur. Sa tête qui est très-aplatie, est d'une

grosseur proportionnée à son corps , & est garnie de petites écailles qui s'élèvent au-dessus des yeux , & auxquelles les habitans donnent le nom de *cornes*.

Ce Serpent , si terrible par la nature de sa morsure , qui est mortelle , se trouve avec une prodigue abondance , principalement dans le pays des Boshmens & des Hottentots-Nimiqua ; ils se servent de son venin , de préférence à celui de tous les autres , pour empoisonner leurs flèches. Les Boshmens n'ayant pas du tout de bestiaux , & ne pouvant compter que sur leur chasse pour subsister , semblent avoir reçu ce poison de la nature , comme leur unique ressource contre les nombreux ennemis qu'ils ont à combattre de toutes parts. Tourmentés par la faim , ils quittent souvent leurs montagnes & enlèvent aux payfans Hollandois leurs bestiaux ; & s'ils n'étoient point munis de ces armes empoisonnées , ils seroient hors d'état d'échapper aux nombreux partis que les Hollandois enverroient contre eux , & ces derniers ayant eu plusieurs compagnons tués ou très-dangereusement blessés n'osent pas trop se hasarder en s'opposant à leurs déprédations.

La manière ordinaire de préparer ce poison est de piler le Serpent tout entier jusqu'à ce qu'il se trouve réduit en onguent. On attache

ensuite une légère partie de cette substance avec de petits nerfs au bout de la flèche , & il y a deux ou un plus grand nombre de hoches faites à cette même flèche pour qu'en la retirant avec peine la plaie soit tout-à-fait empoisonnée & demeure incurable.

Ce poison est quelquefois mélangé avec d'autres pour former une préparation appelée *poison de Rot* , qui mortifie les chairs , presque sans douleur. La femme d'un paysan Hollandois qui se rendoit au Cap , fut attaquée pendant la nuit par un parti de Boshmens , qui vinrent pour lui enlever le bétail qu'elle conduisoit. Elle reçut un coup de flèche à l'épaule. L'effet du poison fut si rapide qu'avant qu'elle eût gagné le Cap , sa poitrine enfla & la cure fut déclarée impossible. Les gens du pays m'ont rapporté cette anecdote & beaucoup d'autres de la même nature. Je ne souhaite pas avoir des preuves de leur authenticité ; mais au Cap on les regarde comme avérées. Plusieurs Hottentots sont morts de la morsure de ces Serpens venimeux , néanmoins j'en ai vu plusieurs qui en étoient échappés , quoique , d'après les informations que j'ai prises , ils n'aient point d'autre remède que le cautère actuel.

Le KOUSE-BAND ou Serpent à jarretière est une autre espèce de reptile venimeux de ce

pays. Il est dangereux , principalement pour les voyageurs , en ce que sa couleur est si parfaitement semblable à celle du sol , qu'on l'aperçoit difficilement. Le Koufe - Band est petit & il excède rarement dix-huit pouces de longueur. Je le crois le même que le *Covra-Manilla* des Indes Orientales. On prétend que sa morsure donne la mort presque à l'instant même où l'on en est atteint ; mais comme tous les Serpens perdent une portion considérable de leur venin , en répétant leurs morsures , il peut y avoir des temps où le poison n'est pas si violent. J'ai vu , aux bords du Cap , un fermier qui avoit été mordu au pied par un *Koufe-band*. Pendant quelque temps il trouva beaucoup de soulagement à baigner la partie malade dans de l'eau froide mêlée avec une grande quantité de sel. Lorsque je le vis , il étoit boiteux depuis deux ans , & lorsqu'il prenoit un exercice un peu forcé sa jambe enflait , jusqu'à ce qu'un bain chaud fit disparaître cette enflure.

Le SERPENT JAUNE , qui ne diffère que par la couleur du *Covra-capella* ou Serpent à capuchon de l'Inde , se trouve ici en grande quantité. Quoiqu'extrêmement venimeux , sa grosseur & sa couleur d'un jaune brillant , le rendent extrêmement facile à éviter. Ils ont de

quatre à huit pieds de longueur. Le *Serpent jaune* se trouve presque toujours dans les trous de rats. Après avoir mangé ces animaux qui leur servent principalement de nourriture, ils s'emparent de leurs trous. C'est pourquoi il est très-dangereux pour un voyageur de se coucher dans les endroits où il peut apercevoir quelques traces de ce reptile destructeur.

Les Hottentots se procurent le venin de ce Serpent en ouvrant la poche qui se trouve dans l'intérieur de sa bouche, & en y trempant des nerfs, qu'ils attachent ensuite à la pointe de leurs flèches.

Le PUFF-ADDER, Serpent soufflé qui tire son nom de la faculté qu'il a de s'enfler & de porter sa grosseur à près d'un pied de circonférence, est d'une couleur grisâtre, & a environ trois pieds & demi de longueur. Il est beaucoup plus épais qu'aucun de ceux que j'ai vus dans le pays; sa tête est large & plate, son dard a un pouce de long & est recourbé. Le *Puff-adder* est très-dangereux pour les bestiaux. Dans une excursion que je fis dans l'intérieur du pays, un de mes chevaux fut mordu à la bouche par un de ces reptiles, pendant qu'il païssoit, & il mourut au bout de deux jours.

Le SPRING-ADDER, ou Serpent du prin-

temps, est extrêmement dangereux, mais très-rare. Il est d'un jais noir, tacheté de blanc, & il a trois ou quatre pieds de longueur sur une grosseur proportionnée. Quand le colonel Gordon, aujourd'hui Commandant en chef au Cap, alla dans ce pays en 1775, il rencontra deux petits esclaves qui étoient poursuivis par un *Spring-adder*, qui étoit prêt à les atteindre au moment où il le coupa en deux d'un coup de fusil.

Le SERPENT DE NUIT, qui est le plus beau de tous les Serpens, a de dix-huit à vingt pouces de longueur, & est très-mince. Sa couleur est un mélange de noir, de rouge & de jaune, & quand il approche pendant la nuit, il paroît tout de feu. Les Hottentots lui donnent le nom de *Killmen*.

J'ai vu ces six espèces de Serpens aux environs du Cap de Bonne-Espérance, & j'en ai rapporté conservés dans l'esprit de vin pour qu'on pût mieux les examiner. Je regrette beaucoup cependant, mon principal objet ayant été de rassembler des plantes, de n'avoir pas pu rester assez long-temps dans aucun endroit pour faire sur leurs différens venins des expériences qui m'auroient mis en état de donner un précis exact de leurs effets. Il y a, je n'en doute pas, dans ce pays,

d'autres espèces de Serpens que nous ne connoissons pas encore. Les Naturels m'ont parlé d'un, entr'autres, appelé le *Spoog-slang* (Serpent cracheur) qui lance son venin à plusieurs pas de distance & rend le malheureux voyageur aveugle pour la vie : je n'en ai jamais vu de cette espèce.

Le SCORPION NOIR ou de ROCHER est presque aussi venimeux que les Serpens. Un Fermier qui demeroit dans un endroit appelé *le Parle*, près du Cap, fut piqué au pied par un de ces animaux, pendant le séjour que j'y fis, & il mourut peu d'heures après.

Le Docteur Syde, Médecin au Cap, me dit qu'on lui avoit amené plusieurs personnes piquées par des Scorpions, & qu'il avoit éprouvé que l'huile étoit le meilleur antidote dont on pût se servir pour ces blessures. Les Naturels de l'Inde tiennent la partie offensée aussi près du feu qu'il est possible & pendant un temps considérable; ils prétendent que ce moyen suffit pour opérer une cure parfaite.

J'ajouterai ici quelques observations que j'ai faites lorsque je servois dans l'armée du Sud, aux Indes Orientales, relativement à quelques soldats qui furent mordus par des Serpens dans cette campagne.

Les contrées méridionales de l'Indostan

contiennent beaucoup de Serpens d'une petite espèce appelée la *Covra-manilla*, que l'on fait être très-venimeuse. Les Bramines nous disent qu'ils peuvent administrer un remède efficace dans les cas qui paroissent les plus désespérés; mais jusqu'ici leur méthode a été un secret pour les Européens. Le Colonel Fullarton se procura cependant une petite boîte de leurs pillules par le canal de M. Swartz, Missionnaire à Tanjou, & au siège de Carrore nous eûmes occasion d'en éprouver les bons effets. Un de nos Sipayes fut mordu, & le venin eut un effet si prompt que nous désespérions de sa vie. Le Colonel lui donna une de ces pillules qui fit l'effet d'un opiat pendant quelques momens, & le jeta dans le délire. En deux jours il fut parfaitement rétabli.

Nous eûmes une seconde preuve de l'efficacité de ces pillules, quoique le sujet auquel on administra ce remède, ne fût pas, à beaucoup près, aussi malade que le premier. Je fus témoin d'une troisième circonstance, où nous ne pûmes pas nous procurer de ces pillules. Un Domestique de M. Smith, qui servoit comme Lieutenant dans le même Régiment que moi, fut mordu par une *Covra-manilla*. Le Lieutenant ne lui donna que de l'eau de vie & du vin de Madère chaud,

ayant soin de le tenir pendant vingt-quatre heures dans une ivresse continuelle. Le jour suivant , la douleur avoit disparu , mais il continua à être malade pendant quelque temps.

Un Soldat du soixante-dix-huitième Régiment ayant été mordu par un Serpent , fut si malade que tout son corps devint livide, les chirurgiens de l'armée avoient désespéré de sa cure, nous hésitâmes à recourir aux pillules du Bramine, il fut assez heureux pour que la force de son tempérament le sauvât.

J'ajouterai un exemple qui a rapport à la morsure des Serpens , & qui arriva près du Bengale, persuadé que le lecteur ne le croira pas au-dessous de son attention. Une brigade y fut cantonnée , les maisons étoient restées inhabitées pendant quelque temps ; bientôt après que le détachement y eut pris ses quartiers, on trouva plusieurs hommes morts , sans pouvoir d'abord en deviner la cause. Nous ne demeurâmes pas long-temps dans cette incertitude , & on découvrit bientôt que cet accident provenoit de la morsure de Serpens. Ayant fait les recherches les plus exactes , nous reconnûmes que les murailles en recé-
loient une quantité prodigieuse ; après en avoir détruit la plus grande partie, on fit mettre
dans

dans les chambres beaucoup d'oignon & d'ail, après quoi ils disparurent entièrement.

Il est à désirer que l'on puisse découvrir un remède certain contre la morsure des Serpens, & qu'il soit portatif, afin que le Naturaliste en ait toujours avec lui dans ses voyages de long cours. Les Botanistes ou les Naturalistes étant plus exposés qu'aucune autre classe d'hommes, lorsqu'ils sont errans dans les campagnes parmi les arbrisseaux & les simples où ils ne peuvent pas apercevoir ces reptiles aussi facilement que ceux qui ne fréquentent que des sentiers battus. Il est rare qu'ils puissent porter un lit avec eux, & quand ils sont couchés sur la terre, ils peuvent en se retournant poser sur ces animaux venimeux, que la chaleur naturelle de l'homme attire souvent auprès d'eux; il est même assez ordinaire qu'ils pénètrent jusques dans les lits, comme je l'ai vu plusieurs fois dans les Indes orientales.

Poisons du règne végétal.

Quoiqu'il y ait peu de pays dans le monde où il se trouve plus de végétaux venimeux que dans les terres voisines du Cap de Bonne-Espérance, les dangers que court le voyageur proviennent plutôt des animaux. ¶

peut éviter les uns , mais il est sans cesse exposé à devenir la proie des autres. Je ne connois que quatre plantes qui soient communément employées comme des moyens de destruction.

La première est une grande plante bulbeuse , l'amarillis disticha , que l'on appelle le *poison des fous* , eu égard aux effets qu'il produit sur les animaux blessés avec des armes qui en sont imprégnées. Les Naturels préparent ce poison de la manière suivante. Ils prennent les bulbes à l'instant où elles se développent en jeunes feuilles , & les coupant transversalement , ils en extraient une liqueur épaisse qu'ils exposent au soleil jusqu'à ce qu'elle se soit coagulée ; cette liqueur est alors propre à envenimer leurs flèches de la manière que nous avons dit ci-devant en parlant des poisons du règne animal.

Les chasseurs emploient cette espèce de poison principalement pour tuer les animaux qu'ils destinent à leur nourriture , tels que les antelopes & autres petits quadrupèdes. Après qu'ils sont blessés ils peuvent courir , & courent ordinairement plusieurs milles , & il arrive souvent qu'on ne les trouve que le lendemain , malgré que la substance empoisonnée ait pénétré jusqu'aux parties musculaires.

Quand les feuilles de cette plante sont jeunes, les bestiaux les broutent avec avidité & meurent presqu'au même instant. Les fermiers par cette raison, ont grand soin de ne pas les laisser approcher des terrains où ils supposent qu'il en peut croître.

La seconde est une espèce d'*euphorbe* qui se trouve dans la partie du pays, habitée par les Boshmens, & dans la grande Nimiqua. On se sert aussi de la gomme que l'on en extrait, pour rendre mortelles les blessures des flèches, en les imprégnant de ce poison; mais on emploie plus communément cette plante à empoisonner l'eau où les animaux vont boire. Un étranger qui voyage dans ce pays doit, par conséquent, avoir attention d'examiner une source avant de risquer de boire de son eau.

Cette plante s'élève à dix-huit ou vingt pieds de terre, & il en sort un grand nombre de branches hérissées de fortes épines. Les Naturels coupent autant de branches qu'il leur en faut pour détruire les animaux qu'ils veulent empoisonner. Ils conduisent ordinairement l'eau à quelques pas de sa source dans un puits fait exprès; ensuite y mettant de l'*euphorbe* & recouvrant la source, les animaux n'ont pas le choix de l'endroit où ils veulent boire. Dans

ce pays, où l'eau est très-rare, il y a quelquefois vingt milles de distance d'une source à l'autre.

Le seul animal que j'aye jamais vu empoisonné par ce moyen étoit un zèbre; il étoit tombé à environ un demi-mille de la fontaine. Les Naturels m'ont assuré qu'aucun de ceux qui buvoient de l'eau ainsi empoisonnée ne pouvoient échapper, quoique leur chair n'en contractât aucune qualité malfaisante.

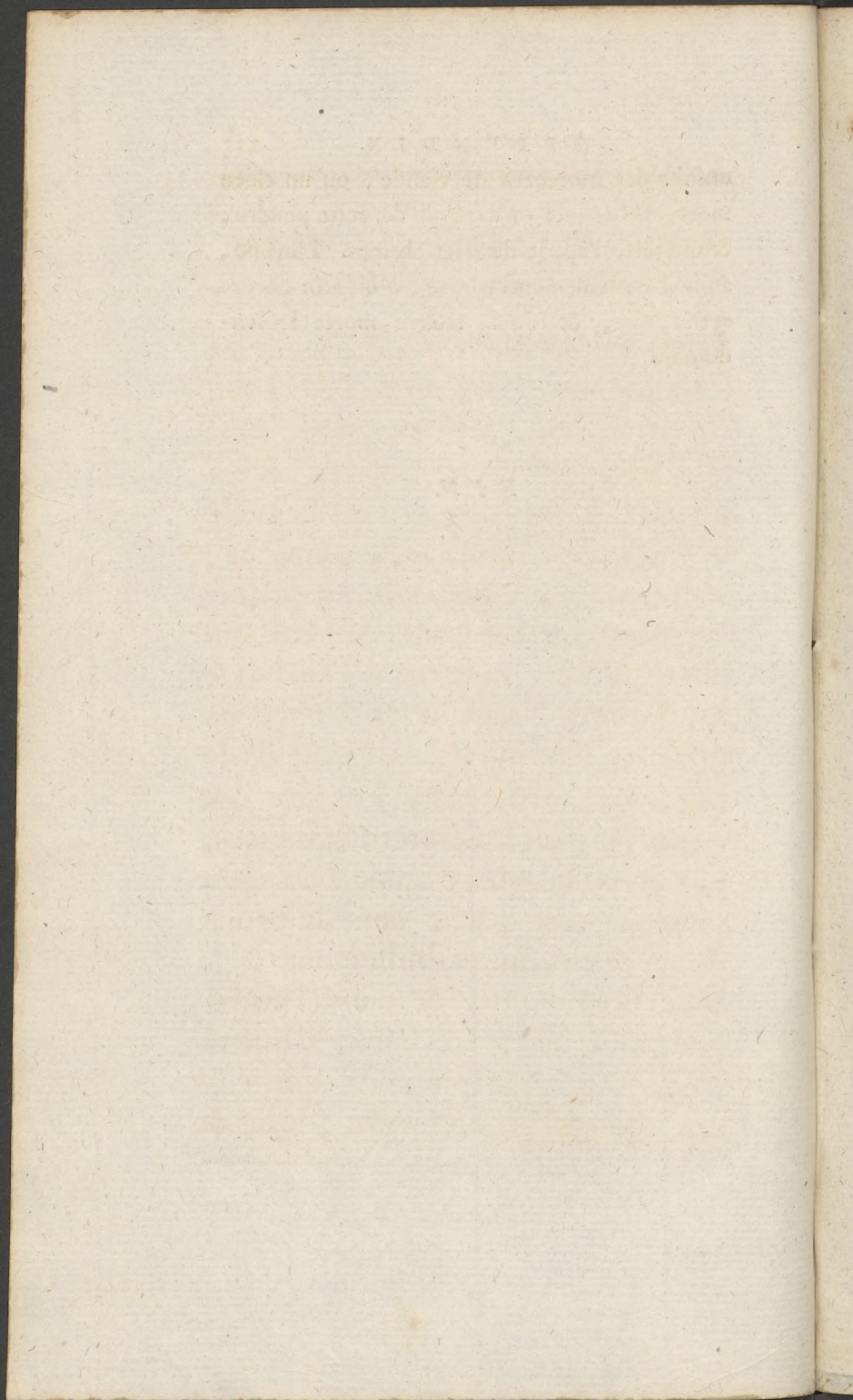
Le troisième poison du règne végétal provient d'une espèce de *rhus*, que l'on ne trouve que près de la Grande-Rivière, ou rivière d'Orange; & on le dit très-dangereux. Ceux qui font l'extraction de ce poison ont grand soin de se couvrir les yeux, car la moindre goutte qui pourroit sauter dans cette partie délicate les priveroit infailliblement de la vue. On s'en sert quelquefois pour empoisonner les flèches.

Le quatrième est le seul poison réellement utile aux habitans Européens; c'est un petit arbrisseau qui produit une noix appelée par les Hollandois *woolf-gift* ou *poison de loup*, dont on fait usage pour empoisonner les hyènes.

La manière de l'appréter est de prendre les noix & de les brûler comme on brûle le café, après quoi on les réduit en poudre. On prend

ensuite des morceaux de viande , ou un chien mort , sur lequel on répand de cette poudre , & on jette l'appât dans les champs. L'hyène , animal extrêmement vorace , a bientôt dévoré cet appât , & on la trouve morte le lendemain.

F I N.



INTRODUCTION.

EN offrant cette production à ses Compatriotes, le desir de l'Auteur a été de satisfaire leur curiosité, dans tous les points qui pouvoient les intéresser. L'expédition dans laquelle le Capitaine Tench a été employé, a donné lieu à une infinité de spéculations sur les conséquences qui devoient en résulter. Tant que les hommes auront la liberté de penser, leur maniere de voir & de juger sera différente. Les uns ont conçu les plus brillantes espérances, ils ont vu les plus grands avantages pour la mere patrie dans le projet de former un établissement à la Baie Botanique, & dans l'entreprise qui en a été faite; d'autres au contraire ont prétendu que c'étoit agir imprudemment; que la

VI INTRODUCTION.

saine politique & la raison s'y opposoient également; que l'on reconnoîtroit un jour que cette colonie, loin d'être de quelque avantage pour la patrie, deviendrait un fardeau onéreux. Je laisse au Public à prononcer sur la vraisemblance de ces deux prédictions; je me permettrai cependant d'observer que l'homme libre & impartial, quelle que soit son opinion, attendra, pour porter un jugement définitif, les suites d'une expérience qui n'est pas moins neuve dans le dessein, que difficile dans l'exécution.

L'auteur ayant apposé son nom à la tête de cet ouvrage, il espere que le Lecteur en tirera la conséquence, bien juste, que nulle considération ne pourroit l'engager à le tromper. Il s'est contenté de rapporter les faits tels qu'ils sont arrivés; & quand il a hasardé de donner son opinion, il a espéré, qu'on

INTRODUCTION. VII

pourroit la trouver bien fondée. Il a presque par-tout offert le résultat de ses propres observations ; & quand il a été obligé de recourir à celles des Écrivains & Voyageurs qui l'ont précédé, il a mis tous ses soins à connoître la vérité & à écarter les récits exagérés, fruits d'une imagination exaltée par la nouveauté des objets, ou de l'ignorance commune à tant de Voyageurs.

La partie nautique de cet ouvrage a été comprise en un aussi petit nombre de pages qu'il a été possible. Ceux de mes Lecteurs qui sont versés dans l'art de la navigation, la trouveront authentique, & les autres ne seront vraisemblablement pas mécontents de sa brièveté. Je prends la liberté d'assurer que l'on peut compter sur l'exactitude la plus parfaite dans les calculs astronomiques qui m'ont été communiqués

VIII INTRODUCTION.

par un Officier habile, muni de tous les instrumens nécessaires, & spécialement chargé par le bureau des longitudes, de faire les observations pendant le voyage, & dans l'hémisphère méridional.

De Sydney Cove, port Jackson
dans le nouveau pays de Galles
méridional.

Le 10 Juillet 1788.

VOYAGE



VOYAGE

A

LA BAIE BOTANIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'embarquement des gens condamnés à être transportés, jusqu'au départ des Bâtimens.

LES soldats de marine & les criminels condamnés ayant été embarqués à Woolwich, à Portsmouth & à Plimouth, la flotte entiere destinée pour la baie Botanique, se rendit à *Mother-Bank* où tous les bâtimens se trouverent réunis le 16 Mars 1787, & resterent jusqu'au

A

13 Mai suivant. Pendant cet espace de temps, excepté une maladie épidémique, de peu d'importance, qui se manifesta sur l'un des vaisseaux, les équipages jouirent constamment d'une bonne santé, & la gaieté régna parmi les prisonniers. Il s'en trouva très-peu qui se plaignissent de leur sort; la plus grande partie, au contraire, sembloit ne respirer qu'après l'instant du départ.

Comme il importoit extrêmement pour la réputation & pour la sûreté des officiers & des soldats chargés de garder les criminels, d'entretenir parmi eux la subordination la plus rigoureuse, aussi-tôt qu'ils furent embarqués, on leur déclara positivement que toute tentative de leur part pour s'échapper, ou tout refus d'obéir aux ordres du commandant, seroient sur le champ punis de mort. On donna devant eux des ordres à cet effet à toutes les sentinelles; mais heureusement il ne s'est rien passé qui ait obligé d'avoir recours à cette extrémité. Les convain-

cus (1) se comporterent avec humilité avec soumission & enfin avec toute la régularité requise. Je croirois manquer à la justice due à ces malheureux, si je ne rendois pas ce témoignage public de leur bonne conduite.

Tel désagréable que pouvoit nous paroître l'état d'inaction dans lequel nous restâmes pendant plusieurs semaines, nous en retirâmes cependant des avantages certains. Ce délai nous mit à portée d'établir des réglemens parmi les criminels, & de nous faire un système de défense qui ne nous laissât rien à craindre pour nous-mêmes, s'il arrivoit que le mécontentement, ou le désespoir, leur fit concevoir le projet d'attenter à nos jours.

(1) Je donnerai le nom de *convaincus*, dans le cours de cet ouvrage, aux criminels condamnés à être transportés. C'est la traduction littérale du mot Anglois *convicts*, & le nom qui leur convient le mieux, puisque ces gens, après conviction, ont eu la peine de mort commuée en celle d'un bannissement limité. La dénomination de *Colon* ne leur convenoit pas, & d'ailleurs, on auroit pu les faire confondre avec les *Colons* libres établis, ou qui s'établiront dans la Colonie.

Parmi les soins ennuyeux que notre service requéroit, le plus fatiguant, peut-être, fut celui de lire toutes les lettres qui arrivoient dans les bâtimens, ou qui en sortoient. Le nombre & les sujets de celles du navire sur lequel j'étois embarqué, m'ont souvent causé beaucoup de surprise. Elles varioient en raison de l'état & de la situation de ceux qui les écrivoient, mais toutes témoignoient l'appréhension de ne jamais revoir les côtes d'Angleterre, d'avoir une mauvaise traversée, d'essuyer des maladies, & surtout de résider dans un pays barbare & si éloigné. Ce découragement apparent, dans beaucoup de ces malheureux, n'étoit cependant pas l'effet d'une crainte réelle, mais plutôt une ruse dont ils se servoient pour exciter la compassion & obtenir des aumônes, les lettres finissant presque toutes par demander de l'argent & du tabac. Peut-être le défaut de tabac à fumer, qui est devenu un besoin réel parmi les gens de la dernière classe du

à la Baie Botanique. 5

peuple , est-il pour eux la privation la plus dure , l'usage des liqueurs spiritueuses , excepté dans les cas de maladie , leur étant absolument interdit.

Pendant notre séjour à *Mother-Bank* , les soldats & les prisonniers furent nourris avec du bœuf frais. Les premiers avoient en outre la quantité de biere que l'on a coutume d'allouer à bord des navires , & étoient à ce que l'on appelle ration entiere de toutes les especes d'alimens , tandisque les derniers n'avoient que deux tiers de ration.

CHAPITRE II.

Du départ de la flotte à son arrivée à Ténériffe.

LE gouverneur Philip s'étant enfin rendu à Portsmouth , & toutes les choses nécessaires pour l'expédition étant embarquées le 13 , à la pointe du jour , le *Syrius* , vaisseau monté par l'officier comman-

dant , donna signal de lever l'ancre. Avant six heures toutes la flotte étoit à la voile ; le temps étoit beau , & aidés d'une jolie brise de l'est , nous cinglâmes à travers les *Needles* (aiguilles). Pour ajouter à notre petit armement, la fregate l'*Hyena* avoit ordre de nous accompagner à une certaine distance à l'ouest , & par ce moyen le nombre de nos voiles se montoit à douze ; savoir les navires du Roi le *Syrius* , l'*Hyena* & le *Supply* , trois bâtimens d'avitaillement ayant à bord des vivres & toutes les choses nécessaires à la Colonie pour deux années ; & enfin , six navires de transport chargés de troupes & de convaincus. Sur les bâtimens de transport étoient embarqués quatre capitaines , douze officiers subalternes , vingt-quatre tant caporaux que sergens , huit tambours & 160 soldats de marine qui , en y comprenant le capitaine Arthur Philip commandant l'expédition , le major Robert Ross , gouverneur lieutenant ; le capitaine John

Hunter , commandant le *Syrius* , & le lieutenant H. L. Ball , commandant le *Supply* , faisoient monter la totalité des forces militaires à deux cents douze personnes. (2)

Le nombre des prisonniers mâles étoit de cinq cent soixante - cinq , celui des femmes de cent quatre-vingt-douze , & celui des enfans de dix-huit. La majeure partie des hommes étoient des artisans & des laboureurs , & choisis pour cette raison par le gouvernement.

A dix heures nous avions gagné le large & nous étions déjà loin de l'isle de *Whigt*. Comme les réflexions qui se présentoient à mon esprit n'étoient pas d'une nature très-agréable , je descendis dans l'endroit où étoient les prisonniers , pour examiner leur contenance & tâcher de découvrir quels étoient leurs sentimens. A l'exception d'un très-petit nombre ,

(2) Quarante femmes de soldats de marine obtinrent la permission de suivre leurs maris.

ils paroissoient tous extrêmement satisfaits, quoiqu'ayant de la peine à se familiariser à l'idée de quitter, peut-être pour jamais, la terre qui les avoit vu naître. Les hommes en général donnoient des marques plus sensibles de chagrin que les femmes. Je ne me souviens d'en avoir vu qu'une seule qui parût affligée. Elle versa quelques larmes en partant; mais elles furent bientôt essuyées. Après ce premier mouvement, les accens de la douleur cessèrent de se faire entendre; un ciel plus pur, de nouvelles scènes, en fixant leur attention sur d'autres objets, firent cesser les plaintes & le murmure. La gaieté reparut parmi eux; ils se soumi-
rent à leur sort, & maintenant ils ne songent plus qu'à jouir, autant qu'il leur est possible, des douceurs de la vie.

Le 20 au matin, en conséquence des rapports favorables & des représentations des officiers qui commandoient les détachemens, il arriva des ordres du *Syrius* qui portoient que, quand ces

officiers le jugeroient à propos , ils pouvoient détacher de leurs fers , & accorder plus de liberté à ceux qui , par leur conduite , auroient mérité cette grace. J'eus la satisfaction de pouvoir faire participer à cette généreuse condescendance de notre commandant , tous ceux qui étoient sous mes ordres , sans exception. La précaution de renvoyer les prisonniers aux fers , dans de certains momens , n'eût jamais lieu pour les hommes.

Dans la soirée du même jour l'*Hyena* nous quitta pour retourner en Angleterre , ce qui nous fournit l'occasion d'écrire à nos amis , & de les tirer de toutes les inquiétudes qu'ils pouvoient entretenir à notre égard.

De cette époque à celle où nous prîmes terre , il ne nous arriva rien qui mérite d'être remarqué. J'observerai cependant que nous avons reconnu pendant la traversée , de quel avantage il pouvoit être d'employer les soldats de marine de préférence à toute autre espece de troupes,

dans un service qui exige une activité continuelle. Si nous eussions eu à bord un régiment recruté depuis la guerre, le mal de mer auroit empêché la moitié de nos hommes de remplir à temps des devoirs indispensables. Les soldats de marine, accoutumés à ne servir qu'à bords s'accoutument aisément à tout, & il n'est pas de difficultés qu'ils ne surmontent.

Le 30 Mai à la pointe du jour, nous découvrîmes les rochers nommés les déserteurs, situés par le travers de l'extrémité sud-est de Madere. Selon notre observation, la pointe sud-est du rocher le plus avancé vers le midi, est située au 32^e. degré 28 minutes de latitude septentrionale, & au 16^e. degré 17 $\frac{1}{2}$ minutes de longitude occidentale, méridien de Greenwich. Le lendemain nous aperçûmes les Salvages, groupe de rochers situé entre Madere & les isles Canaries, & nous déterminâmes la vraie position du centre de la grande Sauvage. Elle est située par les 30 degrés 12 minutes de

latitude nord, & par les 15 degrés 39 minutes de longitude ouest. Une chose aussi extraordinaire qu'impardonnable, c'est que dans de très-nouvelles cartes de l'atlantique, publiées à Londres, on ait totalement omis les Salvages.

Nous atteignîmes l'isle de Ténériffe le 3 Juin, & dans la soirée nous jetâmes l'ancre dans la rade de Santa-Cruz, après une traversée heureuse de trois semaines.

CHAPITRE III.

De l'arrivée de la flotte dans l'isle de Ténériffe, jusqu'à son départ pour Rio de Janeiro dans le Brésil.

L'ISLE de Ténériffe ne présente que peu d'objets agréables à l'œil du voyageur. Il a entendu dire des merveilles de son pic si fameux, mais il peut rester des semaines entières dans la ville de Santa-Cruz sans seulement l'entrevoir;

& lorsque les nuages épais qui couvrent presque continuellement son sommet, se dissipent, il arrive souvent qu'il est trompé dans ses espérances. Du point de vue d'où on peut l'appercevoir le mieux, on voit aussi les montagnes voisines qui en cachent une partie & qui lui font perdre considérablement de son effet. Si l'on en excepte le pic, l'œil ne rencontre aucun objet sur lequel il puisse s'arrêter avec plaisir, le terrain étant inculte & stérile. La ville offre cependant un aspect assez agréable, à cause de la blancheur des maisons qui contraste bien avec la teinte brune & presque noire du terrain qui la domine. Le plan en est régulier & les bâtimens sont construits dans un assez bon style. Les églises & monasteres y sont en grand nombre, beaux & richement ornés.

Le matin de notre arrivée il fut accordé un congé à plusieurs officiers qui allerent à terre pour être présentés au marquis de Brancifort, gouverneur des isles Canaries,

qui leur fit la réception la plus gracieuse. Il est Sicilien d'origine, & a eu le concilier l'estime & l'amitié de ceux qui vivent sous son gouvernement. Il choisit Ténériffe de préférence à la grande île de Canarie, pour y faire son séjour, parce qu'il y est plus facile d'entretenir une correspondance avec l'Europe, quoique la dernière soit le chef-lieu du pays. Il n'y a que peu de temps qu'il est fixé dans cet endroit, & cependant il a déjà trouvé les moyens d'y établir des manufactures de coton, de soie & de fil, dans lesquelles il a introduit les réglemens les plus sages, qui fournissent de l'emploi à plus de soixante personnes & qui font d'un service infini à la basse classe du peuple. Durant le peu de temps que nous restâmes dans cette île, nous en reçûmes tous les jours de nouvelles preuves d'égards & d'attention, & nous eûmes l'honneur de dîner chez lui, où nous fûmes traités avec autant de délicatesse que de magnificence. La grande quantité de glaces que l'on mit

sur la table , au deffert , étoit extraordinaire eu égard à l'ardeur du soleil dont les rayons tomboient verticalement sur cette isle ; mais il paroît que l'on trouve dans les cavernes du pic , & qui sont si fort au-deffous de son sommet , de la glace en abondance , & dans toutes les saisons.

Rien n'est plus insupportable , dans cet endroit, que les importunités opiniâtres des mandians ; & l'indécence des femmes de la dernière classe du peuple. Un Anglois n'y est pas embarrassé de trouver de la société ; l'isle renferme un bon nombre de ses compatriotes. C'est dans les maisons de commerce qui y sont établies , que l'on peut se procurer les informations dont on a besoin dans tous les genres , car il faut au silencieux Espagnol une longue connoissance avec un étranger avant qu'il se décide à ouvrir la bouche. On assure que l'intérieur du pays est fertile & pittoresque, & on parle surtout des environs de la petite ville de

Raguse, comme singulièrement agréable. Quelques personnes de la flotte y firent une excursion & nous confirmèrent ce rapport.

Il semble que le pouvoir de l'église qui perd depuis si long-temps de son importance en Europe, commence enfin à chanceler aussi dans les Colonies des Puissances catholiques. La preuve en est dans plusieurs événemens qui ont eu lieu récemment à Ténériffe, mais que je ne rapporterai pas, étant absolument hors de mon sujet. Si l'on n'en instruisoit pas un étranger, il ne tireroit jamais cette conséquence d'après ses seules observations. L'évêque de toutes ces isles, qui ne forment qu'un même diocèse, fait sa résidence dans la grande isle de Canarie. On en parle comme d'un homme avancé en âge & d'un caractère extrêmement aimable. Il est également estimé des étrangers & de ceux qui sont sous sa juridiction spirituelle. L'évêché rapporte annuellement à son évêque environ dix mille

livres sterling , & le gouvernement un peu moins de deux.

Malgré toutes nos précautions , tandis que nous étions à l'ancre dans la rade , un des prisonniers eut l'adresse de se tenir caché pendant la nuit , sur le pont ; lorsqu'on avoit fait rentrer les autres. Après être resté tranquille pendant plusieurs heures , il mit à flot la chaloupe qui étoit à l'arriere , s'y glissa , & ayant coupé le cable , se laissa aller au gré du courant jusqu'à ce qu'il fut à une distance assez grande pour ramer sans être entendu. On ne s'apperçut de cette désertion que quelques heures après qu'elle eut été effectuée , & des bateaux ayant été envoyés aussi-tôt de tous les côtés à la poursuite du fugitif , il fut découvert dans une petite anse où il s'étoit caché. D'après les questions qui lui furent faites , il paroît qu'il avoit tâché de se faire recevoir à bord d'un navire de la compagnie des Indes Hollandoises , qui étoit à l'ancre dans la rade ; qu'on avoit refusé de l'admettre ;

mettre , & qu'il étoit déterminé à se rendre à la grande isle de Canarie , qui est distante de dix lieues de Ténériffe. Quand on le découvrit il réunissoit toutes ses forces pour tenter cette entreprise. Au même moment où les bateaux de la flotte furent mis en mer pour le poursuivre, on donna avis au gouverneur Espagnol de ce qui étoit arrivé , & il détacha des soldats de tous les côtés pour arrêter le déserteur (3).

(3) Le gouverneur Philipps n'eut pas l'injustice de faire supporter à tous les convaincus la peine due à la faute d'un seul ; & ce ne fut pas une raison de rien changer à la manière dont on en agissoit à leur égard.

Il arriva dans le même endroit une autre aventure qui prouve que l'habitude du mal une fois prise , elle est bien difficile à être déracinée.

Un des convaincus , tenté par l'occasion qui se présentoit d'essayer ses talens chez les Portugais , pour se procurer des vêtemens & autres nécessités , se détermina à fabriquer des piaïtres , pour les commercer. Je n'ai jamais vu de monnoie mieux imitée. Il avoit pris à cet effet des cuillers d'étain , y avoit introduit un alliage qui leur donnoit le brillant de l'argent. La supercherie fut bientôt découverte ; il n'eut point les marchandises qu'il

Après un séjour d'une semaine à Ténériffe , temps dont nous avons profité pour faire nos provisions d'eau , de vin , &c. de bonne heure dans la matinée du 10 Juin, nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile avec une brise légère de l'ouest. Nous sommes restés si peu de temps dans cette isle , & nous avons par conséquent été tellement occupés à faire les réparations & les provisions nécessaires , qu'il ne nous a pas été possible d'augmenter de beaucoup la connoissance que nous avons déjà du lieu. Cependant il me paroît à-propos de rassembler , pour l'instruction de ceux qui relâcheront après nous dans cette isle , quelques remarques dont ils pourront profiter.

On trouve de la viande fraîche dans les marchés , mais en petite quantité, &

avoit voulu se procurer , & ne recueillit pour fruit de ses peines que les malédictions qu'il s'attira de la part des matelots qu'il avoit privés de leurs cuillers.

d'une qualité fort médiocre. Le poisson y est rare ; la volaille au contraire s'y voit dans la plus grande abondance, & on peut s'en procurer à un prix aussi modéré que dans nos ports de mer en Angleterre. Les végétaux ne fournissent pas beaucoup, excepté les citrouilles & les oignons, dont je conseille aux maîtres d'équipages de faire une forte provision. On peut se procurer aisément & à bon compte du lait de chevre. Le raisin ne doit pas y être rare dans la saison, mais au moment ou nous y relâchâmes, il n'y avoit pas d'autre fruit que des figes & d'excellentes mûres. Les vins secs, comme les nomment les marchands, s'y vendent entre dix & quinze livres sterling la pipe : on peut acheter à ce dernier prix celui de la meilleure qualité, connu sous le nom de *particulier de Londres*. Les vins liqueureux y sont infiniment plus chers, & l'eau-de-vie est à un prix fort raisonnable. Le voyageur ne doit pas compter sur cette

île pour se procurer des cochons & des moutons ; & il fera bien de se munir de piaftres , avant de quitter l'Angleterre , pour les dépenses qu'il aura à faire dans les différens ports où il aura occasion de relâcher. Si cependant il a négligé de prendre cette précaution , & se voit obligé d'escompter des billets ou des lettres de change , il ne doit pas recevoir son argent en quart de piaftres qu'on lui proposera , mais en piaftres entières , dont il tirera un parti infiniment meilleur à Rio de Janeiro & au cap de Bonne-Efpérance.

La ville de Santa-Cruz est située par les 28 degrés 27 $\frac{1}{2}$ minutes de latitude septentrionale , & par les 16 degrés 17 $\frac{1}{2}$ minutes de longitude occidentale , méridien de Greenwich.



CHAPITRE IV.*Traversée de Ténériffe à Rio de Janeiro
dans le Brésil.*

EN partant de Ténériffe & gouvernant au sud est, les points de vues variés & tous pittoresques du Pic sont de la plus grande beauté. Cette élévation imposante, qui ne frappe point avant l'œil, du voyageur, lui présente un spectacle aussi majestueux que digne d'admiration. L'isle ne lui paroît alors qu'une vaste montagne de forme pyramidale, & qui cache son sommet dans les nues. Comme les vents étoient légers, & que nous ne filions qu'un très-petit nombre de nœuds, nous le voyions encore très-distinctement après trois jours de marche, & nous l'eussions perdu de vue plus tard, s'il ne se fût élevé une brume épaisse. Les bonnes gens de Santa-Cruz rapportent, sur

l'étendue immense de terre & de mer que l'on apperçoit du sommet de cette montagne , des histoires merveilleuses dignes de figurer dans les mémoires de l'immortel baron de Munchausen.

Le 18 Juin , nous découvrîmes la plus septentrionale des isles du Cap Verd , & le commodore donna signal à la flotte que son intention étoit de relâcher sur quelques-unes des isles de cet Archipel. Le lendemain nous mîmes le cap sur Saint-Jago , & gouvernâmes pour arriver à l'ancre dans le port Praya. De fausses brises & des courans violens qui nous portoient sous le vent de l'isle , faisant douter si nous pourrions parvenir à entrer dans la rade , on retira la flamme hissée pour donner signal de jeter l'ancre , & nous continuâmes notre route en marchant au plus près du vent. En doublant ces isles nous fîmes différentes observations. La pointe méridionale de l'isle de *Sal* est située par les 16 degrés 40 min. de latitude N. & par les 23 deg. 5 min.

de long. O. La pointe méridionale de Bonavista par les 15 degrés 57 min. de latitude & par les 23 degrés 8 min. de longitude, & la pointe méridionale de l'isle de May, par les 15 degrés 11 min. de latitude, & par les 23 degrés 26 min. de longitude. Le fort, dans la ville de Port - Praya, est situé au 23°. degrés 36 $\frac{2}{7}$ minutes de longitude occidentale, méridien de Greenwich.

Le soleil étoit à cette époque, si fort avancé vers le tropique septentrional, que la chaleur étoit insupportable ; & de fortes ondées de pluie, dont nous étions fréquemment accueillis, rendoient l'air si mal-sain que nous avions tout à redouter pour la santé des équipages. Heureusement le nombre des malades, sur mon bord, fut infiniment moindre que je ne m'y étois attendu, & les autres bâtimens ne furent pas plus maltraités. On brûloit souvent de la poudre, on allumoit du feu entre les ponts, & on ne ménageoit pas l'huile de goudron, dont

on a reconnu les bons effets. Nous étions sur-tout très-attentifs à entretenir bien secs, les lits & les habits de tous nos hommes. A mesure que nous approchions de la ligne, le temps devenoit plus agréable & la chaleur moins insupportable. Le 14 Juillet nous passâmes sous l'équateur ; le ciel étoit serein, & il ne faisoit pas plus chaud qu'en Angleterre, dans un beau jour d'été. Depuis ce moment jusqu'à celui de notre arrivée sur la côte d'Amérique, les chaleurs, les calmes & les pluies dont nous avons eu tant à souffrir avant, firent place à un ciel toujours pur, & à un temps aussi délicieux qu'il étoit inattendu. Le 2 Août, à trois heures de l'après midi, le *Supply* qui avoit été envoyé en tête, fit signal qu'il voyoit terre. Toute la flotte pouvoit l'apercevoir avant le coucher du soleil, & on la reconnut pour être le Cap Frio, situé au 23°. degré 5 min. de latitude sud & au 41 degré 40 min. 15 secondes de longitude ouest.

Les vents légers que nous eûmes continuellement retarderent notre marche, & nous n'arrivâmes par le travers de la ville de Saint-Sébastien dans le havre de Rio de Janeiro, que le 7 Août. Nous y jetâmes l'ancre à environ trois milles du rivage.

CHAPITRE V.

Depuis l'arrivée de la flotte à Rio de Janeiro, jusqu'à son départ pour le Cap de Bonne-Espérance, & quelques remarques sur le Brésil.

LE Brésil est un pays très-imparfaitement connu en Europe. Les Portugais, par des raisons politiques qui leur sont particulières, n'en ont donné que des descriptions fort succintes, & j'ignore d'où nos géographes ont tiré celles qu'ils ont mises sous les yeux du public. Il est certain qu'elles sont toutes erronées & très-inexactes.

La ville de Saint-Sébastien est construite sur la rive occidentale du havre , dans un endroit enfoncé & mal-sain , & entouré de tous côtés par des montagnes , qui empêchant l'air de circuler , rendent les habitans très-sujets à des fievres intermittentes & putrides. Cette ville est d'une étendue considérable. M. Cook la compare à Liverpool , mais on doit observer que lorsque ce célèbre navigateur en donna la description (en 1767). Liverpool n'étoit pas les deux tiers de ce qu'il est aujourd'hui. Pour le terrain qu'elle occupe je crois qu'on peut la comparer à Chester ou à Exéter , mais elle est infiniment plus peuplée que ces deux villes. Les rues se croisent les unes & les autres , sont coupées à angles droits , & bien pavées. Les bâtimens y sont assez bons , & garnis de boutiques , où l'étranger peut se procurer toutes les choses qui lui sont nécessaires , pourvu que l'argent ne soit pas au nombre de ses besoins.

Vers le centre de la ville & à peu de

distance du rivage, est situé le palais du vice-roi, bâtiment fort long, peu élevé, qui n'offre rien de remarquable à l'extérieur, mais dans l'intérieur duquel on trouve quelques appartemens vastes & très-beaux. Les églises & les monastères y sont en grand nombre, & richement décorés. Il se passe à peine une nuit qu'il n'y ait quelques-uns des couvens illuminés en l'honneur des saints patrons. Vues de la mer ces illuminations forment un bel effet; & la première fois que nous en aperçûmes nous crûmes qu'il y avoit des réjouissances publiques. Au coin de presque toutes les rues est placée une petite image de la vierge, autour de laquelle on allume le soir des chandelles, & les passans s'arrêtent souvent devant ces images, où ils font leur prière & chantent haute voix. Le point auquel est porté le zèle religieux dans cette ville, ne peut manquer de frapper d'étonnement l'étranger qui en est témoin; la plus grande partie des habitans paroît n'avoir d'au-

tres occupations que celles de rendre des visites & d'aller à l'église. On les voit sortir à cet effet superbement habillés, le chapeau sous le bras, les cheveux renfermés dans une bourse, & une petite épée au côté : un enfant de six ans ne sortiroit pas sans être ainsi affublé. Excepté lorsqu'elles vont faire leurs prières à l'église, il n'est pas aisé de se procurer la vue des femmes; & quand on y est parvenu, les comparaisons que peut faire le voyageur nouvellement arrivé des bords heureux de la vieille Albion, ne sont point avantageuses aux beautés Portugaises. Le docteur Solender & un officier à bord du bâtiment du feu capitaine Cook, ont rapporté que les dames avoient coutume de jeter des bouquets aux étrangers pour les inviter à des rendez-vous. Je dois rendre au beau sexe de la ville de Saint-Sébastien la justice de dire que pendant le séjour que nous y fîmes, aucun d'entre nous n'a eu occasion de vérifier ce fait. Nous fûmes assez mal-

heureux pour nous promener tous les soirs devant leurs fenêtres & sous leurs balcons , sans être honorés d'un seul bouquet , & cependant les dames & les fleurs ne sont pas rares à Saint-Sébastien.

Parmi plusieurs autres édifices publics, se trouve un observatoire , construit à peu près dans le centre de la ville , & assez bien garni de tous les instrumens nécessaires. Dans l'instant de notre relâche , des mathématiciens Portugais & Espagnols s'efforçoient de déterminer d'une manière certaine les limites des territoires appartenant aux deux couronnes. Malheureusement ces messieurs n'ont pas encore pu s'accorder sur les points principaux , & l'on ne doit s'en rapporter qu'avec beaucoup de précautions aux détails qu'ils ont donnés. Je n'entreprendrai pas de déterminer à quel point cette incertitude peut être attribuée à des motifs politiques ; je me contenterai d'observer que les Portugais accusent l'abbé

de la Caille , qui a fait par ordre du roi de France , des observations à Saint-Sébastien , d'avoir placé cette ville à 45 milles plus à l'est , qu'elle n'est effectivement située.

Jusqu'à l'année 1770 , toute la farine qui se consommoit dans la Colonie y étoit importée de l'Europe ; mais depuis ce temps les habitans ont fait des progrès si rapides dans l'agriculture , qu'ils sont maintenant en état de récolter sur leur sol plus de grain qu'ils n'en peuvent consommer. Le principal pays où ils cultivent le bled est situé autour de Rio Grande , vers le 32°. degré de latitude Sud. Le bled y croît avec tant de facilité que l'on peut recueillir 70 & 80 boisseaux , pour un qui a été mis en terre. Le café , qu'ils tiroient autrefois du Portugal , y vient aujourd'hui en si grande abondance , qu'ils en peuvent exporter annuellement des quantités considérables. Le produit du pays consiste sur-tout en sucre. Cependant il ne con-

noissent point la maniere de faire le rum & de le rendre buvable. C'est une vérité dont s'appercevront les troupes Angloises , stationnées dans le nouveau pays de Galles méridional , vu que l'on a acheté , pour être transportée au port Jackson , une très - grande quantité de ce rum , qui avoit une odeur fort désagréable.

Ce fut vers l'année 1771 , que Salvador , qui pendant plus d'un siècle avoit été la capitale du Brésil , cessa de l'être , & que le siège du gouvernement fut transporté à Saint-Sébastien. Ce changement fut fait à cause de la guerre coloniale qui eut lieu entre les cours de Lisbonne & de Madrid. En effet si c'est la sûreté seule que l'on doit considérer pour établir le siège d'un gouvernement , j'ai vu peu de villes plus avantageusement situées que celle de Saint-Sébastien ; la force naturelle du pays qui l'environne , & les difficultés que l'on rencontreroit en attaquant les fortifications,

rendant cette ville une place des plus formidables.

Le gouvernement Portugais paroît bien convaincu de cette vérité & du peu de risque qu'il court de jamais perdre cette place importante ; autrement il seroit difficile de concevoir ce qui peut l'engager à traiter les troupes qui composent la garnison , avec tant de négligence. Les régimens détachés étoient partis avec la promesse d'être relevés & renvoyés en Europe au bout de trois ans ; tous les individus avoient fait leurs dispositions & réglé leurs affaires domestiques en conséquence. Le gouvernement a violé cette promesse , & après un terme de vingt années , tout ce qui reste à ces infortunés est de gémir en silence. Je me promenois un soir avec un officier Portugais , lorsque la conversation tomba sur ce sujet. Je lui témoignai ma surprise de ce qu'un gouvernement pouvoit agir d'une manière aussi contraire aux engagements solennels qu'il avoit pris ; & j'ajoutai

j'ajoutai qu'en Angleterre, si l'on osoit tenter de commettre envers les troupes une pareille injustice, le parlement ne manqueroit pas d'en prendre connoissance & d'y mettre obstacle. Il saisit ma main & s'écria « ah, monsieur, votre pays est libre, mais le nôtre » ! . . . Je lus dans ses regards ce qu'il ne trouvoit pas de mots pour exprimer.

Ayant parlé des troupes, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que je n'ai rien vu qui confirme l'assertion du capitaine Cook, qui prétend que lorsque les habitans de la ville rencontrent un officier de la garnison, ils sont obligés de le saluer de la maniere la plus profonde, & qu'ils s'exposeroient à être foulés aux pieds, s'ils manquoient de se conformer à cet usage, quoique l'officier daigne rarement leur rendre le salut. Il paroît que les civilités sont réciproques entr'eux, & qu'elles ne sont exigées en aucun cas. Les gens qui pourroient se résoudre à donner des preuves aussi humiliantes de

soumission, mériteroient en vérité d'être traités comme des esclaves.

La police de la ville est très-bonne ; on rencontre souvent des patrouilles dans les rues , & il est rare qu'il s'y élève des querelles. La coutume affreuse de se servir du poignard pour venger des injures particulières , est presque totalement anéantie depuis que l'église a cessé d'offrir un asyle aux assassins. A d'autres égards les progrès de la civilisation sont fort lents & semés d'obstacles presque insurmontables , dont le pouvoir funeste subsistera jusqu'à ce que l'on adopte un système de politique plus éclairé. Depuis le matin jusqu'au soir on n'entend que le tintement des cloches des monastères ; on ne rencontre que des processions de gens dévots & indécens tour-à-tour. Voulez-vous guérir votre fils de l'envie de se faire soldat , faites lui voir les milices de Londres rangées en bataille ; voulez-vous lui inspirer un juste dégoût pour les superstitions , rendez-le témoin de l'igno-

rance , des fimagrées & de la bigoterie des dévots de Saint-Sébastien.

Le premier Septembre , tous les préparatifs de notre départ étant presqu'achevés , on accorda autant de permissions qu'il fut possible , aux officiers , pour aller prendre congé du vice-roi du Brésil , auquel nous avons été présentés à notre arrivée. Il nous donna , comme il avoit fait jusqu'alors , les marques les plus distinguées d'estime & de considération. Il faut convenir que les attentions nombreuses que l'on a eues pour nous dans cette ville pendant le temps que nous y avons séjourné , sont dues , en grande partie , au respect que les Portugais ont conçu pour le gouverneur Philipps qui , en qualité de capitaine de vaisseau de la marine royale , a commandé pendant plusieurs années un vaisseau de guerre dans ces parages. On nous accorda par cette raison des privilèges dont les étrangers ne jouissent que très-rarement ou même jamais. Nous obtînmes la liberté

de faire des promenades dans l'intérieur du pays. Dans ces occasions & même pour marcher dans la ville, on est astreint à l'humiliante coutume d'avoir sans cesse avec soi un officier de la garnison. Nous fûmes dispensés de cette gêne aussi bien que de celle de décliner nos noms & nos rangs à l'officier de garde, au palais, lorsque nous mettions pied à terre. Il étoit cependant quelquefois avantageux d'être accompagné par un officier, pour n'être pas trompé par les boutiquiers qui demandent très-souvent de leurs marchandises, beaucoup plus qu'elles ne valent. Lorsque cela arrivoit, nous avions recours à un officier qui nous informoit aussi-tôt du juste prix de ce que nous voulions acheter, & terminoit le marché le plus promptement & le plus avantageusement possible.

Le 4 Septembre, au matin, nous quittâmes Rio de Janeiro, bien fournis de toutes les bonnes choses que son sol heureux & fertile, aidé d'un climat avar-

tageux, produit en abondance. Le voyageur est assuré de trouver à l'avenir dans ce port toutes les provisions & toutes les marchandises dont il pourra avoir besoin, telles que sucre, café, rum, vin d'Opporto, ris, tabac, &c. &c., & du bois magnifique pour la menuiserie & l'ébénisterie. La volaille n'y est pas à très-grand marché, mais on en trouvera en telle quantité que l'on pourra désirer. Le houblon y est à fort bon compte. Les marchés sont bien garnis de viande de boucherie, & les végétaux de toute espèce y sont en si grande abondance, qu'on les a presque pour rien : les ignames y sont sur-tout excellens : les oranges se vendent à six deniers sterling le cent, & les limons y sont à un aussi bas prix. On y trouve en abondance des bananes & des noix de coco, mais le peu d'ananas que l'on apporte au marché s'y vendent assez cher, & sont d'une qualité médiocre. Le naturaliste trouvera encore à acheter dans cet endroit, à un prix très-raison-

nable , une variété immense d'oiseaux superbes & d'insectes curieux , bien conservés & bien assortis.

Je terminerai ces détails en prévenant les étrangers qui relâcheront dans ce port , que les Portugais comptent leur argent par *rees* , monnoie imaginaire dont il faut vingt pour former une petite piece de cuivre appelée *vintin* , & seize de ces derniers pour faire un *petack*. Le nombre de *rees* est marqué sur chaque piece pour indiquer sa valeur , de maniere que l'on ne peut jamais se tromper. La monnoie d'argent d'Angleterre n'est point estimée au Brésil , & ce sont les piastres qui y sont préférées à toute autre espeece de monnoie.



CHAPITRE VI.

Traversée du Brésil au Cap de Bonne-Espérance. Opérations de la flotte dans cette station.

NOTRE traversée de Rio de Janeiro au Cap de Bonne-Espérance ne fut pas moins heureuse que notre dernier trajet. En quittant la côte d'Amérique nous avions mis le cap au sud-est, & dès le lendemain nous l'avions totalement perdu de vue. De ce moment au 13 Octobre, époque à laquelle nous nous trouvâmes à la vue du Cap, il ne nous arriva rien de remarquable, si ce n'est que nous perdîmes un des prisonniers qui étoient sur mon bord. Ce malheureux tomba à la mer; nous lui jetâmes aussi-tôt une bouée; nous mîmes une chaloupe à l'eau; nous fîmes enfin tous nos efforts pour le sauver, mais en vain: il périt sans que nous

pussions lui donner le moindre secours. Il se manifesta pendant cette traversée, sur quelques-uns des vaisseaux une espece de dissenterie qui ne fut suivie d'aucune conséquence fâcheuse, & dont personne ne fut la victime. Nous en attribuâmes d'abord la cause à l'eau que nous avions faite aux Brésils, mais comme elle n'attaqua que quelques individus, nous jugeâmes dans la suite que nous nous étions trompés.

Le 13 Octobre, à sept heures du soir, nous jetâmes l'ancre dans la baie de la Table où nous trouvâmes plusieurs bâtimens de différentes nations.

On ne peut gueres ajouter aux nombreuses descriptions qui ont été données du Cap de Bonne Espérance. S'il m'est permis cependant de donner mon opinion, je crois que les voyageurs ont un peu grossi les objets. En comparant le Cap avec Rio de Janeiro, il est certain que tout juge impartial donnera la préférence à ce dernier. Il est vrai que nous

relachâmes au Cap dans un temps peu favorable pour nous faire bien juger de la fertilité de son sol & du caractère de ses habitans. Ceux - ci avoient beaucoup souffert d'une famine qui avoit eu lieu pendant la dernière saison, & l'on y étoit encore dans la plus grande disette de vivres. Ce qui ajoutoit aux peines des Colons, étoit qu'ils recevoient presque tous les jours des nouvelles plus affligeantes des troubles qui s'étoient élevés dans le sein de la république, & qui menaçoient de renverser jusques dans ses fondemens la constitution Batave.

Le projet du commodore étant de se procurer dans cet endroit une quantité considérable de farine, & la plus grande partie des provisions de bouche pour la colonie que nous allions établir, il ne perdit pas de temps, & se rendit sur le champ chez M. Van-Graaffe, gouverneur Hollandois, pour lui demander la permission, suivant l'usage établi dans le pays, d'acheter tout ce dont nous pou-

vions avoir besoin. J'ignore à quel point le commodore avoit étendu sa demande & les raisons du gouverneur pour n'en accorder qu'une partie, mais je ne rendrois pas justice à ce dernier, si je ne disois qu'il nous a reçu avec tous les égards possibles, & qu'il nous a traités magnifiquement. Je dois aussi saisir cette occasion pour informer mes lecteurs d'un fait qui honore M. Van-Graaffe. C'est lui qui a fait tant d'efforts pour recouvrer les malheureux restes de l'équipage du *Grosvenor*, qui fut naufragé il y a environ cinq ans sur la côte des *Caffres*. J'en ai été instruit par le colonel Gordon, commandant des troupes Hollandoises au Cap de Bonne-Espérance, & qui connoît mieux que personne l'intérieur des pays voisins. Le colonel m'a assuré que ceux de ces infortunés qui étoient tombés entre les mains des *Caffres*, les plus sauvages de tous les peuples qui couvrent la surface du globe, étoient pour jamais perdus & séparés de leur pays,

de leurs amis , & du reste du monde.

La résidence du gouverneur est située dans le jardin de l'hôtel de la compagnie des Indes. Ce jardin est d'une immense étendue , & produit principalement des végétaux que l'on cède aux navires de la compagnie Hollandoise, qui relâchent dans ce port. Il y a plusieurs allées infiniment agréables par l'abri qu'elles offrent , & le jardin dans son ensemble est parfaitement bien entretenu. Il faut cependant convenir que ces allées régulières , & symétriquement coupées par d'autres qui les croisent , ne présentent qu'un spectacle froid & monotone à l'œil de l'Anglois qui aime à contempler la nature , & à l'admirer jusques dans ses bisferreriers , & qui par cette raison ne trouve rien au-dessus des jardins de son propre pays. Au commencement des allées du centre se trouve une ménagerie , dont on a fait , aussi bien que du jardin , les éloges les plus pompeux. Je trouve qu'eu égard aux avantages de la position ; elle

n'est pas fournie d'animaux & d'oiseaux comme elle devrait l'être. Un tigre, un zébre, quelques belles autruches, un cafoar, la belle poule couronnée font ce qu'il y a de plus remarquable.

La terre de la Table, située derrière la ville, est une montagne dont le sol paroît d'un noir foncé. Son sommet est plat, & a plus de 550 toises d'élévation. Les coups de vent qui en proviennent sont terribles. La poussière qu'ils enlèvent forme des nuages épais; & jusqu'à ce qu'ils soient entièrement retombés sur la terre, il est presque impossible de sortir de chez soi. Il n'est point de précautions qui puissent empêcher les habitans d'en être singulièrement incommodés, les parties les plus déliées s'introduisent dans les maisons, malgré tous les efforts que l'on fait pour s'en garantir.

Le jour si désiré où nous devons mettre à la voile pour atteindre le lieu de notre destination, arriva enfin. Le temps étoit calme pendant la matinée, mais vers midi

du 12 Novembre , il s'éleva un vent de terre favorable. Nous levâmes l'ancre & nous nous éloignâmes d'un lieu habité par des peuples civilisés, pour aller reconnoître un pays lointain & sauvage , & y introduire les arts , qui seuls peuvent donner à une contrée , une juste prééminence sur une autre.

Les animaux vivans que nous primes au Cap pour les transporter dans la colonie que nous allions fonder , furent deux taureaux , trois vaches , trois chevaux , quarante-quatre moutons, & trente-deux cochons , outre des chevres & une grande quantité de toutes les especes de volailles. Il fut fait en outre une provision considérable de ces différentes sortes d'animaux pour l'usage particulier des officiers , mais pas autant qu'ils en avoient d'abord eu le projet , à cause de l'extrême cherté des fourrages. On jugera facilement que l'officier à bord , ne peut gueres acheter des moutons , quand le foin qui sert à les nourrir coûte jusqu'à

seize chelins (dix-neuf livres quatre sols monnoie de France) le cent pesant.

Les maisons (4) où se rendent les étrangers sont commodes , & l'on y est traité à un prix plus raisonnable que nous n'avions d'abord eu lieu de le présumer. Pour une piastre & demie par jour nous étions bien logés , & nous avions une table bien servie à la maniere françoise. On trouve au Cap du thé en abondance & à beaucoup meilleur marché qu'en Angleterre. On peut encore s'y procurer de l'arrack , du vin blanc , des fruits secs & autres , &c. Si un voyageur ne se soucie pas de vivre dans ces sortes de pensions , les marchés lui fourniront tout ce dont il aura besoin , & la viande de boucherie ainsi que les légumes y sont à un prix très-moderé.

(4) On ne trouve point d'auberges au Cap de Bonne-Espérance , mais des appartemens garnis , dans des maisons particulieres ; & les maîtres de ces maisons nourrissent leurs hôtes , si ceux-ci le jugent à propos.

Un instant avant que le signal de lever l'ancre fût donné, un vaisseau portant pavillon américain, entra dans la rade. Il venoit de Boston, & avoit mis quarante jours à faire la traversée, devant partir du Cap pour se rendre aux Indes orientales. Ce bâtiment avoit eu le bonheur de recueillir dans sa route plusieurs bas officiers, & l'équipage du navire de la compagnie, le *Harcourt*, qui avoit fait naufrage sur l'une des isles du Cap-Verd. Le maître de ce bâtiment, qui paroissoit un homme instruit, apprenant quelle étoit la destination de notre flotte nous dit, que si l'on étoit sûr d'y être bien reçu, il ne doutoit pas que de nombreuses émigrations du nouveau-Monde, aussi bien que de l'ancien, ne se rendissent par suite de temps dans le nouveau pays de Galles méridional, l'esprit des découvertes & l'amour de la nouveauté ne régnaient pas avec moins de force sur le continent de l'Amérique, que dans les différens pays de l'Europe.

CHAPITRE VII.*Traversée du Cap de Bonne-Espérance
à la Baie Botanique.*

Nous avions à peine perdu la terre de vue , qu'il s'éleva un vent de sud-est qui ne nous quitta presque pas jusqu'au 19 Novembre. A cette époque nous étions par les 37 degrés 40 minutes de latitude Sud , & suivant le garde temps par les 11 degrés 30 min. de longitude Est ; c'est-à-dire que nous étions d'environ cent lieues plus éloignés de la Baie Botanique , que lorsque nous avions appareillé du Cap. Comme il y avoit peu d'apparence que le vent devînt plus favorable , le gouverneur Philipps manifesta son intention de quitter le *Syrius* pour monter le *Supply* , & de continuer son voyage sans attendre le reste de la flotte qui fut partagée en deux divisions. La première consistant en trois bâtimens de transport ,

transport, connus pour être les meilleurs voiliers possibles, fut mise sous le commandement d'un lieutenant de vaisseau; & les trois autres, ainsi que les bâtimens d'avitaillement, furent laissés à la conduite du capitaine Hunter, commandant le *Syrius*. Le bâtiment que montoit l'auteur de cette relation faisoit partie de cette dernière division. Plusieurs raisons empêchèrent que la séparation ne s'effectuât avant le 25. On fit passer à bord du *Supply* des sieurs-de-long, des charpentiers, des ferruriers & d'autres ouvriers pris des différens bâtimens, pour remplir les vues du gouverneur, qui étoient de faire les constructions nécessaires à la Baie Botanique, & de les tenir prêtes pour le temps où l'on croyoit que la flotte arriveroit. Le gouverneur en second M. Ross, & le chef du bataillon des soldats de marine quitterent aussi le *Syrius* pour se rendre à bord du *Scarborough*, l'un des bâtimens de transport de la première division, afin qu'ils fussent en état de don-

ner toute l'assistance possible , devant être les premiers sur le théâtre de nos opérations futures.

De cet instant nous jouîmes d'un temps aussi beau que nous pouvions le desirer ; & le 7 Janvier 1788 , nous aperçûmes les côtes de la terre de Van-Diemen. Ce fut à deux heures , époque à laquelle nous nous attendions à la découvrir , d'après les observations lunaires du capitaine Hunter , dont l'exactitude comme astronome , & la conduite comme officier , nous ont toujours pénétré de reconnaissance & d'admiration.

Après avoir été si long-temps renfermés & employés à un service désagréable & ennuyeux , on ne sera pas surpris que nous ayons éprouvé les sentimens de la joie la plus vive , en nous voyant prêts de changer de situation. Au coucher du soleil nous avons passé entre les deux rochers auxquels le capitaine Furneaux a donné le nom de *Mewston* & de *Swilly*. Le premier ressemble

beaucoup à la petite île qui gît par le travers de Plymouth, & c'est à cette ressemblance qu'elle doit son nom. Elle est située au 43^e. degré 48 minutes de latitude sud, & au 146^e. degré 25 min. de longitude est, méridien de Greenwich.

En rangeant la côte nous portions un œil avide sur cette terre d'où dépend le sort futur de tant d'individus. La distance où nous étions du rivage, jointe à la brume qui obscurcissoit l'atmosphère, nous empêcha cependant d'en découvrir beaucoup. A l'aide des meilleures lunettes, nous n'appercevions que des collines d'une hauteur modérée, couronnées d'arbres, & de quelques pièces de terre sablonneuse que l'on auroit pu croire couvertes de neige. Le soir on observoit des feux sur plusieurs de ces collines.

Comme aucune des personnes qui étoient sur mon bord n'avoit encore vu cette côte, nous examinâmes une petite carte publiée à Londres dans les *minorities*, par le sieur Stecle, & nous la trouvâmes

en général fort exacte. Elle le seroit encore davantage si l'on n'eût pas placé le rocher le *Mewston* à une trop grande distance du rivage, & si l'on n'eût point fait une même terre de l'Eddystone & de Swilly qui sont dans le fait deux objets bien distincts. Entre l'Eddystone & Swilly il y a un lit entier de rochers dont plusieurs se montrent au-dessus de l'eau. L'Eddystone est situé par les 43 degrés 53 $\frac{1}{2}$ min. de latitude nord, & par les 147 degrés 9 minutes de longitude est; & Swilly, par les 43 degrés 54 minutes de latitude, & par les 147 degrés 3 minutes de longitude est, méridien de Greenwich.

Pendant la nuit le vent d'ouest qui nous avoit si bien servi depuis longtemps, fut remplacé par un vent de nord-est. Lorsque le jour parut nous avions perdu la terre de vue, & nous ne la revîmes que le 19, étant seulement à 17 lieues de distance du terme de notre voyage. Le vent étoit beau, le ciel serein, quoiqu'un peu chargé de brume, & la

température de l'air extrêmement agréable. La joie brilloit dans tous les yeux, & l'on se félicitoit mutuellement d'apercevoir la terre sur laquelle on alloit descendre. Ithaque ne fut pas plus désiré par Ulyffe, que la Baie Botanique par les voyageurs qui avoient parcouru tant de milliers de lieues pour en aller prendre possession.

Le jour qui éclaira notre arrivée s'avança pesamment & enveloppé de nuages. Ce jour fut important pour nous. Il pourra être relaté dans les fastes de l'histoire; & j'espère que loin de dater de ce même jour la chute d'un empire, on pourra au contraire le regarder comme celui de la fondation d'un état puissant.

Le 20, vers les dix heures du matin, toute la flotte avoit jeté l'ancre dans la Baie Botanique, où nous trouvâmes à notre grande satisfaction le gouverneur & la première division des vaisseaux de transport. Nous apprîmes que le Supply

n'étoit arrivé que le 18 , & la premiere division la veille seulement.

Après une traversée de trente six semaines de l'instant de notre départ de Portsmouth , nous sommes ainsi arrivés au but que nous nous proposons d'atteindre. De deux cents douze soldats de marine que nous avons embarqués , nous n'en avons perdu qu'un seul , & de sept cents soixante-quinze prisonniers mis à bord en Angleterre , il n'en est mort que vingt-quatre. A quelle cause devons-nous attribuer un succès aussi inespéré ? je desirerois répondre , à la maniere généreuse dont le gouvernement nous a fournies toutes les choses nécessaires à notre expédition ; mais quand le lecteur saura que quelques - unes de celles que l'on a coutume d'allouer dans les bâtimens qui vont aux Indes occidentales , nous ont été refusées ; que l'on n'a pas voulu nous accorder les tablettes de bonillon , le froment , les végétaux confits ; qu'enfin une quantité très-insuffisante d'essence

de malt est le seul antiscorbutique que l'on ait bien voulu nous donner , sa surprise redoublera en apprenant de quel bonheur notre voyage a été accompagné. On doit se souvenir que les gens que nous avions à bord n'étoient point comme ceux de l'équipage d'un navire , qui jouissent de tous les avantages que l'activité , la liberté , & une bonne nourriture peuvent produire. La majeure partie de nos hommes étoient des malheureux , épuisés par l'emprisonnement , manquant d'habits & de toutes les choses nécessaires pour rendre supportable un voyage aussi long. Je dirai cependant que les provisions qui avoient été mises à bord étoient bonnes & d'une qualité beaucoup supérieure à celles qui sont ordinairement fournies par entreprise. Ce sont M M. Richard & Thora , de Tower Street , à Londres , qui ont été chargés de cette fourniture.

CHAPITRE VIII.

Depuis le moment de l'arrivée de la flotte à la Baie Botanique , jusqu'à sa sortie de cette baie. Entrevue avec la Bouffole & l'Astrolabe, deux vaisseaux François , commandés par M. de la Peyrouse. Arrivée au Port Jakson. Entrevue avec les naturels. Description du pays dans les environs de la Baie Botanique.

Nous avons à peine eu le temps de nous féliciter réciproquement sur notre heureuse arrivée , lorsque le gouverneur & le gouverneur en second, entreprirent une excursion dans l'intérieur des terres pour examiner la nature du sol & fixer le lieu où nous commencerions nos opérations. Comme on n'apperçut rien de très-bon dans les environs , le gouverneur monta une chaloupe pour aller reconnoître une ouverture à laquelle le capitaine Cook

a donné le nom de Port Sakson , ayant dans l'idée qu'il y trouveroit un bon mouillage pour les bâtimens. Il revint le 23 , & étoit si satisfait de la bonté du havre & des avantages que paroissoit offrir le pays des environs , qu'il fut résolu de commencer à évacuer la Baie Botanique dès le lendemain matin.

En conséquence de cette décision , le peu de matelots & de soldats qui avoient eu permission d'aller à terre , furent rembarqués , & on fit tous les préparatifs nécessaires pour dire adieu à un port qui avoit été si long-temps le sujet unique de nos conversations , dans lequel nous étions entrés trois jours avant avec tant de satisfaction , & où nous croyions devoir passer tant d'années de notre vie.

L'idée des occupations que nous devions avoir le lendemain , m'avoit empêché de fermer l'œil , & j'étois levé dès la pointe du jour ; mais il est difficile de concevoir ma surprise lorsqu'un sergent descendit tout essoufflé dans la cabine où

j'étois à m'habiller, & me dit qu'on voyoit un bâtiment à l'entrée du havre. Je ne fis d'abord que rire ; sachant cependant que l'homme qui me parloit n'étoit pas un visionnaire, & lui ayant fait répéter ce qu'il venoit de me dire, je courus sur le pont. J'y avois à peine mis le pied lorsque j'entendis crier, « une autre voile. » Frappé d'étonnement, & ne sachant si j'en devois croire le rapport de mes yeux, je m'avançai vers le garde-fou, & je découvris très-distinctement deux gros bâtimens qui portoient à toutes voiles sur l'entrée de la baie. L'alarme étoit générale, & chacun se perdoit dans ses conjectures. Nous nous persuadions dans un moment que c'étoient des vaisseaux Hollandois envoyés sur nos traces pour nous déposséder, dans d'autres, des bâtimens d'avitaillement, chargés de marchandises qui arrivoient d'Angleterre, pour nous apporter ce dont on savoit que nous manquions. Dans l'agitation où nous étions

il ne nous étoit pas possible d'appercevoir tout ce qu'il y avoit d'in vraisemblance dans l'une ou l'autre de ces conclusions. Le gouverneur Philipps ramena enfin le calme parmi nous , en se rappelant qu'il y avoit à cette époque deux vaisseaux François , partis pour faire des découvertes dans l'hémisphère méridional. Presque persuadés que ce ne pouvoient être que ces deux bâtimens , nos craintes s'évanouirent ; mais cependant il fut jugé prudent de ne point partir pour le port Jackson , avant de nous être procuré toutes les informations possibles.

Si la brise eût été favorable , les bâtimens étrangers auroient pu jeter l'ancre dans la baie , vers les huit heures du matin ; mais cette brise soufflant de terre , ils furent chassés sous le vent au sud du port. Le jour suivant ils reparurent dans la même position que la veille , & on leur envoya un lieutenant de vaisseau dans une chaloupe , pour leur offrir du secours & leur donner les indications

nécessaires pour entrer dans le havre. Cet officier revint dans le cours de la journée, & nous apprit que ces vaisseaux étoient en effet la Bouffole & l'Astrolabe, envoyés par ordre du Roi de France, pour faire des découvertes, sous le commandement de M. de la Peyrouse. L'étonnement des François, en nous voyant, ne fut pas tel que le nôtre, car il paroît que comme dans le cours de leur voyage ils ont touché au Kamtchatka, ils y ont appris que notre expédition étoit projetée. Ils jeterent l'ancre le lendemain matin, à l'instant même où nous venions de la lever pour sortir de la baie, & nous nous contentâmes pour le moment de nous faire en passant un salut réciproque.

Avant de quitter la Baie Botanique, je rapporterai le peu d'observations que nous avons été à portée de faire pendant notre séjour dans ce havre, & dans les excursions que nous y avons faites quelquefois du port Jackson.

Cette baie est très-ouverte & exposée à toute la furie des vents du S. E. qui, quand ils soufflent, causent une houle violente & très-dangereuse. Son étendue est immense, le principal bras qui prend sa direction au sud-ouest, n'ayant pas moins de vingt-quatre milles, compris ses détours depuis les caps qui forment l'entrée, suivant le rapport des officiers François qui n'ont rien négligé pour s'en assurer. A une lieue de distance de la bouche du havre, il y a une barre, sur laquelle, à marée basse, il n'y a pas plus de quinze pieds d'eau. En dedans de cette barre & à plusieurs milles en remontant vers le canal du sud-ouest, se trouve un havre comparable aux meilleurs que l'on ait encore découvert jusqu'ici, & dans lequel une grande quantité de vaisseaux peuvent mouiller à la fois & être à l'abri de tous les vents. Le pays des environs est infiniment plus fertile que celui qui avoisine le Cap Banks & la pointe Solander, mais il leur ressemble malheu-

reusement dans un point essentiel, c'est-à-dire, par la disette d'eau-douce.

A mesure que nous remontâmes la rivière, le pays nous parut de plus en plus peuplé, & même à l'embouchure du havre, nous eûmes lieu de juger que le nombre des habitans est plus grand que le capitaine Cook ne l'a pensé. A l'arrivé du Supply dans la baie, (le 18 Janvier) ils étoient rassemblés sur le bord de la rive méridionale au nombre de quarante personnes, jetant de grands cris & faisant des signes & des grimaces qu'il étoit impossible d'interpréter. Cette vue piqua vivement la curiosité de ceux qui en furent témoins, mais comme la prudence empêchoit qu'une poignée d'hommes risquât d'aller à la rencontre d'un si grand nombre de ces Indiens, & que l'on voyoit un parti de six hommes seulement sur la rive septentrionale; le commodore gouverna aussitôt de ce côté afin de prendre possession de son nouveau territoire & pour tâcher d'enta-

mer une sorte de correspondance entre
ses anciens & ses nouveaux maîtres. La
chaloupe dans laquelle étoit le gouver-
neur remonta le havre à quelque distance
& en ralliant la terre , & les Indiens la
suivoient. A la fin un des officiers qui
étoient dans la chaloupe fit signe que l'on
manquoit d'eau , ce qui étoit indiquer en
même temps le dessein d'aborder. Les
naturels l'ayant compris lui désignerent
un endroit ou il pouvoit se procurer de
l'eau ; la chaloupe gouverna aussi-tôt vers
cet endroit , & on fit une descente sur le
rivage. Comme notre tranquillité future
pouvoit dépendre en quelque sorte de cette
premiere entrevue , il étoit nécessaire que
nous missions toute l'aménité possible
dans notre conduite à leur égard. Les
Indiens , quoique timides ne parurent
point fâchés de voir le gouverneur aller
à terre. L'entrevue commença à avoir
lieu , & la conduite des deux côtés fut
telle que les nouveaux venus retournerent
à leurs bâtimens avec une opinion

beaucoup meilleure , des naturels , que celle qu'ils en avoient d'abord conçue ; & que les derniers parurent avoir trouvé beaucoup de plaisir avec leurs hôtes , dont ils voulurent bien accepter un miroir , des grains de verre & d'autres bagatelles.

Arrivé l'un des derniers je ne descendis sur le rivage que trois jours après cette entrevue. Je me rendis alors avec un détachement sur la rive méridionale du havre ; & à peine avions nous mis pied à terre , que nous rencontrâmes une douzaine d'Indiens , nus comme à l'infant de leur naissance , & qui marchoient le long de la mer. Nous avions un vif desir de nous entretenir avec eux , & cependant ayant peur de les effaroucher , nous avançâmes vers eux avec beaucoup de précaution , mais toutes nos instances ne parurent d'abord les engager à s'approcher qu'à une certaine distance. Les deux partis étoient armés , quoique leur intention ne parût pas être de nous attaquer

quer plus que nous n'avions envie de les attaquer nous-mêmes. Je donnois la main à un petit garçon qui n'avoit pas plus de sept ans. Cet enfant parut sur-tout attirer leur attention , car ils le montroient du doigt & s'entretenoient ensuite ; & comme il n'étoit pas effrayé , je marchai avec lui vers eux , ayant soin d'ouvrir ses habits sur le devant , & de laisser voir la blancheur de sa peau. Ils jeterent alors un cri de surprise , & l'un d'entr'eux , vieillard portant une barbe fort longue & extrêmement laid , s'avança vers nous. Je recommandai à mon petit compagnon de ne point avoir peur , & je le présentai à ce singulier personnage. L'Indien porta la main sur le chapeau de l'enfant , & tâta ensuite ses habits , montrant beaucoup de douceur dans ses gestes & ne cessant de murmurer quelque chose entre ses dents. Je jugeai bientôt à-propos de faire retirer l'enfant , qu'un examen aussi curieux commençoit à alarmer , & le vieillard ne parut pas m'en sa-

voir mauvais gré. C'étoit d'ailleurs imiter les sauvages dans la conduite qu'ils avoient coutume de tenir ; car j'avois remarqué la première fois , qu'ils retenoient en arriere leurs enfans , dont la plupart étoient de beaucoup plus âgés que celui que j'avois avec moi. Il en vint alors vers nous un plus grand nombre auxquels nous fîmes divers présens de peu de valeur ; ils ne parurent pas en faire beaucoup de cas , & furent long-temps sans avoir l'air disposés à rien donner en retour ; cependant avant de nous séparer , nous obtînmes une grosse massue , garnie d'une crosse assez forte pour assommer un bœuf , en échange d'un miroir. Ces gens paroissoient fort inquiets de savoir (vraisemblablement parce que nous ne portions point de barbe) de quel sexe nous étions. S'en étant enfin assurés , ils firent des éclats de rire immodérés , & se mirent à parler avec une telle volubité , que je n'ai jamais rien entendu de semblable. Après une demi-

heure de conversation , par signes & par gestes , ils répéterent plusieurs fois le mot *Whurra* qui est leur adieu ; & ils s'éloignerent de nous en marchant du côté du fond de la baie. (5)

Après le départ des naturels, nous nous étendîmes pour examiner le pays ; mais nous n'eûmes pas lieu d'en être satisfaits. Nous trouvâmes le terrein , presque partout sablonneux & peu disposé à la culture , quoique les arbres & l'herbe y crussent

(5) Dans les différentes entrevues que le gouverneur Philipps eut avec les naturels , il avoit coutume de laisser sur la terre son mousquet , & de s'avancer en leur montrant les présens qu'il leur destinoit. De leur côté ils présentoient un rameau verd , ou mettoient bas leurs lances. Pendant ces entrevues , les matelots s'amusoient à revêtir les Indiens , d'étoffes découpées & de bandes de papiers colorées ; & quand ils se regardoient ensuite les uns les autres , ils faisoient de grands éclats de rire , & courroient vers les bois. Les soldats de marine ayant un jour été exercés devant eux , ils prirent beaucoup de plaisir à entendre le son du fifre ; mais quand on commença à battre le tambour , ils s'enfuirent , & ne voulurent plus dans la suite s'approcher de ces tonnerres ambulans.

en assez grande quantité. Nous étions alors près de l'aiguade où le capitaine Cook se procura de l'eau, & nous ne la trouvâmes pas très-bonne ni très-abondante. Nous retournâmes à bord le soir, peu satisfaits de notre course & de la dernière partie de nos découvertes qui indiquoient que, outre les difficultés nombreuses que nous avons prévues, nous en trouverions encore une infinité de nouvelles à surmonter.

Depuis ce moment jusqu'à l'instant de notre départ, nous eûmes plusieurs entrevues avec les naturels, & elles finissoient toutes d'une manière si cordiale que nous commencions à concevoir l'espoir d'établir avec eux une liaison suivie. Notre premier objet étoit de gagner leur affection, notre second de les convaincre de la supériorité que nous avons sur eux; car si nous ne leur en imposions pas, leur amitié ne pouvoit être pour nous que de peu d'importance. Un officier obtint un jour d'un de ces sauvages de

placer un bouclier, fait d'écorce d'arbre, contre un grand baliveau; & s'éloignant de quelque pas, il l'ajusta d'un coup de pistolet. Les Indiens, quoiqu'effrayés de ce qu'ils avoient entendu, ne prirent cependant pas la fuite, mais leur surprise fut encore plus vive que leur frayeur lorsqu'ils virent le trou que la balle avoit fait. L'officier pour dissiper leurs craintes, se mit ensuite à chanter l'air de *Malborough* dont ils parurent émerveillés, & ils l'imitèrent avec autant de plaisir que de promptitude. M. de la Peyrouse m'a assuré que les naturels de la Californie & ceux de presque toutes les isles de l'océan pacifique & des lieux où il avoit touché, prenoient plaisir à entendre ce petit air plaintif & fait pour émouvoir.



CHAPITRE XI.

*Prise de possession du port Jackson,
Debarquement des soldats de la marine
& des convaincus.*

NOTRE traversée de la Baie Botanique au port Jackson ne fut que de quelques heures, & nous les passâmes assez agréablement. La soirée fut belle, & tout ce qui se présentoit à nos yeux paroissoit donner de la vraisemblance à notre espoir. Ayant dépassé les caps qui en forment l'entrée, nous nous trouvâmes dans un port plus grand & infiniment meilleur que tous ceux que nous avons vus jusqu'ici. Nous continuâmes à marcher l'espace de quatre milles en remontant le havre, du côté de l'ouest; nos yeux ne pouvoient se lasser d'admirer les tableaux variés & pittoresques que présentotent ces bords couverts d'arbres

touffus , & parmi lesquels on appercevoit plusieurs Indiens. Nous arrivâmes enfin dans une petite anse resserrée, sur le rivage de laquelle nous devions commencer à exécuter le plan de nos opérations.

Le lendemain on transporta à terre une partie des soldats de marine & des convaincus , & le jour suivant on débarqua le reste. Chacun songea aussi-tôt à mettre la main à l'œuvre ; & ce tableau mouvant n'auroit pu manquer d'exciter le plus vif intérêt dans l'ame du spectateur qui auroit eu le loisir de le contempler. On voyoit dans un endroit un parti occupé à abatre du bois , dans un autre les ferruriers établissant leurs forges. L'un portoit des pierres , l'autre des provisions. Ici , étoit un officier donnant des ordres à ses soldats , là on arrêtoit avec plaisir les yeux sur la flamme pétillante du feu destiné à la cuisson des alimens. Au moyen de l'extrême diligence avec laquelle chaque chef de département s'aquitta des soins

qui lui étoient confiés : on vit bientôt régner l'ordre par-tout , & autant que la constitution , encore peu stable de la Colonie , put le permettre , un systême régulier de discipline prit la place de la confusion (6).

Il y a dans le fond de l'anse sur les bords de laquelle nous nous sommes établis , un filet d'eau - douce , qui coupe le pays adjacent à une petite distance dans la direction du Nord au Sud. Le gouverneur a fixé le lieu de sa résidence sur la rive orientale de ce ruisseau , & il a un corps nombreux de convaincus campés près de lui. Les autres ont été mis sur la rive occidentale , près du camp des soldats de marine. Il y a toujours sur pied deux gardes composées de deux officiers,

(6) Dans les premiers momens du débarquement on descendoit à terre , chaque matin , les convaincus , pour les employer à couper du bois & à d'autres occupations , & le soir on les retransportoit à bord des navires , ne laissant à terre qu'un nombre suffisant de soldats & de matelots pour garder les ouvrages.

autant de sergens, quatre caporaux, deux tambours & quarante-deux soldats, sous les ordres du capitaine de garde, à qui tous les rapports sont faits. La consigne leur est donnée de manière à ne laisser, en cas de nécessité, à ceux qui en sont l'objet, que le choix de rester tranquilles ou de périr par la bayonnette.

La désertion des convaincus, non-seulement seroit devenue une perte pour la colonie qui auroit été privée d'autant de bras pour l'aider dans ses travaux, mais elle auroit encore pu tourner à son désavantage d'une manière plus directe, si les fugitifs, se mêlant avec les naturels, avoient voulu coopérer à la détruire. On prit en conséquence les précautions les plus sûres pour l'empêcher. Le prévôt & ses soldats eurent ordre de faire dans le pays d'alentour les patrouilles les plus exactes, & l'on intima aux criminels que la moindre faute de leur part seroit suivie des châtimens les plus rigoureux. Malgré tous nos soins ils ne tarderent cependant

pas à trouver le chemin de la Baie Botanique, & à aller rendre visite aux François qui étoient dans cette rade, & qui les en auroient volontiers dispensés.

Comme la sévérité seule n'est pas capable de corriger les hommes & de les rendre meilleurs, on saisit toutes les occasions possibles de prouver à ces infortunés que leur bonne conduite & leur soumission leur mériteroient, pour le présent & pour l'avenir, des distinctions & des marques de faveur. Si ce soin n'a pas été suivi de tous les heureux effets que l'on pouvoit en espérer, on doit en être fâché plutôt que surpris; mais il est incontestable que dans plusieurs occasions on a eu à se louer de l'avoir pris; & quel est l'être sensible & doué d'humanité qui ne sera pas disposé à un peu d'indulgence, en considérant la situation de ces malheureux expatriés? Tandis qu'ils étoient à bord, les deux sexes avoient été séparés l'un de l'autre avec la plus grande rigueur; mais quand tout le monde fut à terre,

une plus longue séparation devint impraticable ; & vouloir qu'elle continuât à subsister , auroit été un mal plutôt qu'un bien ; il s'en seroit nécessairement suivi une licence défordonnée , & dont il eût été difficile d'arrêter le cours. Que devoit-on faire ? donner des palliatifs à ce mal nécessaire. On recommanda le mariage , & on offrit à ceux qui parurent disposés à mener un train de vie réglée , des avantages qui ont beaucoup contribué à la tranquillité de la colonie.

Le dimanche après notre débarquement , les prières de l'église furent lues sous un grand arbre , par M. Johnson , chapelain de la colonie , en présence des troupes & des convaincus , qui furent parfaitement tranquilles & se conduisirent on ne peut plus décemment. Cela s'étoit fait de même tous les dimanches dans le cours de notre voyage , lorsque nous étions dans un port. M. Johnson leur avoit en outre fourni une suffisante quantité de livres de dévotion & de prières.

Dans les premiers jours de notre arrivée , les Indiens nous firent de fréquentes visites , mais ils devinrent ensuite beaucoup plus réservés. Nous n'en pûmes pas découvrir la véritable cause , car nous n'avions cessé dans toutes les occasions de les traiter avec honnêteté & de les charger de présens. Nulle contestation ne s'étant élevée entr'eux & nous depuis leur première entrevue avec le gouverneur Philipps , nous nous étions flattés d'établir une liaison stable qui pût tourner à l'avantage des deux parties. Lors de cette première entrevue , non-seulement ils reçurent très-bien nos compatriotes , mais ils reconnurent leur autorité au point de permettre qu'il y eût une ligne tirée sur le sable , qu'ils n'essayerent pas de franchir , & dont ils parurent même être satisfaits.

CH A P I T R E X.

Lecture des commissions ; inauguration de la Colonie ; description des tribunaux militaires , civils & criminels ; maniere d'administrer la justice dans le pays.

LA multiplicité d'occupations que nous eûmes aussi-tôt après le débarquement , & la précipitation avec laquelle on mit tout le monde à l'ouvrage pour faire les choses de premiere nécessité , empêcha la lecture des commissions & de prendre , en forme , possession de la colonie avant le 7 Février. Ce jour tous les officiers de garde eurent leur poste assigné parmi les troupes de la marine qui étoient rangées en bataille , & se rendirent , tambour battant & drapeaux déployés , sur un terrain adjacent que l'on avoit disposé pour cette cérémonie. Les convaincus étoient

rassemblés dans ce lieu , pour entendre lire la commission du Roi , en vertu de laquelle Arthur Philipps étoit nommé gouverneur & capitaine général , dans , & sur tout le territoire du nouveau pays de Galles meridional & dépendances. On fit aussi lecture de l'acte du parlement pour établir un code de loix , & des patentes sous le grand sceau du gouvernement , pour tenir une cour de judicature civile & criminelle , par laquelle seroient jugés tous les cas où il s'agiroit de la vie ou de la mort d'un citoyen , ou de ce qui intéresseroit sa propriété. Lorsque l'avocat général eût achevé cette lecture , le gouverneur s'adressa aux nouveaux Colons ; il leur parla avec bonté & avec fermeté , les informant de ses intentions futures , qui étoient d'aimer , de protéger & de s'occuper sans cesse du bonheur de ceux qui le mériteroient par leur bonne conduite ; mais d'abandonner à toute la rigueur des loix , ceux qui oseroient passer les bornes qui leur étoient

prescrites. Trois décharges de mousqueterie suivirent ce discours, & les troupes de la marine retournerent au lieu de la parade, dans le même ordre où elles étoient venues. Le gouverneur y fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang : il les passa en revue, & eut la bonté de leur témoigner publiquement sa satisfaction de la conduite qu'elles avoient tenue pendant la traversée. Cette cérémonie se termina par une invitation de partager une collation froide, où l'on but une grande quantité de santés.

Selon la commission donnée au gouverneur Arthur Philipps, son autorité s'étend depuis le 43^e. degré 49 minutes de latitude Sud, jusqu'au 10^e. degré 37 minutes de latitude Sud, ce qui forme les extrêmités méridionales & septentrionales du continent de la nouvelle Hollande. Elle prend encore du 135^e. degré de long. Orientale, méridien de Greenwich, & se prolongeant à l'Est dans les latitudes ci-dessus désignées, elle comprend toutes les isles qui se trou-

vent dans l'Océan pacifique. On a lieu d'espérer de ce partage que toutes les sources de contestations qui pourroient à l'avenir s'élever entre les Hollandois & nous , seront anéanties , les Anglois ne devant de ce côté étendre leurs découvertes que dans ces parages.

Le gouvernement n'a pas été moins libéral dans les pouvoirs qu'il a accordés à M. Philipps, que dans l'étendue qu'il a donnée à son territoire. Il n'est point question qu'il doive lui être nommé de conseil , & par conséquent il a la liberté d'agir en tout comme il le jugera à-propos. On n'a point fixé d'époque pour assembler les cours de justice, ainsi que cela existe en Angleterre, & il peut faire durer l'emprisonnement aussi long-temps qu'il le jugera à-propos. Il est revêtu du pouvoir de convoquer le conseil de guerre général , mais on n'a point fait attention à la clause de l'acte relatif aux troupes de la marine , qui règle qu'un nombre d'officiers moindre de treize , ne sera pas compétent

compétent pour former un tel tribunal. Il en résulte que si des troupes étoient envoyées en détachement, ou que plusieurs officiers fussent indisposés en même temps, on seroit souvent exposé à ne pouvoir pas tenir un conseil de guerre, à moins que le nombre actuel des officiers qui sont maintenant dans la colonie, ne fût augmenté.

Quand le gouverneur le juge à-propos, il peut accorder leur grace aux criminels condamnés, excepté dans le cas de trahison ou d'assassinat de dessein prémédité; & même alors, il peut encore suspendre l'exécution du jugement prononcé, jusqu'à ce que le Roi ait manifesté ses intentions. En cas de mort du gouverneur, c'est le gouverneur en second qui le remplace, & le plus ancien officier dans l'endroit, prend au défaut, du dernier, les rennes du gouvernement.

Malgré les promesses faites d'un côté & de l'autre, les défenses & les menaces, on se vit avec douleur obligé de convo-

quer une cour criminelle , quatre jours après la prise de possession. Elle s'assembla en vertu d'un ordre du gouverneur , & elle étoit composée de l'avocat-général qui la présidoit , de trois officiers de vaisseaux , & de trois officiers du corps des troupes de la marine.

Comme la constitution de cette cour est absolument nouvelle dans les annales de la Grande-Bretagne , le lecteur ne m'accusera vraisemblablement pas de trop de prolixité si je lui présente quelques détails à cet égard. Le nombre des membres , compris l'avocat-général , est limité par acte du parlement à sept personnes qui doivent être en même temps officiers des troupes de terre ou de mer , du Roi. Les membres étant assemblés , vêtus & armés comme pour assister à un conseil de guerre , l'avocat-général commence à faire prêter serment entre les mains les uns des autres , aux jurés , ainsi que cela se pratique en Angleterre , l'un desquels vient ensuite prêter lui-même

serment entre les mains du président. Cette cérémonie faite on lit au prisonnier l'accusation portée contre lui & on laisse à la délibération de la cour à décider s'il est coupable ou innocent, n'y ayant aucun officier de justice nommé pour prendre la défense du gouvernement, (car j'imagine que celui qui préside cette cour, peut à peine se considérer comme tel, malgré le titre dont il est revêtu) la poursuite du criminel est entièrement abandonnée à la partie adverse. Tous les témoins sont admis à déposer sur serment, & le jugement est porté d'après les loix adoptées dans la Grande-Bretagne, ou à-peu-près, suivant que peut le permettre la situation de la colonie, & à la pluralité des voix, en commençant à recueillir celle du plus nouveau membre, & en finissant par demander la voix du président. Dans les cas où il s'agit d'infliger une peine capitale. Le jugement ne peut être porté que lorsque cinq des sept mem-

bres qui composent le tribunal prononcent cette même condamnation. Les preuves étant fournies des deux côtés, & la défense du prisonnier entendue, on s'ajourne, & quand le jugement est porté, on se rassemble & on prononce la sentence.

Tant que la cour siége, le lieu où elle est assemblée est entouré de soldats sous les armes, & on admet dans l'enceinte tous ceux qui demandent à y entrer. Depuis peu on a jugé les convaincus assez bien disciplinés, pour rendre inutile la présence d'un corps de troupes aussi nombreux; & l'on a considéré comme suffisant d'ajouter deux sentinelles aux hommes qui sont sous les ordres du prévôt.

Il seroit inutile & même déplacé de vouloir anticiper sur les réflexions que fera naître naturellement ce que l'on vient de lire. En comparant ces procédés avec la manière dont on rend la justice dans les tribunaux Anglois, on trouvera

qu'ils diffèrent dans des points vraiment essentiels. Ils n'ont pas plus de rapports avec les tribunaux militaires. Il ne faut pas cependant que la nouveauté de cette espece de cour prévienne contre elle au point de mettre en doute son efficacité, & de la blâmer sans faire attention à la nécessité qui lui a donné naissance.

La cour dont nous venons de parler procéda au jugement de trois hommes, dont l'un fut convaincu d'avoir frappé d'un coup d'herminette un soldat de marine, & de s'être en outre porté à des excès scandaleux. Il fut condamné à recevoir cent cinquante coups de lanières, ce qui est une punition moins forte que celle qui auroit été infligée en pareil cas à un soldat, par un conseil de guerre. Le second ayant commis un vol léger, fut envoyé sur une isle déserte, où il ne vécut que de pain & d'eau pendant une semaine (7). La troisieme sen

(7) C'est un rocher situé à quelque distance du rivage & qui forme une sorte de bastille.

tence portoit contre un autre délinquant qu'il recevoit cinquante coups de fouet ; mais la cour ayant sollicité sa grace auprès du gouverneur , la sentence ne fut point exécutée.

Jusqu'à cette époque il ne s'étoit cependant rien passé qui méritât que l'on sévît vigoureusement ; mais l'instant étoit prêt d'arriver , où le bien public exigeroit que l'on ne se contentât pas d'infliger des punitions passageres. Des hommes furieux & endurcis dans le crime se liguerent entr'eux pour commettre toutes fortes de déprédations ; & comme il arrive assez souvent , ils eurent l'art de persuader à d'autres , moins versés qu'eux dans l'habitude du mal , d'être les instrumens de leurs forfaits. Leurs succès ne furent heureusement pas de longue durée. Ils furent découverts à l'instant où ils emportoient une grande quantité de provisions qu'ils avoient dérobées ; & un des chefs ayant été arrêté , on parvint aisément à connoître ses complices , &

à s'affurer de leurs personnes. Le procès s'entama le 28 du mois ; trois furent condamnés à la mort , & un quatrieme à un châtiment des plus rigoureux. Dans l'espoir que la clémence n'entraîneroit pas à de fâcheuses conséquences, le gouverneur voulut bien permettre qu'il n'y eût qu'un des criminels qui subît sa sentence , & il fut exécuté le même jour avant le coucher du soleil. Ce malheureux , nommé Thomas Barret , homme élevé & nourri dans le crime , mourut avec cette fermeté mâle dont ne sont que trop souvent pourvus les hommes de son espece. Pendant qu'on l'exécutoit , les soldats de marine étoient sous les armes , & on obligea tous les convaincus d'affister à ce spectacle. Ceux à qui l'on avoit accordé leur grace furent retenus dans une étroite prison jusqu'à ce que l'on eût trouvé un endroit propre à les y envoyer comme bannis. On en fit de même de deux autres , qui furent condamnés à la mort le jour suivant, pour la même cause.

Outre la cour criminelle il y en a une inférieure composée de l'avocat-général & d'un ou plusieurs juges de paix, pour connoître des petites causes ou délits moins graves. Cette cour connoît aussi des procès au civil, & ses jugemens sont sans appel dans tous les cas où la somme contestée n'exécède pas trois cents livres sterling; mais si la somme est plus forte, la partie condamnée peut interjeter appel au parlement d'Angleterre. Dans le cas où il seroit nécessaire de convoquer une cour de l'amirauté, pour juger les délits commis sur la haute mer, le gouverneur en second (M. Ross) en seroit le président.

Pour ne pas interrompre le fil de mon récit, je n'ai pas parlé du départ du Supply pour l'isle de Norfolk, dont le ministère avoit ordonné à M. Philipps de se rendre maître. Ce bâtiment mit à la voile le 15, commandé par M. Ball. Le sieur King, lieutenant du Sirius, fut envoyé en qualité de commandant de l'isle, & il em-

mena avec lui un chirurgien, un élève de la marine, un sieur-de-long, un tisserand, deux soldats de marine, & seize convaincus, dix hommes & six femmes. On lui fournit aussi un certain nombre d'animaux vivans pour en peupler l'isle, ainsi que des semences de plantes potageres, du grain & toutes les autres choses que l'on jugea à-propos d'y transporter pour former un établissement.

CHAPITRE XI.

Description des naturels du nouveau pays de Galles méridional ; opérations avec les Indiens.

LE chapitre précédent a pu ne pas intéresser le général de nos lecteurs ; mais écrivant l'histoire d'une colonie naissante, nous n'avons pas cru devoir omettre ce qui concernoit sa constitution actuelle, comme devant influer sur-tous les événe-

mens subféquens. Après avoir présenté l'homme dans l'état de civilisation , & soumis à des loix que cette même civilisation a rendu nécessaires , nous le présenterons dépouillé de tout accessoire étranger , & tel qu'il est sorti des mains de la nature.

J'ai déjà dit que nous n'avions encore fait que très-peu de séjour au port Jackson lorsque nous nous apperçûmes d'un changement visible dans la conduite des naturels , à notre égard. J'aurois désiré pouvoir dire au contraire , qu'une plus longue résidence dans leur voisinage avoit fait naître un plus grand degré de confiance & d'intimité entre les anciens & les nouveaux maîtres du sol. Cette espérance que nous avons conçue à l'instant de notre arrivée , ne s'est point encore réalisée.

D'après notre première entrevue avec les naturels , plusieurs d'entre nous révoquerent en doute les détails que M. Cook nous a laissés de ce peuple. Nous pensâ-

mes que ce navigateur célèbre leur avoit déplu dans quelques circonstances , & que c'étoit ce qui avoit empêché qu'il ne s'établît entre eux & lui une liaison avantageuse (8). Le résultat de nos efforts réitérés pour les engager à se mêler parmi nous , n'a servi qu'à me confirmer dans l'opinion qu'ils nous craignent ou nous méprisent trop pour se foudier d'entretenir une amitié plus étroite (9). Je dois par cette raison avertir le lecteur que tout ce que j'ai à lui dire de relatif aux mœurs & aux usages des habitans de ce pays , a été rassemblé d'observations faites à différentes fois & par plusieurs personnes ,

(8) Voyez ci-après les détails relatifs au capitaine Cook , dans l'histoire de la découverte de la nouvelle Hollande.

(9) Les Indiens lancerent une seule fois un de leurs dards sur un parti de matelots ; mais ayant manqué leur but , ils tâcherent de désavouer toute intention hostile , & maltraiterent l'homme qui avoit commis cette faute.

leur méfiance ne nous donnant pas assez de communication avec eux , pour avoir pu les observer d'une manière suivie.

Les naturels du nouveau pays de Galles méridional sont peu courageux , quoique vifs , agiles & même vigoureux. Nous avons remarqué que presque tous les hommes avoient une dent de moins sur le devant de la mâchoire supérieure , ainsi que Dampier (10) l'a dit avant nous , mais l'organe de la vue loin d'être foible chez eux , comme le remarque le même auteur , est des plus perçans parmi les habitans de la côte occidentale du continent. Le capitaine Cook prétend qu'ils sont plutôt d'une couleur de chocolat foncé , qu'absolument noirs , quoiqu'il convienne qu'on les croiroit plutôt de cette dernière couleur , par rapport à la

(10) Dampier a dit qu'il leur en manquoit deux. Voyez ci-après *histoire de la découverte de la nouvelle Hollande.*

crasse dont leur peau est entachée. Nous avons eu des preuves assez convaincantes de leur extrême mal-propreté ; mais je crois qu'il auroient beau se laver , ils ne seroient pas de deux degrés moins noirs que l'esclave Africain. Dans quelques-unes de nos premières entrevues , nous leurs vîmes plusieurs fois prendre des negres que nous avions amenés avec nous, pour des naturels de leur pays.

Malgré leur mépris pour toutes les parures que nous leur offrions & dont nous leur indiquions l'usage , par nos signes, nous remarquâmes qu'ils prenoient beaucoup de peine pour se faire des cicatrices sur tout le corps , ce qui ajoutoit encore à leur laideur naturelle. Il est difficile de se former l'idée d'un être humain plus difforme. Ils ajoutent encore à cette parure , un os de poisson qui leur traverse les cartilages du nez. La coutume de s'enduire de terre blanchâtre est commune aux deux sexes ; mais différens des naturels des îles de l'Océan pacifique , ils

ne font aucun cas des plumes magnifiques des oiseaux du pays.

Leur industrie se borne à fabriquer leurs armes offensives , & quelques haches de pierre grossièrement faites ; de petits filets dans lesquels ils mettent le poisson qu'ils ont attrapé , & des hameçons faits d'arrêtes de poissons ou de coquilles. Nous avons aussi trouvé , gravées sur plusieurs rochers , des figures d'hommes & d'oiseaux , mais on ne peut pas plus mal-adroitement faites.

Ces peuples ne paroissent pas avoir d'idée de l'usage ou de la nécessité de se vêtir , quoique le climat semble exiger qu'ils se mettent dans certain temps à l'abri des rigueurs du froid. Les naturels , de tout sexe & de tout age , sont toujours absolument nus. On n'en doit pas conclure que cet usage les endurcisse au point de les rendre insensibles aux variations de la température. Nous avons au contraire eu des preuves que le froid les incommode singulièrement. Aussi-tôt qu'il

s'éleve une bise piquante, on les voit se rassembler & s'entasser précipitamment les uns sur les autres, dans leurs huttes ou dans les cavernes que forment les rochers, jusqu'à ce qu'ils aient pu se procurer du feu.

Rien n'est plus mal-construit que leurs cabanes, & on n'y trouve pas la moindre commodité. Ce sont des especes de fours, dont plusieurs morceaux d'écorce d'arbre joints les uns aux autres, forment les murailles & la couverture. Cette cabane est ouverte à l'un de ses bouts, très-basse, & d'une profondeur suffisante pour qu'un homme puisse s'y tenir couché dans toute sa longueur. Il paroît cependant qu'ils comptent moins sur ces cabanes pour leur servir d'abri, que sur les cavernes dont abondent les rochers des environs.

Ils n'ont pas la moindre notion d'agriculture, & ne se nourrissent que des fruits sauvages qu'ils recueillent, des végétaux que leur fournissent les terrains bas &

les marais , & du poisson qu'ils pêchent à l'hameçon le long des côtes , ou qu'ils frappent de leurs lances , lorsqu'ils sont montés dans leurs pirogues. C'est sur-tout à la pêche qu'ils semblent donner tous leurs momens , vraisemblablement parce que c'est d'elle qu'ils tirent leur principale subsistance. Leur patience & les peines qu'ils se donnent à cet effet sont inépuisables(11). Quand le poisson est rare , ce qui arrive assez souvent , ils guettent le moment où nous tirons nos filets ; & quand ils sont en force , ils pillent tout ce qu'ils contiennent , malgré la résistance des pêcheurs. Cela est arrivé plusieurs fois , & même après que nous leur avions fait présent d'une partie de ce que nous avions pris. La seule ressource qui nous reste est de leur montrer un

(11) Les Indiens de ce continent sont excellens plongeurs , suivant le rapport de quelques personnes , & vont quelquefois chercher , sous l'eau , les coquillages , ou le poisson qu'ils ont blessé avec leurs lances.

mousquet , & si cela ne suffit pas , de faire feu au - dessus de leurs têtes. Ce moyen a rarement manqué de leur en imposer & de les forcer de se disperser ; mais combien de temps les effraiera-t-on aussi facilement ? C'est ce qu'on ne peut encore déterminer , & ce qu'il est à désirer de voir subsister long-temps.

Les pirogues dont ces Indiens se servent pour pêcher , sont aussi mal construites que leurs huttes. Ce n'est autre chose que de grands morceaux d'écorce attachés ensemble aux deux bouts par des liens de sarment. Cependant on ne peut trop admirer leur adresse à les gouverner , la tranquillité avec laquelle ils pagaient , & leur hardiesse à se risquer sur ces frêles machines jusques dans la plaine mer , & à plusieurs milles du rivage. On voit rarement une pirogue sans feu dedans , pour faire cuire le poisson aussi-tôt qu'il est attrapé. C'est par le moyen du frottement qu'ils se procurent ce feu.

Si nous considérons la maniere donē

ces peuples disposent des corps de leurs compatriotes morts , ce dont je parlerai bientôt , & d'après quelque'autres observations , je crois pouvoir avancer que ces sauvages ne sont point cannibales. Ils ne mangent aucune substance animale dans son état de crudité , à moins qu'ils ne soient pressés par une faim extrême. Ils font bouillir indistinctement la viande & le poisson avec les végétaux ; ce qui en fait une nourriture saine. Il est à remarquer que plusieurs des racines qui servent d'aliment aux naturels , cuites , n'ont aucune qualité malfaisante , tandis que crues , elles sont autant de poisons. Un convaincu qui en mangea sans précaution , en fit la funeste expérience , & mourut vingt - quatre heures après. Si l'on donne du pain aux Indiens , ils le mâchent & le crachent ensuite , ne l'avalant que très-rarement. Ils mangent volontiers du bœuf & du porc salés , mais quand aux liqueurs spiritueuses , ceux qui en ont une fois goûté ne veulent plus y retourner.

Le seul animal domestique qu'ils aient est le chien, auquel ils donnent le nom de Dingo; il ressemble assez à notre chien loup. Ces animaux sont aussi farouches avec nous que familiers avec leurs maîtres; notre gouverneur en a cependant pris un qui commence à le connoître & à s'attacher à lui. Les Indiens ayant aperçu l'éloignement, & la haine même, que leurs chiens ont pour nous, sont assez méchans pour les envoyer sur un Européen qu'ils rencontrent par hasard seul dans les bois. Un homme des plus hardis étant un jour à chasser aux environs des bois, rencontra un parti de naturels qui essayèrent de se divertir de cette manière à ses dépens. Cet homme eut l'air de s'en amuser quelques momens, & se défendant avec adresse des morsures du chien, il le saisit & le renversa à ses pieds, où il le retint pendant quelques minutes. Craignant à la fin que trop de patience de sa part n'ehardit les naturels à pousser plus loin leurs insultes, il lâcha

le chien ; & s'en éloignant de quelques pas , tua d'un coup de fusil , le pauvre Dingo. Ses maîtres prirent aussi-tôt la fuite avec la plus grande promptitude.

Rien ne nous a paru plus difficile à expliquer dans la conduite de ces peuples, que ce qui a rapport à leurs femmes. En proportion des hommes , nous n'en avons vu que fort peu ; elles étoient quelquefois surveillées avec l'œil de la plus inquiète jalousie , & dans d'autres circonstances , elles se présentoient à nous avec la plus grande familiarité. Nous primes cependant beaucoup de précautions pour ne point alarmer les hommes sur un point aussi délicat ; nous nous sommes fait une loi de nous comporter à l'égard des femmes avec une décence & une réserve qui pussent ôter toute idée que nous eussions formé sur elles des vues capables d'exciter le ressentiment des hommes. Nos efforts furent suivis d'un tel succès , que je n'ai pas entendu dire qu'il se soit élevé une seule querelle à ce sujet.

Le ton de voix des femmes est doux & très-agréable. Il forme un contraste frappant avec la prononciation mâle, ou plutôt les sons roques, qui sortent de la bouche des hommes. Quant aux autres charmes dont est doué le beau sexe sur cette partie du continent, je crois pouvoir me dispenser d'en parler. Je dirai seulement qu'elles donnent des preuves d'une timidité & d'une pudeur qui paroît être inséparable du caractère des femmes, dans quelque contrée que le ciel les ait fait naître.

Il paroît assez singulier que la coutume de se couper les deux premières jointures du petit doigt de la main gauche, se retrouve ici parmi les femmes, qui ont pour la plupart souffert cette amputation. Nous n'avions pas pu jusqu'ici découvrir ni la source ni la cause de cet usage. Nous avons d'abord imaginé que c'étoit un droit qui n'appartenoit qu'aux femmes mariées ou qui avoient eu des enfans ; mais cette sup-

position ne peut être fondée. Rien ne nous indique qu'il y ait parmi ces peuples des personnes du sexe qui gardent le célibat, & d'ailleurs nous avons aperçu des femmes très-âgées qui n'avoient point cette distinction, tandis que de petites filles de cinq & six ans en étoient honorées.

A la première vue, lorsque nous arrivâmes au port Jakson, nous fûmes disposés à croire que les lances des naturels n'étoient point une arme dangereuse. L'expérience nous a convaincus du contraire, & nous n'avons que trop reconnu combien cette arme est offensive & meurtrière, & avec quelle adresse les naturels savent s'en servir.

Outre plus d'une douzaine de convaincus, qui ont disparu sans que l'on sache ce qu'ils sont devenus, nous avons eu connoissance que deux autres qui étoient occupés à couper des ronces dans le havre, ont été inhumainement massacrés & déchirés par les naturels : nous

ignorons ce qui y a donné lieu. L'un de ces deux malheureux, quoique très-robuste, & bien en état de se défendre, fut percé de part en part, d'un coup de lance, dans la partie la plus épaisse du corps, & l'autre eut le crâne enfoncé. Les Indiens emportèrent leurs outils, mais ils ne touchèrent, ni aux provisions qu'ils avoient avec eux, ni à leurs habillemens. Deux autres qui étoient occupés à cueillir des légumes dans un endroit fort éloigné de celui où leurs camarades avoient été assassinés, furent attaqués sans s'y être attendus, par un parti d'Indiens; & avant qu'ils eussent pu prendre la fuite, l'un d'eux fut atteint à la hanche d'un coup de lance, & renversé. On le dépouilla ensuite de ses habillemens. Le pauvre blessé revint, comme il put, joindre l'habitation, mais son compagnon fut entraîné par les barbares. Nous ignorâmes le sort de ce dernier, jusqu'à ce qu'un soldat ramassât, peu de jours après, dans une hutte indienne,

son habit & son chapeau , percé d'un coup de lance. Ces lances ne sont pas toutes faites sur un même modele. Quelques-unes sont barbées comme un hameçon , & d'autres seulement pointues. Ils ne sont pas moins adroits à les racommoder qu'à les lancer. Un des officiers ayant donné à un sauvage une lance cassée, il prit aussi-tôt une coquille d'huitre qu'il rompit & tailla avec ses dents , dans la forme convenable pour armer le bout de la lance. Il fixa ensuite cette coquille , & en peu de minutes l'arme fut en état de servir. En faisant cette opération la plante du pied lui servoit de valet. La lance n'est pas la seule arme défensive dont ils se servent ; ils ont encore de longues épées de bois , dont les lames sont taillées comme celles des sabres , qui portent des coups mortels , & des massues d'une pesanteur énorme. On les voit aussi se servir dans quelques circonstances de petits boucliers d'écorce d'arbre.

D'après différentes observations, nous

avons été plusieurs fois portés à croire que ces peuples se faisoient la guerre entr'eux. Nous les avons souvent vu rassemblés comme pour se mettre en campagne. Un officier en rencontra un jour quarante ; ils marchaient à travers les bois , rangés sur plusieurs lignes , ayant à leur tête celui qu'il jugea le chef , d'après les peintures & les cicatrices dont il étoit couvert : ils étoient tous armés de lances , & portoient une grosse pierre dans la main gauche. Quoiqu'ils fussent , à l'égard de la petite troupe commandée par l'officier Anglois , dans la proportion de cinq contre un , ils passèrent tranquillement leur chemin.

Nous n'avons pas lieu de douter que leur adresse ne s'étende jusqu'à tuer , à l'aide de leur dard , le *Kangarou* , ayant trouvé une partie de l'armure d'une lance dans la cuisse d'un de ces animaux. Cette blessure étoit d'ancienne date , car les chairs s'étoient refermées. Nous ne croyons pas qu'ils aient d'autre maniere

de les attraper , ni qu'ils connoissent aucun quadrupede autre que le chien & le kangarou.

Quels que soient les animaux que l'on leur montre , le chien excepté , ils leur donnent le nom de kangarou ; c'est une forte raison de présumer que s'il existe d'autres animaux sauvages dans les pays , ils y sont en bien petit nombre.

Peu de temps après notre arrivée au port Jackson , je marchois près d'un endroit où je remarquai un parti d'Indiens fort occupés à considérer des moutons renfermés dans un parc , & répétant plusieurs fois *kangarou*, *kangarou*. Comme ils paroissoient y prendre plaisir , je voulus ajouter à leur satisfaction , en leur montrant du doigt les chevaux & les vaches , qui n'étoient pas fort éloignés ; mais malheureusement à l'instant même , quelques-unes de nos femmes , occupées au même endroit , venant à se montrer , toutes mes tentatives pour les empêcher de tourner vers

elles leur attention, furent inutiles. Ils n'essayerent cependant de leur faire aucun mal, ni de se porter à aucune violence, mais ils restèrent debout à la distance de quelques pas, attentivement occupés à les regarder, & témoignant le plaisir qu'ils éprouvoient de la manière la moins équivoque.

J'abuserois de la confiance du lecteur, si je lui donnois des détails sur les réglemens civils ou ordonnances qui existent parmi ces peuples. Je déclare que je n'ai absolument aucune notion à cet égard; & excepté le petit tribut de respect qu'il m'a paru que la jeunesse payoit à l'âge mûr, je n'ai pas remarqué parmi eux, le plus léger degré de subordination. Je ne suis pas mieux informé relativement à leurs opinions & à leurs cérémonies religieuses. Si nous avions eu occasion de voir les cérémonies qu'ils observent lorsqu'ils enterrent leurs morts, peut-être aurions-nous pu en tirer quelques

lumieres relativement à leur religion (12). Tout ce que nous savons maintenant avec certitude , c'est qu'ils brûlent les corps , & amoncellent ensuite de la terre à l'endroit où ils déposent les cendres , de manière à former une petite tombe , assez semblable à celles que l'on trouve dans beaucoup de pays en Angleterre.

J'ai dit plus haut que le pays paroït plus peuplé qu'on ne le croyoit en Angleterre , à l'époque de notre départ. Cette remarque ne s'étend point à l'intérieur du pays , que d'après nos recherches & la manière de vivre des naturels des contrées voisines de la mer , nous avons tout lieu de croire inhabitées. Il paroît que quelques familles Indiennes

(12) On a cependant observé que les Indiens avoient une sorte de vénération pour un oiseau noir de l'espece du corbeau. Un naturel voyant un jour un des officiers coucher en joue cet oiseau , se jeta précipitamment au-devant de lui , quoique certain que si le coup fût parti il auroit été tué.

n'ont de société & de liaisons qu'avec les individus qui la composent ; mais il n'en est pas toujours ainsi. Sur la partie nord-ouest de la Baie Botanique , il y a un village qui contient plus d'une douzaine de maisons & d'une soixantaine de personnes. C'est l'établissement le plus considérable que nous ayons encore vu. J'ajouterai , comme une nouvelle preuve , que le pays n'est pas aussi dénué d'habitans qu'on le croyoit ; que le gouverneur Philipps faisant une excursion entre la tête de ce havre & celle de la Baie Botanique , rencontra un parti composé d'environ deux cents vingt hommes , & de quatre-vingt femmes. C'étoit le lendemain du meurtre commis sur les deux convaincus occupés à couper des ronces dans le havre , & le gouverneur étoit à la recherche des meurtriers , sur qui , s'il eût pu les découvrir , il auroit exercé une vengeance capable d'effrayer ceux qui auroient à l'avenir tenté de commettre un crime semblable. Cette

rencontre étoit aussi inattendue d'un côté que de l'autre ; & eu égard à la situation critique de nos affaires , elle n'étoit pas des plus agréables pour nous qui n'étions qu'au nombre de douze. Ils passèrent paisiblement leur chemin. Après la recherche la plus exacte , le gouverneur fut obligé de revenir sans avoir rien découvert. La constance de cet officier habile ne se démentit pas dans cette circonstance. Il ne négligea rien de ce qui pouvoit jeter le moindre jour sur cette affaire ; & ne se contenta pas de la recherche qu'il avoit faite pour tâcher de trouver les coupables , mais il prit des informations pour découvrir si les colons leur avoient donné sujet de se venger , en maltraitant ou tuant quelqu'un des naturels. Il fit publier hautement qu'une récompense des plus brillantes seroit accordée & la liberté rendue , à celui qui déceleroit l'affassin , s'il en existoit un.

J'ai relaté les choses comme elles ont été & comme elles sont encore à l'ins-

tant où j'écris. Je puis regretter que nous n'ayons pas fait plus de progrès dans nos liaisons avec les naturels, mais je dois en même-temps dire que les hommes de tous les rangs, se sont prêtés à tout ce que la raison pouvoit dicter pour parvenir à ce but si désiré & si desirable. Les chefs en ont fait leur unique occupation, les ordres & les réglemens du gouverneur, tendent tous à ce que la conduite des Européens, soit si sage, si bien réglée & si douce à l'égard des naturels, qu'ils soient petit-à-petit entraînés malgré eux à ce degré de confiance nécessaire pour assurer la paix entr'eux & nous, & contribuer en même temps à leur bonheur & au nôtre. A quelle cause devons-nous donc attribuer cet éloignement si marqué de la part des Indiens? Je n'en vois point d'autre que la foiblesse, la jalousie, l'indolence qui les dominant comme tous les autres peuples sauvages. Ils manquent de courage & de constance; ils sont trop timides pour oser former un attachement

fondé sur la seule confiance des traités, avec des hommes si différens d'eux dans leurs mœurs & dans leurs usages.

Je ne terminerai pas cet article sans rapporter une aventure assez plaisante qui aidera peut-être plus que tous nos efforts, à nous faire parvenir au but que nous nous proposons d'atteindre.

Quelques jeunes gens de l'équipage du Syrius rencontrèrent un jour dans les bois un Indien qui paroissoit fort âgé. Il avoit une barbe d'une longueur considérable, dont ses nouvelles connoissances lui donnerent à entendre par signe, qu'ils le débarrasseroient s'il le vouloit. Ils secouoient à cet effet leur menton, & passoient la main dessus pour lui faire voir combien il étoit uni. Le vieil Indien ayant enfin consenti, un de ces jeunes gens tira de sa poche un canif qu'il rendit aussi tranchant qu'il put, & le rasa avec beaucoup d'adresse. Le vieillard fut si satisfait après cette opération, qu'en peu de jours il parut avoir en nous une confiance

fiance parfaite; & ce qui étoit jusqu'alors sans exemple, il osa s'approcher du Syrius, dans sa pirogue, & pagaïer à l'entour, montrant à tous ceux qui le regardoient son menton, où la barbe commençoit à repouffer. On fit tout ce qu'on put, mais inutilement, pour l'engager à monter à bord du Syrius, & à la fin on envoya un barbier dans sa pirogue, qui fut amarrée au bâtiment. Là, ce barbier rafa le petit maitre suranné qui parut très-satisfait, en repassant à plusieurs reprises les mains sur ses joues & sur son menton. Cette aventure, outre l'espoir qu'elle nous donne que nous parviendrons à la fin à apprivoiser ces sauvages, nous a appris que la barbe est plutôt regardée par eux comme une chose gênante que comme une beauté ou une marque de dignité.

CHAPITRE XII.

Départ des bâtimens François de la Baie Botanique ; retour du Supply de l'isle de Norfolk ; découverte faite par le lieutenant Ball , en se rendant dans cette isle.

VERS le milieu du mois de Mars, nos bons amis les François remirent à la voile pour continuer leur voyage & parcourir de nouvelles parties de l'océan. Pendant leur séjour à la Baie Botanique, les officiers des deux nations eurent de fréquentes occasions de se donner des marques de leur estime réciproque. Ces vaisseaux, envoyés par ordre du Roi de France, pour faire de nouvelles découvertes, & pour perfectionner la connoissance des isles qui n'avoient été reconnues qu'imparfaitement, partirent d'Europe le premier

Août 1785, commandés par M. de la Peyrouse officier distingué, & comme nous avons eu lieu de le juger fait pour briller dans les postes les plus éminens. On doit se rappeler avec reconnoissance & avec admiration, en Angleterre surtout, cet homme humain & généreux, pour la conduite qu'il a tenue lorsque l'ordre fut donné de détruire notre établissement de la Baie d'Hudson, dans le cours de la dernière guerre. Son second dans le commandement fut le chevalier de Cléonard, officier d'un mérite rare.

Dans le cours du voyage, ces bâtimens ont eu le malheur de perdre un bateau contenant plusieurs officiers & soldats, sur la côte occidentale de la Californie. Ils éprouverent un autre accident encore plus fâcheux peut-être, dans une île de l'océan pacifique (13), qui a été découverte par M. de Bougain-

(13) L'île des Navigateurs.

ville , par les 14 degrés 19 minutes de latit. Sud , & par les 173 deg. 3 min. 20 secondes de longitude Est , méridien de Paris. Il eut le malheur d'avoir treize personnes de son équipage, parmi lesquels étoit l'officier chargé du commandement en second , taillées en pieces par les naturels , & un plus grand nombre très-dangereusement blessées. On ne fait à quelle cause attribuer cet événement cruel , car ils étoient alors prêts à quitter l'isle où ils avoient vécu de la meilleure intelligence avec les Indiens pendant plusieurs semaines. Durant ce temps les échanges s'étoient faits paisiblement & avantageusement pour les Européens. On cite ce lieu comme abondant en rafraîchissemens de toute espece ; & les habitans y sont remarquables pour leur beauté & pour leur douceur.

Il n'est pas moins agréable pour un Anglois , qu'honorable à M. de la Peyrouse , de voir le ton avec lequel il parle du nom & des talens du feu capi-

raîne Cook. Cet illustre navigateur , dit-il , n'a rien laissé ni à décrire ni à corriger à ceux qui le suivent dans sa marche. Ayant entendu dans le cours de la conversation que les vaisseaux François avoient relaché aux isles Sandwich , j'ai demandé à M. de la Peyrouse comment il y avoit été reçu par les naturels. Sa réponse mérite que je la rapporte dans ses propres paroles. « Pendant tout le » cours de notre voyage dans les mers » du Sud , les naturels des isles Sandwich » sont les seuls qui ne nous aient donné » aucun sujet de plainte. Il nous ont fourni » des provisions en abondance , & nous » ont rendu gaiement tous les bon offices » qui pouvoient dépendre d'eux ». Il est à-propos de remarquer qu'Owhyce (14)

(14) *Owhyce* est l'isle dans laquelle le Capitaine Cook a terminé sa glorieuse carrière. Il ne paroît pas que le caractère des naturels de cette isle diffère beaucoup de ceux des isles du même archipel. Ils sont naturellement doux , mais défiants , aisés à se fâcher ainsi qu'à oublier les injures. Ils aiment à piller , & l'avarice est

n'est point au nombre de celles des isles de Sandwick que M. de la Peyrouse a visitées.

Pendant le séjour que ces bâtimens ont fait à la Baie Botanique, un abbé, professeur d'histoire naturelle, mourut à bord, & fut enterré sur la rive septentrionale de la baie. Les François furent à peine partis, que les naturels renversèrent une petite pierre qui avoit été placée sur le lieu où le corps avoit été déposé, & bouleversèrent tout ce qui étoit aux environs. Le gouverneur Philipps, en ayant été informé, y envoya un détachement, avec ordre de fixer sur un

leur défaut dominant. La conduite que les peuples d'Owhyce ont tenue à l'égard du capitaine Cook, ne doit donc pas être attribuée à un caractère méchant ou vindicatif, mais à une disposition momentanée. Voyez la description de ces isles & les mœurs de leurs habitans, &c. dans les voyages du capitaine Cook, & dans le voyage autour du monde du capitaine George Dixon, qui y a fait plusieurs relâches & des séjours de plusieurs mois. La traduction de ce voyage vient d'être imprimée à Paris, chez le S. Maradan.

arbre , près de l'endroit de sa sépulture , une plaque de cuivre portant la même inscription qui avoit d'abord été gravée sur la pierre , & dont voici la copie.

*Hic jacet L. Receveur E. P. F.
minibus Galliæ , sacerdos , Physicus ,
in circumnavigatione mundi , Duce de
la Peyrouse.*

Obiit die 17 Februarii ;
Anno 1788.

Cette preuve de respect étoit due à M. de la Peyrouse , qui paya un semblable tribut au Kamtschatka , au capitaine Clarke , dont la tombe fut trouvée dans un état à-peu-près semblable à celle de l'ecclésiastique François.

Les François se virent , ainsi que nous , plus d'une fois obligés de châtier les Indiens des environs de la baie , qui venoient tomber sur eux à l'improviste , & s'emparer de ce qu'ils pouvoient. On faisoit souvent le geste de les coucher en

joue , & une ou deux fois on fit feu sur eux , sans cependant en blesser aucun. Le commandant François , autant pour exécuter les ordres de sa cour , que pour contribuer à notre sûreté & à notre tranquillité , en n'indisposant pas les naturels contre les Européens , montra en général beaucoup de modération & de prudence dans un point aussi essentiel.

Le 20 Mars , le Supply arriva de l'isle de Norfolk , après y avoir déposé , sains & saufs , le lieutenant King & sa petite garnison. Les pins qui croissent sur cette isle , sont , dit-on , les plus élevés que l'on ait jamais vus dans le reste du monde ; mais la difficulté de les transporter , vu la roideur & le peu de solidité du lieu de débarquement , empêchera que l'on en puisse jamais tirer un grand parti. On nous avoit assuré que le lin de la nouvelle Zélande , croissoit en abondance dans l'isle de Norfolk , mais on a fait en vain les recherches les plus exactes sans en pouvoir rencontrer une seule tige.

Le lieutenant Ball, en revenant au port Jackson, toucha sur une petite isle située par les 31 degrés 36 minutes de latit. Sud, & par les 159 degrés 4 minutes de long. Est, méridien de Greenwich, qu'il avoit découverte en se rendant à Norfolk, & à laquelle il donna le nom d'isle de Lord Howe. Elle est absolument sans habitans, au moins n'y en a-t-on vu aucune trace; mais elle abonde en tortues vertes, de la plus belle espece, qui la fréquentent pendant l'été, ce qui fera d'un avantage infini pour les colons du nouveau pays de Galles méridional. M. Ball nous rapporta quelques-unes de ces tortues qui étoient en effet de la plus grande beauté. L'isle est en outre peuplée d'un grand nombre d'oiseaux si peu farouches, que les matelots pouvoient les assommer à coups de bâton. A quatre lieues de distance de l'isle du Lord Howe, au 31^e. deg. 30 minutes de latit. Sud, & au 159^e. deg. 8 min. de longitude Est, gît un rocher remarquable par sa hauteur. M. Ball lui

a donné le nom de pyramide de Ball, à cause de sa forme pyramidale.

Pendant l'absence du Supply, le gouverneur Philipps fit une excursion à Brokenbay, (la baie brisée) à quelques lieues au nord du port Jackson, dans l'intention de l'examiner.

A la considérer comme havre, on peut la comparer au port Jackson; mais le pays adjacent est nu, plein de rochers, stérile, & ne paroît pas susceptible d'être jamais amélioré. Quelques jolis ruisseaux d'eau-fraîche, allant se jeter dans la tête de la baie, forment un coup-d'œil très-pittoresque. Les Indiens qui habitent les côtes de ce havre sont en très-grand nombre; & tant que nous restâmes parmi eux, nous n'eûmes qu'à nous louer de leur conduite.



C H A P I T R E X I I I .

*Opérations de la colonie au port Jackson ;
pendant le cours des mois d'Avril &
de Mai.*

L'HIVER étant maintenant très-voisin, il devoit nécessaire de nous assurer dans nos quartiers un abri contre ses rigueurs. Quoique dans une latitude si basse, on nous avoit prevenu que le froid étoit extrême. On forma le plan de casernes pour les soldats, & ceux de chaque compagnie se bâtirent deux maisons de bois de soixante-huit pieds de longueur, & de vingt-trois de largeur. Les sieurs-de-long & quatre charpentiers de vaisseau, attachés au bataillon, furent aussi-tôt mis à l'ouvrage pour diriger & compléter cette entreprise nécessaire. Cependant il se présenta tant de difficultés, que nous fûmes obligés de retrancher de nos pre-

mieres intentions , & au lieu de huit maisons, de nous contenter de quatre. La mauvaise qualité du bois , la rareté des artisans & d'autres inconvéniens sont causes que dans le moment où j'écris ces quatre bâtimens sont si peu avancés, que nous serons bienheureux , s'ils sont en état de nous recevoir à la fin de 1788. Les gens mariés, en se renfermant dans des limites plus étroites, se furent bientôt procuré un abri suffisant. On n'oublia pas les convaincus ; & comme on leur accordoit fréquemment du temps à ce dessein, ils se construisirent de petites maisons sur le terrain que l'on avoit alloué à chacun d'eux.

Le projet du gouverneur Philipps, en laissant construire ces bicoques, n'étoit que de donner un asyle momentanée & nécessaire; mais on a dessiné par ses ordres le plan d'une ville ; les lignes ont été tracées, & des tranchées ouvertes sur le terrain qui recevra ses fondations. Se resserrer dans des limites étroites & bor-

nées, quand on possède un pays d'une étendue immense seroit une absurdité impardonnable ; il faut que dans un grand empire , tout soit également ; & le lecteur se persuadera facilement que telles ont été nos vues, quand je lui dirai que la principale rue de la ville projetée, ainsi que cela est arrêté sur les plans, aura deux cents pieds de largeur : toutes les autres seront d'une grandeur proportionnée. Quand la construction de cette ville sera-t-elle achevée ? C'est une question difficile à résoudre. Nous avons parmi nous des incrédules assez hardis pour prétendre que dix années & dix fois notre nombre actuel seroient insuffisans pour terminer cette grande entreprise.

Pour satisfaire une curiosité bien naturelle , le gouverneur Philipps entreprit, vers cette époque , de faire une excursion pour reconnoître l'intérieur du pays. Son escorte étoit composée de onze personnes, qui, après s'être rendues par eau

jusqu'à la tête du havre, prirent ensuite leur route vers l'Est; leur intention étoit d'atteindre une chaîne de montagnes qui, quoiqu'à une distance immense, s'aperçoit assez distinctement des hauteurs qui dominant le lieu de notre station, & lorsque le ciel est serain. Ils marcherent avec un courage infatigable pendant quatre jours entiers; mais voyant que le pied des montagnes étoit encore éloigné de plus de vingt milles, & que les provisions s'épuisoient, on jugea prudent de retourner, sans avoir exécuté le but que l'on s'étoit proposé en entreprenant cette course.

Pour récompense de leurs peines, nos voyageurs eurent le plaisir de voir, & de parcourir une grande étendue de terrain, qu'ils eurent toute raison de croire susceptible, suivant leurs observations, de produire toutes les choses que l'on peut espérer d'obtenir d'un sol fertile & absolument vierge. Outre cette apparence agréable, la face du pays est telle que

toutes les choses que l'on voudra y semer doivent y réussir. Les arbres y sont placés à une distance considérable les uns des autres, & les espaces intermédiaires remplis, non de broussailles ou de ronces, mais d'une herbe épaisse & verte qui y croît avec la plus riche profusion. Je ne dois cependant pas omettre de dire que nos voyageurs, pendant toute leur marche, ne trouverent pas un seul ruisseau, & furent obligés de se contenter de boire l'eau croupie qu'ils puiserent dans des especes de marais que l'on trouve au fond des vallées. On croit que cette eau provient des chûtes de pluie qui y sont régulières dans certaines saisons de l'année : ils ne virent aucun quadrupède qui valût la peine d'être remarqué, si ce n'est le *kangarou*. A leur grande surprise, quoiqu'ils distinguassent parfaitement par les traces de leurs pas, que des naturels avoient depuis peu passé dans ces lieux, ils n'en apperçurent aucun dans toute la route. Il n'est pas non plus

facile de connoître quels moyens ils emploient pour subsister dans ces contrées si éloignées de la mer.

Le 6 Mai, le Supply mit de nouveau à la voile pour l'isle du Lord Howe, d'où il devoit rapporter un chargement de tortues pour l'usage de la Colonie; mais après y être resté plusieurs jours, il fut obligé de revenir sans en avoir vu une seule; ce que nous croyons devoir attribuer à la saison qui étoit trop avancée. Trois des bâtimens de transport, qui avoient été loués par la compagnie des Indes orientales pour aller à la Chine, prendre leur cargaison de thé, partirent à cette même époque du port Jackson pour Canton.

L'expédition malheureuse du Supply jeta du noir dans tous les esprits, car les provisions fraîches étoient alors devenues plus rares que dans une ville bloquée. La prudence nous défendoit de chercher une ressource dans le peu d'animaux vivans que nous avions payés si cher, & que

que nous n'avions pu transporter sur le rivage qu'avec des peines infinies. Pour comble d'infortune le poisson, qui, lors de notre arrivée, donnoit avec une abondance suffisante, étoit devenu si rare, que l'on ne pouvoit pas en voir tous les jours sur la table des officiers supérieurs. Si un *kangarou* égaré ne se fût alors trouvé par hasard sur notre route, nous aurions entièrement perdu le goût des viandes fraîches.

Dans cette situation fâcheuse le scorbut ne tarda pas à faire parmi nous ses ravages accoutumés, plus ou moins, suivant les tempéramens des différens individus. Malheureusement les végétaux bons à manger, qui croissent dans le pays, ne sont ni en grande abondance, ni antiscorbutiques. Le terrain que nous avons labouré, & dans lequel nous avons semé des graines potageres, soit par rapport à la nature du sol, soit plus vraisemblablement parce que la saison étoit trop avancée, ne fournissoit qu'une quan-

tité tout-à-fait insuffisante des plantes qui nous auroient été si nécessaires.

Pendant tout cet espace de temps, les convaincus ne commirent que très-peu de fautes graves. On entendoit parler de temps en temps d'un vol de peu de conséquence, ou de résistance à des ordres supérieurs; il n'y eut qu'une seule exécution. Le patient étoit un jeune homme convaincu de vol avec effraction. Il subit la mort avec un front & une insensibilité dont la plus grossière ignorance & la plus mauvaise éducation peuvent seules être causes.

CHAPITRE XIV.

*Depuis le commencement de Juin ;
jusqu'au départ des bâtimens pour
l'Europe.*

LES jours de réjouissance qui, sous un ciel plus heureux, s'écouloient sans que l'on y fît presque attention, & sont bientôt

ensevelis dans l'oubli, acquièrent, dans un pays éloigné & presque séparé du séjour des humains, un degré d'importance qui console l'homme en lui rappelant que son ame est encore susceptible de sentimens de respect, d'amour & de reconnoissance.

Le 4 Juin, jour anniversaire de la naissance de S. M. Britanique, tous les officiers de la garnison & des vaisseaux qui n'étoient point de service, furent invités à dîner chez le gouverneur. Dans cette occasion, la premiere & la plus satisfaisante que nous eussions encore eue à célébrer dans la nouvelle colonie, il est inutile de dire que la gaieté exaltée par notre amour pour le Roi & pour la patrie, anima tous les convives. Après avoir bu toutes les fantés d'obligation, on but encore à la prospérité de SYDNEY COVE, dans le comté de *Cumberland*, ainsi nommé par autorité. A la pointe du jour les vaisseaux de guerre qui étoient dans la rade, avoient fait chacun une décharge

de vingt-un coups de canon. Ce salut fut répété à midi , & accompagné de trois décharges de toute la mousqueterie des bataillons de la marine.

Les officiers ne furent pas les seuls qui participerent à cette fête. Les quatre malheureux qui avoient été condamnés au bannissement , furent délivrés de leurs fers, & rentrèrent dans le sein de la société. On donna trois jours de congé aux convaincus, & chacun des prisonniers, mâles & femelles , reçut une portion de *grog* (15). Les officiers non commissionnés & tous les soldats eurent la permission de boire à la santé du Roi, sous le pavillon déployé de la Grande-Bretagne, & on leur passa à cet effet à chacun une pinte de biere forte , qui fut ajoutée à leur portion ordinaire. Des feux de joie terminerent cette journée ; & j'éprouve une sorte de satisfaction , en disant que tant d'indulgence & de liberté

(15) De l'eau-de-vie , ou du rum mêlé avec de l'eau.

accordées aux soldats & aux convaincus, excepté dans une circonstance dont j'aurai occasion de parler, ne furent suivies d'aucune conséquence fâcheuse.

Dans le cours de Juin, il arriva un accident malheureux & irréparable à certains égards. Tout notre bétail noir consistant en cinq vaches & un taureau, soit par la négligence de ceux qui étoient chargés de le veiller, soit autrement, trouva le moyen de se sauver dans les bois; & en dépit de toutes nos recherches, il nous fut impossible de le retrouver. Un des convaincus nommé Corbet, qui avoit été accusé de vol, s'échappa vers le même temps. Nous crûmes d'abord qu'il avoit pris le parti violent de chasser le bétail dans les bois pour le faire ensuite servir à sa subsistance aussi long-temps qu'il lui seroit possible, ou peut-être même pour le livrer aux naturels. Dans cette incertitude, on envoya de tous côtés des détachemens à sa poursuite, & le fugitif fut déclaré

banni, s'il n'étoit pas rentré à un certain jour que l'on fixa. Après beaucoup d'inquiétudes & de fatigues infinies. Ceux qui s'étoient mis en quête revinrent sans avoir trouvé le bétail. Le 21, Corbet se montra auprès d'une ferme qui appartenoit au gouverneur, & pria un des convaincus qui se trouvoit sur le lieu, de lui donner quelque nourriture, ne pouvant plus résister au besoin sous lequel il succomboit. L'homme auquel il s'étoit adressé, sous prétexte d'aller lui chercher les secours qu'il réclamoit, sortit & se rendit au gouvernement pour donner avis de son arrivée. On envoya en conséquence un détachement d'hommes armés, qui s'empara de sa personne. Ce malheureux étoit réduit à un état de maigreur dont il est difficile de se faire une idée, ayant souffert pendant son absence toutes les horreurs de la plus affreuse famine. Les soins convenables lui ayant été administrés à-propos, il se trouva en état de comparoître le 24 devant la cour qui

devoit le juger. Ayant été déclaré coupable du vol dont on l'avoit d'abord accusé, il fut condamné à la mort; mais d'après un examen plus exact des faits, on reconnut qu'il n'avoit aucune part à la perte du bétail, & qu'il igno-
roit absolument où il pouvoit être.

Samuel Peyton, convaincu d'avoir, le soir du jour anniversaire de la naissance du Roi, ouvert avec effraction la marquise d'un officier, dans l'intention de piller ce qui se trouveroit sous sa main, reçut sa sentence de mort en même temps que Corbet; & ils furent tous deux exécutés le jour suivant, avouant qu'ils étoient justement punis, & implorant le pardon de ceux qu'ils avoient offensés. Peyton n'avoit encore que vingt ans; & dans un âge aussi peu avancé, il s'étoit déjà souillé de crimes de tous les genres. La lettre suivante de ce malheureux, écrite par un de ses camarades à son infortunée mere, prouvera au lecteur, qu'en bannissant des êtres semblables de la mere

patrie, & en les envoyant dans des régions aussi éloignées, le gouvernement a plutôt mérité l'éloge que l'on doit à l'indulgence & à la commisération, que le blâme & l'accusation d'injustice & de barbarie.

Lettre de Samuel Peyton à sa Mere.

De Sydney Cove, port Jackson,
dans le nouveau pays de Galles
méridional, le 24 Juin, 1788.

Ma chere & respectable mere,

Le cœur oppressé de la plus vive angoisse, & trop agité par l'idée terrible de ma situation actuelle, je ne puis vous exprimer moi-même les sentimens qui m'animent à ma dernière heure. Un ami compatissant veut bien me rendre ce triste service, & c'est à lui que j'abandonne la plume, pour vous faire part du destin affreux qui m'est réservé.

Ma mere ! oui c'est dans l'agonie du désespoir que je consacre les derniers momens de ma vie à vous dire un éternel

adieu. Mon sort est fixé irrévocablement. Demain avant cette heure, j'aurai quitté la vallée d'iniquité pour entrer dans une éternité sans bornes & qui m'est inconnue. Je n'ajouterai pas à votre douleur en vous remettant sous les yeux la liste des crimes qui m'ont conduit sur le bord de l'abîme dans lequel je vais être précipité; qu'il me suffise de vous dire que poussé au mal par un penchant irrésistible, ni les principes vertueux, ni l'exemple de la meilleure des mères, n'ont pu me retenir. Je suis à la fin la victime de mes propres folies, sans pouvoir accuser ceux qui me persécutent, d'injustice ou de cruauté.

Je regrette trop tard de n'avoir pas donné toute l'attention due à vos conseils, & je ne puis réfléchir sans la plus vive douleur, aux chagrins que je vous ai causés. Je supplie la toute-Puissance de m'accorder son pardon pour ce crime & tant d'autres que j'ai commis. Encouragé par le souvenir des promesses d'un Dieu

mort , pour nous assurer la vie éternelle. J'espère trouver dans ce monde à venir un bonheur dont mes fautes ne me permettent plus de jouir dans celui-ci. Ce Dieu bienfaisant vous donnera la force nécessaire pour surmonter votre douleur, pour vous consoler de ma perte , & ce sera lui qui nous réunira dans le séjour des bienheureux. Je pardonne ma mort à ceux de qui je vais la recevoir ; puissent-ils me pardonner de même toutes mes offenses. Recommandez mon ame à la divine Providence, & recevez l'éternel adieu d'un fils malheureux & expirant.

SAMUEL PEYTON.

Il n'est arrivé depuis cette époque aucun événement qui puisse intéresser le lecteur. Je lui rendrai maintenant compte de ce qui m'a paru le plus remarquable , relativement au pays , à son sol , &c. Ce que je n'aurois pu faire sans interrompre la suite des événemens que j'ai rapportés.

CHAPITRE XV.

Description du nouveau pays de Galles méridional ; productions ; climat , &c.

Nous n'avons presque rien à ajouter aux détails géographiques que nous ont donnés de ce pays les capitaines Cook & Furneaux. Le capitaine Cook visita la côte depuis le cap Hicks, situé par les 37 degrés 58 minutes de latitude Sud , jusqu'au détroit de l'Endeavour , & le capitaine Furneaux reconnut la côte depuis la terre de Van-Diemen , jusqu'au 39. degré de latitude Sud. L'espace entre la fin des découvertes du capitaine Furneaux, jusqu'au cap Hicks, est par conséquent encore à examiner. Lorsque nous rangeâmes cette côte, le temp étoit si mauvais & si chargé de brouillard , que nous ne pûmes ni en approcher ni l'appercevoir , & nous ne sommes pas en état de dire si le continent

est coupé par quelque détroit , s'il offre des havres, ou s'il s'y trouve des isles. Un de mes amis , officier à bord de la flotte , m'a cependant assuré qu'en passant par le travers de cette côte , on s'apperçut qu'il en venoit un courant très-fort , repoussant vers la haute mer.

A la distance de soixante milles dans l'intérieur des terres , s'éleve une chaîne de montagnes d'une hauteur prodigieuse , qui prend sa direction du Nord au Sud , & dont l'œil ne peut appercevoir la fin. Si rien n'en empêche , le gouverneur se propose d'aller , sous peu de temps , reconnoître leurs sommets ; & je n'ai aucun doute qu'il ne soit bien recompensé des fatigues & des peines qu'il se donnera. S'il existe quelques grandes rivieres , ce dont plusieurs d'entre nous veulent douter sans y être fondés , il est probable qu'elles prennent leur source du milieu de ces montagnes , & qu'elles courent à une distance considérable au Sud ou au Nord. Il seroit

surprenant que des havres aussi magnifiques que la Baie Botanique , le port Jackson & la baie brisée, outre celles que l'on ne connoît pas encore , ne fussent bordées que de bas-fonds , de marais & de terrains fangeux.

La face du pays est fort agréable. Il est coupé de jolies collines, & de vallées qui font mille détours, & couvert d'arbres élevés & touffus. Les feuilles nouvelles succédant sans interruption aux anciennes, ces arbres offrent dans toutes les saisons un abri délicieux. Dans les endroits où les grands arbres sont plus clair-semés, on voit en abondance des arbrifcaux à fleurs, dont la plupart sont entièrement inconnus en Europe, & qui surpassent en beauté tous ce que j'ai vu dans les jardins les mieux cultivés. Parmi ces arbrustes, on en remarque un surtout, qui porte sa tête plus haute que les autres, & produit une fleur blanche d'une belle forme, dont l'odeur approche de celle du muguet, & qui

parfume l'air à une très-grande distance.

Les especes d'arbres sont peu variées; & j'ajouterai que la qualité du bois est si mauvaise, qu'il est presque impossible de s'en servir. Nous nous sommes donnés, pour parvenir à l'employer dans nos constructions, des peines dont on ne peut se faire d'idée à moins d'en avoir été témoin. Il découle de ces arbres une gomme épaisse & rouge assez semblable au *sanguis draconis*, dont on a trouvé le moyen de se servir en médecine. Nous l'employons dans les dissenteries, & elle a souvent réussi dans des cas où tous les autres remedes avoient échoué. Pour absorber ses qualités acides on a coutume de l'amalgamer avec des opiats.

Le sol n'est pas par-tout le même. Au près de Sydney Cove le terrain est sablonneux & offre, de distance en distance, des couches de craie. Nous n'avons encore trouvé moyen de tirer que très-peu parti des terres sablonneuses, mais nous

n'avons pas lieu de douter que, dans plusieurs grands morceaux de terre qui sont autour de la nouvelle ville, nous ne puissions y récolter d'abondantes moissons de tout ce qu'il nous plaira d'y semer. Pour en faire l'essai, on y enverra des gens bien versés dans l'agriculture, auxquels on fournira les semences & les instrumens nécessaires. Le sol que nous avons choisi pour faire nos premières expériences en agriculture, a jusqu'ici mal répondu aux soins que nous nous sommes donnés; mais comme nous sommes encore novices dans cet art, il est à croire que ces mauvais succès ne doivent être imputés qu'à ce que nous n'avons pas su choisir le meilleur terrain.

Les grands arbres que l'on trouve sur le sol sont ce qui donne le plus d'embarras pour le nettoyer & pour le défricher, car il n'y a que peu de sous-bois & de ronces. Je ne puis pas parler des prairies naturelles que M. Cook dit avoir vues sur les bords de la Baie Botanique,

il n'en existe pas de semblables autour du port Jackson. L'herbe y croît cependant, dans tous les endroits, excepté ceux qui sont trop fangeux, à une très-grande hauteur & en abondance; mais elle est d'une qualité grossière, & convient mieux aux chevaux & aux vaches, qu'aux moutons & aux brebis. Le pays produit des fruits sauvages en petite quantité; on y trouve entr'autres la petite pomme pourpre dont le capitaine Cook a fait mention, & une sorte de raisin, qui n'y peut être comparé que pour la forme, son goût étant plutôt semblable à celui de la groseille verte, & très-aigre. Il pourroit se faire que cultivé il devînt mangeable & même agréable.

L'eau douce est très-rare dans les lieux que nous avons visités, ainsi que j'ai déjà eu occasion de le remarquer. Il y en a assez pour boire & faire cuire les alimens, mais nous n'avons pas encore découvert de courant assez fort pour faire tourner la roue d'un moulin. La remarque faite
à

à ce sujet par M. Anderson sur la fécheresse du pays qui environne la Baie de l'Aventure , peut s'appliquer à tout ce qui s'est offert jusqu'ici à nos regards.

Je me souviens d'avoir entendu dire plusieurs fois , avant de quitter l'Angleterre , qu'un des objets secondaires de notre expédition étoit de chercher des mines. Peut - être s'y en trouve-t-il en effet ; mais comme il n'est personne parmi nous qui soit en état de prononcer sur l'affirmative , on doit attendre que nous ayons eu le temps de visiter plus exactement le pays. Cependant des personnes dont l'opinion ne doit pas être rejetée légèrement , croient que la terre renferme des métaux dans son sein , d'après des veines qu'elles ont remarquées dans des pierres ramassées ici. Il est fâcheux qu'il n'y ait pas maintenant dans la colonie un homme capable de donner à cet égard des détails plus satisfaisans. Il ne l'est pas moins que nous n'ayons pas avec nous un botaniste expérimenté

pour rassembler & décrire les plantes rares & magnifiques dont le pays abonde. Nous nous étions flattés, lorsque nous quittâmes le Cap de Bonne-Espérance, que le sieur Masson, jardinier du jardin de botanique du Roi (qui est maintenant occupé dans cette partie du monde à rassembler des plantes pour la pépinière du jardin du Roi à Kew) viendrait nous rejoindre, mais il paroît que ses ordres & ses engagements l'ont empêché de quitter ce sentie battu pour entrer sur une scène de variété & de nouveauté.

Ce pays offre un grand nombre d'autres avantages aux naturalistes curieux.

Les oiseaux ne sont pas en très-grande quantité, mais il y en a de beaucoup d'espèces & dont les plumes sont de la plus grande beauté. On remarque le catacouas, le lorry, le perroquet; mais celui qui mérite sur-tout de fixer l'attention est une espèce d'autruche plus semblable au touyou de l'Amérique, qu'à aucun autre oiseau connu. Un des con-

vaincus, envoyé à cet effet par le gouverneur, en tira un d'un coup de fusil, à une très-grande distance, & l'abattit. Son poids étoit de soixante-dix livres, & sa longueur, du bout de l'orteil à la pointe du bec, de sept pieds deux pouces (15), quoiqu'il paroisse que cet oiseau n'eût pas encore atteint sa pleine croissance. En le disséquant on remarqua plusieurs singularités dans les parties internes. La vessie étoit extrêmement large, & le foie pas plus gros que celui d'une poule. On ne lui trouva point de gésier. Ses jambes, fort longues, étoient couvertes d'écaillés épaisses & fortes; ce qui prouve que la nature a formé cet oiseau pour vivre au milieu des déserts. Ses pattes different de celles de l'autruche, en ce qu'elles ont trois doigts au lieu de deux. Goldsmith dont le détail

(15) Un peu plus de six pieds & demi de Roi.

qu'il donne du touyou (16), & le seul auquel je puisse avoir recours, dit « qu'il » est couvert depuis le dos jusqu'au croupion de plumes longues, qui retombent par derrière en cachant l'anus. » Ces plumes sont grises sur le dos & blanches sur le ventre ». Les ailes sont si petites qu'elles méritent à peine qu'on leur donne ce nom, & elles sont en outre dénuées de ces ornemens magnifiques qui embellissent les ailes de l'autruche. Toutes les plumes sont extrêmement grossières, mais la manière dont elles sont construites, mérite que l'on en fasse ici mention : elle croissent par paire qui sortent d'un même tuyau, singularité

(16) Goldsmith donne à cet oiseau le nom d'ému, d'autres celui d'autruche bâtarde, casoar gris à bec d'autruche, grue fêrivore, ému à long cou, &c. J'ai cru devoir suivre le Plin François en adoptant le nom de *touyou*. On le voit principalement dans l'Amérique méridionale ; mais il y a des contrées de ce continent qu'il ne fréquente point. Voyez la description qu'en donne M. de Buffon, dans son histoire naturelle des oiseaux.

(Note du Traducteur.)

que l'auteur que je viens de citer a omise. Il est à croire que ces oiseaux ne sont pas rares dans la contrée que nous habitons ; on en a vu en assez grande quantité, & quelques-uns extrêmement gros ; mais ils sont si farouches , que l'on ne peut s'en approcher à la portée du fusil, qu'avec la plus grande difficulté. Ils ne volent point , mais courent avec un tel degré de vitesse , que nos levriers les plus légers les perdroient de vue dans un instant. Nous en avons mangé , & sa chair a en quelque sorte le goût du bœuf.

Outre le touyou , nous avons apperçu plusieurs oiseaux de différentes grosseurs , qui promettent d'augmenter de beaucoup la liste de ceux décrits par les naturalistes , lorsque nous serons assez heureux pour avoir des savans parmi nous. Nous n'avons pas eu occasion de voir la chauve-souris de la riviere Endeavour. Il se trouve dans les bois une grande quantité de petits oiseaux d'especes différentes , dont le ramage est doux ,

mélodieux , plaintif , & extrêmement agréable.

Je ne puis gueres parler d'autres quadrupedes que du *kangarou*. Le peu que nous en avons vus sont presque tous de l'espece de l'opossum , & il ne s'en trouve qu'en petit nombre. Nous n'avons apperçu jusqu'ici aucune bête féroce , & nous n'avons aucune raison de croire que le pays en nourrisse. C'est un grand bonheur pour nous , car leur présence nous priveroit sans doute du kangarou , le seul animal qui nous fournisse de la viande fraîche. Ce quadrupede singulier est déjà connu en Europe , par les dessins & la description que nous en a donné le capitaine Cook. Il n'y a rien à objecter au dessin , si ce n'est dans la position des griffes de la patte de derriere , qui sont confondues ensemble comme dans la patte du chien. Dans le kangarou les griffes sont bien distinctes les unes des autres. C'est M. de la Peyroulle qui m'a fait remarquer cette

légere inexactitude , pendant que nous comparions ensemble un kangarou mort , avec le dessin du capitaine Cook. Comme cet officier l'a justement observé , ce dessin est assez exact pour donner en général une idée juste de l'animal ; mais le naturaliste desireroit y trouver encore une plus grande précision (17).

L'histoire naturelle du kangarou ne nous est pas encore bien connue. Nous pouvons cependant risquer de prononcer que cet animal est une espèce nouvelle d'*opossum* ; la femelle ayant une bourse qui contient son petit , & dans laquelle les mamelles sont renfermées. Ces mamelles ne sont qu'au nombre de deux , preuve assez forte , quand même il n'en viendrait pas d'autre à l'appui , que le kangarou ne donne pas en général

(17) On a préparé plusieurs peaux de kangarou pour les transporter en Angleterre. On avoit déjà tenté d'y en transporter de vivans , mais cet essai n'a pas réussi.

le jour à plus d'un petit à la fois. On a tué plus d'une douzaine de femelles qui toutes n'avoient qu'un seul kangarou dans leur bourse. On peut cependant considérer cet animal comme assez prolifique, vu l'âge tendre auquel il commence à se reproduire. Nous en avons pris qui, avec leur petit, ne pesoient pas plus de trente livres, tandis que lorsqu'ils sont parvenus à leur dernier degré de grosseur, leur poids n'est pas de moins de cent cinquante livres. Nous avons tué un mâle pesant cent trente livres, dont les dimensions étoient ainsi qu'il suit.

	pieds (18) pouces.	
Longueur du kangarou	7	3.
de la queue	3	$4\frac{1}{2}$.
des jambes de derriere	3	2.
de celles de devant	1	$7\frac{1}{2}$.
Circonférence de la racine de la queue	1	5.

(18) Le pied d'Angleterre est d'environ un onzième plus court que celui de France, ou pied de roi. Pour

D'après ces mesures on aura peut-être de la peine à me croire lorsque j'affirmerai que le kangarou, à l'instant de sa naissance, n'est pas plus gros qu'une souris ordinaire. C'est cependant un fait que je donne comme certain, en ayant vu plusieurs sortant du ventre de la mere.

En courant, ce quadrupede ne s'aide presque que de ses pattes de derriere, qui sont garnies de muscles d'une force singuliere. Leur course est extrêmement vive, quoique cependant un peu moins rapide que celle du levrier. Quand le levrier parvient à s'en saisir, il lui est impossible de le tenir long-temps par la violence des mouvemens qu'il fait en se débattant. Le saut du kangarou, quand il n'est pas trop vivement poursuivi, n'excedé pas vingt pieds.

Nous ne savons ni dans quel temps

plus d'exacitude on a laissé ici la mesure en pieds d'Angleterre.

de l'année, ni de quelle maniere ces animaux s'accouplent. Les testicules du mâle sont placées d'une façon contraire à celle ordinairement marquée par la nature.

Lorsque le kangarou est jeune, sa chair est tendre, savoureuse, & a à-peu-près le goût du veau; mais celle des vieux est plus dure & plus coriace que la chair de taureau. Il n'est point carnivote, & subsiste de plantes & de fleurs de certaines especes. Leur bèlement est plaintif & différent de celui de tous les animaux, mais il n'y a gueres que les jeunes qui le fassent entendre.

Le poisson, dont nous nous étions flattés de trouver ici une grande abondance, ne s'y voit au contraire qu'en petite quantité. Dans l'été nous en pêchions assez pour notre consommation, mais depuis quelques mois nous n'en avons pris que fort peu. La Baie

Botanique est à cet égard préférable au port Jackson. Les François ont attrapé en un seul jour près de deux mille poissons de l'espece du *grouper*. Nous lui donnâmes le nom de cheval-leger (*light horseman*) d'un os qu'il a dans la tête, qui ressemble à un casque. On peut ajouter à ces poissons le mullet, le loup de mer, la sole, & beaucoup d'autres especes, toutes si bonnes que cela ne peut qu'ajouter à nos regrets en voyant qu'il y en a si peu. On trouve ici des requins d'une grosseur surprenante. Un de ces monstres, pêché par l'équipage du *Syrius*, mesuré auprès des épaules, portoit six pieds & demi de circonférence. Son foie contenoit vingt-quatre gallons d'huile (19), & on trouva dans son estomac la tête d'un autre requin que l'on avoit jeté à la mer, du même vaisseau. Les Indiens qui ont apparemment reconnu

(19) A-peu-près 108 pintes mesure de Paris.

la voracité de ces animaux, témoignent la plus vive horreur quand ils les apperçoivent.

On ne voit auprès du port Jackson que peu de reptiles & d'animaux venimeux. On a tué des serpens très-grands & nuancés des plus belles couleurs, mais heureusement nous ignorons encore l'effet de leur morsure.

Les insectes, quoique très-nombreux dans ce pays, ne sont pas à beaucoup près, même dans le cœur de l'été, aussi incommodés que dans l'Amérique, dans les Indes occidentales & dans d'autres pays où j'ai voyagé. Avant que nous eussions résidé quinze jours sur ce rivage, nous eussions des orages de tonnerre & de pluie dont on ne peut guere se faire une idée juste. Ils se succéderent pendant plusieurs jours; & outre les dommages qu'ils nous causèrent, la foudre tua plusieurs de nos brebis; ce qui fut pour nous d'un fort mauvais augure. Depuis plusieurs mois,

nous n'avons heureusement rien vu de semblable.

CHAPITRE XVI.

Opérations faites dans la colonie. Situation des affaires l'instant du départ du bâtiment chargé de porter ces détails en Angleterre.

POUR accélérer l'exécution des travaux publics, les hommes transportés des prisons d'Angleterre, furent, aussitôt après leur débarquement, divisés en plusieurs bandes; & on plaça à la tête de chacune de ces bandes, & pour les inspecter, un de ces mêmes transportés. On doit regretter que le gouvernement n'y ait point fait attention avant que nous quittassions l'Angleterre, & qu'on n'ait pas nommé des personnes convenables auxquelles on auroit fixé des appointemens honnêtes pour

remplir les fonctions d'inspecteurs. Il en résulte que tout est dans un état d'imperfection suffisant pour déranger & même pour ruiner les projets que l'on a eus en établissant cette colonie.

Les femmes ont jusqu'ici vécu dans une entière oisiveté, excepté quelques-unes que l'on emploie à faire des chevilles pour fixer les tuiles, & d'autres à ramasser des coquilles destinées à être brûlées & converties en chaux. Je le répète encore une fois, la conduite de ces gens a été infiniment meilleure que nous ne pouvions nous y attendre & même que nous n'eussions osé l'espérer.

On a achevé de construire des magasins de bois, en attendant qu'il y en ait de plus solides, couverts de chaume ou de bardeau, dans lesquels on a ferré toutes les marchandises & provisions retirées des vaisseaux. Les casernes pour les troupes sont fort avancées, & on a élevé de tous les côtés de petites

cabanes qui serviront jusqu'à ce que des bâtimens plus solides soient élevés. Malgré cela on a laissé subsister les camps des soldats de la marine & des convaincus, le nombre des cabanes ne suffisant pas pour les recevoir tous; & on a revêtu les tentes, de broussailles au dedans, & de paille au dehors, pour garantir de la fraîcheur de la nuit ceux qui les habitent.

J'ai déjà dit qu'on avoit tracé le plan de la ville; & comme le pays fournit en grande abondance de la pierre de taille d'une excellente qualité, on desire ardemment de voir ce plan mis à exécution. Il n'y a encore que deux maisons de pierre commencées; l'une destinée au gouverneur, & l'autre au gouverneur en second. Un des plus grands obstacles que nous ayons à surmonter, est le défaut de pierre à chaux: il ne s'en trouve nulle part. La terre à brique ne nous manque pas, nous en avons

même déjà une grande quantité de cuite & prête à être mise en œuvre.

En faisant l'énumération des bâtimens publics, j'ai oublié de faire mention d'un observatoire que l'on a élevé à une petite distance du camp. Il est presque achevé, & quand on l'aura fourni des télescopes & autres instrumens qui ont été envoyés par le bureau des longitudes, il fournira une retraite agréable à ceux qui voudront aller s'y délasser d'une journée de travail. Une des principales raisons du bureau, en accordant cette collection d'instrumens, a été de mettre le sieur Dawe, lieutenant des troupes de la marine, (au soin duquel on les a confiés) en état d'observer la comete qui doit paroître sous peu sur l'hémisphere méridional. L'observatoire est situé, d'après plus de trois cents observations, au 33^e degré, 52 minutes, 30 secondes de latitude méridionale, & au 151^e degré, 16 minutes, 30 secondes

condes de longitude orientale, méridien de Greenwich. La latitude de la pointe méridionale qui forme l'entrée du havre, est de 33 degrés, 51 minutes; & celle de la pointe septentrionale qui lui est opposée, de 33 degrés, 49 minutes, 45 secondes.

Depuis notre arrivée dans ce port, nos forces militaires n'ont éprouvé qu'une diminution de trois personnes, un sergent & deux soldats; mais en y comprenant ceux qui ont été exécutés, nous avons perdu cinquante-quatre convaincus. On ne peut pas mettre au nombre des causes de cette mortalité l'excès du travail ou le défaut d'alimens. Le lecteur le jugera, lorsqu'il saura que leur portion est la même que celle allouée à tous les soldats & officiers de la garnison, & qu'on leur accorde, pour se reposer de leurs fatigues, le samedi après midi & le dimanche, jour auquel ils assistent au service divin. L'office se fait ou dans l'un des magasins, ou en plein

air, sous un grand arbre, lorsque le temps le permet, en attendant que l'on ait construit une église.

Il paroît assez singulier que parmi nos travaux publics, on n'ait pas encore commencé à construire un fort ou redoute. S'il arrivoit quelqu'émeute pendant la nuit, il n'est pas facile de déterminer où nous pourrions nous mettre à couvert, en attendant que les troupes dispersées de tous les côtés, fussent rassemblées. Une alarme qui se répandit il y a quelques jours, engagera peut-être à mettre la main à l'œuvre pour construire un bâtiment à cet effet. Dans l'obscurité de la nuit les sentinelles portées sur la rive orientale de la crique, entendirent les voix de plusieurs Indiens qui s'entretenoient près de leur poste. Le courage de ces soldats ne se démentit pas dans cette occasion. Ils vinrent sans bruit avertir l'officier de garde de ce qui se passoit; & celui-ci prit aussitôt toutes les précautions né-

cessaires pour être prêt à repousser l'attaque, s'il y avoit lieu, donnant tous les ordres que la prudence put lui suggérer, pour que l'on n'inquiétât point ces naturels, tant qu'ils n'annonceroient aucune intention hostile. L'obscurité & la distance à laquelle ils se tenoient, rendoient assez difficile de déterminer quel pouvoit être leur nombre; mais par le son de leurs voix, & d'après d'autres circonstances, on calcula qu'ils étoient à-peu-près trente. Nous ignorons quelles étoient leurs intentions en nous honorant d'une visite (nous n'avions pas vu d'Indiens depuis cinq mois); mais il est probable qu'ils vouloient ou piller, ou s'affurer du degré de sécurité avec lequel nous nous livrions aux douceurs du sommeil, & des précautions que nous prenions pendant la nuit. Quand les horloges des vaisseaux sonnerent l'heure, & que les sentinelles crièrent de leurs postes « tout est bien », ils observerent le silence le plus profond, & resterent muets pendant quelques mi-

nutes, quoiqu'un moment avant ils parlassent avec une volubilité surprenante. Après être restés dans le même endroit pendant un espace de temps assez long, ils partirent sans dire un seul mot à nos soldats.

CHAPITRE XVII.

Observations sur les avantages que la métropole peut retirer de la colonie nouvellement formée à Sydney Cove.

ON pourroit taxer de présomption, l'auteur de cet essai, s'il se permettoit de chercher à pénétrer les vues du gouvernement quand il a formé cet établissement; mais il espere que sans s'attirer aucun reproche, il peut soumettre à ses lecteurs son opinion, relativement aux avantages que la Grande-Bretagne doit en retirer par la suite.

Si l'on a seulement l'intention de

faire de ce lieu le réceptacle des bandits & des criminels que l'Angleterre rejette de son sein, la situation, la distance & la nature du pays, le rendent plus propre qu'aucun autre à cet objet. Si l'on se propose d'en faire un endroit de commerce, je crains qu'il n'offre qu'une très-petite partie des avantages que l'on avoit d'abord cru pouvoir en tirer. Le chanvre de la nouvelle Zélande, sur lequel nous avons fondé nos plus brillantes espérances, ne croît pas, au moins dans les endroits que nous avons visités, & l'isle de Norfolk même, où nous nous croyons certains d'en récolter en abondance, n'en a pas offert à la vue une seule tige. Le projet de fournir les Indes orientales de munitions navales en cas de guerre, ne peut donc pas avoir lieu, le chanvre manquant ici totalement, & la qualité du bois y étant si mauvaise, qu'il est absolument impossible que l'on en tire aucun parti. S'il étoit possible de transporter les arbres

magnifiques que produit l'isle de Norfolk, ce seroit un avantage inappréciable ; mais la nature des bandes de cette isle rend absolument impossible de songer même à l'essayer. L'isle du Lord-Howe, découverte par le lieutenant Ball, quoiqu'infiniment précieuse pour notre colonie, ne fera jamais d'un grand service à la mere patrie, vu qu'elle ne produit gueres que l'arbre à chou des montagnes.

Si l'on envoyoit des troupes en quantité suffisante, pour être ajoutées à celles qui cultivent la terre, je ne doute pas que dans le cours de peu d'années, le pays ne fût en état de fournir du grain en assez grande abondance pour substantier ses habitans. Mais pour parvenir à ce but, il faut que les bornes dans lesquelles on nous a circonscrits, soient reculées de beaucoup, & que nous ne soyons pas dans le cas de manquer du nombre de bras indispensablement nécessaires. En admettant que ces renforts nous soient

accordés, il faudra encore que la mere patrie nous fournisse pendant long-temps toutes les choses nécessaires à la vie. L'expérience nous a démontré que l'espoir de pouvoir bientôt être fournis d'une assez grande quantité de bétail pour notre consommation, est chimérique & absurde. Si la Grande-Bretagne négligeoit de nous envoyer régulièrement les secours nécessaires, la perte de la colonie en seroit la suite infaillible.

Les spéculateurs qui peuvent avoir envie de venir dans ce pays pour y tenter la fortune, feront bien de réfléchir mûrement sur ce que je viens de dire. Ceux qui se laissent séduire par des espérances brillantes, & qui viendroient dans ce lieu pour y amasser des richesses, pourroient être cruellement déçus. La distance immense de ce pays, la nature de ses productions, la difficulté d'y entretenir des liaisons avec les autres parties du monde, ne justifient que trop mon assertion. Pour des hommes au

contraire qui n'ont qu'une fortune médiocre, & qui n'ont pas l'ambition de l'augmenter par un commerce sans bornes; pour des hommes qui ne desirent que de trouver une retraite tranquille au sein du bonheur & de la paix, je crois que le continent du nouveau pays de Galles méridional n'est pas sans attraits. Un individu de ce caractère, muni de lettres de recommandation & d'une somme suffisante pour pouvoir (après avoir défrayé les dépenses de sa traversée) acheter un assortiment des outils propres à défricher & cultiver la terre; & se procurer les ustensiles nécessaires à un ménage, une vache, quelques brebis, & des graines pour ensemenfer; cet individu, dis-je, pourroit se procurer ici une existence agréable. Il faudroit qu'il fût protégé & encouragé d'une manière convenable; qu'avant de quitter son pays, on lui assurât une subsistance jusqu'à ce qu'il fût en état de jouir du fruit de ses travaux,

& qu'à son arrivée on lui donnât la propriété d'un terrain qui puisse répondre à ses vues.

Je regarde comme une chose probable que dans moins de dix années, ce colon libre, s'il est doué de confiance & de talens nécessaires, jouira d'une abondance honnête. Le surplus de ses récoltes le mettra alors en état d'acheter les marchandises Européennes, à son usage, des navires qui arriveront dans la colonie. C'est-là qu'il doit borner son ambition; car en admettant qu'il puisse cultiver avec succès le tabac, le ris, l'indigo, ou les vignes, (la vigne, à ce que j'imagine, réussiroit ici parfaitement) la grande distance des lieux où il faudroit transporter ces marchandises pour s'en défaire, en porteroit le frêt à un taux si excessif, qu'il n'y auroit pas moyen d'y faire un bénéfice raisonnable. Il ne pourra pas non plus trouver un assez grand nombre de consommateurs dans cet endroit (au moins pour un espace

de temps si considérable, que je ne me donnerai pas la peine d'en faire la supputation) pour s'en débarrasser sur les lieux.

Je conseille donc à celui qui seroit tenté de venir s'établir sur ce continent, de se pourvoir, avant de quitter l'Angleterre, de toutes les étoffes nécessaires pour habiller lui, sa famille & ses domestiques; d'un mobilier pour garnir sa maison; de tous les ustensiles indispensables, & des instrumens de labourage, car il ne touchera dans aucun endroit où il puisse espérer d'en acheter à meilleur marché. La charrue devient inutile, parce que nous faisons ici plus volontiers usage de la houe. Si ses brebis & ses cochons sont achetés en Angleterre, ils n'en vaudront que mieux. Quant au vin, aux liqueurs spiritueuses, au tabac, au sucre, au café, au thé, au ris, à la volaille & à plusieurs autres articles, il peut se dispenser de les acheter en Europe, vu qu'il se les procurera fa-

cilement à Ténériffe, à Madere, au Brésil ou au Cap de Bonne-Espérance. Il n'est pas de son intérêt de prendre du papier ou des lettres de change ; dans tous les pays où il relâchera, le change sera toujours à sa perte, & il sera en outre obligé de payer l'escompte. Des lettres de change tirées sur les lieux où il doit relâcher, ou des especes monnoyées, sur-tout des piaffres, sont ce qu'il peut emporter de mieux.

Cette partie du monde n'offre que peu de ressources aux gens qui n'ont aucune propriété, ou à la basse classe du peuple, à moins que suivant l'usage observé pour les gens qui émigrent en Amérique, ils ne se procurent la traversée en s'engageant comme domestiques. Il est difficile de se persuader que le gouvernement puisse être disposé à les soutenir, jusqu'à ce qu'ils se soient procuré un établissement ; & dans ce cas ils courent grand risque de mourir de faim.

J'ignore les instructions qui ont été

données au gouverneur, & comment on doit disposer des convaincus lorsque le temps de leur bannissement sera expiré. ils deviendront alors libres, & pourront, à ce que j'imagine, ou s'établir dans le pays, ou retourner en Europe. Ceux qui se détermineront à rester dans la colonie, occasionneront des dépenses au gouvernement, &, excepté dans certains cas, il sera bien difficile de procurer le passage à ceux qui voudront retourner dans leur patrie, vu les difficultés sans nombre qui s'opposeront à une fréquente communication entre ce continent & l'Angleterre.

Nous croyons devoir finir cet essai, en donnant à nos lecteurs la liste des officiers civils & militaires employés dans la colonie naissante de Sydney Cove, & pour tous les établissemens du nouveau pays de Galles méridional.

Gouverneur & Commandant en chef.

Arthur Philipps, *Ecuyer.*

à la Baie Botanique. 173

Commandant en second.

Robert Ross, *Ecuy.*

Chapelain.

Le R. Richard Johnson.

Avocat-général de l'établissement. (20)

David Collins, *Ecuy.*

Secrétaire du Gouvernement.

David Collins, *Ecuy.*

Inspecteur général.

Augustus Alt, *Ecuy.*

Commissaire des provisions & munitions.

Andrew Miller, *Ecuy.*

Commissaire en second.

M. Zacharia Clarke.

Prévôt Martial,

(il fait en même-temps les fonctions de Sheriff du comté de Cumberland.)

M. Henri Brewer.

(20) Ce que j'appelle ici avocat général, en Anglois *judge advocate*, est l'officier qui dans les tribunaux militaires remplit les fonctions de rapporteur. C'est aussi lui qui, après avoir recueilli l'avis des jurés, prononce le jugement. (Note du Traducteur.)

Juge de paix

M. James Smith.

Etablissement militaire.

Le vaisseau du Roi le Syrius. Commandant, John Hunter. Lieutenans, MM. Bradley, King, Maxwell.

Le Supply. Commandant, le lieutenant Henri Lidgbird Ball.

*Quatre compagnies de troupes de la Marine.**Commandant.*

Le Major Robert Ross.

*Capitaines commandant les compagnies.**MM.*

James Campbell.

John Shea.

*Capitaines en second.**MM.*

James Meredith.

Watkin Tench.

*Premiers Lieutenans.**MM.**MM*

George Johnson.

John Johnson.

John Creswell. James Furzet.
Robert Nellow. John Poulden.
James Maittland Sharp. Thomas Timins.
Thomas Davey.

Seconds Lieutenans.

Ralph Clarke. John Long.
William Dawes. William Feddy.

Adjutant.

M. John Long.

Quartier Maître.

M. James Furzer.

Aide de Camp du Gouverneur.

M. George Johnson.

*Commandant des Ingénieurs & de l'Ar-
tillerie.*

M. William Dawes.

Hopital (21).

Chirurgien-Major, John White, *Ecuy.*

(21) En Angleterre les chirurgiens font souvent les fonctions de Médecins, & presque toujours celles d'apothicaires.

176

Voyage

Premier Aide-Chirurgien. M. Denis Conderi

Second, M. Thomas Arndell.

Troisieme, M. William Balmain.

Fin du Voyage à la Baie Botanique.

RÉCIT HISTORIQUE
DE LA DÉCOUVERTE
DE LA NOUVELLE HOLLANDE

Et du nouveau Pays de Galles Méridional.

LA résolution que le gouvernement Anglois a prise, d'envoyer une colonie dans les contrées éloignées que baigne la mer du Sud, ayant vivement excité la curiosité publique; & la question générale étant : quel avantage la nation espère-t-elle tirer d'un semblable établissement ? Nous croyons qu'en offrant le tableau fidele des découvertes qui ont été successivement faites sur les côtes du pays immense où cette colonie doit être établie, en donnant quelques détails sur ses productions, & en présentant une idée de sa situation, relativement aux

autres découvertes importantes de notre infatigable navigateur, le capitaine Cook, non seulement nous satisferons la curiosité des spéculateurs, mais encore nous prouverons l'utilité d'une entreprise, qui étend le commerce de la Grande-Bretagne, jusques dans les pays les plus reculés.

La première connoissance que nous avons eue de ce pays, nous a été donnée par Don-Pédro Fernandez de Quiros, qui présenta à la cour d'Espagne, en 1609, un mémoire dans lequel il dit, que par les ordres & sous la protection du vice-roi du Pérou, il a employé 14 années, & parcouru 20,000 lieues, tant par mer que par terre, pour faire de nouvelles découvertes. Il sollicite dans ce mémoire les moyens nécessaires pour établir une colonie dans ce pays qu'il a reconnu, & qu'il appelle un continent, pas aussi vaste que l'Asie, mais d'une étendue au moins aussi considérable que l'Europe. Il y fait la description des avantages qu'il

y a observés. « Non seulement, dit-il, ce » pays est fourni de toutes les choses » nécessaires à la vie, mais encore il ren- » ferme des mines d'or & d'argent, & » l'on y trouve des épices & des perles. Il » est peuplé d'un grand nombre d'habi- » tans de différentes couleurs ». Il fait aussi mention d'environ une vingtaine d'isles si voisines les unes des autres, qu'au premier coup d'œil, il les avoit prises pour un seul morceau de terre. En prenant possession de ces pays, il leur donna, suivant l'usage de ce temps-là, le nom de *la Australia del Spiritu - Santo*, & les plaça vers le 15^e. degré de latitude méridionale.

En considérant le temps que Don-Pédro mit à faire ce voyage, & le point de son départ qui fut la côte du Pérou, il est à présumer que les isles dont il parle étoient celles qu'on appelle aujourd'hui les nouvelles Hébrides; tirant ensuite vers la partie septentrionale de la nouvelle Guinée, dont il donne une description assez exacte, relativement au produit & à la

population , & n'ayant pas apperçu le détroit qui la sépare du nouveau pays de Galles méridional , il n'est pas étonnant qu'il ait regardé ces deux pays , dont le dernier touche à la nouvelle Hollande , comme un continent très-vaste.

Depuis de Quiros , qui vivoit vers le milieu du 17^e. siècle , nous n'avons point eu de relation authentique d'aucune découverte faite dans les terres australes ou continent méridional. Nous savons seulement qu'en 1616 , un Hollandois aborda sur la côte occidentale de ce continent , entre le 24^e. & le 25^e. degré de latitude septentrionale , & qu'il lui donna le nom de pays d'Eendraght ; qu'en 1618 , une autre partie de la même côte , près le 15^e. degré , fut découverte par Zeachen qui la nomma *Arnheim & Diemen*. En 1619 , Jan Van Edels donna son nom a un endroit de la partie septentrionale de cette côte , & une autre partie , située entre le 30 & le 38^e. degré , reçut le nom de *Leuwen*. En 1627 , Peter Van Nuitz

donna son nom à une côte qui communique avec le pays de Leuwen à l'ouest ; & environ vers le même temps une grande partie de la côte occidentale, près le tropique du capricorne, reçut le nom de Dewits. En 1628, Peter Carpenter, Hollandois, découvrit le grand golfe de Carpentaria qui divise le pays & fait dans les terres un enfoncement de près de 200 lieues. En 1629, le capitaine Francis Pelfart échoua sur la côte occidentale vers le 28°. degré de latitude Sud ; il laissa sur trois petites isles une partie de son équipage, qui y resta dans la plus grande détresse, jusqu'à ce que le capitaine pût leur procurer des secours de Batavia, où la majeure partie des naufragés fut heureusement transportée. Il est probable que chacun de ces capitaines a fait quelques découvertes dans le pays, mais qu'elles ont été supprimées par ordre de la compagnie des Indes Hollandoise.

En 1642, le capitaine Abel Jansen

Tasman fut envoyé de Batavia dans le seul dessein de prendre une connoissance exacte de ce pays, qui avoit alors reçu le nom de nouvelle Hollande. Nous n'avons point de raisons de douter que cette mission n'ait été fidèlement remplie; nous savons que la carte de la nouvelle Hollande, dessinée sur le carreau de l'hôtel-de-ville à Amsterdam, a été faite d'après le journal du capitaine Tasman; mais comme ce journal n'a pas été publié en entier, & que probablement il ne devoit pas même l'être en partie, il faut nous contenter des extraits que nous avons pu nous en procurer.

Le capitaine Tasman partit de Batavia au mois d'Août 1642, avec deux vaisseaux, & se trouva le 6 de Novembre par les 49 degrés 4 minutes de latitude méridionale, & par les 114 deg. 56 min. de longitude orientale (1). « Alors dit-il, comme

(1) La longitude étoit alors calculée du pic de Ténériffe, l'une des Canaries, qui est au 15 degré 28 min. de longitude ouest, du méridien de Londres, d'où nos derniers navigateurs l'ont toujours supputée.

il y avoit de la brume accompagnée d'une forte brise & d'une mer très-houleuse au sud-ouest & au Sud, je conclus qu'il n'étoit nullement probable qu'il y eût une terre entre ces deux points » ; cela le détermina à tirer vers le nord-est. « Le 24 du même mois, continue-t-il, étant par les 42^e. degrés 24 minutes de latitude, & par les 136 degrés 50 minutes de long. je découvris une terre qui s'étend vers l'est sud-est à la distance de 10 milles, que je nommai terre de *Van Diemen*. Le temps étant mauvais, je gouvernai au Sud quart sud-est, le long de la côte, jusqu'à la hauteur du 44^e. degré de latit. où elle commence à fuir vers l'est, & ensuite nord-est quart de nord: Je jetai l'ancre le premier Décembre, par les 43 degrés 10 minutes de latitude, & les 167 degrés 55 minutes de long. dans une baie que j'appelai Frédéric-Henry. J'entendis ou je crus entendre sur le rivage, un bourdonnement comme de plusieurs voix, mais je n'y vis personne. Tout ce

que je trouvai qui me parût mériter attention, ce furent deux arbres qui avoient de deux toises à deux toises & demie de tour, & 60 à 65 pieds de hauteur, depuis leurs racines jusqu'à la naissance des branches. L'écorce en avoit été entaillée avec une pierre à fusil, & l'on y avoit pratiqué des especes de marches sans doute pour atteindre aux nids des oiseaux. Ces marches étoient à une distance de 5 pieds les unes des autres, d'où nous conclûmes, ou que les habitans étoient d'une taille extraordinaire, ou qu'ils avoient une maniere de monter aux arbres que nous ne connoissons pas. Dans l'un de ces arbres les entailles étoient si fraîches que nous jugeâmes qu'il ne pouvoit y avoir plus de quatre jours qu'elles avoient été faites. Le bruit que nous avions entendu ressembloit assez à celui d'une espece de trompette qui ne paroïssoit pas être à une grande distance, mais néanmoins nous ne vîmes aucune créature vivante. J'apperçus seulement dans le

fable l'empreinte du pied d'une bête sauvage, qui me parut être celui d'un tigre ou de quelque animal à-peu-près semblable. Je pris de la gomme des arbres, & d'autres choses que nous présumâmes avoir un certain degré d'utilité. La marée dans cet endroit s'éleve ordinairement à environ trois pieds. Les arbres n'y croissent pas très-près les uns des autres, & ils ne sont point entremêlés de buissons & de brouffailles. Quoique nous ayons remarqué de la fumée dans quelques endroits, nous ne jugeâmes pas à propos d'aller plus avant, & nous nous contentâmes de planter un poteau où chacun de nous grava son nom, & au haut duquel je hissai un pavillon. Le 5 de Décembre, je quittai le pays de Van Diemen & me déterminai à gouverner vers l'est ».

Comme le reste du journal diffus du capitaine Tasman ne fait plus mention que de ses autres découvertes, nous allons passer au compte que le capi-

taine Dampier rend de la nouvelle Hollande.

Cet habile navigateur partit d'Achamack, en Virginie, en Août 1683, pour commencer son voyage autour du monde; & le 4 de Janvier 1688, il se trouva à la côte de la nouvelle Hollande. Il jeta l'ancre dans une baie profonde située, au 16^e degré, 50 minutes de latitude, & y demeura jusqu'au 12 Mars suivant. Voici ce qu'il dit de cette partie du pays. « Le terrain y est uni, bas & sablonneux; il n'y a d'eau douce que celle qui provient des pluies; on y trouve diverses especes d'arbres, parmi lesquels on distingue celui qui produit le *sanguis dragonis*. Nous n'y remarquâmes point d'arbres fruitiers ni de traces d'animaux excepté d'un seul qui paroïsoit devoir être de la taille d'un gros chien; il y a quelques oiseaux de terre, dont les plus gros n'excedent pas la taille ordinaire d'un merle, & l'on n'y rencontre presque pas d'oiseaux aquatiques

la mer n'offre sur cette côte que peu de choses propres à la subsistance ; les tortues & les *manatées*, qui y sont en assez grande abondance, étant les seuls animaux que l'on y rencontre. Les sauvages qui l'habitent sont les plus misérables qui existent sur la terre ; ils n'ont point de maisons pour se garantir des injures de l'air, & point de vêtemens, si ce n'est un morceau d'écorce d'arbre attachée autour de leurs ceintures. Ils ne possèdent ni troupeaux, ni volailles, ni fruits, & n'ont d'autre nourriture que quelques poissons, des pétoncles & des moules. Sans religion, sans loix, sans gouvernement, ils habitent pêle-mêle & indistinctement les uns avec les autres. Ils ont la taille droite & élancée, les membres forts, la tête grosse, les sourcils épais, & le front rond. Ils tiennent presque constamment les yeux à demi fermés à cause des moucherons dont il se trouve une quantité prodigieuse dans le canton. Ils ont le nez gros & épaté, les levres épaisses & la bouche grande.

Les hommes & les femmes, vieux & jeunes, ont les deux dents de devant la machoire supérieure, de moins ; je ne puis dire si la nature les leur a refusées ou s'ils ont coutume de se les arracher. Ils n'ont point de barbe ; leurs cheveux sont courts & frisés comme ceux des negres de l'Afrique, & ils ont la peau aussi noire que ces derniers. Leurs armes sont une espee de coutelas fait de bois, & un long pieu, droit & très-affilé par le bout, leur langage m'est parfaitement inconnu. Tout ce que je puis dire, c'est que leurs sons partent tous de la gorge. Nous allâmes à terre à différentes fois, & nous étions à la fin parvenus à les familiariser avec nous en leur donnant quelques vieux habits, mais nous ne pûmes jamais les engager à nous être de la moindre utilité, soit en nous apportant de l'eau ou en nous rendant quelqu'autre service, étant d'un naturel extrêmement paresseux ».

D'après le succès que le capitaine

Dampier avoit eu dans ce voyage, il fut nommé au commandement d'un bâtiment équipé à dessein de poursuivre ses découvertes dans l'Océan méridional. Il partit d'Angleterre le 14 Janvier 1699, sur la corvette du Roi, le *Roebuck*, de 12 canons, & de 50 hommes d'équipage, y compris de jeunes garçons. Le 5 Août de la même année, il aborda de nouveau à la nouvelle Hollande & passa cinq semaines à longer la côte de l'ouest l'espace de 300 lieues.

Il jeta d'abord l'ancre dans *Sharks bay*, (la baie des requins) ainsi nommée à cause de la grande quantité de requins qui s'y trouvent. Elle est située au 25^e degré de latitude Sud ; il décrit le pays qui environne cette baie ; comme étant fort élevé, & la côte en est escarpée. Le sol, près des bords de la mer, est sablonneux & produit une espèce de *samphire*, crête marine, qui porte une fleur blanche ; plus loin, est un terrain rougeâtre, mêlé de sable & qui produit de

l'herbe, des arbrisseaux & des buissons. L'herbe y croît en grosses touffes, à-peu-près du volume d'un boisseau, & est entremêlée de bruyere.

Les arbres & les arbrisseaux sont de différentes especes, mais aucun n'excede 10 pieds de hauteur & 3 pieds de circonférence: la naissance des branches commence à 6 pieds au-dessus de la racine, & elles forment une touffe épaisse & garnie de feuilles longues & étroites. Plusieurs de ces arbres sont odoriférans & rougeâtres sous l'écorce, ainsi que le sassafras, quoique la couleur en soit plus foncée; la plupart des ces arbres & arbustes étoient alors couverts de fleurs ou de fruits; la plus grande partie de leurs fleurs étoient bleues & nuancées de rouge, de blanc, de jaune, &c. répandant une odeur des plus suaves.

On ne voit dans le pays, que peu d'oiseaux terrestres; la plus grosse espece qu'il y rencontra, étoit l'aigle; & il apperçut cinq ou six différentes sortes

de petits oiseaux, depuis la grosseur du roitelet jusqu'à celle de l'alouette, tous chantans avec une variété de tons qui faisoient de l'ensemble un concert délicieux.

Parmi les quadrupedes qui y sont en petit nombre, il en vit un de l'espece des maccroons, mais différens de ceux des Indes occidentales, sur-tout par la forme de leurs jambes, dont ils se servent cependant comme les autres pour s'élaner. Leur chair est très-bonne au goût. Il y trouva aussi une sorte de singes ou *guana*, qui différent de l'espece commune; « car ceux-ci, dit le capitaine Dampier, ont la tête plus grosse & plus effrayante que les autres, & n'ont point de queue; mais à la partie des reins où elle devroit être placée, ils portent une espece de seconde tête sans gueule & sans yeux. Leurs jambes ne ressemblent pas non plus à celles des animaux de la même classe, elles paroissent disposées de maniere à porter le corps dans tous les sens; ce qui, joint à ce que je viens de

rapporter, auroit pu faire croire à un observateur peu instruit, que cet animal avoit deux têtes. Ils sont marquetés de noir & de jaune comme les crapauds, & ont des écailles sur le dos comme le crocodile ; leurs mouvemens sont très-lents, & quand un homme s'approche d'eux, ils se levent & fissent sans songer à se sauver. Lorsque leur corps est ouvert, il en sort une odeur très-désagréable. Au total je n'ai jamais vu dans aucun pays un animal plus hideux, on dit que leur chair est très-bonne à manger, mais je doute que la faim la plus pressante m'obligeât jamais à goûter d'un guana de la nouvelle Hollande ».

Les poissons de mer les plus communs après le requin, sont les raies de différentes espèces & d'autres poissons de proie (dont un entr'autres ressemble au *diable de mer*), les bonites, le goulu de mer, &c. Nous primes des poissons à coquilles, tels que des moules, des pétoncles, des huîtres à perles, &c. Le rivage

vage est garni avec profusion de beaucoup d'autres especes de coquillages dont les formes & les couleurs sont variées à l'infini. On y trouve encore des tortues vertes.

Nous mouillâmes, dit le même navigateur, dans trois différens endroits de cette baie, le long de la côte occidentale; & nous cherchâmes, sans en pouvoir rencontrer, une aiguade pour faire de l'eau, mais nous trouvâmes du bois à brûler. Le 14 Août nous sortîmes de la baie des requins, & gouvernâmes au nord & le long de la côte. Le 18 nous vîmes une grande quantité de baleines près d'un banc de sable situé au 22^e degré, 22 minutes. Le 21 à midi, portant au sud - est quart d'est, le terrain nous parut semblable à un Cap; mais ayant jeté l'ancre à environ 5 lieues de la pointe la plus avancée, nous reconnûmes que c'étoit la pointe orientale d'une isle qui avoit 6 lieues de long sur une de large, & étoit entourée de tous côtés

par quantité d'autres petites isles couvertes de rochers. Ces isles s'étendent du nord-est à l'ouest sud-ouest, & peut-être jusqu'à la baie des requins : elles ont neuf ou dix lieues en largeur vers la nouvelle Hollande. Nous atterrâmes sur la pointe avancée dont je viens de parler, & nous trouvâmes deux ou trois arbuttes dont un est assez semblable à un romarin ; ce qui me fit donner à cette isle le nom d'isle du Romarin. Nous y vîmes aussi deux especes de graines semblables à des fèves, dont l'une croît sur un buisson & l'autre sur une espece de vigne ».

« Le 30 Août nous vîmes encore la terre. Nous étions alors par les 18 degrés 21 minutes de latitude, & nous apercevions de grands jets de fumée qui s'élevoient de divers endroits, près du rivage. A quatre heures après midi, je jetai l'ancre par huit brasses fond de joli sable, & à environ 3 lieues & demie du rivage. Le 31 de grand matin, j'allai à terre avec 10 ou 12 hommes de mon équipage,

pour chercher de l'eau; nous étions armés de mousquets & de coutelas pour notre défense, nous attendant à trouver cet endroit peuplé. Nous avions porté aussi des pioches & des pelles pour creuser des puits. Quand nous fûmes près du bord nous vîmes sur la baie de sable, en face de nous, trois negres d'une taille fort haute & absolument nus. Quand ils nous virent mettre pied à terre, ils se sauverent aussi vite qu'ils purent. Lorsque nous fûmes à terre j'envoyai la chaloupe avec deux hommes, leur ordonnant de jeter l'ancre à une certaine distance du rivage, dans la crainte qu'on ne s'en emparât; le reste de mes gens & moi nous marchâmes sur les traces de ces trois sauvages qui avoient gagné le sommet d'une colline distante du lieu où nous étions d'environ un quart de mille, & où ils avoient joint 8 ou 9 de leurs compagnons. Quand ils nous virent approcher, ils se sauverent, & nous les perdîmes de vue. Lorsque nous eûmes gagné le haut de la colline, où ces hom-

mes étoient arrêtés pour nous considérer, nous découvrîmes une prairie qui s'étendoit à environ un demi-mille devant nous, plus loin nous aperçûmes quelque chose qui ressembloit à des meules de foin, entassées au milieu de cette prairie. Nous les avions prises d'abord pour des maisons, nous reconnûmes, quand nous en fûmes plus près, que c'étoit autant de rochers. Nous cherchâmes avec soin si les environs ne fournissoient pas quelques sources d'eau-vive. Il fut impossible d'en découvrir & de trouver des maisons, ou des naturels. Ceux-ci s'étoient vraisemblablement tous enfuis à notre approche. Nous retournâmes vers le rivage où nous avions abordé, & nous nous mîmes à creuser pour trouver de l'eau. Pendant que nous étions à travailler, neuf ou dix Indiens se montrèrent sur une petite colline à peu de distance de nous, & s'arrêtèrent à nous considérer, puis s'agitant & faisant beaucoup de bruit, ils parurent nous faire des menaces : à la

fin l'un d'eux se détacha pour venir à nous, & les autres le suivirent de fort loin. J'allai à sa rencontre, en lui faisant tous les signes de paix & d'amitié que je pouvois m'imaginer ; mais quand je n'en fus p'us qu'à cinquante pas , il se mit tout-à-coup à prendre la fuite ; & nous ne pûmes jamais parvenir à parler à aucun d'eux , quoique nous l'eussions tenté trois à quatre fois. L'après-midi je pris deux hommes avec moi, & me promenai le long du rivage , pour tâcher d'en saisir un, & de savoir de lui où nous pourrions faire de l'eau-douce. Dix où douze de ces sauvages nous ayant apperçu nous séparer du reste de nos gens, se mirent à nous suivre ; mais comme nous trouvâmes un banc de sable élevé qui nous déroboit à leur vue, nous fîmes halte , & nous nous cachâmes dans une des cavités de ce banc. Sachant bien que nous ne pouvions être passés outre , & se sentant trois ou quatre fois plus nombreux que nous , ils formerent le dessein de nous surprendre. Ils se dis-

perferent , en conséquence ; quelques-uns allèrent du côté de la mer , & les autres longerent les collines de sable des environs. Nous nous étions aperçus dans notre rencontre du matin , qu'il nous seroit facile de les attraper à la course. En ayant vu quelques-uns s'approcher de nous , un jeune homme très-lesté , qui étoit avec moi , courut à eux , & ils prirent aussi-tôt la fuite ; il les eut eu bientôt atteints. Quand ils virent l'impossibilité de se sauver , ils firent volte-face & se préparèrent au combat ; il avoit un coutelas , & les Indiens étoient armés de lances de bois avec lesquels ils l'embarraisoient beaucoup : lorsqu'il s'étoit mis à leur poursuite , j'avois de mon côté , donné la chasse à deux autres qui s'étoient sauvés vers le rivage ; mais inquiet de ce qui pourroit être arrivé à mon jeune homme , je les abandonnai pour revenir sur mes pas. A peine fus-je parvenu sur le sommet d'une petite colline , que je le vis tout près de moi , & vivement aux

prises avec eux. Quand ils m'aperçurent, l'un d'eux me lança sa javeline, qui me frisa le corps, & alors je tirai sur eux, seulement pour les effrayer & sans chercher à en toucher aucun; voyant que le bruit ne les avoit que peu épouvantés, & qu'ils revenoient à la charge en frappant des mains & criant, *pooh, pooh, pooh*, je crus à-propos, pour soustraire mon jeune homme & moi-même au danger que nous courions, de tirer sérieusement sur l'un d'eux. Les autres le voyant tomber s'arrêterent, & mon homme saisit ce moment pour venir me rejoindre. Ils emporterent alors leur compagnon blessé, & nous laisserent la liberté de nous retirer. Le jeune homme avoit reçu un coup de lance à la joue, & craignoit que l'arme ne fût empoisonnée; mais je n'eus pas lieu de le soupçonner. Sa blessure étoit très-douloureuse, parce que la pointe de cette lance étoit mal afilée; elle fut cependant guérie en très-peu de temps. Parmi les naturels que

nous avions combattus, j'en avois remarqué un qui, à son air & à sa démarche, paroïssoit commander la bande & être un de leurs princes ou capitaines. C'étoit un jeune homme plus mince & moins grand que ses compagnons, mais plus actif & plus courageux. Il étoit distingué des autres, par un cercle blanc tracé sur son visage, fait avec du pigment, (espece de chaux). Il en avoit les yeux cernés, & & portoit une raie qui commençoit au haut du front & se prolongeoit jusqu'au dessous du nez. Sa poitrine & quelques parties de ses bras étoient peints de la même couleur. Ce bariolage n'est point un ornement que l'envie de plaire a introduit parmi ces sauvages ; il paroît qu'ils ne l'adoptent au contraire que pour paroître plus terribles & pour ajouter à leur difformité naturelle. Ces peuples sont les plus hideux que j'aie jamais vus dans aucun pays, & j'ai eu occasion de voyager parmi une grande quantité d'autres nations sauvages. Ces Indiens étoient sans

doute les mêmes, ou de la même nation, que ceux que j'avois vus sur cette côte, lors de mon dernier voyage autour du monde. L'endroit où j'avois pris terre n'étoit pas éloigné de plus de 40 ou 50 lieues au nord-est de celui-ci ; & les naturels avoient de même que les premiers l'habitude de fermer souvent les yeux ; leurs lances étoient faites de la même manière ; mais nous ne pûmes pas nous assurer s'ils avoient deux dents de moins sur le devant de la mâchoire supérieure ».

Le défaut de provisions & d'eau , ainsi que le scorbut dont étoit attaqué son équipage , obligèrent le capitaine Dampier de quitter cette côte , après l'avoir rangée pendant six semaines , & en avoir reconnu environ 300 lieues ; voici la description qu'il nous a laissée de ce pays.

« Les terres y sont défendues par une chaîne de collines sablonneuses du côté de la mer ; de l'autre , on n'apperçoit point où elles se terminent. Lors de la haute

marée , le flux s'éleve si haut , le long de cette côte , que le terrain paroît extrêmement bas ; mais quand la mer est retirée , il est d'une hauteur ordinaire ; & le rivage est si fort couvert de petits rochers , qu'il est impossible d'approcher de terre , même avec un bateau. Quand la marée est haute , une chaloupe peut aisément passer par dessus ces rochers , & gagner une baie sablonneuse qui entoure cette côte. Le terrain, jusqu'à 5 ou 6 cens toises du rivage, est un sable aride ; je ne vis, lorsque j'y abordai, que quelques arbustes & buissons , qui portoient des fleurs de différentes couleurs , bleues , jaunes & blanches , & qui répandoient une odeur très-agréable. Leurs fruits paroissoient être des especes de pois ou fèves. Plus loin le pays étoit bas & uni ; & coupé en partie de prairies couvertes d'une herbe épaisse, & en partie de bosquets dont les arbres sont éfilés , & ne s'élevent pas à plus de 12 ou 14 pieds. Ces especes de remises renferment quel-

ques animaux : j'y vis des lézards, & plusieurs de mes matelots y apperçurent deux ou trois animaux semblables à des loups, mais si maigres qu'on eût pu les prendre pour des squeletes. Les oiseaux de terre sont les corneilles, les faucons, les milans & les tourterelles ; ces dernières sont de la petite espece, mais bien en chair & très-grasses. Les oiseaux aquatiques s'y trouvent en plus grand nombre. On y voit des pélicans, des courlis, des pies de mer, &c. Ces mers fournissent beaucoup de baleines de la grande espece. Nous vîmes aussi des tortues vertes & quelques requins ; & au moyen de lignes & de harpons, nous attrapâmes les poissons connus sous le nom de poissons de roche (*rock fish*) & de vieille femmes (*old wives*). Les coquillages que nous y trouvâmes étoient des huîtres à perles & des huîtres de l'espece commune, des moules, des pétoncles & plusieurs autres sortes. J'ai encore fait sur ce rivage une collection de coquilles très-curieuses ».

Nous nous sommes jusqu'ici bornés

à reconnoître la côte septentrionale de la nouvelle Hollande , & nous sommes redevables au capitaine Dampier des premières notions que nous avons eues sur son sol , ses productions & ses habitans. Nous n'imaginons pas cependant que les autres marins qui l'ont visitée aient été moins exacts dans leurs recherches. Nous savons au contraire que c'est au voyage utile du capitaine Carpenter , que nous devons la découverte de la grande baie ou golphe Carpentaria ; & que le capitaine Tasman qui longea les côtes occidentales & méridionales, & doubla la pointe méridionale de ce pays , à laquelle il donna le nom de terre de *Van Diemen* , a probablement visité aussi une partie des côtes orientales de la nouvelle Hollande , avant de se porter au sud de la nouvelle Guinée , dont il doubla l'extrémité au nord-est en retournant à Batavia. Le fait est que les découvertes de tous ceux qui ont voyagé dans ces latitudes , sans permission de la compagnie des

Indes Hollandoise , non seulement n'ont point été rendues publiques , mais qu'elles ont été supprimées , & les personnes emprisonnées. « Il paroît bien étonnant , dit un compilateur judicieux (2) , que les Hollandois fassent un cas assez particulier des pays méridionaux , pour en faire dessiner la carte sur le carreau de l'hôtel-de-ville à Amsterdam , & n'en laissent publier aucune description. Ce qui prouva davantage le mystere qu'on y vouloit mettre , fut l'arrivée d'un de leurs vaisseaux qui avoit touché à la terre de Carpenter , & qui rapportoit une riche cargaison d'or , d'épices & d'autres marchandises. Pour éviter tous les soupçons, on fit savoir publiquement que cette charge ne provenoit point des productions de ce pays ; mais qu'elle avoit été sauvée d'un bâtiment qui avoit fait naufrage à la côte. Cette histoire étoit dépourvue des circonstances nécessaires

(2) Le docteur Hartis. Voyez sa collection de voyages, vol. 1 , pag. 230.

pour lui donner crédit , & l'on sentit que le voile dont on cherchoit à couvrir cette opération, cacheoit une vérité que l'on ne vouloit pas qui fût connue. Cette suspicion fut encore mieux fondée quand on fut que la compagnie des Indes de Batavia avoit fait des tentatives pour conquérir une partie du continent méridional, & avoit été repoussée avec perte ».

La partie nord-est de la nouvelle Guinée a souvent été visitée par des Européens qui en ont fait de longs détails, aussi imparfaits que celui de Quiros, dont nous avons parlé ; Schouten nous en a laissé une description beaucoup plus complète. Dampier , après avoir quitté la côte de la nouvelle Hollande, se porta au sud-est, parcourut dans cette direction vingt-cinq degrés de longitude, fit le tour de l'isle de la nouvelle Bretagne, & revint à Timor pour s'y radouber. Nous reviendrons à ce qui concerne le continent méridional.

Le feu capitaine Cook nous a laissé de

ce pays un détail plus complet qu'aucun des Européens qui l'ont visité. Dans son voyage autour du monde, après avoir découvert un grand nombre de contrées, jusqu'alors inconnues, & avoir séjourné quelque temps dans la nouvelle Zélande, il partit du cap Farewel le 31 Mars 1770, portant sur la côte de la nouvelle Hollande où il jeta l'ancre le 19 Avril, par les 38 degrés de latitude Sud, à environ six degrés au nord de la terre de Van Diemen ou cap méridional de ce vaste pays.

Le capitaine Cook passa jusqu'à la fin d'Août à examiner la côte, qu'il remonta jusqu'au 100. degré, 39 minutes de latit. Sud, parcourant ainsi un espace de près de sept cens lieues. Pendant cette course il érigea fréquemment un pavillon Anglois sur le rivage, & en prit possession, avec les solemnités ordinaires, au nom de S. M. le Roi George III. Ce fut lui qui donna à cette vaste contrée le nom de *New South Wales*, (nouveau pays de

Galles méridional). Il dit que ce pays est plus étendu qu'aucun de ceux auxquels on n'a pas attribué la dénomination de continent ; sa surface quarrée étant plus grande que celle de l'Europe.

Le terrain vers le Sud , du 33°. au 34°. degré, est en général bas & plat. Un peu plus au nord il est entremêlé de collines , mais il ne peut nulle part être appelé montagneux ; les collines & les montagnes prises ensemble ne forment qu'une très-légère partie de sa surface en comparaison des plaines & des vallées. Le pays est au total plutôt nu que fertile , cependant les éminences sont en quelques endroits revêtues de bois & jonchées de prairies. Les vallées & les plaines sont en grande partie couvertes d'herbages ; le sol est presque par-tout sablonneux , & dans plusieurs landes ou savannes , il est semé de petits rochers. On en trouve sur-tout vers le nord où dans les meilleurs cantons , la végétation est infiniment moins vigoureuse que dans la partie
méridionale

méridionale du pays ; l'herbe est en général haute , mais clair semée , & les arbres , même où l'on en voit en plus grand nombre , sont rarement à moins de quarante pieds de distance les uns des autres. Les bandes des baies sont couvertes de joncs & autres plantes jusqu'à un mille de distance du rivage , & le sol qui les produit est une vase que couvre toujours la marée : plus loin il y a des fondrières où l'herbe est très-épaisse , & des vallées couvertes de broussailles. On trouve le long de la côte , du moins , de la partie qui se prolonge au nord , du 25^e. degré de latitude , beaucoup de ports & de baies où les vaisseaux peuvent mouiller en toute sûreté , & sont à couvert de tous les vents.

Le pays paroît être bien arrosé , & offrir une quantité innombrable de sources & de ruisseaux ; quoique l'on n'y remarque pas de grandes rivières , il est probable que dans la saison pluvieuse le volume de ces ruisseaux est augmenté de

beaucoup. C'étoit dans la saison de la plus grande secheresse, que le capitaine Cook le visita.

Il y a peu de différentes especes d'arbres, & deux seulement peuvent être regardées comme propres à la construction. Le plus gros est l'arbre résineux, qui est très-commun dans le pays; ses feuilles sont étroites & ressemblent assez à celles du faule. La gomme qui en sort est d'un rouge foncé, & ressemble au *sanguis draconis*; l'autre vient de la même manière que nos pins. Le bois de ces deux arbres est dur & pesant. Il y en a d'autres qui sont couverts d'une écorce très-tendre & aisée à enlever, c'est le même dont on se sert dans les Indes orientales pour le radoub des vaisseaux.

Ils trouverent encore dans cet endroit des palmiers de trois especes différentes. Le premier a les feuilles plissées comme le papier d'un évantail; son fruit ou chou est petit, mais très-sucré, & les noix qu'il produit en grande quantité, sont

une bonne nourriture pour les porcs. La seconde espece a beaucoup plus de ressemblance avec l'arbre à chou des Indes occidentales , ses feuilles sont larges & découpées comme celles du cocotier ; il produit aussi un chou , mais pas aussi sucré que le premier , & beaucoup plus gros. La troisieme espece s'éleve rarement à plus de 10 pieds : cet arbre a de petites feuilles ramifiées comme celles de quelques especes de fougere ; il ne produit point de choux , mais une grande quantité de noix , du volume d'une grosse chataigne & plus rondes. Outre ces arbres , on en voit d'autres de différentes especes , ainsi que des arbrisseaux qui sont inconnus en Europe ; il y en a qui portent des figues d'une mauvaise qualité , d'autres ont un fruit qui ressemble à la prune par la couleur , mais qui en differe par la forme , étant plat des deux côtés. Enfin un troisieme rapporte une espece de pomme pourpre qui , quand elle a été gardée quelques jours , devient mangeable , & a un

goût à-peu-près semblable à celui de nos prunes de damas.

Parmi la quantité de plantes différentes que l'on trouve sur cette côte, il y en a peu de bonnes à manger, si ce n'est une qui ressemble au coco des Indes occidentales, & une espèce de fève. On peut y ajouter une sorte de persil, du pourpier & deux espèces d'ignames, dont une a la forme d'une rave, & l'autre est ronde & couverte de quelques fibres; ces deux sortes de patates, sont très-petites, mais très-douces.

On ne trouve gueres dans ce pays d'autres quadrupedes que le chien, & un animal appelé par les naturels *kangarou*, qui, quand il est parvenu à sa croissance, est de la taille d'un mouton. Il a la tête, le cou & les épaules très-petits, en proportion de la grosseur des autres parties; sa queue, aussi longue que son corps, est grosse auprès des reins, & va toujours en diminuant jusqu'au bout; les jambes de devant d'un de ces animaux, encore jeune &

loin d'avoir atteint sa grosseur, qui fut tué par M. Gore, n'avoit que huit pouces de longueur, tandis que celles de derriere en portoient vingt-deux. Il marche presque droit, & ses mouvemens se font par bonds & par élans, dont chacun le porte à une grande distance. Il tient ses pattes de devant ployées sur son estomac, & elles ne paroissent pas lui servir à d'autre usage qu'à fouiller la terre. Sa peau est couverte d'un poil court, gris foncé, excepté à la tête & aux oreilles, qui ont une légère ressemblance avec celles d'un lievre. On y voit aussi un animal de l'espece de l'opossum, ressemblant au phalanger décrit par M. de Buffon, & un autre semblable au chat du pôle, que les naturels appellent *quall* : il a le dos brun mêlé de tâches blanches, & le ventre entièrement blanc. Quelques gens de l'équipage du capitaine Cook assurent qu'ils y ont aussi vu des loups.

Les oiseaux de terre sont les corbeaux, les perroquets, les péruches, les catacouas

& autres de la même espece , de la plus grande beauté ; des aigles , des faucons , des cigognes , des hérons , des dindes sauvages , des cailles , des tourterelles , & une quantité innombrable de pigeons. Les oiseaux aquatiques sont les mouettes , les *shaggs* , les oies sauvages de deux especes , les *boobies* , les *noddies* , les courlis , les canards , les pélicans & d'autres especes.

Il s'y trouve des serpens de différentes especes , dont quelques-uns sont dangereux , & d'autres ne font aucun mal. Des scorpions , des centpieds & des lézards. Les insectes y sont en petite quantité , les principaux sont les moustiques & les fourmis. Il y a différentes espèces de ces dernières ; les unes sont aussi vertes que les feuilles , & vivent sur les arbres où elles bâtissent leur demeure , qui sont de diverses proportions , & depuis la grosseur du poing jusqu'à celle de la tête. Ces petites habitations sont d'une structure très-curieuse , & construites au moyen

de plusieurs feuilles, larges comme la main, qui étant ployées & réunies ensemble par les extrêmités, avec une espece de glue, prennent la forme d'une bourse; la glue dont elles font usage pour cela, est une liqueur visqueuse animale dont la nature les a pourvues, & qu'elle leur a en même temps donné l'instinct de mettre en œuvre. La seconde espece est toute noire, & fait sa demeure dans l'intérieur des branches d'un arbre que ces insectes parviennent à creuser, en en retirant presque entièrement la moëlle, & néanmoins ces branches portent des fleurs comme si elles n'avoient point été privées de ce suc nourricier. Une troisieme espece de ces insectes, se trouve dans la racine d'une plante qui croît sur l'écorce des arbres, comme le champignon, & est de la grosseur d'un fort navet: cette plante, quoique creusée dans tout son intérieur, ne laisse pas de végéter, & ne paroît nullement s'en ressentir: ces trois especes sont

également pourvues d'un aiguillon qui n'est pas moins offensif que celui des abeilles, mais la douleur qu'il cause n'est pas de longue durée. Il y a encore une quatrième espèce de ces animaux, qui ne fait aucun mal, & qui ressemble beaucoup aux fourmis blanches des Indes Orientales, dont les travaux sont encore plus curieux que ceux des précédentes. Elles ont deux sortes d'habitations; l'une est suspendue aux branches des arbres & l'autre bâtie sur la terre. Celles qui sont suspendues aux arbres, sont trois ou quatre fois aussi grosses que la tête d'un homme, & d'une substance très-fragile. Elles paroissent composées de plusieurs végétaux rassemblés & consolidés par le moyen d'une matière visqueuse que sans doute elles tirent de leur propre substance. En brisant cette foible muraille, on aperçoit une quantité innombrable de cellules garnies d'une foule immense d'habitans. Elles sont pratiquées en forme de spirales qui se croi-

sont dans tous les sens, & se communiquent toutes les unes avec les autres. Plusieurs ouvertures facilitent les moyens de visiter les habitations établies sur le même arbre; & une avenue ou chemin couvert, prolongé jusqu'à terre, se joint à une voie souterraine qui est ménagée pour conduire aux habitations érigées sur le sol. Ces demeures sont toujours situées à la racine d'un arbre, mais jamais de celui sur lequel les autres habitations sont suspendues. Elles sont de différente grandeur, présentent la figure d'un cône irrégulier ou de côté, & elles ont quelquefois jusqu'à six pieds de hauteur: les dehors en sont enduits d'une argile bien préparée, qui forme des murailles de deux pouces d'épaisseur & mettent leurs habitans à l'abri d'être atteints ou renversés par les eaux. Elles sont aussi garnies de cellules en dedans, mais il n'y a aucune issue au-dehors, & elles n'ont de communication que le passage souterrain qui conduit aux habitations construites sur les arbres.

La mer est beaucoup plus libérale que le sol à l'égard des habitans de ce pays ; elle leur fournit une grande variété de poissons , dont excepté le mulot & quelques coquillages , aucuns ne sont connus en Europe. La plus grande partie sont bons à manger , & quelques-uns sont extrêmement délicats. Sur les bancs de sable & sur les récifs , l'on trouve un nombre incroyable de tortues vertes , les meilleures qui existent dans le monde , ainsi que des huîtres de diverses especes , dont celles de rochers & celles à perles forment le plus grand nombre : il y a aussi des pétoncles d'une grosseur prodigieuse , des écrevisses de mer , ou homars , & des crabes. L'on trouve des alligators dans les rivieres & dans les petites baies.

Le nombre des habitans paroît être bien peu considérable , eu égard à la grande étendue du pays. Le capitaine Cook , pendant tout le temps qu'il a mis à visiter cette vaste côte , n'en a jamais

vu qu'une seule fois trente réunis en une même bande. Il est vrai que la partie intérieure des terres n'est pas connue ; & comme dans toutes celles qu'il a visitées, il n'a pas trouvé une seule portion de terre cultivée , il en a conclu avec raison que les habitans qu'il avoit rencontrés , n'avoient aucune connoissance de l'agriculture , & que c'étoit probablement la cause pour laquelle ils ne communiquoient pas avec les naturels de l'intérieur du pays ; ces derniers ne pouvant subsister sans avoir une maniere quelconque de tirer du sein de la terre de quoi subvenir à leurs besoins.

La seule petite horde de naturels avec laquelle le capitaine a eu quelques relations, habitoit sur les bords de la riviere d'Endeavour où son vaisseau fut carené ; elle étoit composée de 12 hommes, 7 femmes, un jeune garçon & une petite fille. Les hommes de moyenne taille , & assez bien faits , étoient forts, sou-

ples, actifs & légers à la course ; ils ne manquoient point d'expression dans leur air, le son de leur voix étoit singulièrement doux & même efféminé. La couleur de ces sauvages approche de celle du chocolat ; leurs traits sont assez agréables, & ils n'ont point le nez plat ni les levres épaisses ; leurs dents sont blanches & bien rengées ; leurs cheveux naturellement longs & noirs, mais pour la plupart coupés très-courts. Ils ont la barbe de la même couleur que les cheveux, crépue & épaisse. Ils ne la portent pas dans sa longueur naturelle ; mais comme ils manquent d'instrumens tranchans pour se les couper, le capitaine Cook croit qu'ils brûlent légèrement leur barbe & leurs cheveux jusqu'à la longueur où ils veulent les avoir.

Les hommes & les femmes sont absolument nus, & ne paroissent pas imaginer qu'il y ait plus d'indécence en exposant à la vue les différentes parties de leur corps, que les Européens en ne

couvrant ni leurs mains, ni leurs visages. Leur principal ornement est un os, qu'ils se passent à travers le cartillage qui sépare les deux narines. Comme cet os est de la grosseur du doigt & a environ six pouces de longueur, il traverse entièrement le visage; & bouche si exactement les narines, qu'ils sont obligés de tenir presque toujours la bouche ouverte pour avoir la faculté de respirer; quand ils parlent, ils nazillent au point de pouvoir à peine s'entendre entr'eux. Les gens du capitaine Cook appeloient cela, en plaisantant, leur vergue de civadiere. Outre cette parure, ils ont des colliers de coquillages, très-convenablement assortis, & enfilés les uns avec les autres; des bracelets de petites cordes à deux ou trois rangs, qu'ils portent au haut du bras, & un cordon de cheveux nattés, & attaché autour de leur ceinture: quelques-uns d'entr'eux ont des especes d'esclavages en coquilles, noués négligemment autour de leurs cols, &

pendant jusques sur leur estomac. Quoiqu'ils ne portent point d'habits, leur corps est cependant en quelque sorte couvert, puisqu'il est totalement peint de blanc & de rouge. Le rouge est ordinairement étalé en larges taches sur les épaules & sur la poitrine, & le blanc, en bandes étroites sur les membres, & en bandes plus larges sur le corps. Cette distribution n'est point faite au hasard, & il y regne un certain goût: le blanc est aussi semé en petites mouches sur le visage, & forme un cercle autour des yeux.

Il n'y a pas la moindre apparence de ville ou de village dans tout le pays. La meilleure de leurs maisons, si l'on peut donner ce nom à leur cahutes, est à peine assez élevée pour s'y tenir debout, mais pas assez pour qu'un homme puisse s'y étendre dans aucune direction. Elles sont construites dans la forme d'un four avec des baguettes ployantes à-peu-près de la grosseur du doigt, & les deux bouts sont plantés en terre, & font une forte voûte. Ces cabanes sont couvertes d

feuilles de palmiers & de morceaux d'écorces ; la porte n'est autre chose qu'un grand trou pratiqué à l'un des bouts, & le feu s'allume à l'extrémité opposée. Quand ils sommeillent dans ces maisons, ils s'asseient sur leurs talons, & dans cette position il peut y avoir place pour trois ou quatre personnes.

Le seul meuble qu'on y rencontre est une espece de vase oblong, fait d'une écorce d'arbre liée par les deux bouts avec un brin d'osier qui n'étant pas coupé, lui forme deux anses. Les habitans ont aussi un sac de moyenne grandeur que l'homme porte sur son dos avec un petit cordon qui passe dessus sa tête : il contient ordinairement un morceau ou deux de couleurs & de résine, deshameçons & des lignes, quelques-unes des coquilles, avec lesquelles ils font leurs hameçons, les pointes de dards & les ornemens qui composent leur parure ordinaire ; avec ces provisions ils sont munis de toutes leurs richesses, & l'homme le plus opu-

lent du pays ne possède pas un trésor plus considérable.

Les seules armes dont se servent ces peuples, sont des lances dont quelques-unes ont quatre pointes faites d'os, & barbées; ces pointes sont en outre vernies avec une espèce de résine qui les rend polies & les fait entrer plus avant lorsqu'elles frappent: il y a d'autres lances qui n'ont qu'une pointe. La fleche est faite de cane, ou de la tige d'une espèce de roseau, très-droite, légère & de 8 à 14 pieds de long. Ces fleches sont formées de plusieurs bouts de ces roseaux joints les uns aux autres, & fortement fixés ensemble; ils y ajoutent une pointe d'un bois dur & pesant, ou des arêtes de poissons; ils lancent ces armes avec beaucoup de force & de dextérité: s'il ne veulent frapper qu'à une distance peu éloignée comme de 30 à 40 pieds, ils ne se servent que de la main; mais quand leur but est à 100 ou 150 pieds, ils ont recours à un bâton préparé pour cet usage,

usage, & au moyen duquel la fleche vole d'une vîteffe incroyable. Ils ajustent si bien, qu'à 150 pieds un de ces fauvages est aussi sûr de toucher son but, que le meilleur arquebusier, avec une carabine.

Les pirogues des habitans de la nouvelle Hollande sont aussi simples que leurs habitations. Ceux de la partie septentrionale de la côte ne sont autre chose qu'un morceau d'écorce attachée par les deux bouts, & de petits arcs de bois qui la tiennent ouverte au milieu: ces petits bateaux peuvent cependant contenir jusqu'à trois personnes. Quand l'eau est basse ils se servent d'une perche pour les conduire; & quand il y a trop de fond ils ont deux petites pagaies de 18 pouces de longueur que le conducteur de la pirogue tient de chaque main. En tirant un peu plus vers le nord, on voit des pirogues faites de troncs d'arbres, creusés, sans doute, par le moyen du feu. Elles ont environ 14 pieds de longueur; & comme elles sont très-

étroites , on les garnit de petites planches des deux côtés pour prévenir leur submersion. Le dehors de ces pirogues est absolument brut , mais à chaque bout le bois est conservé plus long à la partie supérieure qu'à celle qui sert de base , & donne une saillie semblable à un bout de planche au-delà de la partie creusée ; les côtés en sont assez proprement amincis. Ces pirogues sont gouvernées avec deux pagaies assez grandes pour qu'on soit forcé d'employer les deux mains à les faire agir.

La nourriture principale des habitans est le poisson , quoiqu'ils tuent quelques fois des kangarous & des oiseaux de différentes especes. Leur maniere de les préparer est de les griller sur des charbons , ou de les faire cuire dans une espece de four qu'ils pratiquent dans un trou , & chauffent à l'aide de pierres rougies au feu. Il ne paroît pas qu'ils mangent la chair crue d'aucun animal. Ils se nourrissent encore

d'ignames & du peu de fruits & de racines que ce canton produit.

La *Baie Botanique* où l'on a deffein de former une colonie , est fituée au 34 degré de latitude méridionale, & au 151 degré 23 minutes de long. orientale , méridien de Greenwich. « Ce pays , pour fe servir des expreffions du capitaine Cook , est fpacieux , sûr & convenable ; & on peut s'en convaincre par la fituation même du terrein qui avoifine la côte. Il est uni , d'une hauteur modérée , & plus élevé en général que les terres qui font au-delà. Les bandes de la côte forment une chaîne de rochers escarpés près de la mer , & refsemblent à une longue ifle qui s'étendroit le long du rivage. Le port est fitué au milieu de ce terrein & quand on vient des parties du Sud , on l'apperçoit avant que le bâtiment foit arrivé par fon travers. En arrivant du côté du nord on ne le voit pas auffi promptement. Son entrée n'a gueres plus d'un quart de mille de

largeur ; & lorsqu'on se dispose à la faire , la rive méridionale doit rester à l'ouest nord ouest , jusqu'à ce que l'on soit arrivé à une petite isle qui gît absolument sous la rive septentrionale. Près de cette isle , la plus grande profondeur de l'eau est de sept brasses , & en remontant la baie elle diminue jusqu'à cinq. A une grande distance de la rive du Sud , il y a un banc de sable qui part de la pointe intérieure méridionale , & se prolonge jusqu'à la tête de la baie & vers le rivage du nord & du nord ouest : il y a un canal de douze à quatorze pieds à basses eaux , qui court dans un espace de trois ou quatre lieues , jusqu'à un endroit qui n'a que trois à quatre brasses de fond , & où je n'ai trouvé que fort peu d'eau douce. Nous jetâmes l'ancre près du rivage du Sud , à environ un mille de l'entrée , autant pour être à portée de mettre à la voile avec un vent du Sud , que parce que je regardois cette position comme la meilleure pour faire de l'eau.

Je trouvai dans la suite un très-beau ruisseau sur la rive septentrionale, dans la première crique sablonneuse de l'île, devant laquelle un vaisseau peut rester à l'abri de tous les vents & se procurer de l'eau & du bois en grande abondance. Quoique l'on trouve du bois par-tout & en grande quantité, je n'ai cependant remarqué que deux espèces d'arbres propres à la construction. Ces arbres sont de la grosseur ou même plus gros que les chênes en Angleterre, & l'un d'eux lui ressemble assez. C'est le même qui donne une gomme rougeâtre de sa nature, ou *sanguis dragonis*. Le bois en est dur, pesant & de couleur rembrunie comme le *lignum vitæ*. L'autre vient très-haut & très-droit, à-peu-près comme le pin; son bois a quelque ressemblance avec le chêne de l'Amérique; il est de même très-dur & très-pesant. On y voit aussi quelques arbrisseaux & plusieurs espèces de palmiers. Les *mangrores*, espèce de joncs, sont aussi très-nombreux à l'en-

trée de la baie. Les bois sont remplis d'oiseaux de la plus grande beauté surtout de perroquets. Nous y trouvâmes aussi des corneilles exactement semblables à celles d'Angleterre. Vers l'entrée du port, où il y a un grand banc de sable & de vase, on voit un nombre infini d'oiseaux aquatiques dont la plupart nous sont inconnus : les plus remarquables sont noirs & blancs, beaucoup plus gros que des cignes, & ont une forte de ressemblance avec le pélican. On trouve sur ce banc une grande quantité d'huîtres, de moules, de pétoncles & d'autres coquillages qui paroissent être la principale nourriture des habitans, qui se rendent sur ce banc dans leurs petites pirogues, & prennent toutes ces coquilles à la main ».

Comme ce fut dans cette baie que le capitaine Cook & les personnes qui l'accompagnoient, ont eu la facilité de mieux observer les usages des habitans, & d'aller à la découverte des pays adja-

de la nouvelle Hollande, &c. 231
cens , nous rappellerons à nos lecteurs
ce qu'ils y firent pendant leur séjour ,
d'après le journal du capitaine Cook lui-
même.

« Le 28 Avril 1770. L'endroit où le
vaisseau étoit à l'ancre faisoit face à un
petit village composé de 7 à 8 maisons ;
& pendant que nous nous préparions à
mettre la chaloupe à la mer , nous vîmes
sortir du bois une vieille femme suivie
de trois enfans : elle étoit chargée de bois
à brûler , & chaque enfant portoit aussi
son petit fardeau. Lorsqu'elle approcha
des maisons , trois autres enfans plus
jeunes allèrent à sa rencontre. Elle jetoit
souvent les yeux sur le vaisseau , mais ne
témoignant ni crainte ni surprise. Au
bout d'un moment le feu fut allumé , &
nous vîmes quatre pirogues revenir de
la pêche , les hommes sauterent à terre ;
& après avoir tiré leurs pirogues sur le
rivage, ils se mirent à apprêter leur dîner.
Ils paroissoient ne s'inquiéter de nous en
aucune façon , quoique nous ne fussions

pas à plus d'un demi-mille de distance. Nous remarquâmes que de tous les habitans que nous avions rencontrés jusqu'alors, aucun n'avoit le moindre vêtement.

« L'après dîner les chaloupes furent garnies d'hommes, & nous quittâmes le vaisseau ayant Tupia avec nous. Nous avions intention de débarquer vers l'endroit où nous avions vu du monde; & nous commencions à espérer que puisqu'ils n'avoient paru faire aucune attention à notre vaisseau dans la baie, ils seroient aussi indifférens en nous voyant descendre à terre. Nous nous trompions; aussi-tôt que nous approchâmes des rochers, deux de ces hommes y accoururent pour s'opposer à notre descente. Les autres avoient pris la fuite. Chacun des deux champions étoit armé d'une lance d'environ dix pieds de long, & d'un bâton court qui paroissoit destiné à diriger ou chasser la lance plus juste ou plus loin; ils nous parlerent très-haut, & dans un langage rude & dissonnant dont nous ni

Tupia n'entendîmes pas un seul mot. Ils nous menaçoient de leurs armes, & paroïssent résolus à défendre leur côte jusqu'à la dernière extrêmité, quoiqu'ils ne fussent que deux & que nous fussions quarante. Je ne pouvois m'empêcher d'admirer le courage de ces deux hommes; & ne voulant point que les hostilités commençassent avec des forces aussi inégales, je fis cesser de ramer. Nous leur parlâmes alors par signes pendant près d'un quart d'heure pour les engager à nous recevoir de bonne volonté; je leur jetai des clous, des grains de verre, & d'autres bagatelles qu'ils ramassèrent & qu'ils parurent contempler avec plaisir. Je leur fis signe que je manquois d'eau, & je mis en usage tous ce que je pus pour leur persuader que je ne leur voulois point faire de mal. Ils nous répondirent par des gestes que je pris pour une invitation; mais quand ils virent que nous nous approchions de terre, ils revinrent pour s'opposer de nouveau à notre débarquement. L'un

d'eux paroissoit un jeune homme de 19 à 20 ans , l'autre un homme entre deux âges. N'ayant plus d'autres ressources , je tirai un coup de fusil entr'eux deux. Le plus jeune , un peu surpris du bruit , laissa tomber sur les rochers un faisceau de lances dont il étoit muni ; mais revenant promptement à lui , il les ramassa précipitamment , & nous riposta par une pierre qu'il lança avec force. J'ordonnai alors de tirer sur eux avec du petit plomb ; le plus âgé en fut atteint dans les jambes, & courut aussi-tôt à l'une des maisons qui étoit distante d'environ 150 pas.

Voyant que tous les obstacles étoient levés , nous débarquâmes aussi-tôt ; mais nous avions à peine quitté le bateau , que nous vîmes revenir notre homme , & nous nous apperçûmes qu'il n'avoit quitté le rocher que pour aller chercher une es- pece de grand bouclier pour s'en cou- vrir. Aussi-tôt qu'il fut arrivé , il nous jeta une lance , & son camarade en fit autant ; elles tomberent toutes deux au

milieu de nous & où nous étions le plus rassemblés, mais par bonheur, elles ne blessèrent personne. Un second coup de fusil à petit plomb leur fut renvoyé de nouveau; ils nous jeterent encore une lance & prirent la fuite. Si nous les eussions poursuivis, nous serions probablement parvenus à nous emparer de l'un d'eux; mais M. Bancs ayant observé que les lances pouvoient être empoisonnés, je pensai qu'il étoit plus prudent de ne point nous hasarder dans les bois. Nous marchâmes aussi-tôt vers les huttes dans l'une desquelles étoient restés les enfans, qui s'étoient cachés derriere un bouclier & quelques écorces d'arbres. Nous les vîmes, mais nous jugeâmes à propos de les laisser tranquilles dans leurs retraites, sans avoir l'air de les avoir apperçus, & nous jetâmes dans la maison, en la quittant, des grains de verre, des rubans, des morceaux d'étoffes, & d'autres présens que nous espérons qui pourroient nous attirer la bienveillance des habitans, lors-

qu'ils les trouveroient à leur retour; nous nous emparâmes des lances que nous trouvâmes & qui étoient au nombre de 50. Elles avoient depuis 6 jusqu'à 15 pieds de longueur, & toutes étoient armées de quatre pointes dans le genre d'un hameçon. Ces pointes étoient d'arêtes de poisson très-acérées; nous observâmes qu'elles étoient vernies avec une substance visqueuse, verte; ce qui nous confirma dans l'opinion qu'elles étoient empoisonnées, mais nous avons reconnu dans la suite que nous nous étions trompés: il paroissoit par quelques herbes marines qui y tenoient encore, qu'elles avoient servi à percer des poissons dans l'eau. En examinant leurs pirogues qui étoient restées sur le rivage, nous vîmes que c'étoient les plus mal-construites que nous eussions encore rencontrées. Elles étoient de 12 à 14 pieds de long, faites d'une écorce d'arbre enlevée d'une seule pièce, & liée par les deux bouts; le milieu étant tenu ouvert par des bâtons mis en travers,

d'un bord à l'autre. Nous cherchâmes de l'eau-douce, mais en vain; nous n'en rencontrâmes que dans une espece de puits creusé dans le sable.

Après nous être rembarqués, nous déposâmes nos lances à bord, & nous gouvernâmes vers la pointe septentrionale de la baie, où nous avons vu plusieurs habitans lorsque nous y étions entrés, mais que nous trouvâmes alors totalement déserte.

Le 29 Avril au matin, j'envoyai à terre un détachement d'hommes pour y creuser des trous le long du rivage, & nous procurer de l'eau-fraîche; m'y étant ensuite rendu moi-même, accompagné de quelques amis, nous trouvâmes, après une recherche exacte, un petit ruisseau plus que suffisant pour faire notre provision.

Nous visitâmes encore la hutte où nous avons laissé les enfans, mais nous fûmes très - mortifiés de retrouver les rubans & tout ce que nous y avons jeté

la veille , & de ne pouvoir joindre un seul Indien.

Après avoir envoyé quelques hommes avec des barils vides sur le rivage pour les remplir d'eau , & laissé une autre partie de mes gens dans le bois pour en faire provision , je me mis dans la pinasse pour examiner & sonder la baie. Pendant cette opération j'aperçus dans différens endroits plusieurs naturels qui , tous , fuyoient à mon approche. Je descendis à terre dans l'une de ces places , & j'y trouvai plusieurs petits feux , & des moules nouvellement péchées qu'ils y faisoient cuire. Je vis encore des huîtres plus grosses que toutes celles qui avoient encore frappé mes yeux.

Aussi-tôt que mes travailleurs furent revenus à bord pour dîner , dix ou douze naturels descendirent sur le rivage. Ils regarderent avec une extrême attention les barils qui y étoient restés ; mais ils n'osèrent pas y toucher. Ils prirent cependant les pirogues qu'ils avoient laissées

dans cet endroit , & ils disparurent de nouveau. Dans l'après midi , lorsque nos gens retournerent à terre , 16 à 18 Indiens, tous armés, s'avancerent hardiment vers eux , jusqu'à 150 pas , puis s'arrêtèrent ; deux de la troupe approcherent un peu plus près. M. Hicks, qui commandoit ce détachement , alla avec un second à leur rencontre, & tâcha, par tous les signes qu'il put imaginer , de leur faire entendre que la bonne intelligence & l'amitié animoient nos desseins, mais inutilement; ils se retirerent avant qu'il eût pu les joindre , & il ne jugea pas à propos de se risquer plus avant.

Le 30 Avril , avant la pointe du jour , les Indiens revinrent à leurs cahottes vis-à-vis notre vaisseau , & nous entendions de temps en temps des exclamations très-bruyantes. Aussi-tôt qu'il fit jour , ils vinrent se promener le long du rivage , & peu-à-peu ils se retirerent vers le bois à la distance d'environ un mille de la mer , & y allumerent plusieurs feux.

Nos gens allèrent à terre comme les jours précédens, & M. Banks avec le D. Solander les accompagnèrent dans le dessein d'herborifer dans les bois. Quelques-uns de nos hommes qui étoient employés à faucher, s'étant séparés du gros de la troupe, 14 ou 15 Indiens s'avancèrent vers eux, tenant en main des bâtons, qui, suivant le rapport d'un sergent de la marine, brilloient comme des mousquets. Les faucheurs, à leur approche, se replierent sur les autres. Les Indiens, encouragés par cette fuite apparente, les poursuivirent; mais parvenus à la distance d'environ 150 toises du détachement, ils s'arrêterent, poussèrent des cris à différentes reprises, & retournerent dans le bois. Le soir ils revinrent de la même maniere, s'arrêterent à la même distance, poussèrent des cris & se retirerent. Cette fois je les suivis moi-même, seul & défarmé pendant un trajet assez long sur le rivage, mais je ne pus jamais les engager à s'arrêter.

Le

Le premier Mai , étant résolus de faire une excursion dans le pays , nous partîmes M. Banks , le D. Solander , moi & sept autres , munis de ce qui étoit nécessaire pour cette expédition. Nous commençâmes par visiter les huttes près des endroits où nous faisons de l'eau & où les naturels continuoient de venir tous les jours. Quoique les petits présens que nous avions laissés n'eussent point encore été emportés , nous en laissâmes d'autres d'un peu plus de valeur , savoir , quelques étoffes , des miroirs , des peignes & des grains de verre ; & nous avançâmes ensuite dans le pays. Nous trouvâmes un sol tantôt marécageux & tantôt sablonneux ; le paysage est agréablement varié par des bois & par des plaines. Les arbres étoient très-hauts & très-droits , sans broussailles à l'entour , & à telle distance les uns des autres , qu'excepté dans les endroits où les marais pourroient y mettre obstacle , on cultiveroit le terrain où ils croissent sans être obligé d'en couper un seul.

Entre les arbres la terre est couverte d'un gazon épais, & qui croît par touffes très-rapprochées les unes des autres. Nous vîmes plusieurs des huttes des habitans & des places sur l'herbe, où l'on pouvoit reconnoître qu'ils étoient restés couchés en plein air; mais nous ne rencontrâmes qu'un seul homme qui, dès qu'il nous apperçut s'enfuit avec la plus grande précipitation.

Nous laissâmes des présens dans chacun de ces endroits, esperant qu'à la fin nous parviendrions à nous attirer leur confiance & leur amitié. Nous vîmes dans notre route un quadrupède à-peu-près de la grosseur d'un lapin, mais nous n'eûmes que le temps de l'apercevoir. Le lévrier de M. Banks, qui nous avoit suivis se mit sur la voie, & l'auroit infailliblement attrapé, s'il ne se fût blessé la patte, à un sifflet caché sous l'herbe, au moment où il partoit, ce qui le rendit boiteux. Nous vîmes ensuite la bauge d'un animal que nous jugeâmes ne pouvoir être

d'une plus petite espece qu'un daim , & le train d'un autre, dont la patte ressembloit à celle d'un chien, & paroissoit être de la grosseur d'un loup. Nous rencontrâmes encore un autre train qui paroissoit celui d'un chat du pôle ou *weasel*. Les arbres au-dessus de nos têtes, étoient chargés d'oiseaux de différentes especes, parmi lesquels il y en avoit d'une rare beauté, particulièrement le loriguet & le catacou. Ils s'envoloient en bandes de plusieurs vingtaines à la fois. Nous trouvâmes du bois qui avoit été abattu avec quelques outils mal aîlés, par les habitans, & d'autres auxquels on avoit enlevé l'écorce. Les arbres n'étoient pas très-variés dans les especes, & les troncs de quelques-uns avoient été entaillés en forme de marches, à trois pieds de distance les unes des autres, pour faciliter les moyens de grimper à leurs sommets.

Nous fûmes de retour de cette course entre trois & quatre heures après midi ; & après avoir dîné à bord, nous retour-

nâmes à terre où un détachement de nos gens faisoit de l'eau & emplissoit les barils. M. Gore, le second lieutenant étoit parti le matin avec un bateau pour pêcher des huîtres à l'entrée de la baie. Quand il eut rempli son objet, il se fit mettre à terre avec un volontaire ; & ayant renvoyé le bateau, ils s'acheminèrent pour venir nous rejoindre par terre. Il trouva dans son chemin une troupe de 22 Indiens qui se mirent à les suivre, & n'étoient pas quelquefois à plus de quarante pas derrière eux. Lorsque M. Gore les vit si près, il se retourna & s'arrêta pour les attendre ; ils s'arrêtèrent aussi ; & lorsqu'il se remit à marcher, ils le suivirent encore. Cependant quoiqu'ils fussent armés de lances ils n'essayèrent point de l'attaquer. M. Gore & son compagnon nous joignirent dans l'endroit où nous faisons de l'eau, sans avoir couru aucun danger. Les Indiens, qui avoient ralenti leur course lorsqu'ils avoient aperçu notre détachement, firent

halte à la distance d'environ un quart de mille d'où nous étions, & y demeurèrent à nous observer. M. Monkoufe & deux ou trois des travailleurs se mirent en tête d'aller à eux ; mais voyant que les Indiens restoient fermes dans leur poste, quoiqu'ils fussent déjà assez près d'eux, ils furent saisis d'une terreur soudaine très-ordinaire aux fanfarons, & firent une retraite précipitée. Cette conduite qui les exposoit réellement au danger qu'ils vouloient éviter, encouragea les Indiens, dont quatre s'avancerent en courant, & leur jeterent leurs lances avec une telle force, qu'elles tomberent à quarante pas plus loin que le lieu où ils étoient. Les Indiens ne renouvelerent pas l'attaque ; & nos gens ayant repris courage revinrent avec les lances qu'ils avoient ramassées, tandis que de leur côté les sauvages se retirerent. J'arrivai dans ce moment avec M. Banks, le D. Solander & Tupia ; & desirant convaincre les Indiens que nous n'étions ni effrayés d'eux, ni dans la

volonté de leur faire aucun mal, nous allâmes à leur rencontre en leur exprimant par nos signes que nous desirions entrer en pourparler & traiter avec eux; cette tentative fut aussi vaine que les autres. M. Gore nous dit qu'il en avoit vu quelques-uns sur le bord de la baie, qui l'avoient invité par signes de venir à terre, ce qu'il avoit, & je crois très-prudemment, refusé de faire.

Le 2 Mai, après midi, nous entreprîmes une autre course le long de la côte méridionale; M. Banks & le Docteur Solander trouverent quelques plantes, mais nous ne vîmes rien autre chose de remarquable. En entrant dans le bois nous apperçûmes trois des naturels qui prirent aussi tôt la fuite. Nos gens en découvrirent un plus grand nombre, mais ils disparurent tous en un instant, aussi-tôt qu'ils jugerent que nous les avions vus. Il paroît par la hardiesse que ces sauvages avoient montrée à notre premier débarquement, & par la terreur dont ils étoient

ensuite saisis à notre vue , qu'ils étoient très - intimidés de nos armes à feu. Ce n'étoit pas tant le petit plomb que nous avions été obligés de leur envoyer le jour qu'ils voulurent s'opposer à notre descente , qui leur avoit inspiré ce respect , il n'avoit pas pu produire un effet assez grand ; mais il étoit probable que des lieux où ils se cachotent , ils avoient pu nous voir tuer des oiseaux , & concevoir une frayeur invincible en observant l'effet d'une arme si dangereuse. Tupia, qui étoit devenu un très-bon tireur , & qui alloit souvent à la chasse aux perroquets, nous dit qu'il avoit une fois rencontré neuf sauvages qui , aussi-tôt qu'ils s'étoient vus découverts , s'étoient sauvés de lui en désordre & comme des gens fort effrayés.

Le 3 Mai, douze pirogues, dans chacune desquelles étoit un seul Indien , vinrent à un demi-mille de l'endroit où nous faisons de l'eau, & y restèrent un temps considérable. Ils étoient occupés à

tuér du poisson avec leurs lances ; & paroissent , ainsi que ceux que nous avons déjà vus , mettre toute leur attention à leur travail , & ne pas songer à nous. M. Banks observa cependant qu'un de ces hommes , qui étoit apparemment inquiet des coups de fusils qu'il entendoit , parce que nous avions un détachement à la chasse , amena son canot sur le rivage , & se porta du côté où l'on tiroit. Au bout d'un quart d'heure il revint , remit son canot à flot , & alla rejoindre ses camarades. Cette circonstance prouve que les naturels cherchoient à s'affurer secrètement du pouvoir destructeur de nos armes à feu ; car cet homme n'avoit été aperçu de personne du détachement qu'il avoit été reconnoître.

Tandis que M. Banks herborisoit près de notre aiguade , je me rendis , accompagné du D. Solander & de M. Monkhouse , à la tête de la baie pour examiner cette partie du pays , & essayer de nouveau à lier quelque connoissance

avec les habitans. Nous rencontrâmes dans notre chemin dix à douze pirogues portant chacune un homme, & qui étoient probablement les mêmes que nous avions vus près du rivage. A notre approche ils se sauverent tous sur le banc. Nous en vîmes d'autres sur le rivage où nous débarquâmes, qui se jeterent aussitôt dans leurs pirogues, & s'éloignerent à force de rames. Nous nous avançâmes à quelque distance dans le pays, que nous trouvâmes à-peu-près le même que celui qui a déjà été décrit, mais seulement le sol nous parut beaucoup plus riche, car au lieu de sable c'étoit une terre noire, très-propre, à ce que j'imagine, à recevoir toute espece de grains. Nous vîmes dans le bois une espece d'arbre qui porte un fruit assez semblable à la cerise par la forme & par la couleur; la chair a un goût assez agréable, quoiqu'il n'ait que peu de saveur. Nous remarquâmes encore que ce canton étoit entremêlé de prés, les plus beaux peut-être qui existent dans

l'univers , quoiqu'il s'y rencontre quelques petits rochers , mais de loin en loin. La pierre y est roussâtre & seroit propre pour la bâtisse. En retournant vers notre bateau , nous aperçûmes de la fumée sur une autre partie de la côte ; nous nous y rendîmes dans l'espoir de joindre enfin quelques habitans , mais à notre approche ils s'enfuirent comme les autres. Nous trouvâmes six petites pirogues & six feux tout près du rivage ; il y avoit des moules sur les charbons & des huîtres à côté. Nous jugeâmes par-là que six hommes avoient été séparément , chacun dans sa pirogue , pour pêcher ces coquilles , & étoient venus les manger sur le rivage , chacun aussi de son côté. Nous goûtâmes de leur cuisine & leur laissâmes en retour quelques grains de verre & d'autres bagatelles que nous crûmes qui leur pourroient être agréables.

Le 4 Mai , j'envoyai plusieurs détachemens dans le pays pour tenter encore s'il n'étoit pas possible d'établir quelque com-

munication avec les naturels. Un volontaire de l'un de ces détachemens, étant resté pendant quelque temps en arriere, rencontra un vieillard, une femme & de petits enfans ; ils étoient assis sous un arbre près du rivage, & ne se virent réciproquement que quand ils furent près les uns des autres. Les Indiens donnerent d'abord quelques marques de frayeur, mais ils ne chercherent point à s'enfuir ; notre homme n'avoit rien à leur offrir qu'un perroquet qu'il avoit tué ; ils le refuserent en témoignant par leurs mouvemens un sentiment de crainte & d'aversifion. Il resta peu de temps avec eux, parce que voyant des pirogues près du rivage, il craignoit que s'ils descendoient à terre, les Indiens, ne profitassent de ce qu'il étoit seul pour l'attaquer. Il nous rapporta que ces gens étoient très-bruns, mais non pas noirs ; que l'homme & la femme paroïssent très-vieux, ayant l'un & l'autre les cheveux gris ; que ceux de l'homme étoient crépus & sa barbe lon-

gue & rude ; & que les cheveux de la femme étoient coupés très-courts. Tous les deux étoient absolument nus. M. Monkhouse, le chirurgien, & un homme de l'équipage, qui faisoient partie d'un autre détachement, s'étoient aussi écartés du gros de la troupe ; & comme ils sortoient d'un petit bosquet , ils apperçurent six Indiens arrêtés ensemble à cent pas. L'un d'eux prononça à voix haute un mot que nos gens jugerent être un signal d'attaque , & à l'instant une lance vola & vint passer très-près de M. Monkhouse qui heureusement n'en fut pas atteint. Quand les sauvages virent qu'ils avoient manqué leur coup , ils s'enfuirent avec la plus grande précipitation. En se tournant vers l'endroit d'où la lance étoit partie, M. Monkhouse vit un jeune Indien d'environ 19 ou 20 ans , qui descendoit d'un arbre & qui se mit à courir d'un train à ne pas laisser d'espoir de l'attraper. M. Monkhouse jugea que l'on avoit guetté le moment où il passeroit à travers le bos-

quet & que le jeune homme avoit été placé à l'affut sur cet arbre pour lui jeter sa lance à un signal convenu dès qu'il paroîtroit. Il est certain dans tous les cas que c'est de ce même arbre que la lance est partie.

Dans l'après midi je me rendis avec un détachement vers le rivage du côté du nord ; & tandis que nos gens pêchoient à la seine , nous fîmes une excursion de quelques milles dans le pays ; & marchant ensuite sur une ligne parallèle à la côte , nous trouvâmes ce canton dégarni de bois & ressemblant en quelque sorte à nos prairies basses en Angleterre. La surface de la terre étoit cependant couverte d'une sorte de plante semblable à une broussaille très-déliée & venant à-peu-près à la hauteur du genoux. Les collines près de la côte sont peu hautes , mais celles qui se trouvent derrière s'élèvent graduellement & en forme d'amphithéâtre , prolongé à une distance considérable , avec des marais dans les vallées

qu'elles forment. Lorsque nous fûmes retournés au bateau , nous trouvâmes que nos gens avoient pêché une quantité de poissons bien connus aux Indes occidentales , & que nos matelots appellent *leather jackets* (veste de cuir), à cause de l'extrême épaisseur de sa peau. J'avois envoyé le second lieutenant dans l'esquif pour harponer de gros poissons , & à son retour nous trouvâmes qu'il avoit eu un plein succès. Il avoit observé que la grosse raie dont il se trouve une grande quantité dans la baie , suivoit la marée montante jusqu'à ce qu'elle n'eût au-dessus d'elle que très-peu d'eau. Il saisit en conséquence le moment du flux , & en perça plusieurs. L'une d'elles , après que ses entrailles furent vidées , pesoit encore 240 livres.

Le 5 Mai , le vent continuant toujours à être nord , j'envoyai de nouveau l'esquif , & mes gens harponerent un de ces poissons , encore plus gros que le premier ; son poids étant de 336 livres , après avoir été vidé.

Le 6 Mai, à la pointe du jour nous mîmes à la voile de la Baie Botanique, avec une bonne brise, & nous gouvernâmes vers le nord-ouest.

Pendant mon séjour dans ce port, le pavillon Anglois fut déployé tous les jours sur la côte, & je fis inscrire le nom du vaisseau & la date où nous y étions arrivés sur un arbre près de l'endroit où nous avions fait de l'eau.

Lors de la nouvelle lune, & dans la pleine lune, la marée est à sa plus grande hauteur vers les huit heures, & elle monte & descend perpendiculairement de 4 à 5 pieds ».

Dans son dernier voyage le capitaine Cook visita encore la nouvelle Hollande sur la côte méridionale. Le 24 Janvier 1777, il arriva à la vue de la terre de *Van-Diemen*; & le 26 il jeta l'ancre dans la baie de l'Avanture, par les 43 degrés 21 min. de latitude Sud; c'est-à-dire, à environ 9 degrés plus au Sud que la partie de cette même côte qu'il avoit vue

en 1770 ; en venant de la nouvelle Zélande.

Les provisions d'eau & de bois les occuperent pendant les premiers jours ; & le 28 après midi , ils eurent la visite inattendue de 8 hommes & d'un enfant qui s'approcherent d'eux avec la plus grande confiance. Ils n'avoient point d'armes , si ce n'est un bâton court & pointu par un bout que portoit à la main un des Indiens. Ces hommes sont de moyenne taille & assez minces ; ils ont les cheveux noirs & frisés comme de la laine , & leur peau est de la même couleur ; ils ne portent aucune sorte de vêtement , & se font sur le corps de grandes incisions formant des lignes droites & des courbes. Ils n'ont point les levres très-épaisses ni le nez trop épaté ; en général leur traits ne sont point désagréables. Leurs yeux sont passables & leurs dents régulières & bien rangées , mais extrêmement sales. Quelques-uns se peignent le visage avec une espee de pommade rouge , & la plupart enduisent
leurs

leur cheveux & leur barbe de la même composition. Lorsque nous leur offrîmes nos présens , ils les reçurent d'un air assez indifférent. Le capitaine desirant connoître l'usage du bâton dont on vient de parler , il leur fit signe de le lui enseigner. L'un d'eux prit alors pour but une piece de bois qui étoit à la distance de quarante pas ; mais quoiqu'il essayât plusieurs fois de l'atteindre , il n'y put parvenir.

Après qu'ils se furent retirés le capitaine Cook donna ordre que l'on conduisît deux jeunes cochons, mâle & femelle, à un mille dans le bois, & il s'y transporta lui-même pour s'afflurer qu'on les y eût lâchés. Il prit les précautions qu'il jugea convenables pour les soustraire à la vue des naturels , dans la crainte qu'ils ne les détrussent avant qu'ils fussent devenus assez sauvages pour se garantir de leurs poursuites.

Le jour suivant, un calme parfait ayant empêché les vaisseaux de mettre à la voile,

le capitaine Cook envoya des détachemens à terre pour y faire du bois & y cueillir de l'herbe ; ils furent aussi-tôt joints par une vingtaine de naturels. Quelques-uns d'entr'eux portoient une bande de peau de *kangarou*, autour de la cheville du pied, & d'autres avoient au col des cordons faits de la fourrure de cet animal. Ils paroissoient faire peu de cas des petits présens en fer qu'on leur avoit faits, mais les médailles & les grains de verre leur plaisoient davantage. Aussitôt que le capitaine Cook eut quitté ce canton, plusieurs femmes & enfans furent amenés au lieutenant King. Ces femmes portoient sur leurs épaules une peau de *kangarou*, uniquement destinée à porter leurs enfans. Leurs corps étoient noirs & cicatrisés ainsi que ceux des hommes, dont elles différoient cependant par la tête, que quelques-unes avoient totalement rasée, & d'autres seulement d'un côté ; la plus grande partie manquoient de cheveux sur le sommet de la tête, &

n'en laissoient croître qu'un cercle étroit tout alentour.

« Lorsque nous considérons le grand nombre d'isles peuplées que les vaisseaux Anglois ont visitées sous la protection d'un monarque éclairé, le projet d'un établissement solide & permanent, dans le continent méridional, pour être à portée de former & d'entretenir des liaisons de commerce avec leurs habitans, doit paroître très-sage & très-avantageux. Comme la Baie Botanique est le lieu qui a été choisi pour l'exécution de ce plan, nous finirons en nous efforçant de démontrer à quelques particuliers les différens avantages que l'on peut tirer de la nouvelle colonie ».

« Quiconque prendra la peine d'examiner la carte des découvertes du feu capitaine Cook, trouvera qu'il y a une grande étendue de mer de la Baie à l'Archipel des isles appelées nouvelle Zélande, situées vers la partie méridionale, & qui n'en sont éloignées que de quatre

cens lieues au nord - est ; & à - peu près à la même distance , l'on trouve les nouvelles Hébrides. Près de ces dernières , sous le même degré de latitude , sont les isles des Amis , celles de la Société , & celles des Marquises. Le trajet de ces dernières aux isles Sandwich ne doit pas excéder 800 lieues ; & la situation de la colonie est très-favorable pour y former un entrepôt pour le commerce des peaux de loutres de mer , qui se fait entre l'entrée de Nootka & la riviere de Cook , sur la côte de l'Amérique , & les isles du Japon & l'empire de la Chine. Ce point de réunion mettra en état de perfectionner les découvertes qui ont été faites jusqu'ici dans cette partie du globe ; projet que le feu capitaine King avoit fort à cœur. Sa proximité de la nouvelle Guinée & des isles adjacentes , peut conduire à former des établissemens qui mettroient l'Angleterre en possession d'une partie du commerce des épices ; commerce que la compagnie des Indes

Hollandoises s'est approprié exclusivement depuis près de deux cens ans.

En cas de guerre avec l'Espagne, les croisières que l'on enverroit de la Baie Botanique, si elles ne détruisoient totalement, incommoderoient au moins beaucoup le commerce si important, qui se fait entre les isles Philippines & Acapulco; elles porteroient, en outre, l'alarme & la désolation dans ses colonies, sur la côte occidentale du sud de l'Amérique.

D'après les détails précédens, le pays qui environne la Baie Botanique paroît offrir des avantages réels. Son sol est susceptible d'être amélioré, la mer fournit en certain temps d'excellens poissons; & si l'on objecte la rareté des quadrupedes, on pourra observer, qu'au moyen de la communication avec les isles du tropique, on se procurera facilement des cochons, non-seulement pour la subsistance des colons, mais encore pour faire des élèves & perpétuer l'espece. La plupart de nos navigateurs ayant assuré que les isles à

l'est de Borneo étoient bien peuplées de bêtes à cornes & sur-tout de bœufs sauvages, on pourroit en tirer de ces isles & les faire pareillement multiplier à la Baie Botanique, au port Jackson & dans les environs ; & au bout de quelques années ces deux especes de bétail suffiroient pour entretenir de viandes fraîches, non-seulement les colons, mais encore les équipages de ceux qui viendroient les visiter ou y commercer.

F I N.

T A B L E.
DES CHAPITRES.

<i>I</i> NTRODUCTION.	page. v
CHAPITRE PREMIER. <i>Depuis l'embarquement des gens condamnés à être transportés , jusqu'au départ des bâtimens.</i>	I
CHAPITRE II. <i>Du départ de la flotte , à son arrivée à Ténériffe.</i>	5
CHAPITRE III. <i>De l'arrivée de la flotte dans l'isle de Ténériffe , jusqu'à son départ pour Rio de Janeiro , dans le Brésil.</i>	II
CHAPITRE IV. <i>Traversee de Ténériffe à Rio de Janeiro dans le Brésil.</i>	21
CHAPITRE V. <i>Depuis l'arrivée de la flotte à Rio de Janeiro , jusqu'à son départ pour le Cap de Bonne-Espé-</i>	

<i>rance , & quelques remarques sur le Brésil.</i>	25
CHAPITRE VI. <i>Traversée du Brésil au Cap de Bonne-Espérance. Opérations de la flotte dans cette station.</i>	39
CHAPITRE VII. <i>Traversée du cap de Bonne-Espérance à la Baie-Botanique.</i>	48
CHAPITRE VIII. <i>Depuis le moment de l'arrivée de la flotte à la Baie Botanique jusqu'à sa sortie de cette Baie. Entrevue avec la Bouffole & l'Astrolabe , deux vaisseaux François commandés par M. de la Peyrouse. Arrivée au port Jackson. Entrevue avec les naturels. Description du pays dans les environs de la Baie Botanique.</i>	56
CHAPITRE IX. <i>Prise de possession du port Jackson. Débarquement des soldats de la marine & des convaincus.</i>	70
CHAPITRE X. <i>Lecture des commissions ; inauguration de la colonie , description des tribunaux militaires , civils & criminels,</i>	

- DES CHAPITRES. 265
- criminels ; maniere d'administrer la justice dans la colonie.* 77
- CHAPITRE XI. *Description des naturels du nouveau pays de Galles méridional. Opérations avec ces Indiens.* 89
- CHAPITRE XII. *Départ des bâtimens François de la Baie Botanique ; retour du Supply de l'isle de Norfolk ; découverte faite par le lieutenant Ball, en se rendant dans cette isle.* 114
- CHAPITRE XIII. *Opérations de la colonie au port Jackson, pendant le cours des mois d'Avril & de Mai.* 123
- CHAPITRE XIV. *Depuis le commencement de Juin, jusqu'au départ des bâtimens pour l'Europe.* 130
- CHAPITRE XV. *Description du nouveau pays de Galles méridional. Productions, climat, &c.* 139
- CHAPITRE XVI. *Opérations faites dans la colonie. Situation des choses à l'instant du départ du bâtiment chargé de porter ces nouvelles en Angleterre.* 157

266 TABLE DES CHAPITRES, &c.
 CHAPITRE XVII. *Observations sur les
 avantages que la métropole peut reti-
 rer de la colonie, nouvellement formée
 à Sydney-Cove.* 164
Liste des officiers civils & militaires. 173
 RECIT HISTORIQUE de la découverte de
 la nouvelle Hollande & du nouveau
 pays de Galles méridional. 177

Fin de la Table.



